John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
165.1
v.2

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL

DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

Avec une suite abrégée depuis 1716, jusqu'à sa mort en 1734; précédés de son Portrait, par Milord Bolingbroke, & d'une ébauche d'Eloge historique, par le Président de Montesquieu; terminés par des Notes & des Lettres servant de pieces justificatives pour la campagne de 1708.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.

165.1
N.2

MÉMOIRES

DU MARÉCHAL DE BERWICK,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

A MON arrivée à Verſailles, je fus nommé pour commander l'armée en Dauphiné, à la place du Maréchal de Teſſé; mais, peu après, cela fut changé. 1708.

L'Electeur de Baviere, depuis la perte de ſes Etats, par la bataille d'Hochſtet, en 1704, faiſoit ſa réſidence en Flandre, dont il étoit Vicaire général & Gouverneur perpétuel, & par conſéquent il y commandoit l'armée des deux Couronnes. Monſeigneur le Duc de Bourgogne demandant avec empreſſement de ſervir cette année, le Roi ne crut pas

pouvoir lui refuſer cette grace, d'au-
1708. tant que le Duc de Vendôme, qui commandoit en Flandre, le ſouhaitoit auſſi, eſpérant ſans doute d'être plus le maître ſous un jeune Prince ſans expérience, que ſous l'Electeur qui avoit ſervi toute ſa vie, & même commandé les armées en Chef, depuis 24 années. Le Roi réſolut donc d'envoyer le Duc de Bourgogne en Flandre; mais, pour cela, il falloit trouver des prétextes ſpécieux pour engager l'Electeur à ſe tranſporter ſur le Rhin.

M. de Chamillart fit un projet magnifique qu'il crut praticable : il ne s'agiſſoit pas moins que de pénétrer en Allemagne, avec une armée formidable, de faire ſoulever la Baviere, & de ſe rendre maître de tout le pays, entre Munich & l'Alſace, afin d'établir une communication aſſûrée avec la France. Saint-Fremont, Lieutenant Général, fut chargé d'aller faire goûter la propoſition à l'Electeur, qui dans l'inſtant l'accepta;

ſur quoi Mgr. le Duc de Bourgogne fut nommé pour la Flandre, avec M. le Duc de Vendôme ſous lui; l'Electeur pour le Rhin, & moi ſous ſes ordres : le Maréchal de Villars, qui y commandoit alors, fut nommé à ma place, pour le Dauphiné, à cauſe de l'incompatibilité qu'il y avoit entre l'Electeur & lui. 1708.

Je ne ſus rien du projet dont Saint-Fremont étoit chargé, qu'après ſon retour de Compiegne, que le Roi lui ordonna de me le communiquer. Après l'avoir examiné à fond, je le trouvai impraticable en tout point; ainſi je crus qu'il falloit diſcuter l'affaire ſérieuſement avec le Roi, afin de ne me point attirer enſuite le blâme de ne l'avoir point exécuté. Je ſuppliai Sa Majeſté que, lorſque j'aurois l'honneur d'en raiſonner avec Elle, Saint-Fremont y fût préſent, comme étant mieux inſtruit que perſonne, tant du projet, que du pays. Je menai donc Saint-Fremont avec moi dans le Cabinet du Roi à Marli, & là

nous eûmes une longue converſation,
1708. dans laquelle je fis voir clairement, de l'aveu même de Saint-Fremont, le ridicule du projet. Le Roi en fut ſi convaincu, qu'il me dit que j'avois raiſon, & qu'il me laiſſoit le maître de faire ce que je jugerois le plus à propos pour ſon ſervice. Il ajouta de plus, avec un viſage riant : » Chamillart croit en ſavoir » beaucoup plus qu'aucun Général; mais » il n'y entend rien du tout «. Ce diſcours me ſurprit d'autant plus, que M. de Chamillart étoit le Miniſtre favori, & qui avoit toute la confiance du Roi: je gardai ſur cela le ſilence; mais je compris de là que le Roi connoiſſoit parfaitement l'inſuffiſance de ſon Miniſtre; toutefois durant le cours de cette campagne, il ne laiſſa pas que de ſe laiſſer aller à ſes idées extraordinaires, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

Je partis au mois de Mai pour Strasbourg, & l'Electeur y arriva quelques jours après. Notre armée étoit compoſée

de ſoixante-quinze bataillons, & de cent cinquante eſcadrons ; les ennemis en avoient davantage : cependant, par leurs manœuvres, ils faiſoient voir qu'ils avoient deſſein de garder la défenſive ſur cette frontiere. La ſituation du pays rendoit ce projet très-facile : car, par le moyen des lignes d'Etlinguen, qui barroient depuis le Rhin juſqu'à la montagne, ils nous bouchoient abſolument le paſſage, à moins que nous ne vouluſſions nous enfourner dans la forêt noire, choſe impraticable, vu les difficultés du pays & des ſubſiſtances. Il eſt vrai que quelques perſonnes croyoient, qu'au lieu de recevoir, pour ainſi dire, la loi des ennemis, nous devions, par nos manœuvres, les retenir ſur le Rhin, ou, s'ils s'en éloignoient, les obliger à revenir ſur leurs pas, pour la défenſe de l'Empire ; mais il n'étoit pas raiſonnable de croire que le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, qui avoient, dès l'hiver, concerté leurs projets, fuſſent 1708.

1708. assez mal habiles pour ne pas voir comme nous, que, supposé que nous pussions forcer les lignes d'Etlinguen, & que nous nous portassions sur le Nekre, ils n'auroient rien d'essentiel à appréhender, tant que leur armée ne perdroit pas une bataille ; car se tenant auprès de Philisbourg, à cheval sur le Rhin, il ne nous étoit pas possible de pénétrer plus avant, de prendre des établissemens fixes, ni d'assûrer une communication libre avec notre pays, à moins que d'être infiniment supérieurs en nombre, & d'avoir pris d'avance de grandes mesures pour les voitures & autres choses nécessaires pour le service ; ainsi il auroit fallu de nécessité revenir prendre des quartiers en Alsace. Ils auroient donc été fort aises de nous voir nous amuser à des opérations, qui n'auroient été de nul autre avantage que celui de la sauve-garde, pour le Général, pendant qu'à l'imitation de ce que M. de Marlborough fit en 1704, le Prince Eugene se seroit

porté diligemment en Flandre avec des forces considérables, pour y écraser l'armée du Roi, & entamer la France de ce côté-là. 1708.

Je fis donc convenir l'Electeur, que nous ne pouvions songer, quant à présent, à percer dans l'Empire, & qu'ainsi il falloit, en attendant une occasion favorable, chercher à subsister aux dépens du pays ennemi, & à veiller à la conservation du nôtre.

L'Electeur de Brunswick étoit leur Généralissime, & le Prince Eugene commandoit sous lui.

Comme je savois que Mgr. le Duc de Bourgogne avoit de grands desseins en Flandre, je crus devoir principalement avoir attention aux mouvemens des ennemis, afin de lui envoyer des troupes à mesure que les ennemis y en feroient passer : aussi, dès la premiere nouvelle que nous eûmes, que les ennemis en faisoient filer vers le Bas-Rhin, nous détachâmes M. de S. Fremont sur

la Sarre, & nous y formâmes, en différens camps, un corps de trente-cinq bataillons, & de cinquante-deux escadrons. Cependant l'Electeur de Brunswick se tint derriere les lignes, & le Prince Eugene se rendit à Mayence.

1708.

Nous avions passé le Rhin à Strasbourg & au Fort Louis, & nous étions pour-lors campés à Lichtenau; mais sur l'avis de la marche du Prince Eugene, nous repassâmes le Rhin, & avec une partie de l'armée nous allâmes sur la Sarre: pour y déterminer l'Electeur qui ne vouloit se dégarnir d'aucunes troupes, ni rester avec une petite armée, je lui faisois appréhender pour les places que nous avions de ce côté-là, comme aussi que les ennemis ne songeassent à pénétrer en France par la Lorraine; mais ma véritable raison étoit, que je ne voulois pas me laiser devancer en Flandre par le Prince Eugene, dont je savois que c'étoit le dessein.

Nous laissâmes le Comte du Bourg,

Lieutenant Général, dans les lignes de la Loutre, avec trente bataillons, & trente-ſept eſcadrons, pour s'oppoſer à l'Electeur de Brunſwick. Enfin, après bien des marches & contre-marches de la part des ennemis & de la nôtre, pendant un mois, nous apprîmes que le Prince Eugene étoit parti de Coblentz pour la Flandre; qu'il y avoit fait embarquer trente-ſix bataillons, pour le ſuivre, & que ſoixante-dix eſcadrons avoient auſſi pris la même route par terre : ſur cela, ayant reçu les ordres du Roi par un Courier, le 7 Juillet, je me ſéparai de l'Electeur à Rémick ſur la Moſelle, & il reprit le chemin d'Alſace avec beaucoup de chagrin, voyant qu'il y alloit reſter les bras croiſés. 1708.

J'emmenai avec moi trente-quatre bataillons, & ſoixante-cinq eſcadrons. Pour faire plus de diligence, je marchai par brigade à travers des Ardennes.

Nous avions appris à Rémick, que nos troupes en Flandre avoient ſurpris

Gand ; Bruges s'étoit rendu bientôt
1708. après ; de maniere que les affaires y avoient pris une heureuse face : aussi c'est ce qui détermina le Prince Eugene à diligenter la marche de ses troupes, afin de réparer, par le gain d'une bataille, la perte que les Alliés venoient de faire.

Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit d'abord eu envie de faire le siege d'Oudenarde, ce qui auroit été le droit du jeu ; mais ensuite il changea de dessein, & se détermina à celui de Menin. Pour cet effet il envoya à Tournai & à Lille le sieur de Bernieres, Intendant, pour y faire les préparatifs nécessaires. Ce Prince devoit se placer avec son armée entre la Lis & l'Escaut, vis-à-vis d'Oudenarde, & s'y retrancher pendant que le siege se feroit sur ses derrieres par des détachemens. Je devois en même temps m'approcher de Mons, afin d'être également à portée de veiller à la sûreté des places de la Meuse & de la Sambre, aussi-bien que de joindre la grande ar-

mée, si les ennemis se réuniſſoient pour secourir Menin. J'arrivai à Givet sur la Meuse le 11, & j'allai le même jour joindre à Florennes le corps de Saint-Fremont, qui faisoit mon avant-garde. Le 12, j'allai camper à la Bussiere sur la Sambre, où j'appris que le 11 il s'étoit donné un combat auprès d'Oudenarde. L'armée du Roi ayant passé l'Escaut à Gavre pour s'y venir camper, selon le projet ci-devant marqué, le Duc de Marlborough avoit passé en même temps à Oudenarde, & l'avoit attaqué. 1708.

M. de Bernieres qui m'avoit donné la nouvelle, me marquoit que les ennemis avoient remporté l'avantage, & que notre armée se retiroit du côté de Gand, fort en désordre. Quoique j'eusse résolu de séjourner le lendemain, à cause des grandes traites que nous avions faites, je crus qu'il étoit important, dans la conjoncture présente, de pousser promptement une tête à Mons. J'y fis donc marcher les vingt escadrons que j'avois avec

moi ; je donnai auſſi ordre que le reſte
1708. de mes troupes prît la route de Valenciennes à meſure qu'elles arriveroient ; & de ma perſonne j'allai en poſte à Tournai, pour voir de plus près de quoi il étoit queſtion. J'y trouvai force débris de l'armée, auxquels M. de Bernieres fit donner la ſubſiſtance. Par la revue qui en fut faite, le nombre ſe montoit, tant à Tournai qu'à Lille & Ypres, à neuf mille & quelques Soldats ; les ennemis nous avoient fait pareil nombre de priſonniers. Mon infanterie ne pouvant arriver de quelques jours, & la frontiere ſe trouvant totalement dégarnie, je répartis ces débris dans les trois ſuſdites places, & je fis en même temps avancer, des garniſons reculées, le peu de bataillons qui y étoient ; car M. de Vendôme, dans la vue d'être ſupérieur aux ennemis, avoit tout mené en campagne, ayant à peine laiſſé de quoi garder les portes. Je ne puis le blâmer entiérement, mais toutefois l'expérience avoit fait voir,

dès 1706, que la perte d'une bataille avoit entraîné celle de la Flandre, faute de garnisons. 1708.

L'armée de Monseigneur le Duc de Bourgogne s'étoit retirée à Lovendeghem, derriere le canal qui va de Gand à Bruges; & les ennemis, après avoir séjourné quelques jours auprès d'Oudenarde, vinrent camper le 14 au pont d'Espierres, d'où le lendemain ils passerent la Lis, forcerent les lignes de Commines, qui n'étoient gardées que par une centaine de Soldats, & se camperent à Warwick.

Je me rendis le 14 à Lille, d'où, après avoir donné tous les ordres nécessaires, je m'en allai le 17 à Douay pour y assembler mes troupes. J'eus soin de fournir de toutes sortes de munitions les places, & à mesure que mon infanterie arrivoit, je l'y distribuois, afin que, de quelque côté que l'ennemi se portât, il y pût trouver de la résistance.

Le Prince Eugene, de sa personne, s'é-

toit trouvé au combat d'Oudenarde ;
1708. mais ſes troupes, quoiqu'elles euſſent pluſieurs jours d'avance ſur les miennes, n'arriverent pourtant en Flandre qu'après. Elles ſe tinrent dans le voiſinage de Bruxelles & de Louvain, & n'en devoient partir que pour eſcorter un grand convoi que l'on préparoit.

J'en avertis Monſeigneur le Duc de Bourgogne & M. le Duc de Vendôme ; je leur repréſentai la néceſſité de battre ce convoi, ou du moins de l'empêcher de paſſer ; je propoſai pour cet effet, qu'à jour nommé ils fortifſent de Gand, avec la plus grande partie de leur armée ; que je paſſerois en même temps l'Eſcaut à Condé, & que nous nous porterions tous ſur la Dendre, pour attaquer le convoi, ou lui faire rebrouſſer chemin. M. de Vendôme ne voulut jamais y conſentir, alléguant pour raiſon qu'il étoit bien poſté à Gand ; que, tant qu'il y ſeroit, les ennemis n'oſeroient rien entreprendre, & qu'ainſi il ne vouloit

en aucune façon ſonger à ſe déplacer. Je ſavois toutefois que les ennemis avoient réſolu de faire le ſiege de Lille, & ils ne le pouvoient, ſans faire venir de Bruxelles l'artillerie & tout le reſte de l'attirail néceſſaire. Autre convoi plus conſidérable ſe préparoit : je propoſai que l'on prît des meſures pour l'attaquer ; mais M. de Vendôme demeura toujours ferme dans ſon idée. Je ne laiſſai pas que de lui faire encore une propoſition dont l'exécution auroit entiérement dérangé tous les deſſeins des ennemis, d'autant que nous aurions empêché la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle du Duc de Marlborough : ce fut que Mgr. le Duc de Bourgogne partiroit le ſoir de Gand, & viendroit le lendemain camper ſur la hauteur d'Oudenarde du côté de Bruxelles, & que je me rendrois en même temps de Mortagne à Pottes & Eſcanaffe, où ſeroit la gauche de la grande armée. Cette ſituation réuniſſoit toutes nos

1708.

forces, ſéparoit abſolument celles des
1708. ennemis, & empêchoit Marlborough de pouvoir regagner le Brabant, & d'en rien tirer, à moins que de nous forcer derriere l'Eſcaut, choſe moralement impoſſible, attendu que nous étions d'un tiers plus forts. Il ne pouvoit y avoir qu'une objection : ſavoir ; que M. de Marlborough marcheroit à Bruges, où il arriveroit plutôt que nous : à cela je répondois que notre droite étant fort près de Gand, nous y pouvions être aſſez tôt pour le ſecourir ; mais que le pire qui pourroit arriver, c'étoit de perdre Bruges : or la conſervation du reſte de nos places après une bataille perdue, nous en devoit conſoler. Bref, rien ne ſe fit, tous les convois & l'armée du Prince Eugene paſſerent ; après quoi les ennemis inveſtirent Lille. J'y avois mis vingt-trois bataillons & trois régimens de Dragons. Le Maréchal de Boufflers s'y étoit renfermé avec MM. de Surville, de la Freſcliere & de Lée, Lieutenans Généraux.

Voyant qu'on ne vouloit point ſe remuer, j'obtins qu'on m'envoyât le ſieur Cheyladet, Lieutenant Général, avec quarante-un eſcadrons pour me mettre plus en état de couvrir notre pays, & d'inquiéter les ennemis. 1708.

J'avois propoſé à la Cour, auſſi bien qu'à Monſeigneur le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme, de ſonger à faire une entrepriſe aſſez conſidérable, ou pour obliger les ennemis à lever le ſiege, afin d'en empêcher l'exécution, ou pour nous dédommager de la perte de cette ville, ſi on nous laiſſoit faire. Je voulois que nous marchaſſions à Bruxelles, & que, nous rendant maîtres de tout le Brabant, nous établiſſions par-là une communication libre & aſſûrée avec Gand & Bruges. Cela ne fut point du goût de M. de Vendôme, qui vouloit qu'on allât attaquer les ennemis à leur ſiege; mais qu'on ne s'ébranlât qu'après que leurs batteries auroient commencé à tirer: car M. de Vendôme ſoutenoit

1708 toujours que les ennemis n'oseroient faire le siege, & que le tout n'étoit qu'une feinte pour le déplacer de Gand.

Quelque rebuté que je dusse être du peu de cas que M. de Vendôme faisoit de mes avis, le desir de prévenir les malheurs dont nous étions menacés par le parti auquel on s'étoit déterminé, me fit encore hasarder une proposition. Je ne pouvois imaginer, qu'ayant donné aux ennemis le temps de se placer, ou du moins de reconnoître la situation qu'ils prendroient, & qu'étant présentement aussi forts que nous, il nous fût possible de les attaquer. Du temps que les armées étoient petites, on pouvoit, par des marches dérobées, tomber tout d'un coup sur un quartier foible, & secourir la place assiégée ; mais il n'en étoit pas de même présentement que l'on avoit en tête une armée de cent mille hommes, capable de barrer tout un pays, & d'être de tous les côtés campée sur deux ou trois lignes.

M. de Marlborough étoit pour lors campé sur la Rône, de l'autre côté de l'Escaut, avec son armée. Le Prince Eugene faisoit le siege de Lille, avec soixante bataillons & quatre-vingts escadrons. Cette disposition des ennemis me parut favorable pour le projet que j'avois à proposer. C'étoit, que Mgr. le Duc de Bourgogne, passant l'Escaut à Gand, marchât droit à M. de Marlborough, comme s'il le vouloit combattre; qu'en même temps je partisse de derriere la Scarpe, où j'étois campé avec cent escadrons, & qu'ayant rassemblé quarante bataillons tirés des garnisons, ce que je pouvois faire sans que les ennemis le pussent savoir, je marchasse droit au Prince Eugene, dont j'attaquerois les lignes qui n'étoient pas encore achevées. 1708.

La Cour goûta tellement cette proposition, qu'elle m'envoya ordre de l'exécuter, si je le jugeois à propos; & j'avois déjà si bien pris mes mesures, que j'aurois été sur le Prince Eugene, avec

mon armée, avant qu'il eût pu savoir
1708. que j'en avois une. Mais M. de Vendôme, qui ne vouloit pas démordre de son idée, de marcher tous ensemble, me fit envoyer un ordre positif de Mgr. le Duc de Bourgogne, pour l'aller joindre incontinent, nonobstant tout autre ordre du Roi. J'aurois pourtant pu ne pas obéir; mais la crainte qu'il n'arrivât quelque malheur à Mgr. le Duc de Bourgogne, dont on n'auroit pas manqué de rejetter la faute sur moi, joint à ce que je ne pouvois être sûr de battre le Prince Eugene, me détermina à marcher pour joindre la grande armée, selon le rendez-vous qui m'avoit été donné.

Je rassemblai donc à Mons trente-cinq bataillons, & quatre-vingt dix-huit escadrons, & j'en partis le 28 Août, pour aller à Herines, au delà d'Enghien. Mgr. le Duc de Bourgogne arriva le même jour à Ninove; ainsi notre jonction devint sûre, nous trouvant tous deux couverts par le ruisseau de Viane.

La Cour avoit craint que nous ne trouvaſſions de grandes difficultés, & que M. de Marlborough ne vînt m'attaquer lès que j'aurois eu paſſé l'Haine; mais elui-ci avoit ſon plan fait, & ne vouoit riſquer le haſard d'une action, que lans les poſtes reconnus autour de Lille; l n'étoit même venu ſur la Rône, que our la commodité des fourrages, & our être plus à portée de nous obſerver, c d'avoir des nouvelles de Bruxelles. Dès qu'il vit que nous avions fait notre onction, il repaſſa l'Eſcaut, & ſe reira en dedans de la Marque, près de ille (*a*). 1708.

Le ſoir que j'arrivai au camp de Mgr. e Duc de Bourgogne, je pris le mot e M. de Vendôme, le Roi me l'ayant rdonné par écrit; après quoi je reſtai

(*a*) Voyez toutes les lettres placées à la fin e ce volume, qui regardent cette campagne e 1708. Elles ſont auſſi curieuſes & inſtructives pour les gens de guerre, que juſtificatives e la conduite du Maréchal de Berwick.

1708. sans autre fonction, que d'être attaché à la personne du Prince. J'avois fait mon possible pour ne pas venir en Flandre, par la raison que je ne croyois pas qu'un Maréchal de France pût obéir à d'autre qu'à un Prince du Sang, & que je ne voulois pas qu'on me reprochât d'avoir établi un pareil exemple ; mais le Roi voulut absolument que je marchasse en Flandre, & quant à la difficulté de prendre le mot, il voulut que je le prisse une fois par obéissance à ses volontés : il avoit même été si piqué de mon refus, qu'il avoit eu envie de faire partir de Paris les trois plus anciens Maréchaux de France, pour aller prendre le mot de M. de Vendôme ; il en fut empêché par M. de Chamillart & Madame de Maintenon. Il sembloit que M. de Vendôme devoit être fort content de la décision du Roi, & que c'étoit à moi seul d'en être fâché ; toutefois il ne put jamais me pardonner d'avoir osé mettre l'affaire en doute, & il n'y a sorte de

dégoûts qu'il ne cherchât à me donner. Le 30 Août, notre armée, compoſée de cent quarante bataillons, & de deux cent cinquante eſcadrons, marcha à Leſſines, le lendemain à Brac, le 1.er de Septembre auprès de Tournai, & le 2 nous paſsâmes l'Eſcaut. 1708.

Il fut alors queſtion de ſavoir par où l'on iroit attaquer les ennemis. Je propoſai d'aller camper à trois quarts de lieue de Pont-à-Treſſin, la gauche à peu près vers Ciſoin, & la droite vers les marais de Wilhem, afin de voir ſi l'on pourroit tenter le paſſage de la Marque en cet endroit, & de faire des chemins par notre droite & notre gauche, pour aller vers Pont-à-Marque, ou vers la Baſſe-Marque, & par ce moyen tâcher de dérober quelques marches aux ennemis. M. de Vendôme fut d'avis de gagner au plus tôt le chemin de Douay, afin d'avoir le gros canon qu'il y avoit ordonné, & avec lequel il prétendoit ruiner & ouvrir les retranchemens des ennemis. Nous

nous mîmes donc en marche le 3, & 1708. prîmes la route de Ciſoin, d'où M. de Vendôme aſsûroit que nous pourrions remonter la Marque par une belle plaine; mais dès que nous fûmes à une lieue & demie de Tournai, tous les gens du pays & Payſans nous vinrent dire que ce chemin-là étoit très-difficile, coupé de bois & de marais; ce qui obligea Mgr. le Duc de Bourgogne de repréſenter à M. de Vendôme, qu'il valoit mieux ſuivre le chemin d'Orchies, que de ſe fourrer dans un pays ſi ſerré, & ſi à portée des ennemis, qui, par les Ponts-à-Treſſin & à Bouvines, pouvoient tomber ſur notre arriere-garde. M. de Vendôme ſe fâcha d'abord, & s'en prit à moi, avec des expreſſions très-vives, auxquelles, par reſpect pour Mgr. le Duc de Bourgogne, je ne repliquai pas; mais ayant enſuite lui-même parlé aux gens du pays, il changea ſon ordre de marche, & nous prîmes le chemin d'Orchies, où nous campâmes le ſoir.

Quelques

Quelques perſonnes ont voulu débiter depuis, que M. de Vendôme vouloit aller attaquer les ennemis par les Ponts-à-Treſſin & à Bouvines, & que c'eſt moi qui l'empêchai; mais je puis aſsûrer & prouver que dans la diſpute, que nous eûmes enſemble, il ne fut queſtion ſeulement que du chemin que l'on prendroit, pour aller à Pont-à-Marque, où M. de Vendôme avoit déterminé la marche; car pour moi j'avois toujours été d'avis d'aller droit au Pont-à-Treſſin. 1708.

Le lendemain 4, nous allâmes à Mons en Puelle: en y arrivant, nous découvrîmes l'armée ennemie qui arrivoit auſſi dans la plaine entre Seclin & Lille, & qui étendoit ſa droite vers Noyelles; ſa gauche débordoit les marais de Fretin, à deux lieues de Mons en Puelle. Il fut réſolu de camper le ſoir dans le terrein où nous étions, & de faire ſeulement occuper Pont-à-Marque, diſtant d'une petite lieue du camp ennemi, par quel-

ques brigades d'infanterie. M. d'Arta-
1708. gnan, Lieutenant Général, y marcha, & les postes que les ennemis y avoient se retirerent à son approche. Nous fîmes aussi occuper les châteaux d'Attiche & de Lasseſſoir.

Le 5, nous allâmes sur les hauteurs d'Avelin & d'Attiche, reconnoître la situation des ennemis. Les avis furent partagés : M. de Vendôme opinoit de les attaquer ; mon sentiment étoit contraire au sien, sur ce que les ennemis se trouvant dans une belle plaine, où ils se pouvoient remuer commodément, nous ne pouvions aller à eux qu'en défilant au travers d'un bois & d'un pays fort coupé de haies, de maniere que, lorsque nous voudrions déboucher, ils nous chargeroient avant que nous pussions nous former ; de plus, la situation du terrein étoit telle, que, quand même ils nous auroient laissé former, nous ne pouvions marcher ensuite en avant sans être pris en flanc par la droite & par la gauche.

La raiſon en étoit claire ; ſavoir, que le terrein entre la haute Deule & les marais de la Marque, par où il falloit néceſſairement paſſer, s élargiſſoit toujours en allant aux ennemis. 1708.

Quoi qu'il en ſoit, M. de Vendôme continuant dans ſon ſentiment, mais tombant d'accord qu'on ne pouvoit aller aux ennemis ſans faire auparavant des chemins pour les colonnes, ordonna qu'on y travaillât dans l'inſtant ; toutefois, malgré le grand nombre de travailleurs, ils ne purent être faits que le 7 au ſoir, de maniere que les ennemis ayant de leur côté commencé, dès le 5, à ſe retrancher, il eſt aiſé de juger que nous n'aurions pas été bons marchands de cette affaire, puiſque leurs retranchemens furent finis & très-élevés le 7. Leur droite étoit appuyée aux marais de la Deule auprès de Noyelles ; leur centre étoit aux deux villages d'Entieres, qui faiſoit un ventre en avant, & leur gauche s'étendoit par-delà Fretin.

1708. Il eſt à remarquer que M. de Vendôme, en arrivant le 4 à Mons en Puelle, ne parla nullement d'attaquer les ennemis, & même il n'étoit pas poſſible ce jour-là de le pouvoir faire ; car, comme le pays étoit fort coupé, la marche avoit été très-lente, & toutes les troupes n'arriverent que dans la nuit.

L'on viſita encore la poſition des ennemis, & mon ſentiment, auſſi-bien que celui de la plupart des Officiers Généraux, fut, qu'on ne pouvoit, ſans une perte preſque aſsûrée, les attaquer dans le poſte qu'ils occupoient. M. de Vendôme ſoutint toujours que la choſe étoit facile, & qu'il répondoit, avec ſon gros canon, de chaſſer les ennemis de leurs retranchemens, ſans conſidérer que leur terrein étoit de beaucoup ſupérieur au nôtre. Monſeigneur le Duc de Bourgogne ne voulut pas décider par lui-même d'une matiere ſi grave & ſi délicate ; ainſi il prit le parti d'envoyer un Courier au Roi pour recevoir ſes ordres :

M. de Vendôme écrivit en même temps. La réponſe fut qu'il falloit attaquer les ennemis, & que M. de Chamillart partoit pour venir à l'armée expliquer plus amplement les intentions de Sa Majeſté. Juſques-là il n'y avoit que peu ou point de temps perdu ; car le Courier fut de retour le 8 au matin, & M. de Chamillart arriva le lendemain. Auſſi-tôt l'on tint conſeil, où aſſiſta Monſeigneur le Duc de Bourgogne, Monſeigneur le Duc de Berry, qui étoit Volontaire, M. de Vendôme, M. de Chamillart & moi. Le Miniſtre déclara que le Roi vouloit abſolument, qu'au haſard de tout ce qui en pourroit arriver, nous attaquaſſions les ennemis. L'on ne ſongea donc plus qu'aux moyens de l'exécuter. Pour cet effet nous paſsâmes tous les fonds & bois, & nous campâmes de l'autre côté de la Marque, à un quart de lieue du camp ennemi, notre droite à Ennevelin, & notre gauche à Phalempin: ni l'une, ni l'autre n'étoit appuyée, 1708.

1708. ni couverte par chose au monde. Nous reconnûmes les retranchemens dès le soir, & l'on crut qu'il falloit encore le faire le lendemain matin. Nous nous approchâmes à la portée du mousquet ; notre canon cependant tiroit tout le jour sur les villages d'Entieres, sans d'autre effet que d'obliger les ennemis à n'y laisser que quelques petits postes.

Le rapport que nous fîmes de la bonté du poste, & des retranchemens ennemis, le sentiment unanime de presque toute l'armée, & ce que M. de Chamillart avoit vu par lui-même, joint à ce que M. de Vendôme tomboit d'accord que la chose étoit devenue impraticable, tout cela, dis-je, fit résoudre M. de Chamillart de suspendre toute résolution jusqu'au retour d'un Courier qu'il dépêcha au Roi. La réponse fut conforme à nos avis ; ainsi l'on prit le parti de s'approcher de l'Escaut pour tâcher d'empêcher qu'il ne passât plus de convois ; car il étoit indubitable que,

ſans de nouveaux ſecours, les ennemis manquero ent de tout, avant que de pouvoir ſe rendre maîtres de Lille. Nous ne laiſsâmes pas de reſter encore trois jours à Pont-à-Marque, ſans que jamais j'en aye ſu la raiſon. Pendant ce ſéjour, deux convois venant de Bruxelles paſſerent tranquillement, quoique nous fuſſions informés de leur départ, & cela parce qu'on nous diſoit, quand nous voulions en parler, qu'il n'étoit pas queſtion de l'empêcher, & que le Roi ne vouloit pas que l'on ſongeât à autre choſe qu'à combattre les ennemis. 1708.

Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, voyant la mauvaiſe poſition de notre armée, vouloient à toute force, pendant la nuit, abattre leurs retranchemens pour nous attaquer; mais par bonheur les Députés des Etats Généraux n'y voulurent jamais conſentir, alléguant que, puiſqu'ils eſpéroient prendre Lille ſans combattre, il ne falloit pas mettre l'affaire au haſard, ſur-tout ſe trouvant

1708. si éloignés de chez eux, que la retraite, en cas de malheur, seroit très-difficile. Je suis persuadé que si ce projet eût été exécuté, nous aurions été battus à plate couture, d'autant que nos flancs étoient découverts, & que nous n'avions pas assez de fond & de terrein pour nous pouvoir remuer.

Nous décampâmes le 14 Septembre, & notre retraite s'étant faite en bon ordre, nous campâmes le même jour à Berfée. M. de Chamillart retourna à la Cour. Le lendemain nous allâmes à Orques auprès de Tournai, & le 16 au matin nous passâmes l'Escaut. M. de Chemeraut, Lieutenant Général, fut détaché avec vingt-trois bataillons & quarante escadrons pour aller masquer Oudenarde : le reste de l'armée fut étendu depuis Berkem, Escanaff, Pottes, & Hérines, jusqu'au Saulsoy, où étoit le quartier général. Comme on craignoit que les ennemis ne tirassent des convois d'Ostende, tout autre passage leur étant

bouché, l'on ordonna au Gouverneur de Nieuport de lâcher les eaux, afin d'inonder les bords du canal depuis Plaſſendal juſqu'à Nieuport, ce qui rendroit la marche des convois très-difficile. 1708.

Le Comte de Bergueick, qui étoit Surintendant des Finances du Roi d'Eſpagne en Flandre, & qui gouvernoit toutes les affaires de Sa Majeſté Catholique en ce pays-là, voyant que la réſolution étoit priſe de ſe porter derriere l'Eſcaut, avoit projetté de ſurprendre Bruxelles, ou, ſi cela ne ſe pouvoit, de le prendre de vive force : il comptoit qu'il étoit poſſible d'en venir à bout en deux jours, attendu qu'il y avoit une très-foible garniſon. Pour cet effet, dès le lendemain de notre arrivée au Saulſoy, l'on détacha dix bataillons Eſpagnols, douze François, & quelque cavalerie, aux ordres du Comte de la Motte, Lieutenant Général. Il s'approcha de Bruxelles ; mais, comme les ennemis en ayant eu vent y avoient fait entrer

des troupes de celles qui étoient restées
1708. en garnison dans le Brabant, Bergueick jugea que l'affaire deviendroit trop sérieuse si on l'attaquoit de force, & que cela nous détourneroit de l'objet principal, qu'on s'étoit proposé, de barrer les passages à tous les convois : on venoit même d'être averti que l'on en préparoit un très-considérable au Sas-de-Gand, à l'Ecluse & à Ostende ; ainsi il fit retourner le Comte de la Motte avec ses troupes derriere le canal entre Gand & Bruges. Le Duc de Vendôme, qui avoit envie lui-même d'aller se mettre à la tête de ce Corps, vouloit que l'on poursuivît le dessein du siege de Bruxelles, & ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'on le détermina à n'y plus songer ; ce qui retarda de deux jours la marche des troupes du Comte de la Motte, & donna le temps à quatre ou cinq mille hommes nouvellement débarqués à Ostende de se saisir du poste de l'Effingue, & de le fortifier.

Le Comte de Bergueick, qui vint

ensuite à l'armée, me pressa si fort d'aller faire un tour du côté de Gand & de Bruges, que j'y consentis, dans la vue de pouvoir être plus en état de dire mon avis, après avoir visité le pays. Je partis donc le 24 Septembre, & en arrivant à Gand, j'appris que les ennemis faisoient partir d'Ostende un grand convoi pour leur armée devant Lille; sur quoi j'écrivis, pour diligenter la marche des troupes qui revenoient d'auprès de Bruxelles, & je pris sur moi de faire venir deux régimens de Dragons du camp du sieur de Chemeraut, afin de grossir le Corps de la Motte: je fis aussi partir la nuit les bataillons qui se trouverent arrivés. Le 25, j'allai à Bruges. Le 26, onze bataillons y arriverent avec une partie de la Cavalerie & des Dragons, le reste devoit s'y rendre la nuit; ainsi le Comte de la Motte m'ayant consulté, (car je n'avois nulle autorité pour commander) résolut de marcher le lendemain vers le canal de l'Effingue, & 1708.

d'envoyer d'avance tous ſes Grenadiers
1708. ſe ſaiſir d'Odembourg. Son corps d'armée conſiſtoit en trente-quatre bataillons & ſoixante-trois eſcadrons, dont quarante-deux de Dragons. La même nuit, il eut avis que le Duc de Marlborough marchoit en grande diligence à Rouſſelar, avec un corps très-conſidérable, afin de faciliter & aſsûrer le paſſage du convoi. Sur cette nouvelle, qui paroiſſoit d'autant plus vraiſemblable, que la continuation, ou la levée du ſiege de Lille ſembloit dépendre de la sûreté de ce convoi, je conſeillai au Comte de la Motte de s'avancer avec le gros de ſes troupes, ſeulement à moitié chemin d'Odembourg, dont il ſe ſaiſiroit au plus tôt, & puis d'attendre des nouvelles plus poſitives par le retour de ſes partis, afin de ſe décider enſuite en exécution des ordres qu'il avoit du Duc de Vendôme, lequel lui mandoit d'attaquer les ennemis forts ou foibles. Il ſe mit en marche le 27, & je repris le chemin de Gand,

d'où le lendemain je retournai joindre Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Le Comte de Bergueick avoit de Bruges écrit par un Courier, à ce Prince, de m'ordonner de prendre le commandement des troupes du Comte de la Motte; mais par le retour je reçus une lettre, par laquelle il me mandoit de me rendre au plus tôt auprès de lui. 1708.

Le détachement envoyé par le Comte de la Motte pour ſe ſaiſir d'Odembourg, avoit été prévenu par ſix cents hommes des ennemis, & nos gens ne les y attaquerent pas. Cependant le convoi étant ſorti d'Oſtende ſans qu'on en eût de nouvelles, choſe ſurprenante, (car Plaſſendal n'en étoit qu'à une lieue) avoit paſſé à l'Effingue, & de là à Slippe, continuant ſa route par le dedans du Mordeick. M. le Comte de la Motte s'étant porté avec ſes troupes ſur le ſuſdit Mordeick, y apprit que le convoi étoit déjà paſſé, ſur quoi il marcha droit ſur Winendal pour tâcher de le joindre : il y

trouva dix-huit bataillons & cinq cents
1708. chevaux ennemis, qui s'étoient placés entre deux bois, dans un terrein fort étroit. Il mit auſſi-tôt ſes troupes en bataille, ſon infanterie ſur quatre lignes, ſes Dragons derriere ſur trois, & la cavalerie encore plus en arriere ſur deux lignes. Après avoir canonné pendant une demi-heure, il fit marcher ſon infanterie pour commencer l'attaque; mais aux premieres décharges que firent ſur elle quelques bataillons ennemis poſtés à droite & à gauche dans les bois, elle plia, & il ne fut plus queſtion de la pouvoir faire remarcher en avant : les Dragons s'avancerent un peu pour donner le temps à l'infanterie de ſe rallier, & eſſuyerent un très-gros feu, dont ils eurent beaucoup de monde de tué. Pendant tout ce temps, le convoi filoit toujours par les derrieres, & la nuit étant ſurvenue, le Comte de la Motte jugea à propos de ſe retirer vers Bruges, dans la crainte qu'avant le matin le Duc de Marlbo-

rough n'arrivât ſur lui avec des forces ſupérieures. 1708.

Jamais homme de guerre ne s'y prit ſi mal ; car au lieu de n'attaquer les ennemis que par le même front qu'ils occupoient, s'il leur avoit ſeulement oppoſé partie de ſes troupes, & ſi avec le reſte il avoit tourné l'un des bois, les ennemis étoient défaits, & le convoi pris.

L'on ne pouvoit ſur cela blâmer, ni Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ni le Duc de Vendôme ; car enfin, malgré le retardement qu'avoit cauſé l'affaire de Bruxelles, les troupes étoient arrivées à temps, & étoient en aſſez grand nombre, ſi le Comte de la Motte eût ſu s en ſervir.

Toutes les fautes, qu'il commit, étoient énormes ; 1.° de n'avoir pas vu lui-même ſi l'inondation avoit été faite ſelon les ordres donnés ; 2.° ayant commandé depuis ſix ans dans ce pays, de n'avoir pas eu des gens affidés pour l'avertir dans le moment que le convoi ſortoit d'Oſtende ;

3.° d'avoir fait une disposition si ridi-
1708. cule pour attaquer un ennemi qui lui étoit inférieur de plus de moitié ; mais il falloit principalement blâmer la Cour, qui l'avoit placé dans un poste de cette importance ; aussi est-ce le plus souvent ce qui cause les malheurs qui arrivent à la guerre ; l'on n'a pas assez d'attention à ne se servir que de gens capables & experimentés, & d'ordinaire la préférence est donnée à ceux qui ont le plus de crédit & de faveur.

Le Duc de Vendôme, fâché de ce qui venoit d'arriver, partit lui-même pour Bruges le 2 Octobre, afin d'y disposer toutes choses de maniere qu'il ne passât plus de convois à l'avenir. Dès qu'il y fut arrivé, il rassembla toutes les troupes qui y étoient, faisant cinquante-un bataillons & soixante-trois escadrons, & se campa, la droite au Mordeick, & la gauche au canal qui va de Bruges à Plassendal, ayant son quartier à Odembourg, derriere le centre

de la ligne : il envoya à Nieuport pour faire lâcher les eaux, lesquelles crûrent à un tel point que les bords de la digue, qui va de l'Effingue depuis Steenbrug jusqu'à Ostende, furent inondés. 1708.

Le Duc de Marlborough, sachant la situation du camp du Duc de Vendôme, marcha du camp de Ronques le 7, avec soixante bataillons & cent escadrons, à dessein de l'attaquer. Il arriva le même jour à Roussélar, d'où le lendemain il marcha à Tourout. Le Duc de Vendôme eut bien de la peine à se laisser persuader par les Officiers Généraux de se retirer du trou où il s'étoit mis; car, en cas de malheur, il étoit impossible qu'un seul homme s'en sauvât, & il ne s'y détermina que sur ce que ces Messieurs firent lâcher exprès les eaux, qui commençoient déjà à inonder son camp.

Le Duc de Marlborough, instruit de la retraite du Duc de Vendôme, retourna à Roussélar : il fit visiter Odembourg & la digue de l'Effingue, pour voir s'il ne

1708. pourroit pas encore faire venir un convoi ; mais comme le Duc de Vendôme avoit mis dans le Poldre nouveau quinze bataillons, & deux régimens de Dragons, ſous le feu deſquels il falloit néceſſairement paſſer pour aller par la digue à l'Effingue, il ordonna qu'on raſſemblât des bateaux, afin de faire venir par l'inondation les poudres & autres munitions néceſſaires pour la continuation de leur ſiege. Le Duc de Vendôme ramaſſa auſſi nombre de bateaux, dont il fit une petite flotte : le ſieur de Langeron, Lieutenant Général de la Marine, étant en même temps ſorti de Nieuport avec force chaloupes & bateaux, on vint à bout d'empêcher la navigation des ennemis ſur les inondations ; mais ce ne fut qu'après qu'ils eurent fait paſſer cent cinquante milliers de poudre, de l'argent, de l'eau-de-vie & du ſel, dont ils manquoient beaucoup.

Le Duc de Vendôme, jugeant que l'unique moyen d'être en repos de ces cô-

tés-là ſeroit de ſe rendre maître du poſte de l'Eſſingue, y envoya le ſieur de Puyguion, Lieutenant Général. On ouvrit la tranchée ſur la digue, & l'on mit du canon en batterie ; mais comme la digue étoit fort étroite, on auroit eu bien de la peine à chaſſer les ennemis du village, qu'ils avoient bien retranché par la tête ; ainſi le Comte de la Motte, qui s'y étoit auſſi rendu de Bruges avec quelques troupes, fit une diſpoſition pour l'attaquer de toute part. Le 25 Octobre, les Grenadiers & détachemens paſſerent au travers des mondations & Watregans, forcerent le village par les derrieres, & y prirent tout ce qu'il y avoit de Soldats, au nombre de douze cents Anglois & Hollandois, & ſoixante Officiers. On mit à l'Eſſingue quatre bataillons, qui eurent ordre de s'y bien fortifier, afin de pouvoir, pendant l'hiver, garder ce poſte, abſolument néceſſaire pour la communication avec Bruges. 1708.

Pendant que l'on ſe préparoit à l'at-

taque de l'Effingue, le ſieur d'Alber-
1708. gotti, Lieutenant Général, avoit un jour preſſé vivement Monſeigneur le Duc de Bourgogne de paſſer l'Eſcaut & la Lis avec toute ſon armée, pour ſe joindre à Deinſe au Duc de Vendôme, & puis marcher tous enſemble pour attaquer le Duc de Marlborough à Rouſſelar. Cette propoſition n'étoit point de mon goût, par pluſieurs raiſons. Il nous falloit paſſer deux rivieres ſous la vue d'Oudenarde, & puis faire neuf grandes lieues, le tout ſans que Marlborough en fût averti, ce qui ne ſe pouvoit croire: ſi donc il nous attendoit de pied-ferme, il étoit certain que ſon poſte étoit bon; & s'il ne l'étoit pas, il n'avoit qu'à ſe replier derriere la Lis, & par-là il nous en barroit le retour, & nous obligeroit, pour revenir derriere l'Eſcaut, à faire le tour par Gand. Il pouvoit auſſi, pendant cette marche, trouver peut-être moyen de faire venir de nouveaux convois de Bruxelles: toute-

fois ne voulant point que mon avis seul empêchât l'exécution du projet, s'il étoit bon, je suppliai Mgr. le Duc de Bourgogne d'en écrire au Duc de Vendôme. Celui-ci fit réponse que la proposition ne valoit rien, alléguant à peu-près les mêmes raisons que moi; & de peur que Mgr. le Duc de Bourgogne ne voulût l'entreprendre, il envoya un Courier à la Cour, & attira du Roi une défense formelle d'exécuter ce projet. Peu de jours après, Albergotty fut envoyé à Bruges, avec quelques bataillons de renfort: il ne manqua pas de faire la même proposition au Duc de Vendôme, qui alors l'approuva, & en écrivit à Mgr. le Duc de Bourgogne. Ce Prince lui répondit que, comme il ne lui donnoit pas de raison pour détruire celles qu'il lui avoit alléguées auparavant, il ne croyoit pas qu'il dût présentement changer de sentiment. Le lendemain il arriva un Courier de la Cour, avec ordre de faire tout ce que le Duc de Vendôme

1708.

1708. proposeroit; ainsi on fit dans l'instant toutes les dispositions pour la marche, & l'on avertit le Duc de Vendôme, que Mgr. le Duc de Bougogne seroit, le 27, à Deinse. Le Duc de Vendôme récrivit pour le supplier de n'y arriver que le 30, afin que l'affaire de l'Effingue finie, il pût mener avec lui toutes les troupes; mais, pendant cet intervalle, nous apprîmes que, le 22, le Maréchal de Boufflers avoit battu la chamade, pour la ville de Lille, & s'étoit retiré dans la citadelle; ce qui mit fin au projet, & il fallut attendre de nouveaux ordres de la Cour, sur ce qu'il y avoit à faire.

Nous avions écrit continuellement depuis notre retour auprès de Tournai, pour savoir les intentions du Roi, croyant qu'il convenoit de n'être pas embarrassé, en cas que la place se rendît; mais nonobstant les différens projets que nous envoyâmes, jamais nous n'eûmes d'autre réponse, sinon qu'on ne pouvoit se résoudre à songer que Lille se perdroit,

& qu'il ne tenoit qu'à nous de l'empêcher, ou du moins d'en rendre la prise inutile aux ennemis. 1708.

Mgr. le Duc de Bourgogne & moi étions d'avis, qu'il étoit impossible de barrer aux ennemis le passage du canal & de l'Escaut, & qu'ainsi il falloit songer uniquement à garder le premier, afin de conserver Gand & Bruges. Pour cet effet, nous voulions mettre derriere le canal un nombre de troupes capable de le défendre, & nous porter, avec le reste de l'armée, dans l'Artois, pour couvrir la France, & empêcher les ennemis de continuer à vivre à nos dépens. Nous fûmes confirmés dans notre sentiment, par la nouvelle que nous eûmes, qu'ils avoient mis à la Bassée treize bataillons & trente escadrons; qu'ils y faisoient travailler à force, pour la mettre en état de défense, & que de plus ils avoient poussé à Lens un gros corps de troupes.

Mgr. le Duc de Bourgogne, persuadé qu'il n'y avoit plus de temps à perdre

1708. pour se déterminer, envoya à Bruges le sieur de Contade, Major Général de l'armée, pour représenter au Duc de Vendôme les inconvéniens de notre situation, & lui proposer notre idée; mais le Duc de Vendôme ne voulut, ni écouter notre Ambassadeur, ni lire le Mémoire qu'il portoit; ainsi il fut obligé de revenir. Il rapporta, pour toute réponse, que le Duc de Vendôme seroit aussi au Saulsoy, le 1.er de Novembre, & qu'alors il verroit le parti qu'il y auroit à prendre, ensuite des conférences que nous devions avoir avec le sieur de Chamillart. Le Roi sachant que nos avis étoient partagés, le renvoyoit encore à l'armée, pour nous obliger à garder l'Escaut, & même il lui avoit ordonné, en cas qu'il nous trouvât en marche pour exécuter notre projet, de nous faire incontinent retourner d'où nous venions. Le S.r de Chamillart arriva le 31 Octobre, & le Duc de Vendôme le lendemain.

Le 2 de Novembre, on tint Conseil, où

où l'on débattit le parti à prendre. Le Duc de Vendôme insista toujours qu'il falloit marcher au Duc de Marlborough pour le combattre, ou que, si cela ne se pouvoit, il falloit barrer aux ennemis tout chemin de retour, afin de les réduire à la nécessité de mourir de faim, ou de demander la paix. Je soutenois que, comme il n'étoit pas possible que nous pussions empêcher les ennemis de se faire un passage en quelque endroit, attendu la prodigieuse étendue de pays qu'il nous falloit garder, il étoit nécessaire d'exécuter ce que nous avions proposé auparavant, afin de garder quelque chose. Je représentois aussi que, si nous nous obstinions à rester dans la situation où nous étions alors, il nous arriveroit quelque catastrophe fâcheuse. 1708.

Le sieur de Chamillart, qui avoit le pouvoir de décider, détermina qu'on resteroit derriere l'Escaut & le canal, jusqu'après la prise de la citadelle de Lille; ensuite de quoi on verroit ce qu'il

y auroit à faire : que, pour défendre
1708. plus facilement l'Escaut, on feroit des digues, pour faire regonfler la riviere, & en inonder les bords, depuis Gand jusqu'à Tournai. Le sieur de Chamlay, que le Roi avoit envoyé avec son Ministre, & moi, nous eûmes beau représenter que la chose étoit impossible, Chamillart conclut qu'elle étoit facile, & l'on se mit en devoir de le faire ; mais jamais l'on ne put parvenir, qu'à former par-ci par-là quelque flaques d'eau.

M. de Chamillart repartit peu de jours après ; &, comme il avoit été témoin lui-même des vivacités du Duc de Vendôme, sur mon chapitre, il obtint la permission, pour que je retournasse en Alsace : je l'en avois fort sollicité, d'autant que la jalousie du Duc de Vendôme contre moi ne pouvoit être que très-préjudiciable au bien du service. Je reçus mon ordre le 14 Novembre ; je partis le 16, & le 22 j'arrivai à Strasbourg.

J'avois ordre de ne point séparer l'armée du Rhin, jusqu'à ce que la campagne fût finie en Flandre. 1708.

Pendant que j'étois au Saulsoy, je reçus secrétement une lettre du Duc de Marlborough, qui me marquoit que la conjoncture présente étoit très-propre pour entamer une négociation de paix; qu'il falloit en faire la proposition aux Députés des Etats Généraux, au Prince Eugene & à lui Marlborough; qu'ils ne manqueroient pas de la lui communiquer; & qu'il feroit tout de son mieux pour la faire accepter. Rien ne pouvoit être plus avantageux que cet avis du Duc de Marlborough : cela nous ouvroit une porte honorable, pour finir une guerre onéreuse. J'en parlai à Mgr. le Duc de Bourgogne, & à M. de Chamillart, qui envoya aussi-tôt un Courier au Roi pour recevoir ses ordres sur la réponse. Le Roi les envoya à M. de Chamillart, qui, par un excès de politique, s'étoit imaginé que cette proposition de Marlbo-

1708. rough ne provenoit que de la mauvaiſe ſituation, où ſe trouvoit l'armée des Alliés.

J'avoue que ce raiſonnement me paſſoit ; & par la maniere dont Marlborough m'avoit écrit, j'étois perſuadé que la peur n'y avoit aucune part, mais ſeulement l'envie de finir une guerre, dont toute l'Europe commençoit à ſe laſſer. Il n'y avoit aucune apparence de mauvaiſe foi dans tout ce qu'il me mandoit, & il ne s'étoit adreſſé à moi, que dans la vue de faire paſſer la négociation par mes mains, croyant que cela pourroit m'être utile. M. de Chamillart me dicta la réponſe que je devois faire, & je la trouvai ſi extraordinaire, que je l'envoyai en françois, afin que le Duc de Marlborough pût voir qu'elle ne venoit pas de moi : en effet, il en fut ſi choqué, qu'on ne put retirer de cette ouverture aucun fruit pour la paix. Je ſuis même perſuadé que cela fut principalement cauſe de l'averſion que le Duc de

Marlborough montra toujours depuis, pour la pacification. 1708.

Dès que je fus parti du Saulsoy, l'Electeur de Baviere, qui étoit revenu à Mons depuis six semaines, forma, de l'avis du Comte de Bergueick, le dessein de prendre Bruxelles. En effet, ayant rassemblé un corps de troupes, il y marcha, & en fit le siege. Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, se trouvant maîtres de la ville de Lille, & ne croyant pas avoir besoin de toute leur armée pour le siege de la citadelle, dont l'investissement étoit très-court & très-facile, résolurent de secourir Bruxelles. Ils marcherent donc avec le gros de leurs troupes sur l'Escaut, & dans la nuit le passerent, tant à Oudenarde, que sur des ponts qu'ils firent, sans trouver aucun obstacle, & même à l'insu de nos troupes qui bordoient cette riviere, de maniere que le matin tous les différens Corps qui y étoient repartis, voyant les ennemis marcher à eux, se replierent

1708. en grand désordre sur le quartier général au Saulsoy. Les ennemis continuerent leur marche en toute diligence sur Bruxelles, & l'Electeur fut obligé d'en lever le siege avec tant de précipitation, qu'il abandonna son canon, ses munitions de guerre & de bouche, tous ses blessés & malades. Mgr. le Duc de Bourgogne, avec le Duc de Vendôme, se retira sous Douay. Les ennemis, après avoir exécuté leur projet, retournerent auprès de Lille.

Le Duc de Vendôme étoit si convaincu que les ennemis ne pouvoient forcer aucun passage, ni sur l'Escaut, ni sur le canal, qu'il avoit, la veille de l'esclandre, mandé à la Cour, que l'on fût en repos, & qu'il en répondoit. Le Roi apprenant le lendemain que le contraire étoit arrivé, & d'ailleurs ennuyé des mauvaises manœuvres de toute cette campagne, en fut si outré, qu'il envoya ordre à Mgr. le Duc de Bourgogne & au Duc de Vendôme, de séparer incontinent l'armée,

& de s'en retourner de leurs perſonnes à Verſailles. Le Duc de Vendôme, qui connoiſſoit l'importance de conſerver Gand, repréſenta au Roi, que s'il lui vouloit permettre d'aller ſe camper derriere le canal, avec le gros de l'armée, les ennemis ſeroient fort embarraſſés, pour remplir les magaſins de Lille, attendu que ne le pouvant que par terre, de Bruxelles, ils avoient beſoin de preſque toute leur armée pour eſcorter les convois, à cauſe du voiſinage de Gand; de plus, qu'il leur falloit tout l'hiver pour cela, ce qui, joint à la mauvaiſe ſaiſon & aux mauvais chemins, ruineroit totalement leurs troupes, ſans qu'ils puſſent peut-être venir à bout d'y conduire tous les approviſionnemens néceſſaires. Le Roi, malgré tout ce que put dire le Duc de Vendôme, demeura ferme ſur l'ordre qu'il avoit donné; & l'armée fut renvoyée en quartiers d'hiver, quoique la citadelle de Lille ne fût pas encore priſe. Il eſt étonnant que le Roi, pendant 1708.

1708. la campagne, eût donné dans toutes les propositions extraordinaires du Duc de Vendôme, & qu'il s'obstinât alors à rejetter l'unique raisonnable qu'il eût faite.

Dès que le Maréchal de Boufflers eut capitulé pour la citadelle de Lille, les ennemis, qui savoient les difficultés qu'ils auroient à voiturer par terre dans la ville les provisions nécessaires, résolurent de s'ouvrir la navigation des rivieres, afin d'y pouvoir, sans fatigue, ni dépense, conduire tout ce qu'ils voudroient. Pour cet effet, ils marcherent droit à Gand, ville qui, par sa situation, étoit la clef de toutes les rivieres & de tous les canaux. Le Comte de la Motte y étoit avec trente-sept bataillons : au bout de quatre jours de tranchée ouverte, il battit la chamade, & se rendit, quoiqu'il n'y eût pas encore de batteries contre le corps de la place, & que le chemin couvert n'eût pas été attaqué. Il donnoit pour excuse la crainte d'être

obligé de se rendre prisonnier de guerre, & de perdre par-là une garnison dont on auroit besoin la campagne suivante, pour former une armée. S'il n'avoit pas tout sacrifié à ce faux raisonnement politique, les ennemis auroient été obligés de lever le siege; car la grande gelée commença le même soir qu'il se rendit, avec une telle force, qu'il auroit été impossible de remuer la terre, ni de rester campé. 1708.

Ainsi finit cette campagne, d'autant plus malheureuse, qu'elle ne devoit pas l'être : il fallut, pour la rendre telle, que nous fissions fortifes sur fortifes; & malgré tout cela, si l'on n'avoit pas fait la derniere, on auroit eu beau jeu, l'année d'après.

Le Maréchal de Boufflers s'acquit beaucoup de gloire par la défense de Lille : ce fut de son propre mouvement qu'il demanda à se jetter dans la Capitale de son Gouvernement : aussi à son retour à la Cour, le Roi le fit Pair de France, lui donna les entrées de pre-

mier Gentilhomme de la Chambre, &
1708. la ſurvivance de ſon Gouvernement à ſon fils.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici, qu'en quatre mois de temps, je me ſuis trouvé commander les armées du Roi en Eſpagne, ſur le Rhin, ſur la Mozelle & en Flandre, ſans compter la patente que l'on m'avoit donnée pour le Dauphiné.

Je n'ai pas parlé de l'entrepriſe que le Roi Jacques fit en Ecoſſe au commencement de cette année, à cauſe que je n'y eus point de part; je ne la ſus même qu'après qu'elle eut éclaté. A la ſollicitation de la plus grande partie de la Nobleſſe Ecoſſoiſe, le Roi réſolut d'y envoyer ſix mille hommes avec ce Prince. Il s'étoit embarqué à Dunkerque; mais les vents contraires l'ayant détenu dans ce port, les Anglois eurent le temps de mettre une flotte en mer, de maniere qu'ils le ſuivirent de ſi près qu'ils le joignirent à la hauteur de la riviére d'Edim-

bourg : ne pouvant débarquer à leur vue, la flotte se dispersa, quelques-uns des vaisseaux furent pris, & le Prince regagna Dunkerque. 1708.

Cette affaire avoit été très-mal concertée du côté de la France, & cela par la mésintelligence & la jalousie de MM. de Chamillart & de Pontchartrain, le premier, Ministre de la Guerre, & le dernier, Ministre de la Marine. L'on prétend aussi que si le Chevalier de Fourbin, qui commandoit l'escadre, avoit voulu risquer de perdre ses vaisseaux, le jeune Roi auroit pu mettre pied à terre ; car il ne tenoit qu'à lui d'entrer dans la riviere d'Edimbourg, & d'y échouer, moyennant quoi les troupes auroient débarqué : à la vérité, les Anglois auroient peut-être pu brûler les vaisseaux, avant qu'on en eût retiré tous les attirails de guerre & toutes les munitions qui y étoient. Cette considération ne devoit pas être un obstacle ; car l'affaire essentielle étoit, que le Corps de

troupes avec le jeune Roi fût débarqué :
1708. toute l'Ecoſſe l'attendoit avec impatience, prête à prendre les armes en ſa faveur : de plus, l'Angleterre étoit alors entiérement dégarnie de troupes, de maniere qu'il auroit pu, ſans obſtacle, s'avancer dans le Nord, où nombre de perſonnes conſidérables avoient promis de le joindre. Il y a même apparence que ſa ſœur, la Reine Anne, dans la crainte d'une guerre civile, auroit cherché à s'accommoder avec lui, moyennant quoi il auroit été sûr d'être rétabli ſur le trône de ſes ancêtres. La conſternation étoit ſi grande à Londres, que la banque royale manqua culbuter, tout le monde accourant pour retirer ſon argent ; mais la nouvelle du mauvais ſuccès de l'entrepriſe rétablit bientôt le crédit du Gouvernement. Il n'y eut que le Comte de Gacé à qui cette expédition fut heureuſe. M. de Chamillart, ſon ami intime, l'avoit fait nommer Général des troupes Françoiſes, & il reçut à bord le brevet de

Maréchal de France. Les Ecoſſois m'avoient demandé avec inſtance ; mais le Roi ne le voulut point, diſant qu'il avoit beſoin de moi ailleurs ; c'étoit l'effet de l'intrigue de Chamillart pour le Comte de Gacé. 1708.

Le Roi Jacques fit enſuite la campagne, *incognito*, auprès de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ſe trouva au combat d'Oudenarde, où il montra beaucoup de valeur & de ſang-froid, & acquit par ſon affabilité l'amitié de tout le monde ; car naturellement on ſe prévient en faveur des malheureux, quand il n'y a pas eu de leur faute, & que leur conduite d'ailleurs eſt bonne.

Le Roi fit au mois de Mars une nouvelle deſtination pour les armées. Il nomma pour celle de Flandre Monſeigneur le Dauphin, & le Maréchal de Villars ſous lui : celle du Rhin fut pour Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & le Maréchal d'Harcourt ſous lui : celle des frontieres du Piémont, compoſée de 1709.

quatre-vingt-quatre bataillons, & de
1709. trente eſcadrons, fut mon partage.

Je partis le 22 Avril, & arrivai à Grenoble le 26. Mon premier ſoin fut d'examiner l'état des magaſins, & je trouvai que loin d'en avoir pour la campagne, il n'y en avoit pas pour la ſubſiſtance journaliere des troupes juſqu'à la fin de Mai; ſur quoi je dépêchai un Courier à la Cour, pour repréſenter les dangers, où le manque de vivres nous alloit jetter, l'impoſſibilité de raſſembler l'armée, & par conſéquent de nous oppoſer aux entrepriſes des ennemis, dont les préparatifs du côté de Suze étoient fort grands, & qu'ainſi il falloit incontinent y apporter du remede, ou que je me trouverois dans la dure néceſſité de mettre ſimplement dans chaque place un nombre de troupes proportionné aux vivres, & de renvoyer le reſte en France.

Comme pour toute réponſe, l'on me manda qu'on parleroit aux Entrepre-

neurs, & qu'on eſpéroit qu'ils trouveroient le moyen de ne nous pas laiſſer manquer, je crus que, puiſque la Cour, nonobſtant l'importance de l'affaire, ſembloit nous abandonner, il falloit chercher ſoi-même des expédiens pour défendre cette frontiere, la plus mauvaiſe du Royaume, & par où l'ennemi pouvoit en une campagne pénétrer en France. J'écrivis donc à tous les Intendans voiſins & éloignés, je leur expoſai notre triſte état, leur en fis voir les conſéquences, & les conjurai de nous aider ſans perdre de temps. Je fis moi-même un tour en Languedoc, d'où, par le moyen de M. de Baſville, Intendant, je tirai quelques grains. J'envoyai le ſieur de Mauroy, Maréchal de Camp, en Franche-Comté, Bourgogne & Champagne; il m'en apporta des bleds, qu'il fit deſcendre par la Saone. Je fis auſſi des impoſitions en Savoie, Dauphiné & Provence, que je levai très-promptement par le moyen des Officiers, à qui j'en 1709.

donnai la commiſſion. M. le Gendre,
1709. Intendant de Montauban, quoiqu'il n'eût aucun ordre, ni fonds, nous en envoya ſur ſon ſimple crédit vingt mille quintaux. Enfin, nous vînmes à bout de nous aſsûrer des grains pour une partie de la campagne, en attendant la récolte; mais comme, à cauſe de l'éloignement, il nous falloit beaucoup de temps pour qu'ils puſſent être mis dans les différens emplacemens, nous ne pûmes jamais vivre qu'au jour la journée, toujours au haſard de manquer, ſi le moindre accident arrivoit à nos voitures.

Le manque d'argent étoit encore un grand embarras : la Cour ne nous envoyoit pas le moindre ſecours; tout ce qu'elle pouvoit ramaſſer étoit auſſi-tôt voituré en Flandre. Cela m'obligea à prendre d'autorité tout l'argent que je trouvai dans les recettes. M. Deſmaretz, Contrôleur-Général des Finances, m'en écrivit, pour me repréſenter que cela étoit contre toutes ſortes de regles;

nais je lui répondis qu'il l'étoit encore plus, de laiſſer périr une armée qui barroit aux ennemis l'entrée de la France, & il ne m'en parla plus. J'arrêtai auſſi une voiture de cent mille écus, qui alloit de Marſeille à Paris : M. de Trudaine, intendant à Lyon, trouva moyen d'y emprunter autre cent mille écus, & de cette maniere je me mis un peu à l'aiſe. 1709.

Après avoir mis toutes choſes dans le meilleur train qu'il m'étoit poſſible, je viſitai la frontiere.

Je commençai par le Haut-Dauphiné, d'où je m'en allai en Provence, de là je revins en Savoie, puis en Tarentaiſe, d'où je retournai par la Maurienne à Briançon.

La connoiſſance que je venois de prendre du pays, me détermina ſur la maniere de me placer pour la défenſe de cette frontiere, ſavoir, depuis Antibés juſqu'au Lac de Geneve. Cette étendue étoit de plus de ſoixante lieues au travers des Alpes.

La défensive étoit difficile, vu qu'un
1709. ennemi qui se tenoit dans la plaine de Piémont, & qui avoit son projet formé, se pouvoit tout d'un coup porter avec toutes ses forces du côté qu'il vouloit ; au lieu qu'incertains de ses desseins, nous étions obligés de nous séparer pour porter notre attention de tous côtés ; ainsi il étoit vraisemblable que nous serions percés en quelque endroit ; auquel cas les ennemis deviendroient les maîtres de ce qu'ils voudroient. J'imaginai un nouvel emplacement, par lequel je me trouvois à portée de tout, & en état d'arriver partout avec toute l'armée, ou du moins avec des forces suffisantes pour barrer le passage aux ennemis.

Je me fis donc l'idée d'une ligne dont le centre avançoit, & la droite & la gauche étoient en arriere, en sorte que je faisois toujours la corde, & que les ennemis nécessairement faisoient l'arc.

Je pris Briançon pour le point fixe de ce centre, où devoit être le gros de mes

oupes, & d'où je devois les faire filer ir la droite ou sur la gauche, selon les nouvemens des ennemis. Ma ligne à roite passoit par la vallée de Barcelo- ette, & tomboit de là par le col de la Caillolle, dans la vallée d'Entraume, ù le Var prend sa source, & conti- uoit, en suivant cette riviere, jusqu'à on embouchure dans la Méditerranée ntre Saint-Laurent & Antibes. Pour ssûrer ma communication de ce côté- à, je fis faire à Tournoux, dans la vallée le Barcelonette, un camp retranché, qui levoit me servir comme de magasin & e réservoir à troupes, en cas que les nnemis se portassent vers Côni, ou le ol de Tende. L'entrée par la vallée de Barcelonette étoit fort aisée, & de là es ennemis auroient pu, sans passer de ol, aller à Seyne & sur la Durance, & se trouver par-là tout d'un coup au milieu de notre pays; ainsi j'étois bien aise d'être sûr de leur barrer cette porte, en faisant bien accommoder le poste de

1709.

Tournoux, par où il falloit passer pour
1709. aller plus en avant.

Ma ligne à gauche passoit par le col du Galibier, tomboit à Valoire, de là à Saint-Jean de Maurienne, & puis à couvert de l'Arc jusqu'à son embouchure dans l'Isere, que je suivois jusqu'à Montmélian & Barraux, où j'avois médité un camp retranché. Je ne comptois pas garder la Tarentaise, ni le reste de la Savoie, à cause que ma ligne auroit été trop droite, & que les ennemis auroient pu très-aisément, par des contre-marches, me percer quelque part; mais, reculant ma ligne, j'avois toujours le temps de les devancer. Pour assûrer les navettes nécessaires, j'avois ma principale attention sur Valoire, poste excellent, qui couvroit le Galibier, empêchoit les ennemis de descendre par la Maurienne, plus bas que Saint-Michel, & par conséquent les rejettant nécessairement dans la Tarentaise, s'ils vouloient aller en Savoie, me donnoit tout le temps d'y

ariver avant eux, & de me placer. J'é- 1709.
ris bien sûr, que tant que je ne laisse-
ris aux ennemis de communication avec
Piémont que par le petit Saint-Ber-
rd, ils ne pouvoient hiverner en Sa-
ie, attendu que leurs subsistances
endroient de trop loin, & que de plus
us pouvions facilement, quand les
iges auroient bouché les passages, tom-
r sur eux, avec un tel nombre de
oupes qu'il plairoit au Roi de nous
voyer des autres frontieres.

Comme de la conservation du point
ilieu de ma ligne dépendoit tout mon
stême, je crus qu'il falloit principale-
ent s'en assûrer; ainsi Briançon étant
e très-mauvaise place commandée de
ut-tout, & sur laquelle je savois que
Duc de Savoie avoit toujours la vue,
fis travailler à un camp retranché sur
s hauteurs des têtes au dessus de la
lle. Cela se fit avec tant de diligence,
u'en un mois de temps il fut en état
e défense; j'occupai aussi le Randouil-

let, autre hauteur qui commandoit aux
1709. têtes : dans la suite, à force de travailler, j'en fis un poste si excellent, que douze bataillons suffisoient pour sa défense contre toute une armée : le tout étoit bastionné avec chemin couvert, ouvrages extérieurs, & cinq cents pieces de canon. J'y fis aussi bâtir des maisons, & y conduisis de l'eau de fontaine ; car l'on ne pouvoit que difficilement en aller chercher dans la Durance, quoiqu'au pied du camp. Toutes ces dispositions faites, je me campai dans la vallée de Monnestier, à deux lieues de Briançon, avec le gros de mon infanterie. Je mis cinq bataillons dans la vallée de Queyras, douze dans le camp de Tournoux, & neuf en Provence : je plaçai quatre bataillons à Valoire, quatre à Villars-Gondrin, auprès de Saint-Jean de Maurienne. J'en détachai aussi sept en Tarentaise, avec toute ma cavalerie, aux ordres du sieur de Thouy, Lieutenant Général, à qui j'ordonnai de faire bonne

ontenance ; mais de ſe replier ſur Con- 1709.
lans, & de là à Montmelian, ſi les en-
emis marchoient à lui, avec des forces
upérieures.

Je ſuis entré dans un plus grand dé-
ail, à cauſe que cette guerre étoit toute
ifférente des autres, & que, ſans tout
e que je viens de dire, on n'auroit pu
n comprendre. Elle paroît d'abord ex-
raordinaire & fort difficile ; mais je puis
ſsûrer, qu'en ſuivant l'idée que je m'en
uis faite, c'eſt la plus aiſée. Il ne s'agit
ue d'être bien averti des mouvemens
les ennemis, & de faire ſes navettes à
ropos : l'un & l'autre eſt très-facile ; car,
ar ma poſition, on voit venir l'en-
nemi de ſi loin, que l'on peut toujours
rriver à temps, quand même il déro-
eroit quelques marches.

Il faut obſerver, qu'en fait de guerre
le montagne, quand on eſt maître des
auteurs, l'on arrête ſon ennemi ; &
'eſt ce que j'avois eu attention de
ménager dans la ligne que je m'étois
propoſée.

1709. Pour preuve que je croyois ma défensive bonne, la campagne d'après je donnai, de mon propre mouvement, vingt bataillons des quatre-vingt-quatre que j'avois, afin que le Roi pût en grossir ses armées ailleurs.

Au mois de Mai il y eut un soulevement causé par des Fanatiques. Le Duc de Roquelaure, Lieutenant Général, qui commandoit en Languedoc, me demanda du secours. Je lui envoyai aussitôt quatre bataillons, qui attaquerent les Rebelles, & les défirent; en sorte que le calme y fut rétabli incontinent après.

Vers le 12 de Juin, nous eûmes la nouvelle d'un changement dans le Ministere : M. Voisin fut fait Secrétaire d'Etat de la Guerre, à la place de M. de Chamillart. La cause de la disgrace de ce dernier venoit du déchaînement de tout le monde contre lui, de maniere que le Roi, vu le bouleversement général des affaires, ne crut pas devoir le maintenir en place plus long-temps, malgré

malgré l'amitié perſonnelle qu'il avoit pour lui. Il faut avouer que c'étoit un bon homme, qui avoit de très-bonnes intentions; mais il avoit ſi peu de génie, qu'il eſt étonnant comment le Roi, doué d'une profonde pénétration, avoit pu le choiſir pour Miniſtre, ou du moins le garder ſi long-temps, au haſard du tort qui en revenoit journellement à ſes affaires. Il avoit une opinion merveilleuſe de ſa capacité, & diſoit toujours, quand on commençoit à lui parler: *Je le ſais*, quoiqu'il fût queſtion de toute autre choſe que de ce qu'il s'imaginoit. Il croyoit être Général; auſſi manda-t-il une fois au Maréchal de Teſſé, que, s'il étoit à la tête d'un corps de cinq à ſix mille chevaux, il ne ſeroit pas embarraſſé de faire de belles manœuvres. La premiere connoiſſance que le Roi eut de lui, fut à l'occaſion du billard; il étoit un des meilleurs Joueurs du Royaume, & comme le Roi jouoit très-volontiers, cela lui donna lieu 1709.

de venir souvent à la Cour, & d'être
1709. dans les parties du Prince : par ce moyen, il obtint une charge d'Intendant des Finances, & s'étant introduit dans la faveur de Madame de Maintenon, il fut fait Contrôleur Général, lorsque M. de Pontchartrain devint Chancelier. Peu après M. de Barbesieux, Secrétaire d'Etat de la Guerre, étant mort, on lui donna aussi cet emploi. Il n'est pas étonnant qu'il ne pût s'en bien acquitter, puisque MM. Colbert & de Louvois, deux des plus grands Ministres qu'il y ait eu en France, se trouvoient chacun assez chargé d'un seul de ces emplois. En 1708, ne sachant plus où il en étoit, il supplia le Roi de le décharger des Finances, qui furent données à M. Desmaretz; & enfin, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le laisser plus long-temps en place, sans risquer de tout perdre, le Roi lui accorda une grosse pension, & donna sa charge à M. Voisin. Le Marquis de Cany, fils de M. de Chamillart, avoit été reçu

en ſurvivance ; il fut obligé de donner auſſi ſa démiſſion ; il acheta le régiment de la Marine, qui ſervoit en Dauphiné avec moi, & le joignit au plus tôt ; il a continué à ſervir avec diſtinction, aimé des Officiers de ſon régiment, qui n'avoient pas coutume de ſe ſoucier de leur Colonel, eſtimé de tout le monde par ſa valeur, douceur & politeſſe ; en un mot, il ne paroiſſoit pas en lui qu'il eût jamais été Secrétaire d'Etat : auſſi ſa conduite lui attira toute ſorte de conſidération. Il mourut de la petite vérole, en 1716. 1709.

L'origine de la fortune de M. Voiſin fut, qu'étant Intendant de Maubeuge, pendant les ſieges de Mons & de Namur, il eut occaſion d'être connu de Madame de Maintenon, qui goûta fort ſa femme ; ce qui, joint à ſa probité & à ſon application, fut cauſe que Madame de Maintenon le chargea des affaires de S. Cyr, & lui fit avoir une place de Conſeiller d'Etat. En 1714, le Chancelier Pontchartrain, ayant demandé à

se retirer, pour songer uniquement à
1709. son salut, M. Voisin fut fait Chancelier, & conserva toujours, & la charge de Ministre de la Guerre, & l'administration de S. Cyr : il mourut d'apoplexie au commencement de 1717. C'étoit un homme de sens, capable de grands détails, mais peu versé dans les affaires de politique : il étoit fort dur dans ses réponses, toutefois très-juste, & cherchoit avec soin à découvrir les gens de mérite, pour les mettre en place : il étoit toujours appliqué à sa besogne, n'ayant nulle autre passion. Plusieurs, qui l'ont connu à fond, pensoient qu'il étoit l'homme du Royaume le plus propre à être Contrôleur Général des Finances.

Le Maréchal de Villeroi, qui ne pouvoit souffrir Chamillart, m'envoya un Courier pour me donner avis de ce changement.

Vers le commencement de Juillet, les ennemis ayant rassemblé le gros de leur infanterie dans le voisinage de Suze,

firent travailler à accommoder les chemins du Mont-Cenis; le 11 ils paſſerent les Alpes, & ſe camperent dans la Haute-Maurienne, entre l'Annebourg & Termignon; ſur quoi je détachai M. de Cilly, Lieutenant Général, avec deux brigades d'Infanterie, pour aller à Valoire joindre le Marquis de Broglie, Maréchal de Camp, qui y étoit déjà avec une autre brigade. Je fis auſſi avancer tous les Grenadiers de ces troupes à la Sourdiere, poſte excellent ſur l'Arc, entre S. Michel & S. André, afin de barrer les paſſages à la gauche de l'Arc. Je fis rapprocher de Briançon les troupes, que j'avois étendues ſur ma droite. 1709.

Le Comte de Thaun, Feld-Maréchal de l'Empereur, qui commandoit en Chef l'armée des ennemis, s'avança enſuite entre Auſoy & Bourget, & de là auprès de S. André. Un petit corps s'approcha en même temps du petit S. Bernard par les vallées d'Aoſt; & le ſieur de Rebender, Général des troupes du

1709. Duc de Savoie, vint camper à Oulx, avec dix-huit bataillons & quelques escadrons : le gros de leur cavalerie resta dans la plaine, près Orbassan.

Je ne voulus pas faire d'autre mouvement jusqu'à ce que je visse plus clair dans le dessein des ennemis, étant bien sûr d'arriver toujours à temps, de quelque côté qu'ils se portassent.

Le Comte de Thaun, nous voyant résolus de ne point quitter les postes que nous occupions, jugea qu'il ne pouvoit pas descendre plus avant dans la Maurienne, ni trouver jour à nous déplacer d'auprès de Briançon; ce qui étoit son principal objet. Il se détermina donc à prendre le chemin de la Tarentaise, pour pénétrer en Savoie. Pour cet effet, il fit prendre les devants à six mille hommes par le col de la Vanoise, & en même temps M. de Shulembourg descendit le petit S. Bernard.

Dès que je vis M. de Thaun déterminé, j'alongeai mes troupes par la

Baſſe-Maurienne, juſqu'à l'Iſere, afin de paſſer cette riviere ſur le pont de bateaux que j'avois fait conſtruire à Freterive, de m'oppoſer aux ennemis de l'autre côté, & de donner la main à M. de Thouy. L'inſtruction, que j'avois donnée par écrit à ce dernier, étoit de ſe replier derriere l'Arly, à meſure qu'un ennemi ſupérieur s'avanceroit, & s'il en étoit chaſſé, de ſe retirer à Freterive, rejettant trois bataillons dans les montagnes de Tamieres, & cinq eſcadrons de Dragons du côté de Faverges & d'Anneci, afin de mieux obſerver les mouvemens des ennemis, & les inquiéter ſur leurs derrieres, s'ils continuoient à ſuivre l'Iſere. 1709.

M. de Thouy, en conſéquence de mes ordres, retira ſes troupes de la tête de la Tarentaiſe, puis évacua Mouſtiers; mais quand il arriva auprès de Conflans, au lieu de mettre l'Arly devant lui, il ſe plaça dans la plaine, entre la Roche-Sevin & Conflans. Les ennemis l'y attaquerent le 28 Juillet, & il fut culbuté,

tant à cauſe du nombre ſupérieur, que
1709. par ſa mauvaiſe diſpoſition, ayant mis ſon infanterie en plaine, & la cavalerie dans un marais : il eut pourtant le bonheur de ne perdre que deux cents Cavaliers, & environ trois ou quatre cents hommes de pied, & il ſe retira à Freterive, où j'arrivai en même temps que lui avec la tête de l'armée. Je trouvai qu'il avoit oublié de faire occuper le col de Tamiers, de maniere que de Conflans les ennemis pouvoient gagner par-là les hauteurs, qui dominoient ſur la plaine de Freterive; ainſi je me repliai au camp de Francin, mettant ma droite à la ville de Montmelian, & ma gauche à la montagne, pour empêcher que les ennemis ne puſſent y venir. J'envoyai le ſieur de Bérenger, Colonel d'Infanterie, avec quatre cents hommes, occuper les Bauges; je le fis ſuivre, deux jours après, par le ſieur de Maulevrier, Brigadier, avec douze cents hommes de renfort. Le ſieur de Prades, Brigadier, ſe retira du

côté de Faverges, avec deux régimens de Dragons. 1709.

Les ennemis se camperent en deçà de l'Arly, dans la plaine de l'Hôpital, occupant le col de Tamiers, & puis firent venir toute leur cavalerie, au nombre de soixante-dix escadrons.

Il sera curieux & même utile, pour l'avenir, que j'explique la position de mes troupes, d'autant qu'elle étoit aussi singuliere que nouvelle & avantageuse. Ma principale attention étoit non-seulement de couvrir Barraux, mais de conserver en même temps une communication sûre avec le Haut-Dauphiné, de crainte que les ennemis, par des contre-marches, ne trouvassent le moyen de se mettre entre moi & Briançon, que je ne pouvois plus secourir, s'ils étoient une fois placés. Il étoit donc question de garder vingt-cinq lieues de montagnes; car il y en avoit autant de Briançon à Montmélian. Je laissai à M. de Dillon vingt-deux bataillons, pour la garde du camp des

Têtes, de Queyras, & de la vallée du
1706. Monneſtier; trois bataillons à Valoire, pour la garde du col du Galibier, qui étoit le point eſſentiel pour notre communication. Je mis trois bataillons à S. Jean de Maurienne, quatre à S. Etienne de Quines, quinze à Ayguebelle, cinq à Ayguebellette, & autant d'eſcadrons près de l'embouchure de l'Arc dans l'Iſere, & je me plaçai à Francin, avec dix-neuf bataillons & vingt eſcadrons. Depuis Valoire juſqu'au pont de Montmélian, tous ces différens corps étoient couverts de l'Arc ou de l'Iſere, & avoient ordre de tenir continuellement des partis ſur les hauteurs, pour obſerver les mouvemens des ennemis dans la Tarentaiſe, ou du côté de Conflans: elles devoient marcher par leur droite, ou par leur gauche, ſelon ce qu'ils verroient faire aux ennemis, ſans attendre de mes nouvelles, afin de pouvoir ſe trouver en force de quelque côté que l'ennemi voulût tenter de percer notre ligne. Rien

n'étoit plus ſimple que toutes nos manœuvres, & à moins que de nous endormir, l'ennemi ne pouvoit nous prévenir nulle part, attendu qu'on voyoit tous les mouvemens qu'il faiſoit, & qu'il avoit toujours un cercle à faire, dans le temps que nous coupions au court: pour que nos navettes ſe fiſſent plus promptement, j'avois fait des chemins par-tout. 1709.

Les ennemis pouſſerent des détachemens par Faverge, & près du lac d'Anneci, pour entrer dans les Bauges, ſans quoi ils ne pouvoient nous dépoſter de Montmélian; mais la bonne contenance de nos troupes fut cauſe qu'ils n'en firent pas même la tentative: toutefois, pour ne pas reſter les bras croiſés, & pour tâcher, par un dernier effort, à nous déplacer, ils avancerent toute leur cavalerie vers le Rhône. Ils avoient de plus un nouveau motif pour s'en approcher; ſavoir, de ſe mettre à portée de donner la main au Baron de Mercy, lequel étoit

entré dans la Haute-Alsace, avec un
1709. corps d'armée; &, s'il réussissoit, ils comptoient, au moyen de la communication qu'ils établiroient avec les troupes Impériales en Franche-Comté & Alsace, de pouvoir hiverner en Savoie, & par-là d'être en état, la campagne d'après, de pousser en avant.

Les ennemis donc, pour ces raisons, firent d'abord attaquer le château d'Anneci, où nous n'avions que soixante hommes; ils s'en rendirent aisément les maîtres, ensuite s'avancerent jusqu'au Rhône.

M. de Prades, qui avoit alors huit escadrons de Dragons, se retira à Seissel; & je lui envoyai six cents hommes de pied, pour lui aider à défendre le Rhône, conjointement avec les Milices de Bugey & de Bresse, que j'avois fait convoquer. Je plaçai onze compagnies de Grenadiers à la Chana, pour être à portée de joindre M. de Prades: j'en mis cinq au Bourget avec cinq

cents hommes de pied, & j'envoyai M. de Cilly, Lieutenant Général, camper à Chambery avec seize escadrons & cinq bataillons : de cette maniere, je me présentai de par-tout. 1709.

Les ennemis n'osoient trop s'affoiblir à Conflans, crainte que je n'y marchasse ; car ce poste leur étoit nécessaire pour se conserver la communication avec leur pays ; & si par hasard je m'en étois emparé, leur retraite en Piémont n'auroit pu se faire qu'en passant par la Suisse.

Pendant que nous étions tranquilles de part & d'autre à nous regarder, le Général Rebender voulut faire quelque action d'éclat : pour cet effet, il marcha de son camp auprès d'Exilles, & vint sur le Mont Genevre à dessein de mettre à contribution le Val-Després, & sur-tout le bourg de la Vachette, qui n'étoit éloigné que d'une demi-lieue de Briançon. M. Dillon, qui commandoit de ces côtés, voyant que Re-

1709. bender étoit descendu du Mont-Genevre sur la Vachette, y marcha avec deux bataillons & six compagnies de Grenadiers, qu'il posta derriere le bourg. Dès que les ennemis (après s'être mis en bataille), se furent ébranlés pour attaquer un mauvais retranchement de palissades qu'on y avoit fait, M. Dillon sortit sur eux par la droite & la gauche du bourg, & les chargea avec tant de bravoure, qu'il les battit, en tua sept ou huit cents sur la place, & fit quatre cents prisonniers. Rebender se retira tout au plus vîte auprès d'Exilles, & ne montra plus le nez du reste de la campagne.

Nous apprîmes, peu de jours après, que le Comte de Mercy avoit été attaqué en Haute-Alsace par M. le Comte du Bourg, & battu à plate-couture. Cette victoire fut très-complette : les ennemis y eurent deux mille hommes de tués, & autant de prisonniers. Ce succès détermina le Comte de Thaun

à s'en retourner en Piémont, ne voyant plus d'apparence de réuſſir dans aucun de ſes deſſeins ; ce qu'il exécuta à la fin de Septembre, partie par le col du petit Saint Bernard, & partie par le Mont-Cenis. Je remarchai en même temps par ma droite, & regagnai Briançon, où il ne fut plus queſtion que d'attendre que le mauvais temps fût venu, pour que l'on pût, ſans danger pour la frontiere, renvoyer les troupes en quartiers d'hiver. 1709.

Pendant que j'étois campé auprès de Briançon, je reçus ordre de me rendre en toute diligence à l'armée de Flandre. Il y avoit eu, quelque temps auparavant, à Malplaquet, un combat très-ſanglant, où le Maréchal de Villars avoit reçu une bleſſure ſi grave au genou, qu'il ne pouvoit ſervir le reſte de la campagne. Le Maréchal de Boufflers, qui s'étoit trouvé au combat comme Volontaire (quoique l'ancien du Maréchal de Villars), prit alors le com-

mandement de l'armée. Il étoit queſtion
1709. de ſauver Mons, qu'enſuite de leur victoire les ennemis aſſiégerent. Je partis le 11 Octobre de Briançon; je paſſai par Verſailles, où je reçus les ordres du Roi, & j'arrivai le 18 à l'armée auprès du Queſnoy. Le Maréchal de Boufflers & moi viſitâmes les approches du camp ennemi, pour voir s'il n'y auroit pas jour de tenter le ſecours de Mons: mais, outre que la choſe étoit preſque impraticable, par la poſition des ennemis, dont la droite étoit à la Haine, la gauche à la Sambre, & le front couvert de bois & de ruiſſeaux, nous avions une autre difficulté inſurmontable; ſavoir, celle de notre ſubſiſtance. De notre camp, il y avoit ſept lieues à celui des ennemis; ainſi il nous falloit deux jours pour y aller. Les Directeurs des vivres, bien loin de pouvoir nous donner du pain d'avance, n'étoient pas même en état de faire le ſoir la diſtribution du pain qui étoit dû le matin.

Cela nous détermina à ne ſonger qu'à
mpêcher les ennemis de faire d'autres 1709.
onquêtes; & pour cet effet je me ren-
is à Maubeuge avec cinquante batail-
ons & cent eſcadrons. Le Maréchal de
Boufflers reſta campé entre Valenciennes
& le Queſnoy avec le reſte de l'armée,
fin de couvrir ces deux places. Je tra-
aillai de mon côté à un camp retranché
ur les hauteurs de l'autre côté de la
ambre; & dans peu de jours je le
is en ſi bon état, que je ne pouvois
aturellement y être attaqué. Mons ca-
itula le 20 Octobre, & les ennemis
éparerent leur armée dans les derniers
ours du mois. Nous en fîmes autant,
près quoi je retournai à la Cour.

Le Roi érigea cet hiver la terre de War-
y en Duché & Pairie pour moi & mes
éritiers mâles du ſecond lit. Je fis
hanger le nom de Warty en celui de
itz-James.

Il n'y eut rien de changé dans le com-
nandement des armées; mais, comme 1710.

la campagne en Dauphiné commençoit
1710. toujours très-tard, le Roi, à la priere du Maréchal de Villars, m'ordonna d'aller en Flandre pour le secours de Douay que les ennemis assiégoient. Le Maréchal de Montesquiou, qui avoit commandé l'hiver en ce pays-là, auroit aisément pu empêcher ce siege; mais il fut si peu averti des mouvemens des ennemis, qu'il ne sut leur armée assemblée que lorsqu'elle passoit la haute Deule & au lieu de se retrancher sous Douay (chose très-facile), il se laissa surprendre à Vitry, & n'eut le temps que de se retirer en désordre vers Arleu, & de là à Cambray.

Dès le mois de Mars, M. Voisin m'avoit proposé, de la part du Roi, de commander l'armée de Flandre, jusqu'à ce que la blessure du Maréchal de Villars lui permît de s'y rendre. J'y avois consenti, à condition de partir dans l'instant, afin de prendre les mesures convenables pour me choisir un poste

ccommoder, & raſſembler l'armée au
emier avis d'un mouvement de la 1710.
rt des ennemis ; car j'étois convaincu,
l'avec ces précautions il étoit très-
ſſible de garantir Douay, & toutes
s Places, depuis là juſqu'à la Sambre;
ais auſſi je ſoutenois que ſi une fois
s ennemis y étoient placés, on n'en
ourroit plus ſecourir aucune, attendu
ue ces groſſes armées batrent tout un
ys. Depuis cette converſation avec
. Voiſin, il ne m'en parla plus ; &
crois que cela vint, partie par jalouſie
u Maréchal de Villars, qui n'avoit
oint envie que je me trouvaſſe ſeul à
tête de l'armée, & partie par les
ux avis que la Cour recevoit de Flan-
re, que les ennemis ne ſeroient pas
n état de ſe mettre en campagne avant
: mois de Juin.

Je partis donc au mois de Mai, &
ue rendis à Cambrai, où le Maréchal
e Villars aſſembloit l'armée. Nous mar-
hâmes à Arras ; & de là ayant paſſé

la Scarpe, nous nous portâmes sur les
1710. ennemis que nous trouvâmes bien retranchés ; leur droite aux marais de Lens, & leur gauche à la Scarpe, vis-à-vis de Vitry. Après les avoir reconnus, nous tombâmes d'accord qu'il n'étoit pas possible de les y attaquer. Il auroit été tout aussi impraticable de passer le ruisseau de Lens, & la Haute-Deule, d'autant qu'il nous falloit pour cela beaucoup de temps, & que les ennemis se retrouvant derriere la Scarpe, nous aurions encore moins pu les y forcer. Le côté de Vitry étoit pareillement si bien accommodé par des inondations & doubles retranchemens, qu'on ne pouvoit, avec prudence, imaginer de les y attaquer. L'on se détermina donc à ne plus songer qu'à empêcher les ennemis de faire d'autres conquêtes après la prise de Douay ; & en attendant, l'on se rapprocha du Mont Saint Eloi pour la commodité des fourrages.

N'étant donc plus question de batail-

r ſitôt, j'eus ordre d'aller prompte- ent à mon poſte naturel en Dau- 1710.
ıiné, où les ennemis commençoient faire quelques mouvemens.

J'arrivai à Chambery le 22 Juin, & Briançon le 27.

J'appris que l'armée du Duc de Sa- ›ie s'aſſembloit dans la plaine de Pié- ont, aux environs d'Orbaſſan; qu'il avoit un corps de troupes du côté de vallée de Sture; que l'on voituroit Coni & Démont force munitions de ıerre & de bouche, & qu'outre cela y avoit à Suze de très-gros magaſins. : crus donc qu'il falloit ſe mettre en at de s'oppoſer aux deſſeins que les ınemis pourroient avoir du côté du ar, ou de Barcelonette, ſans toute- ›is perdre de vue le haut Dauphiné : la Savoie. Pour cet effet, je fis la :partition ſuivante de nos troupes.

Je donnai à M. d'Artagnan, Lieu- ːnant Général, ſix bataillons, & deux ːgimens de Dragons pour la défenſe

du Var : je mis à Seyne deux régimens
1710. de Dragons ; dans le camp de Tournoux en Barcelonette, dix bataillons ; à Guilleſtre, où j'établis le quartier général, douze bataillons ; au camp de Rouſſe, en Queyras, ſept bataillons ; à Briançon, dix-neuf bataillons ; à Saint Michel en Maurienne, ſept bataillons, & en Tarentaiſe, deux bataillons, & vingt-ſept eſcadrons.

Dans cette ſituation, j'étois également à portée de tout, ſoit qu'il fallût par ma droite, pouſſer des troupes ſur le Var (à cette fin j'avois fait travailler à des chemins juſqu'à Brok, où nous pouvions arriver de Tournoux en cinq jours de marche) ; ſoit qu'il fût queſtion de ſoutenir la valiée de Barcelonette, ou de me reporter par ma gauche en Queyras, à Briançon, ou en Maurienne ſi les ennemis marchoient vers le Mont-Genevre, ou paſſoient le Mont-Cenis.

Je ne craignois que pour Monaco

r cette place étant hors de la ligne que
m'étois formée, je ne pouvois en em- 1710
cher le ſiege : de plus, par la ſitua-
on du pays, il n'étoit guere poſſible
: la ſecourir, d'autant que les ennemis
pouvoient faire le ſiege avec vingt
taillons, & nous obſerver avec cin-
ante.

L'armée des ennemis étoit compoſée
ſoixante-dix bataillons, & ſoxante-dix
cadrons, ſans les garniſons la nôtre,
ſoixante-dix bataillons, y compris
utes les garniſons, & trente-un eſca-
ons.

Vers le 10 Juillet, le gros de l'ar-
ée ennemie commença à défiler du
té de Coni & de Démont. Je me con-
ntai de pouſſer quelques bataillons à
olmars, & de me camper moi-même
r le col de Vaars. Je rapprochai de Brian-
n les bataillons de la Maurienne, &
marcher à Grenoble douze eſcadrons,
dix à Moneſtiers, afin qu'ils euſſent
oins de chemin à faire pour gagner

le Var, ſans pourtant encore s'éloigner
1710. de la Savoie.

Les ennemis, pour me jetter dans l'incertitude de leur véritable projet, & me donner jalouſie de par-tout, firent avancer à Oulx, & puis à Salbetran M. de Rébender, avec une douzaine de bataillons. M. de Shulembourg ſe préſenta en même temps dans la ville d'Aoſt avec quatre bataillons & de la cavalerie ſur cela, je marchai à Guilleſtre, & pouſſai quelques bataillons vers Briançon & la Maurienne.

Enfin, vers le 21 Juillet, le Comte de Thaun, avec le gros de l'armée, paſſa le col de l'Argentiere, & entra dans la vallée de Barcelonette. Sur cela je marchai de Guilleſtre, & me portai au Château de Vaars; poſte excellent ſur la montagne de même nom, qui barroit totalement l'entrée du Dauphiné, donnoit la main au camp de Tournoux dont il n'étoit éloigné que de deux petites lieues, & ſe pouvoit garder ſûrement

nent avec douze bataillons. Ma droite
étoit aux ruines du vieux Château, 1710.
& couverte par la riviere de Vaars,
aquelle coulant par des précipices im-
raticables juſqu'auprès de Guilleſtre,
ſûroit ma communication avec cette
etite ville, d'où je tirois mes vivres.
Ma gauche étoit à la grande montagne,
ui ſépare la vallée de Sécrins d'avec
elle de Vaars.

J'envoyai le ſieur de Chamarande, Lieutenant Général, avec quelques trou-es, renforcer le camp de Tournoux, e maniere qu'il y avoit quinze batail-ons. Je campai au col de Vaars une rigade d'Infanterie, & deux régimens e Cavalerie ou Dragons, pour mieux bſerver les ennemis.

Le Comte de Thaun attaqua le Châ-eau de l'Arche, qui ſe trouvoit dans ne petite plaine, au débouché du col 'Argentiere : il s'en rendit maître en eux jours ; & le 26, il vint camper Fouilouſe. Le 27, il fit deſcendre de

1710. gros détachemens sur S. Paul & le Castelet ; sur quoi les troupes, que j'avois placées au col de Vaars, se replierent sur moi. Les ennemis occuperent ensuite le Castelet & les hauteurs à côté du col de Vaars, vis-à-vis de mon camp ; ils avoient aussi fait avancer dans la vallée de S. Pierre & du château Dauphin quelques troupes & beaucoup de Barbets : ce qui m'obligea à laisser à Guilleſtre une brigade d'Infanterie, tant pour n'être point inquiété dans notre communication avec Briançon & Queyras, que pour renforcer le camp de Rousse en Queyras, s'il en étoit besoin, ou me joindre, n'y ayant du château de Vaar à Guilleſtre, que deux lieues. Je plaça aussi auprès du Mont-Dauphin deux bataillons, & onze escadrons : je fis venir de Provence à Colmars le sieur d'Artagnan avec trois bataillons, & deux régimens de Dragons, afin de tenir la communication libre de ce côté-là avec le camp de Tournoux, comme je faisois du mien.

Le Général Rebender, pour nous donner jalouſie, & tâcher de nous déplacer, s'avança le 29 Juillet ſur le Mont-Genevre; mais, comme nous ne fîmes ſur cela aucun mouvement, & que M. Dillon, que j'avois laiſſé au camp de Briançon, l'incommodoit fort par ſes partis, il ſe retira bientôt à Seſanne, où il fut joint par le Baron de S. Remi, & quelques bataillons. 1710.

Dans le même temps que les ennemis faiſoient tous ces différens mouvemens, je reçus un Courier du Duc de Roquelaure, Commandant en Languedoc, pour me donner avis que deux mille hommes avoient débarqué auprès de Cette, dont ils s'étoient rendus maîtres; qu'ils s'étoient enſuite avancés à Agde, & qu'il y avoit à craindre que les Mal intentionnés ne ſe joigniſſent à eux, ſi l'on ne les chaſſoit au plutôt, qu'ainſi il me prioit de lui envoyer promptement des troupes. J'avois de tous côtés tant d'affaires ſur les bras, que

je ne pus faire ce qu'il ſouhaitoit; & de
1710. plus, comme j'avois découvert les véritables projets des ennemis, j'étois sûr qu'en arrêtant le Comte de Thaun ſur cette frontiere, j'empêcherois que la deſcente n'eût les effets que l'on s'étoit propoſés. Voici le fait comme j'en avois rendu compte au Roi, & dont j'avois été informé par différens endroits, même par lettres interceptées, & par l'aveu de ceux qui y étoient engagés.

Les ennemis comptoient de ſe rendre maîtres de la vallée de Barcelonette; après quoi ils auroient fait venir toute leur cavalerie, qu'ils avoient laiſſé exprès auprès de Coni : ils ſe ſeroient enſuite alongés par leur gauche ſur la Durance, & après avoir paſſé cette riviere, ils ſe ſeroient campés à Gap, en conſervant leur communication avec le Piémont, par le moyen des troupes qu'ils auroient poſtées au col de Pontis, de l'Echalette, des Orres, & de Parpaillon : en même temps les Mal-inten-

ionnés, & les nouveaux Convertis du Dauphiné, devoient se soulever & se joindre tous ensemble auprès de Dye, où ils avoient à cet effet fait passer plusieurs Refugiés, & nombre d'armes. 1710.

La descente à Cette se devoit faire dans le même temps que les ennemis entreroient en Dauphiné, & les nouveaux Convertis, à l'appui des troupes, devoient se soulever en Dauphiné & en Languedoc.

Les Révoltés devoient se communiquer par le long de la Dromme, & de la vallée de Crette, & de là par le Vivarais. Les ennemis, dans cette situation, se feroient emparés par leurs derrieres, sans coup férir, de Sisteron, Seyne & Digne, & nous auroient ainsi coupé la communication avec la Provence.

Quelques troupes, que j'envoyai dans le Diois, firent que personne n'osa remuer, & la position que j'avois prise, rendoit l'exécution du projet des ennemis impraticable; mais aussi je ne pou-

vois ſecourir le Duc de Roquelaure. Le
1710. Duc de Noailles, qui commandoit en Rouſſillon & Lampourdan, ſe trouvant moins occupé & plus près, prit ce qu'il avoit de meilleures troupes, & de plus ingambes, & ſe tranſporta avec une extrême diligence en Languedoc, de ſorte que le ſieur de Seiſſan, qui commandoit les ennemis, ne voyant aucun ſoulévement dans la Province, & craignant tout d'un coup d'être écraſé, regagna promptement ſes vaiſſeaux.

Le Comte de Thaun, ne voyant plus moyen de pouvoir exécuter ſon projet, & ſe trouvant d'ailleurs fort incommodé par la multiplicité des Gardes & des Eſcortes de convois, réſolut de regagner le Piémont; mais craignant que dès qu'il auroit repaſſé le col de l'Argentiere, nous ne nous portaſſions avec toutes nos forces ſur le Général Rebender, il détacha, le 12 Août, huit bataillons pour le renforcer. Ces troupes paſſerent par la vallée de Maurin, par le col Loup, de là

dans la vallée du château Dauphin, & puis ayant passé par le col Laniel, elles entrerent dans le haut de la vallée de Queyras. Cela me fit d'abord appréhender qu'elles n'eussent envie d'attaquer le camp de Rousse en Queyras, où j'avois laissé M. de Cadrieu, Maréchal de Camp, avec sept bataillons. La conservation de ce poste étoit très-importante, d'autant que je considérois Queyras comme le chemin couvert de Briançon : si les ennemis s'en étoient emparés, nous ne pouvions, qu'avec danger, ou grosse escorte, communiquer d'Embrun avec Briançon. 1710.

Le camp de Rousse, au dessus du château de Queyras, quoique d'une grande étendue, étoit facile à garder, & j'étois sûr, que, si la tête ne tournoit pas à ceux qui y commandoient, nous aurions toujours le temps d'y arriver en force : la droite étoit sur une hauteur escarpée à Pic, le front étoit sur un rideau fort élevé, avec un ruisseau en

avant, la gauche étoit appuyée à la grande
1710. montagne auprès du col d'Iſſoire : l'on y arrivoit par les derrieres, ſans être même vu par les ennemis. De Briançon, par le col des Ayes, on pouvoit y être en cinq heures de marche : de Guilleſtre, par le long du torrent de Guill, il ne falloit pareillement que cinq heures. Il y avoit de plus, entre ce dernier paſſage & celui des Ayes, deux autres cols pour entrer en Queyras.

Pour obvier à toute entrepriſe de la part des ennemis, je fis marcher cinq bataillons au col de Furfande, & j'en plaçai autant auprès de Guilleſtre.

Le 14 Août, l'armée ennemie décampa de Foulouſe, reprenant le chemin de la vallée de Sture, par où elle étoit venue. J'avançai dans l'inſtant à S. Paul ſur l'Abbaye, avec douze bataillons, & je pouſſai à Barcelonette deux brigades du camp de Tournoux, afin d'être plus à portée de gagner le Var, ſi les ennemis paſſoient le col de Tende,

c deſcendoient dans le Comté de Nice; mais enfin, au bout de quelques jours, 1710. appris que les ennemis s'étoient rapprochés de Pignerol, & que le corps, qui étoit entré dans le haut de la vallée le Queyras, avoit continué ſon chemin par le col de la Maye, & avoit joint, à Oulx, le Général Rebender; ainſi je emarchai à Briançon, & remis toutes les roupes dans la même poſition, où elles toient au commencement de la campagne. Le Comte de Thaun vint, le 28, amper au deſſus de Sezanne, avec toute on armée; ſur quoi j'avançai quelques rigades derriere la Vachette, & renforçai mon camp, auprès de Briançon, de pluſieurs troupes que je retirai de la vallée de Barcelonette.

Au mois d'Octobre, les deux armées ſe ſéparerent pour entrer dans des quartiers d'hiver.

Vers la fin du mois d'Août, l'Archiduc défit totalement auprès de Sarragoſſe, l'armée du Roi d'Eſpagne, qui

s'y trouva. S. M. C. se retira du côté
1710. de Burgos, pour en rassembler les débris ; sur quoi le Duc de Noailles demanda vivement qu'on lui donnât un gros corps de troupes, afin qu'il pût entrer en Catalogne, &, par cette diversion, obliger l'Archiduc à revenir sur ses pas. Philippe V, dans l'embarras où il se trouvoit, m'avoit demandé pour Général ; mais le Roi n'avoit pas voulu me retirer du commandement des frontieres d'Italie. Dans cette circonstance, je me crus en devoir, par la connoissance que j'avois de l'Espagne, de dire mon avis : il se trouvoit opposé à la proposition du Duc de Noailles. Je représentai donc ce que je croyois qu'il convenoit de faire ; & voici mon raisonnement. Rien ne pouvoit être plus avantageux à l'Archiduc, que l'idée d'une diversion en Catalogne par le Roussillon, d'autant que le Comte de Staremberg, Général de ce Prince, auroit été charmé de voir l'armée de France atta-

chée à un ſiege, afin d'avoir le temps de chaſſer totalement le Roi d'Eſpagne hors de la Caſtille, & de donner la main à l'armée de Portugal; après quoi, il ſeroit revenu, avec toutes ſes forces réunies, faire contre nous une guerre à l'ordinaire en Catalogne. Je ſoutenois donc que le ſeul moyen de ſauver S. M. C. étoit de faire entrer tout au plutôt une armée par la Navarre; ce qui feroit une diverſion réelle & efficace. Car ſi le Comte de Staremberg ne revenoit pas ſur l'Ebre, pour nous faire tête, nous aurions repris l'Arragon en auſſi peu de temps qu'on l'avoit perdu; & au pis aller, nous ſerions reſtés maîtres de tout le pays en deçà de l'Ebre, depuis Miranda-di-d'Ebro, juſques à Lerida. Si Staremberg revenoit ſur l'Ebre, ſa jonction avec le Portugal devenoit preſque impoſſible; & le Roi d'Eſpagne ſe pouvoit aiſément ſoutenir de l'autre côté du Tage, retourner même à Madrid, former une nouvelle armée 1710.

pendant l'hiver, &, dans le printemps,
1710. manœuvrer, de concert avec l'armée de France, qui ſeroit en Navarre, pour rechaſſer les ennemis de l'Arragon. De plus, les Eſpagnols voyant qu'on ſongeoit ſérieuſement à ſoutenir S. M. C. auroient été par-là encouragés à demeurer fideles, & à aſſiſter leur Roi.

Non-ſeulement ce que je propoſois étoit plus utile pour le Roi d'Eſpagne, mais nous en tirions auſſi un avantage certain pour la France; car nous ne pouvions douter que, l'Eſpagne ſoumiſe, les ennemis ne revinſſent par-là, avec toutes leurs forces, attaquer nos frontieres. Ainſi il valoit beaucoup mieux pour nous, de faire la guerre ſur l'Ebre, dans l'Arragon ou la Navarre, que ſur la Bidaſſoa, aux portes de Bayonne, ou dans le Rouſſillon.

Je voulois donc que M. le Duc de Noailles marchât incontinent à Pampelune avec toutes ſes troupes; & comme l'arriere ſaiſon approchoit, j'au-

vois détaché de mon armée dix batail-
lons, & vingt eſcadrons pour le joindre. 1710.
Mon avis ne fut point ſuivi, & l'on
reſta les bras croiſés, en attendant qu'on
eût fait les préparatifs pour le ſiege de
Gironne, auquel le Duc de Noailles
avoit déterminé la Cour.

Au mois d'Octobre, j'eus ordre d'en-
voyer en Rouſſillon trente-quatre batail-
lons, & trente-un eſcadrons. Toutefois
le Duc de Noailles ne put être en état,
qu'à la fin de Décembre, de ſe mettre
en mouvement; & peu s'en fallut qu'il
n'échouât dans ſon entrepriſe, à cauſe
des pluies continuelles qui le déſolerent.
Par bonheur pour lui, les affaires du
Roi d'Eſpagne changerent alors de face.
Le Duc de Vendôme commandoit l'ar-
mée, Philippe V ayant demandé ce
Général, ſur le refus que Sa Majeſté
avoit fait de m'y envoyer. Le Roi d'Eſ-
pagne avoit trouvé moyen de ramaſſer
une armée : il étoit remarché aux enne-
mis, & leur avoit donné bataille à Vil-

1710. lavicioſa. Quoique Staremberg eût eu l'avantage de cette journée, néanmoins la perte que celui-ci avoit faite, la veille, des troupes Angloiſes dans Brihuega, au nombre de quatre mille hommes, jointe au manque total des vivres, l'obligea de ſe retirer avec une telle précipitation & un tel déſordre, que ſon armée ſe trouva réduite à cinq ou ſix mille hommes de pied, ou de cheval, quand il rentra en Catalogne *; de maniere qu'il ne put ſonger à ſecourir Gironne, & le Duc de Noailles s'en rendit maître.

* *Voy.* la note n. 3.

J'avois eu, durant la campagne, quelques négociations ſecretes avec la Cour de Turin: on ſera peut-être curieux de les ſavoir. Vers le milieu du mois d'Août, me trouvant en Barcelonette, après la retraite du Comte de Thaun, le ſieur le Guerchois, Maréchal de Camp, qui commandoit d'ordinaire dans cette vallée, me dit qu'un nommé Arnaud, Religieux, dont le

Duc de Savoie se servoit en beaucoup d'affaires, avoit parlé au nommé Laurent, Procureur de la susdite vallée, au sujet de la guerre qui étoit entre le Roi & S. A. R. Il lui avoit donné à entendre que l'on pourroit aisément trouver les moyens de s'accommoder, & lui permit de le citer dans l'occasion. Je dis à M. le Guerchois que le sieur Laurent pouvoit aller trouver le Pere Arnaud, & asſûrer, en termes généraux, que, de notre côté, l'on seroit toujours enclin à écouter des propositions de paix. Je crus que tout cela n'étoit que discours en l'air; mais, le 5 Septembre, le sieur Laurent me vint trouver auprès de Briançon, & m'apporta une lettre du P. Arnaud, qui marquoit que S. A. R. écouteroit volontiers les propositions qu'on lui feroit, pourvu qu'il y pût trouver la sûreté de ses Etats, & un dédommagement pour les Places qu'on lui avoit rasées. 1710.

1710. Pour cela, il demandoit que nous lui donnaſſions Briançon ou Barraux, Antibes & Monaco. Avant que de donner aucune réponſe, j'écrivis à la Cour, & je reçus les inſtructions, & les pouvoirs néceſſaires; après quoi, j'envoyai au Pere Arnaud le Mémoire ſuivant.

» Le Roi eſt ſi porté à s'accommo-
» der avec Son Alteſſe Royale, qu'il
» m'a chargé d'entrer en négociation,
» & m'a envoyé les pouvoirs néceſſai-
» res. Ainſi, pour abréger la matiere,
» & parvenir à une prompte concluſion,
» je prends la liberté de propoſer à Son
» Alteſſe Royale de vouloir bien or-
» donner à quelque perſonne de con-
» fiance de s'aboucher avec moi, afin
» qu'informé des véritables intentions
» de S. A. R. je puiſſe faire les pro-
» poſitions convenables. En cas que Son
» Alteſſe Royale ne juge pas à propos
» de m'envoyer quelqu'un, je la ſup-

» plie de vouloir bien me faire savoir
» par qui, & comment elle souhaite 1710.
» que je traite l'affaire en question. En
» mon particulier, je regarderai comme
» le plus grand bonheur de ma vie, de
» pouvoir contribuer à la réconciliation
» parfaite de Sa Majesté avec un Prince,
» à qui j'ai l'honneur d'appartenir de
» si près, & pour qui j'ai un respect
» infini «.

Je fus, pendant près de trois semaines, sans avoir de réponse ; mais enfin, le 4 Octobre, le sieur Laurent me vint trouver, & me dit que le Pere Arnaud lui avoit vivement représenté que Son Altesse Royale ne pouvoit entrer en négociation avec la France, sans être sûr d'y trouver des avantages considérables. Il donnoit aussi à entendre qu'il conviendroit qu'il se fît une ligue avec les Vénitiens, & les autres Princes d'Italie : il offroit sa médiation pour la paix générale ; il proposoit, moyennant le

1710. Traité, de demeurer neutre, ou bien de ne point faire paroître au Public, qu'il fût d'accord avec la France, mais de rester en apparence uni avec les Alliés, & seulement de les empêcher de rien entreprendre de nos côtés. Tout cela me paroissoit d'un homme qui vouloit battre la campagne, & tâcher de découvrir ce que nous lui offririons, afin de s'en faire un mérite auprès des Alliés. La victoire que, dans ce temps-là, l'Archiduc venoit de remporter en Espagne, ne contribua peut-être pas peu à le tenir en suspens; car l'on pouvoit naturellement supposer l'Archiduc totalement maître de l'Espagne, & par conséquent toute guerre finie dans ce pays-là. Aussi, sans la fidélité inouie des Espagnols, & la faute grossiere que l'Archiduc commit, en ne s'emparant pas de la Navarre, contre l'avis du Comte de Staremberg, le Roi Catholique eût été hors d'état de recevoir aucuns se-

ours de France, & par conſéquent eût
té bientôt écraſé. 1710.

Quoique je n'eſpéraſſe pas grand ſuc-
ès de ma négociation, toutefois, com-
ne la Cour ne vouloit pas la rompre,
'écrivis la Lettre ſuivante au Duc de
avoie, le 5 Octobre.

» L'affaire, dont il s'agit, ne peut
» être traitée trop ſecrétement; mais
» comme, en même temps, il eſt né-
» ceſſaire, pour avancer matiere, de
» commencer à mettre quelque choſe en
» forme, j'ai cru qu'en vertu des pou-
» voirs que j'ai reçus du Roi, & vu la
» maniere avantageuſe dont V. A. R.
» s'eſt expliquée à mon égard, je de-
» vois préférer à toute autre voie celle
» de m'adreſſer en droiture à V. A. R.
» & de lui envoyer un Mémoire, que
» je la ſupplie de vouloir bien faire
» apoſtiller. Vous n'y verrez point de
» Figures de Rhétorique, mais un diſ-
» cours ſimple, tel qu'il convient à un
» homme de mon métier «.

1710.

MÉMOIRE.

» PERSONNE ne peut douter que le » le Roi ne ſouhaite de bonne foi la » paix avec Son Alteſſe Royale, puiſ- » que l'intérêt de Sa Majeſté s'y trouve : » l'on a auſſi lieu de croire que celui » de Son Alteſſe Royale s'y trouvera » pareillement. C'eſt dans cette vue que » Sa Majeſté m'a chargé de donner tou- » tes les aſsûrances néceſſaires de ſon » conſentement à tout ce qu'on pourra » raiſonnablement lui demander.

» Comme Son Alteſſe Royale ſou- » haite qu'on lui rende compte des » avantages & ſecours qu'elle recevroit » de S. M. T. C., il eſt bon, avant » de les expliquer, de faire les réflexions » ſuivantes ; après quoi, S. A. R. ſera » plus en état de juger de la ſolidité des » offres de Sa Majeſté Très-Catho- lique.

» Les prétentions de l'Empereur ſur » toute l'Italie, les maximes conſtantes

» du Conſeil de Vienne, & les chi-
» canes que cette Cour fait journelle- 1710.
» ment à Son Alteſſe Royale, pour élu-
» der l'exécution de ſes Traités, toutes
» ces choſes font juger que, dès que
» l'Empereur ſera débarraſſé de la guerre
» avec la France, & qu'il n'aura plus
» beſoin de Son Alteſſe Royale, non-
» ſeulement il ne ſera plus queſtion,
» ni du Vigevénaſque, ni d'un équi-
» valent ; mais qu'il voudra encore
» ôter à Son Alteſſe Royale ce qu'il lui
» a déjà donné, & le réduire au même
» état de ſoumiſſion que les Princes
» d'Italie. Son Alteſſe Royale, à la pé-
» nétration de laquelle rien n'échappe,
» ſait bien, qu'en ce cas elle ne pourra
» ſe défendre qu'avec ſes propres forces ;
» car il n'y aura plus de puiſſance en
» Europe, ni à portée, ni en volonté
» de la ſecourir. La France ne ſongera
» plus qu'à jouir de la paix, & à
» ſe rétablir des maux cauſés par la
» guerre. L'Angleterre & la Hollande

1710. » seront dans le même esprit, puisque ce
» sera leur intérêt, & ne voudront de long-
» temps se rembarquer dans une guerre, à
» moins qu'il ne s'agisse du commerce.
» Reste donc la Maison d'Autriche, la-
» quelle, suivant toujours les mêmes
» vues d'agrandissement, données par
» Charles-Quint, ne manquera pas de
» tâcher de profiter de l'occasion; &
» comme Son Altesse Royale peut être
» le seul, ou du moins le premier obs-
» tacle à ses vastes projets, ce sera par
» elle, qu'elle voudra commencer.

» Son Altesse Royale sait mieux que
» personne les mesures qu'elle doit pren-
» dre, pour prévenir de pareils incon-
» véniens; mais il paroît, à vue de
» pays, qu'il n'y en peut avoir de so-
» lides, qu'en se liant avec la France.
» Voici donc, en gros, ce que le Roi
» offre.

» 1.° La restitution, de part & d'au-
» tre, des Etats que l'on s'est pris de
» puis le commencement de cette guerre

» 2.° La ceſſion entiere des droits du » Roi d'Eſpagne ſur l'Etat & Duché de » Milan, que S. M. C. abandonne ſans » réſerve à S. A. R. pour lui & ſes Suc- » ceſſeurs. 1710.

» 3.° L'union des forces du Roi à » celles de S. A. R., tant pour la con- » ſervation de la partie du Milanez, » qu'elle poſſede, que pour le recou- » vrement de l'autre partie de cet Etat, » que l'Empereur s'eſt réſervé, & dont » le Roi d'Eſpagne, à qui, de droit, le » tout appartient, aura fait la ceſſion à » S. A. R.

» 4.° Un parfait concert entre S. M. » T. C. & S. A. R., tant pour la quan- » tité, que pour la qualité des ſecours » qu'on lui fournira, & dont on laiſſera » le commandement abſolu à S. A. R.

» 5.° S. M. T. C. donnera les ſub- » ſides néceſſaires, à proportion de ce » que S. A. R. recevroit des Alliés. Cet » article demande une plus ample ex- » plication, & ne peut être entiérement

» fixé, qu'on n'entre dans un plus grand
1710. » détail.

» 6.° S. M. T. C. reconnoîtra S. A. R.
» pour Roi de Lombardie «.

Le ſieur Laurent me revint trouver le 21 Octobre, & me dit d'abord que le Duc de Savoie avoit mandé au Pere Arnaud de rompre toute correſpondance, mais que pourtant le Sr Lanfranc, Secrétaire du Cabinet de ce Prince, avoit envoyé un long Mémoire à ce Pere, afin de me le communiquer. Cette façon d'agir me ſurprit : toutefois, comme la Cour ne vouloit pas rompre la négociation, je raiſonnai à fond avec Laurent ſur les matieres qui y étoient contenues. 1.° L'on vouloit que le Roi dédommageât le Duc de Savoie de toutes les places qu'on lui avoit raſées ; 2.° que S. A. R. retînt Exilles & Feneſtrelles ; 3.° qu'on mît garniſon Suiſſe dans Briançon & Barraux, pour la ſûreté de l'exécution du Traité ; 4.° qu'on donnât à S. A. R. Monaco.

Sur

Sur le premier point, je répondis que c'étoit en conſidération des places qu'on avoit raſées, que S. M. T. C. vouloit bien céder Exiles & Feneſtrelles : que le ſecond point étoit répondu par le premier : que par rapport au troiſieme, Sa Majeſté ne pouvoit en aucun cas conſentir à mettre entre les mains d'aucuns étrangers deux places qui étoient les clefs de ſon Royaume ; & qu'à l'égard du dernier article, le Roi ne pouvoit, ni en honneur, ni en conſcience, diſpoſer d'un bien qui n'étoit pas à lui. Que d'ailleurs ſi les affaires de S. A. R. demandoient quelque ſecours d'argent, S. M. T. C. l'aideroit autant que ſes propres finances lui pourroient permettre, ſans toutefois s'engager à rien par un traité public. 1710.

Je renvoyai le ſieur Laurent avec cette réponſe, qu'il porta lui-même au ſieur Lanfranc à Turin ; mais je ne pus en avoir la réponſe qu'après mon retour à Saint-Germain : car ayant reçu les quartiers d'hiver, & les ennemis s'étant

pareillement retirés, je séparai l'armée
1710. & m'en retournai à la Cour dans les premiers jours de Décembre.

Cet hiver, l'Abbé Gautier vint à
1711. Versailles, avec des propositions de paix de la part de l'Angleterre ; ce qui détermina le Roi à me faire mander au Duc de Savoie, que s'il avoit quelque chose à proposer, il falloit que cela fût par le canal de la Reine d'Angleterre, sans laquelle la France étoit résolue de ne plus traiter avec aucune Puissance. Je ne parlerai de la part que j'eus dans cette négociation, qu'après avoir fini ce qui regarde mes campagnes ; je me contenterai seulement ici de dire un mot de l'Abbé Gautier, dont la fortune a été des plus bizarres. Sa naissance étoit toute des plus ordinaires, & ses facultés à l'avenant, c'est-à-dire, très-pauvres. Etant Sacristain de la Paroisse de Saint-Germain-en-Laye, son ambition fut de devenir un des Clercs de la Chapelle du Château, qui peut valoir environ

de trois à quatre cents livres par an. L'Abbé du Vivier, Maître de ladite Chapelle, fâché de ce qu'il cherchoit ce petit emploi, par un autre canal que le sien, ne parla pas avantageusement de lui au Roi, si bien que d'autres gens qui y aspiroient, se déchaînant contre lui, il prit le parti d'aller chercher fortune ailleurs. Il trouva moyen d'être un des Chapelains du Maréchal de Tallard, Ambassadeur en Angleterre : puis la guerre étant survenue, il se mit en la même qualité auprès du Comte de Gallas, Ambassadeur de l'Empereur. Cela lui donna occasion de connoître la Comtesse de Jersey, qui y alloit entendre la Messe ; & comme le Comte de Jersey, Grand-Chambellan de la Reine, avec quelques autres, songeoient à culbuter le ministere de Godolphin & de Marlborough, & que cela ne se pouvoit qu'en faisant la paix avec la France, la Comtesse indiqua Gautier à son mari, comme un homme dont on pourroit se servir sans 1711.

soupçon. On lui parla, & l'on s'en ser-
1711. vit à porter des messages en France. La familiarité qu'il avoit chez le Comte de Gallas, lui fournissant souvent le moyen d'avoir des passe-ports, il s'en acquitta avec esprit; & enfin ce fut par lui uniquement que passa la négociation. Le Comte d'Oxford, devenu premier Ministre, le regardoit comme son homme de confiance. M. de Torcy en faisoit de même; & il sut si bien profiter de la bonne opinion qu'on avoit de lui, qu'il se fit trente à quarante mille livres de rente, soit en pensions, ou en Abbayes.

Monseigneur le Dauphin mourut à Meudon de la petite vérole, le 14 Avril, âgé de cinquante ans: c'étoit un très-bon Prince, d'un génie médiocre, toutefois sensé. Jamais Roi n'eut un meilleur fils; toujours attentif à faire sa cour, & à ne se mêler de rien, qu'autant qu'il plaisoit à son pere.

Je partis au mois de Mai pour me rendre en Dauphiné, & j'arrivai à Gre-

noble le premier de Juin : après avoir donné tous les ordres néceſſaires, je m'en allai en Provence, afin de viſiter moi-même les bords du Var, depuis ſon embouchure juſqu'à ſa ſource : après quoi je retombai en Barcelonette le 13 Juin, & de là je me rendis à Briançon. 1711.

Les ennemis commençoient à s'aſſembler dans la plaine de Piémont, auprès d'Orbaſſan & de Vignon, & ils faiſoient de grands préparatifs à Coni ; ce qui ſembloit dénoter un deſſein ſur le Comté de Nice, ou ſur la Vallée de Barcelonette.

Pour être en état de m'oppoſer aux ennemis, de quelque côté qu'ils ſe portaſſent, j'allai camper à Guilleſtre, avec vingt-quatre bataillons.

J'en plaçai dix dans le camp de Tournoux, quatre à S. Martin-d'Entraume, près la ſource du Var, & quatre à S. Laurent-du-Var. Je répandis quinze eſcadrons, depuis Gap juſqu'à Fréjus, & ſept le long du Rhône, devers Valence

1711. & Montelimart. Je laiſſai, tant à Briançon qu'en Queyras, quinze bataillons, & cinq en Maurienne & en Tarentaiſe, avec ſept eſcadrons. Dans cette poſition, par ma droite je pouvois arriver en cinq jours ſur le Var, avec trente-ſix bataillons & vingt-deux eſcadrons; ce qui étoit ſuffiſant pour en défendre le paſſage, d'autant que les bords en ſont difficiles, & que de plus j'avois fait faire de bons retranchemens. Si les ennemis ſe portoient du côté de la Maurienne, ou de la Tarentaiſe, par le moyen du Galibier j'y aurois été trois jours plutôt qu'eux, avec tel nombre de troupes qu'il m'auroit plu.

Dans les premiers jours de Juillet, toute l'infanterie ennemie s'enfourna dans la Vallée de Suſe, à l'exception de deux bataillons qui reſterent dans celle de Sture; leur cavalerie prit la route de la vallée d'Aoſt, & le Duc de Savoie partit de Turin pour Suſe. Sur quoi je fis remarcher par la gauche toutes nos

troupes, laissant la droite au camp de Tournoux, & la gauche à Valoire, afin d'être toujours en état de me présenter également de par-tout, si les ennemis faisoient quelques contre-marches. Enfin je n'eus plus lieu d'être en doute du projet du Duc de Savoie : car le 6 Juillet, ayant passé le Mont-Cenis, il campa à l'Annebourg avec partie de son armée ; & le lendemain il s'avança à Termignon, d'où il détacha quatre mille hommes, pour aller au col de la Vanoise, afin d'obliger nos troupes d'abandonner la Tarentaise, & de pouvoir donner la main à ce qui devoit passer par le petit Saint-Bernard. 1711.

Je marchai à Valoire, & poussai plusieurs bataillons à S. Jean-de-Maurienne, Ayguebelle & Montmelian, afin de faire la même manœuvre qu'en l'année 1709.

Le Duc de Savoie ne croyant pas pouvoir forcer son chemin en Savoie par la Maurienne, suivit peu de jours après le détachement qu'il avoit envoyé par la

Vanoise ; & ayant continué sa marche
1711. par Moutiers, il passa l'Arly auprès de Conflans, & se campa, la droite à Cheuron, & la gauche à l'Isere. Je repris alors mon ancien camp de Montmelian ; & au lieu d'un détachement de quinze cents hommes, que j'avois tenu auparavant dans les Bauges, j'y envoyai six bataillons & deux cents dragons. Je laissai quelques bataillons pour la conservation de ma communication avec le Galibier par la Maurienne.

L'armée des ennemis étoit composée de cinquante-quatre bataillons, & d'environ soixante escadrons ; la nôtre de quarante-quatre bataillons & vingt-quatre escadrons : j'entends ce qui étoit en deçà des montagnes dans le Duché de Savoie ; car je n'y comprends pas ce que les ennemis avoient laissé pour garder leur camp retranché près d'Exiles & des autres postes, non plus que ce que, par la même raison, nous avions laissé auprès de Briançon, de Queyras, &c.

Notre cavalerie qui, en se retirant de Conflans à Montmelian, avoit été suivie par quelques escadrons ennemis, & des Houssards, tomba en quelque désordre; mais à l'arrivée du sieur de Cilly, Lieutenant Général, lequel y accourut, tout cessa, & il y eut très-peu de perte. M. de Prades, Brigadier, se retira à Seissel, avec un régiment de Dragons, pour défendre le Rhône : je lui envoyai aussi un détachement d'infanterie. 1711.

Les ennemis ne pouvant me déloger de Montmelian qu'en se rendant maîtres des Bauges, & par là des hauteurs qui dominoient mon camp, détachèrent le Général Sumjungen, qui s'avança d'abord au Chastelard : le sieur de Maulevrier, qui étoit posté à l'Abbaye d'Aillon, ne crut pas pouvoir s'y maintenir, & se retira devers mon camp; sur quoi les ennemis gagnerent le col & les bois de la Linde, d'où je ne pouvois plus les empêcher de venir à la Thuile, & sur les hauteurs de Mont-

melian : ainſi ne pouvant avec prudence
1711. reſter plus long-temps dans mon camp, je me retirai le 21 Juillet au matin, & campai, le cul à des montagnes, ſur le bord de la plaine, depuis Chapareillan juſqu'à Saint-Bardaux à une demi-lieue de Chambery, d'où j'eus ſoin d'évacuer tout ce que nous y avions de magaſins.

Je reſtai un jour entier dans ce camp pour faire voir aux ennemis que nous ne fuyions pas ; & le 23 j'allai prendre le camp de Barraux, à une lieue & demie de Montmelian.

Je l'avois reconnu deux ans auparavant, dans l'intention de le prendre alors ſi les ennemis s'étoient rendus maîtres des Bauges : ma droite étoit ſur des hauteurs auprès de l'Iſere, ma gauche à une chaîne de montagnes très-eſcarpées, au haut deſquelles cependant j'avois un poſte de deux cents hommes qu'il étoit impoſſible d'en chaſſer : j'avois avec moi trente-cinq bataillons, & quoique le poſte fût tout des plus excellens, je fi

ravailler en diligence à de bons retran-
hemens, afin d'être en état de faire de 1711.
;ros détachemens s'il en étoit beſoin.

J'envoyai M. de Cilly, Lieutenant Général, avec ma cavalerie & huit cents ıommes de pied derriere les Echelles, ›our empêcher les ennemis de faire des ourſes du côté de Lyon : je mis le ſieur Cadrieu, Maréchal de camp, auprès du hâteau d'Entremont, avec quinze cents ıommes de pied & quelques Dragons, our que les Partis-bleus ne puſſent ſe liſſer dans le voiſinage de Grenoble, c infeſter nos derrieres.

La poſition où j'étois, couvroit Barraux & Grenoble, & je conſervois, par e moyen d'un pont que j'avois fait ſur Iſere à Pontchara, ma communication vec la Maurienne & Briançon. Pour et effet, j'avois placé vis-à-vis de Montnelian quatre bataillons & un régiment le Dragons, afin d'obſerver les mouvenens des ennemis, & d'empêcher qu'ils ıe puſſent refaire le pont que j'avois dé-

truit en me retirant. Je mis deux ba-
1711. taillons à Aiguebelle, où commence l'entrée de la Maurienne : ils devoient tenir un détachement de cent hommes vis-à-vis de Fréterive, & avoir continuellement des partis au dessus de Conflans, pour observer ce qui se passoit sur les derrieres des ennemis. Comme l'Arc n'étoit point encore guayable, je me contentai d'ordonner des patrouilles, & je laissai trois bataillons pour la garde de Saint-Jean & de Valoire. J'avois des chemins bien accommodés pour me porter diligemment de mon pont à Aiguebelle, à Saint-Jean & à la Grave, moyennant quoi j'étois sûr de ne point être surpris, ni devancé par les ennemis, à moins que tous les Commandans des troupes, qui faisoient ma chaîne, ne s'endormissent de concert.

Comme le camp de M. de Cilly n'étoit pas assez considérable pour arrêter les ennemis s'ils y marchoient en force, j'envoyai ordre que les Milices Bour-

geoiſes de Lyon montaſſent de groſſes gardes au pont de la ville ſur le Rhône, en attendant que les vingt-cinq eſcadrons, qui avoient ordre de venir d'Alſace, y fuſſent arrivés. 1711.

L'armée ennemie parut le 28 dans la plaine vis-à-vis de nous, & ſe campa auprès du château des Marches, la droite près l'Abbaye de Miannes, & la gauche auprès de Francin, à un quart de lieu en deçà de Montmelian : comme ils étoient obligés de ſuivre l'Iſere, le canon que nous avions placé à la Chavane, cauſa aſſez de mal à leurs colonnes. Les ennemis envoyerent prendre poſſeſſion de Chambery, & toute la cavalerie s'y campa.

Au bout de quelques jours, mes retranchemens étant finis, je détachai dix bataillons de notre camp pour la Croix-d'Aiguebelle & Aiguebelle, afin de n'avoir aucune inquiétude pour la Maurienne, d'autant que les rivieres commençoient à devenir guayables.

1711. Le 8 du mois de Septembre, l'armée ennemie décampa du château des Marches, & reprit la route de Saint-Pierre-d'Albigny & de Conflans, pour regagner enſuite le Piémont par le même chemin qu'ils étoient venus. J'avois calculé que, vu notre poſition & celle des ennemis, je pourrois arriver ſur Exilles pluſieurs jours avant eux, & qu'étant une fois placé, j'en ferois le ſiege ſans craindre que la place pût être ſecourue ; j'avois fait ſecrétement en conſéquence toutes les diſpoſitions ; & dès que je vis les ennemis en marche, ſous prétexte de craindre pour ma ligne de la Maurienne, je pouſſai nombre de bataillons vers Aiguebelle & Saint-Jean. Voici mon arrangement.

Meſſieurs d'Asfeld & de Dillon devoient partir le 13 d'auprès de Briançon avec quatorze bataillons & un régiment de Dragons, & ſe trouver le 16 vis-à-vis du camp de Saint-Colomban de l'autre côté de la Doire. M. de

Broglie devoit partir en même temps de S. Martin-d'Arc, avec douze bataillons, remonter la Haute-Maurienne, gagner le petit Mont-Cenis, & s'emparer des Tétines & de la Touille, & se trouver, ledit jour 16, au dessous du camp de S. Colomban, donnant à connoître son arrivée par des fusées & des fumées. M. d'Asfeld devoit passer la Doire, au dessous de Chaumont, monter aux Ramals, & par-là attaquer M. de la Roque, en même temps que M. de Broglie attaqueroit par les hauteurs. 1711.

Il n'étoit pas naturel de croire que le Comte de la Roque voulût demeurer dans une si mauvaise situation, où il courroit risque d'être pris avec toutes ses troupes. Ainsi, indubitablement, il se seroit retiré devers Suze, & nous aurions fait le siege d'Exilles : mais la vivacité du Marquis de Broglie, ou plutôt le desir de faire tout, sans que d'autres y eussent part, fut cause que l'af-

faire échoua, dans le temps qu'elle
1711. avoit, pour ainſi dire, réuſſi.

Broglie, au lieu de régler ſes marches, ſelon que je lui avois marqué, & d'arriver le 16 à la Touille, y arriva le 15, à la pointe du jour : il reconnut les retranchemens des ennemis. Le 16, au matin, ſans attendre de nouvelles de MM. d'Asfeld & Dillon, il attaqua la redoute des quatre Dents. Quelques Soldats & Officiers y entrerent ; mais, comme les ennemis n'étoient point attaqués par les Ramals, d'Asfeld ne pouvant encore être arrivé, ils jetterent toutes leurs troupes devers Broglie, & l'obligerent à ceſſer l'attaque, après lui avoir tué ou bleſſé cent ſoixante hommes : il ſe retira enſuite en Maurienne. S'il étoit reſté juſqu'au lendemain, malgré ſon échec, tout réuſſiſſoit ; car M. d'Asfeld étoit arrivé le 16 au Puy de Pragelas, & s'étoit, dans l'inſtant, avancé au col d'Argueil, vis-à-vis d'Exilles. Il avoit même avancé un gros

l'étachement, pour reconnoître les en- 1711.
nemis, & faire les diſpoſitions pour
ttaquer le lendemain. Le Comte de la
Roque ſe voyant preſſé par les manœu-
vres de M. d'Asfeld, & ne ſachant pas
a retraite du Marquis de Broglie, aban-
donna le 16, au ſoir, ſes retranche-
nens, jetta ſon canon dans le ruiſſeau,
t entrer trois cents hommes dans Exil-
es, & ſe retira au delà du Ravin de
Claret, près de Jaillon, afin d'y attendre
es ſecours qui lui venoient de Savoie,
u du moins empêcher qu'on ne pût
ouper la communication entre lui &
uze. M. d'Asfeld n'ayant aucune nou-
elle de Broglie, & ſachant ſeulement,
ar le bruit des payſans, qu'il avoit
ttaqué, & avoit été repouſſé, ne crut
as devoir paſſer la Doire avec ſes qua-
orze bataillons, & ſe placer entre Exil-
es & Suze, crainte que le gros de l'ar-
née des ennemis, qui revenoit à tire
'aîle, ne lui tombât ſur le corps. Il
eſta donc au-deſſus de Chaumont,

1711. jusqu'au 17, à cinq heures après midi, dans l'espérance qu'il apprendroit quelque chose de M. de Broglie; mais voyant que le Comte de la Roque, mieux informé de la retraite de Broglie, & renforcé de cinq ou six bataillons, rentroit dans le camp de S. Colomban, il se retira au Puy de Pragelas, & ensuite au Cotte-Plane, mettant sa gauche à Oulx. Je le fis joindre par les troupes de M. de Broglie, & y arrivai moi-même, le 25 Septembre, avec le reste de l'armée; de maniere que j'y avois cinquante bataillons, & dix-sept escadrons: j'étendis ma droite dans la vallée de Pragelas.

Je peux dire que jamais projet n'avoit été mieux concerté, & n'auroit été plus glorieux pour les armes du Roi, puisque, dans le temps que le Duc de Savoie avoit compté nous en imposer par la supériorité de troupes, & même entamer la France, nous lui enlevions une Place, qui faisoit la sûreté de ses

ropres Etats au delà des Monts : nous urions peut-être même pris Feneſtrelle. 1711.

J'avois laiſſé M. de Cilly en Savoie vec ſept bataillons, & le reſte de ma Cavalerie. Les ennemis acheverent le 6, de repaſſer le Petit S. Bernard ; t vers la fin du mois, le Corps de a Roque ſe trouva augmenté juſqu'à rente bataillons. Je reſtai dans ce camp juſqu'au 12 Octobre, que je remarchai Sezanne ; d'où, le 14, je repaſſai le Mont Genevre, & allai camper au pont e Serviere, près Briançon.

Je renvoyai quelques troupes en Savoie, de celles qui y devoient hiverer ; & M. d'Asfeld prit auſſi la route e la vallée de Barcelonette, avec celes qui étoient deſtinées pour la Provence. Il marcha aux barricades, au delà du col de l'Argentiere. Les ennemis, à ſon approche, les abandonnerent, & ſe retirerent auprès de la planche, où ils avoient des retranchemens gardés par deux bataillons, & nombre de bat-

bets. M. d'Asfeld les y fit attaquer ; &
1711. & après un combat d'une heure & de mie, il les en chassa, & les poursuivi jusqu'auprès de Démont. Il amena en suite de la vallée de Sture nombre d'ô tages pour la contribution, & reprit pa la vallée de Barcelonette le chemin d Provence.

Le sieur le Guerchois, Maréchal d camp, étoit entré en même temps dan la vallée de Mayre, avoit forcé de retranchemens gardés par un bataillo & des paysans, & avoit pareillemen ramené des ôtages. Le sieur de Cilly Lieutenant Général, devoit entrer dan la vallée d'Aoust, avec seize bataillons & la cavalerie ; mais il tomba une prodigieuse quantité de neiges, qu'i fut obligé de mettre ses troupes en quar tiers, sans rien entreprendre. A la fi du mois d'Octobre, je séparai totale ment l'armée, & arrivai à la Cour a commencement de Novembre.

Je ne puis omettre une aventure très

xtraordinaire, qui arriva à Lyon, vers
e mois de Septembre : l'on avoit cou- 1711.
ume de ſonner une cloche, pour avertir
eux qui étoient de l'autre côté du pont
u Rhône, que l'on alloit fermer les
ortes. Plus de trente mille perſonnes
toient à ſe promener : le Sergent, qui
ardoit la porte, ſonna la cloche une
eure plutôt que de coutume, ſur
uoi tout le monde s'empreſſa de ren-
er : le Sergent, qui avoit ſes vues,
nt la barriere fermée, pour attraper
uelque argent ; de maniere que la foule
augmentant, ceux qui étoient les plus
ès de la barriere, furent tellement
reſſés, qu'il y en eut plus de mille
'étouffés, ou griévement bleſſés. Un
roſſe & des chevaux, qui s'y trou-
erent, furent écraſés : en un mot, ce
it une choſe affreuſe que de voir les
nonceaux de corps entaſſés les uns ſur
s autres, & cela dans un inſtant. Le
ergent fut arrêté, on lui fit ſon pro-
ès, & il fut rompu vif.

1712. Au mois de Février, mourut Ma
dame la Dauphine ; huit jours après
le Dauphin ſon mari ; & au bout d
trois ſemaines, le nouveau petit Dau
phin mourut auſſi. Ils furent tous troi
inhumés enſemble à S. Denis. La pert
de Monſeigneur le Dauphin fut très
ſenſible à la France ; car elle enviſageo
ſon regne futur, comme devant être
ſinon la fin, du moins l'adouciſſemer
de ſes miſeres. Il eſt certain que jama
Prince ne joignit enſemble plus de re
ligion, & plus d'eſprit ; il ſembloit qu
la nature avoit pris plaiſir à le dédom
mager par-là d'avoir ſi mal partagé ſo
corps, qui étoit difforme. Il étoit d'u
tempérament très-colere ; mais il éto
tellement venu à bout de ſe ſurmonter
qu'il n'en paroiſſoit plus rien au dehor
il étoit fort enclin aux plaiſirs ; mais
piété lui défendit toujours les illicites
& le porta à s'abſtenir ſouvent des plu
permis. Quoiqu'il aimât fort ſa femme
elle ne le put jamais déranger de ſe

eures de prieres & de lecture : sa cha- 1712.
ité étoit telle, qu'il se refusoit mille
ommodités pour donner aux pauvres.
l poussa si loin le pardon des injures,
& l'amour du prochain, qu'il risqua sa
ropre réputation, plutôt que de parler
ontre des calomniateurs, & même de
aisser paroître aucun mécontentement
ontre eux. Je l'ai vu recevoir ces per-
onnes avec autant de politesse & d'ami-
ié, que s'ils ne s'étoient jamais écartés
es regles de la vérité, & du respect
u'ils lui devoient. Quoique j'eusse l'hon-
eur de sa confiance, il ne s'est jamais
ermis de me parler de leur mauvaise
onduite, tant il étoit en garde contre
out ce qui pouvoit blesser la charité
hrétienne : en un mot, il faisoit à Dieu
n sacrifice continuel de toutes les tra-
erses & mortifications qu'il essuyoit. Il
voit un très-bon sens & une grande
énétration, aimoit fort la lecture, &
a conversation des gens de mérite &
nstruits. En cela, il avoit en vue de

se rendre capable de bien gouverner,
1712. pour faire le bonheur de ses peuples lorsqu'il seroit sur le Trône : mais la Divine Providence, soit pour récompenser ce Héros chrétien, ou pour nous priver d'un Prince dont nous n'étions pas dignes, le fit passer de cette vie mortelle à une éternité bienheureuse, dans la fleur de son âge, n'ayant que trente ans lorsqu'il mourut.

L'âge avancé de Louis XIV, & l'extrême enfance du Dauphin, qui n'avoit que deux ans, furent cause que beaucoup de personnes presserent fort le Roi de faire un testament, & de nommer une Régence, afin d'éviter les troubles qui, sans cela, pourroient arriver. Le Roi en parla à M. de Harlay, qui avoit été Premier Président du Parlement de Paris, homme d'une sagesse & d'une probité distinguées, & qui s'étoit démis volontairement. Il eut ordre de travailler à un projet, qui pût être le plus conforme aux Loix du Royaume, & au bien de l'Etat

l'Etat. M. de Harlay, étant très-valétudinaire, se servit de son fils, Conseiller d'Etat, pour rédiger par écrit toutes les pensées qui lui venoient. Celui-ci, qui avoit de l'esprit & beaucoup d'imagination, mais peu de solidité, établit pour principe fondamental, que le Roi d'Espagne, oncle du jeune Dauphin, devoit être son Tuteur, & Régent du Royaume ; mais, comme S. M. C. ne pouvoit s'absenter de ses propres Etats, il nommoit le Cardinal Deljudicé, pour gouverner la France en son nom, & sous son autorité. Il porta au Roi ce projet de la part de son pere ; mais on le trouva si extraordinaire, qu'à la seule lecture il fut mis de côté. M. de Harlay le fils ne laissa pourtant pas de s'imaginer que le Roi pourroit s'y conformer ; & afin de s'en faire un mérite auprès du Roi d'Espagne, il s'en ouvrit au Cardinal Deljudicé, lorsqu'en 1714 il vint en France de la part de S. M. C. Ce Roi le fut, & pensa l'envoyer à la 1712.

Bastille. Le Duc d'Orléans en fut aussi
1712. informé ; mais il ne lui en a témoigné d'autre ressentiment, que de ne lui pas donner de l'emploi dans le Ministere.

Je retournai dans le mois de Juin reprendre le commandement de l'armée du Dauphiné : je commençai par visiter la Savoie, & m'approchai de Geneve avec quelques troupes, pour donner jalousie au canton de Berne, &, par-là, tâcher de le rendre plus traitable envers les autres cantons, avec lesquels il n'étoit pas d'accord. Ensuite je me rendis à Briançon. Comme le Traité de paix qu'on négocioit en Angleterre, étoit fort avancé, le Duc de Savoie n'avoit point fait cette campagne de projets contre nous ; au contraire, de crainte des Allemands, il avoit mis la plupart de ses troupes en garnison : ainsi je crus qu'il convenoit de se porter avec l'armée de l'autre côté du Mont Genevre, tant pour vivre aux dépens du pays, que l'on devoit céder à ce

Prince, que pour épargner le nôtre. Je m'ébranlai le 11 Juillet, pour paſſer les Alpes; & le 12, je me campai au Sault d'Oulx, avec quarante-un bataillons & neuf eſcadrons de Dragons, appuyant ma droite au Duc dans la vallée de Pragel.s, & ma gauche à Oulx. Les ennemis mirent dans les retranchemens de S. Colomban dix-huit bataillons, cinq auprès de Feneſtrelle, & le reſte de leur armée fut répandu depuis Exilles, juſqu'à Suze. Nous reſtâmes dans cette poſition, juſqu'au 6 de Septembre, que nous remarchâmes à Sezanne, & e lendemain au Pont de Cervieres. 1712.

J'aurois pu trouver à Oulx de la ſubiſtance encore plus long-temps; mais 'avois projetté de faire, par un autre ôté, une courſe dans la plaine de Piémont; & j'avois deux motifs en cela: 'un étoit, qu'en cas que les ennemis e déplaçaſſent d'auprès d'Exilles, pour ourir après moi, je pourrois facilement, par une marche forcée, me retrouver

1712. en deux jours à portée d'investir cette Place ; l'autre, qu'au pis aller, si les ennemis ne faisoient point de mouvement, je leverois des contributions, & ferois voir au Roi la facilité qu'il y avoit de percer au delà des Alpes.

Le même jour que j'arrivai à Briançon, vingt escadrons y arriverent pareillement, au grand étonnement de notre Infanterie & des gens du pays, qui n'avoient jamais vu de camp de Cavalerie.

Je me mis en marche le 8 Septembre, & passai par les cols des Ayes & d'Isoire, dans la vallée de Queyras, d'où je détachai MM. d'Arenes & de Cilly, Lieutenans Généraux, avec ma Cavalerie, & dix bataillons. Le sieur de Cadrieu, Maréchal de camp, qui marchoit devant avec cent Dragons, vingt-cinq compagnies de Grenadiers & autant de Piquets, descendit par le col de Lagnel, dans la vallée de S. Pierre, chassa quelques détachemens ennemis

qui défendoient les retranchemens, & campa à S. Pierre. MM. d'Arennes & de Cilly s'y avancerent : le premier y resta avec les bataillons, & le dernier marcha avec la Cavalerie & le détachement de M. de Cadrieu. Il laissa son Infanterie à Venasco, sur le bord de la plaine de Piémont, où il entra avec la Cavalerie : il trouva deux régimens de Cavalerie des ennemis, qu'il chargea, & fit quelques prisonniers ; mais le gros de la Cavalerie ennemie s'étant mis en marche de ces côtés-là, il ne jugea pas à propos de poursuivre plus loin que Villa-noveta, & se contenta d'envoyer force partis dans les bourgs & villages à la ronde, afin de prendre des ôtages pour la contribution : ils en ramenerent beaucoup, & nous en tirâmes cinquante mille écus. Dans l'action qu'il eut, nous eûmes une quarantaine de Cavaliers de tués, & vingt de blessés. La perte des ennemis étoit plus grande. 1712.

Je m'étois avancé avec le gros de

l'Infanterie à la Chana, auprès du Châ-
1712. teau-Dauphin, & M. d'Asfeld avoit en même temps marché par le col de l'Argentiere, forcé les barricades & mis Démont à l'obéissance; &, ayant débouché dans la plaine de Coni, il y avoit ramassé beaucoup d'ôtages, & étoit revenu ensuite dans la vallée de Barcelonette.

M. de Cilly, après être revenu à Venasco, envoya un gros détachement dans la vallée de Mayre, qui en ramena nombre d'ôtages. Un autre détachement descendit dans la vallée du Pô, & y mit tout à contribution jusqu'à Barges.

Etant de retour au pont de Servieres, je fis partir dix bataillons pour le Roussillon, où ils devoient être aux ordres du Comte de Fiennes. La campagne finit vers les derniers jours d'Octobre; & ayant séparé l'armée, je retournai à Grenoble, & de-là à la Cour.

Pendant cet été, les affaires en Flandre changerent totalement de face : au

commencement de la campagne, le Prince Eugene y avoit attaqué le Quesnoy. 1712.

Pendant ce siege, Mylord Bolingbroke étant venu en France, pour finir le Traité de paix, & ayant tout réglé, la Reine d'Angleterre envoya ordre au Duc d'Ormond, son Général, de cesser tout acte d'hostilité. Ainsi, après la prise du Quesnoy, il déclara au Prince Eugene les ordres qu'il avoit de la Reine, & qu'il alloit faire publier l'armistice. Le reste des Généraux, aussi bien que celui de l'Empereur, ne voulurent pas l'accepter : ainsi Ormond se retira avec ses troupes à Gand, & envoya, selon l'article préliminaire, quelques bataillons prendre possession de Dunkerque. De toutes les troupes étrangeres, payées par la Reine, il n'y eut que celles de Holstein qui le suivirent : le reste refusa de lui obéir.

Le Prince Eugene, pour montrer aux Alliés qu'il étoit en état de pousser les

conquêtes, malgré l'abandon des An-
1712. glois, s'avança à Landrecy, qu'il assiégea. Le Maréchal de Villars eut ordre de tâcher de secourir la place : l'opération n'étoit pas facile ; mais, heureusement, sur ce qu'il s'étoit approché de la Sambre, les ennemis en firent de même avec toutes leurs troupes, laissant seulement à Denain, sur l'Escaut, dix-huit bataillons & quelques escadrons, pour conserver ce poste nécessaire pour la sûreté de leurs convois; car tout leur venoit de Douay & de Tournay. Le Maréchal de Villars fit la nuit une contre-marche, & se porta diligemment sur l'Escaut, y fit jetter des ponts, passa cette riviere, & attaqua le corps campé à Denain, qu'il défit totalement. Le Prince Eugene venoit au secours ; mais l'affaire se trouva finie avant qu'il pût arriver. Il voulut, de désespoir, faire attaquer les ponts de l'Escaut, auprès de Denain : il y perdit plus de mille hommes, & cela très-

inutilement ; car, quand on lui auroit abandonné les ponts, il n'en auroit pas plus osé passer l'Escaut devant l'armée du Roi. Le Prince Eugene, malgré cet échec, vouloit continuer son siege ; mais les Députés des Etats généraux l'obligerent de le lever, & de se retirer à Mons. Le Maréchal de Villars prit Douay, & ensuite Bouchain & le Quesnoy ; ce qui détermina les Hollandois à ne plus refuser la paix que la France proposoit, & que la Reine d'Angleterre approuvoit. 1712.

Après être revenu à la Cour, j'eus ordre d'en repartir dès le mois de Novembre. Le Comte de Fiennes, ayant marché avec six mille hommes pour secourir Gironne, que les ennemis tenoient bloqué, les trouva si bien postés à la Côte-Rouge, & de plus si supérieurs en nombre, qu'il se crut trop heureux de pouvoir regagner le Roussillon sans échec. Sur cela, le Roi craignant que, faute de vivres, Gironne ne se perdît,

résolut de m'y envoyer avec une armée
1712. suffisante pour réussir. Je me rendis à Perpignan le 10 Décembre, après m'être arrêté quelques jours à Montpellier pour concerter avec M. de Basville les secours dont j'avois besoin pour mon expédition, & qu'il me fournit. Les troupes qui devoient composer mon armée, venant d'Allemagne, du Dauphiné & de Provence, ne purent arriver que le 23 & le 26. Je campai en front de bandiere au Boulou, avec trente-quatre bataillons, quarante-un escadrons & trente pieces de canon. La subsistance pour les hommes & pour les bêtes étoit très-difficile, attendu la saison & qu'il nous falloit traverser quinze mortelles lieues de pays ennemi & difficile. Nous avions rassemblé une espece de flotte qui devoit nous côtoyer, afin de nous fournir ce dont nous avions besoin; mais l'on n'est jamais sûr de rien, quand on dépend des vents.

Le 28 nous marchâmes du Boulou,

& paſsâmes les Pyrénées : nous allâmes camper à la Jonquieres, premier village de Catalogne. Le 29, nous marchâmes à Figuieres, où nous mîmes la droite & a gauche à Alfar : nous ſéjournâmes le 30, afin de faire venir de Roſes, du pain & de l'avoine. Le 31, nous paſsâmes la Fluvia, & nous campâmes à Armantera. 1712.

Le Comte de Staremberg, ayant appris que je venois au ſecours de Gironne, avoit fait marcher au blocus la plupart des troupes qui étoient en Catalogne, & s'y étoit rendu lui-même : il avoit trente-ſix bataillons & trente ſept eſcadrons.

Je remarchai le 2 Janvier d'Armantera, & allai camper à Vergès ſur le Ter, trois lieues du camp des ennemis, & quatre de Gironne. Dès le ſoir, je fis faire trois décharges de mon artillerie, afin de faire ſavoir mon arrivée au Marquis de Brancas qui y commandoit. Comme je ſavois que le poſte de la Côte-Rouge, qu'occupoient les ennemis, étoit 1713.

encore meilleur par la nature du terrein,
1713. que par les retranchemens qu'ils y avoient faits, je crus qu'il ne falloit pas songer à les attaquer par là, quoique ce fût le plus commode pour y arriver, étant le grand chemin qui va en deçà du Ter à Gironne : si l'on vouloit se rejetter sur la droite, l'on tomboit dans de grandes montagnes, où les ennemis auroient pu nous chicaner plus long-temps que nous n'aurions eu de vivres ; ainsi je me déterminai à marcher au secours de la place par l'autre côté du Ter. Comme il falloit pour cela avoir quatre jours de pain, attendu que le tour étoit grand à cause des montagnes, je résolus d'attendre mon biscuit, qui devoit venir débarquer à l'Escale ; & cependant je feignis de n'avoir d'autres vues que d'attaquer la Côte-Rouge.

En arrivant au camp de Vergés, je fis passer le Ter à un détachement de six cents chevaux, afin d'éloigner les Miclets & quelques troupes de cava-

lerie qui y paroiſſoient, & j'avançai pareillement du côté de l'armée ennemie un détachement pour avoir des nouvelles. 1713.

Le Comte de Staremberg ſe doutant bien que je prendrois le parti de paſſer le Ter, & craignant qu'en ce cas ſa retraite ne pût ſe faire ſans riſque, décampa à l'entrée de la nuit, & quittant la Côte-Rouge, repaſſa le pont Mayor, d'où, avant le jour, il prit le chemin d'Oſtalric, abandonnant quelques pieces de canon & des munitions de guerre & de bouche. Je ne fus informé que le matin aſſez tard de cette marche; j'envoyai auſſi-tôt M. de Cilly, Lieutenant Général, avec deux brigades d'infanterie & tous mes Dragons, pour occuper la Côte-Rouge & établir une communication avec Gironne: je m'étendis enſuite ſur une ligne depuis Vergés, en remontant le Ter, & reſtai en cette ſituation juſqu'à ce que j'euſſe totalement ravitaillé la place, où il ne reſtoit

plus aucune sorte de vivres; j'en chan-
1713. geai aussi la garnison, qui paroissoit plus morte que vive.

Nous travaillâmes tant, que le 21 Janvier l'approvisionnement de Gironne fut fini; après quoi je décampai de Vergés, & me retirai à Figuieres, où je laissai le Comte de Fiennes avec une vingtaine de bataillons & autant d'escadrons, afin de prendre des quartiers en Lampourdan. Je renvoyai le reste des troupes dans les différentes Provinces, d'où elles étoient venues, & puis je m'en retournai à la Cour, où j'arrivai le 5 Février 1713.

M. Voysin m'avoit proposé de raser Gironne après l'avoir secouru, sous prétexte d'épargner la dépense d'une garnison; mais en effet c'étoit pour ôter aux Espagnols une place de plus sur notre frontiere; je lui dis que je ne le pouvois exécuter sans un ordre exprès de la main du Roi. Quand j'en parlai à Sa Majesté, je vis qu'Elle le souhaitoit

ıſſi ; mais l'ordre que je demandois
ıi repugnoit, & je ne crus pas devoir 1713.
ı'expoſer à l'indignation de S. M. C.
ıns avoir mon excuſe en bonne forme ;
inſi l'on ne m'en parla plus.

A mon arrivée, je trouvai que
:s articles de paix étoient ſur le
oint d'être réglés, & que l'on cédoit
ı Duc de Savoie toutes les vallées au-
elà du Mont-Genevre, comme ſi elles
'étoient d'aucune valeur ; je les con-
oiſſois rrop bien pour ne pas me croire
bligé de repréſenter au Roi, qu'il ne
onvenoit pas d'abandonner un ſi grand
ı ſi bon pays, ſans tâcher au moins d'avoir
uelque eſpece d'équivalent. Je conſeillai
onc de demander la vallée de Barce-
onnette, qui nous étoit un grand
vantage pour la facilité de nos navettes
ur cette frontiere, & pour défendre
'entrée de la Provence & du Dauphiné.
Le Roi & les Miniſtres n'avoient nulle
envie de faire la propoſition, de crainte
que cela ne retardât la concluſion de

la paix ; mais enfin j'inſiſtai ſi fort qu'
1713. y conſentit. Le Duc de Savoie, qui, d
ſon côté, craignoit que s'il faiſoit
difficile, les autres Alliés ne ſignaſſe
ſans lui, & qui de plus ne connoiſſo
pas l'importance de ce qu'on lui dema
doit, ne fit aucune difficulté ; & de cet
maniere, la France, en perdant Exill
& Feneſtrelle, a gagné une vallée trè
abondante & compoſée de douze Com
munautés.

Enfin, le 11 Avril la paix fut ſign
à Utrecht, entre la France, l'Eſpagn
l'Angleterre, la Hollande, la Savoi
le Portugal & la Pruſſe ; Mais l'Emp
reur & l'Empire n'y entrerent pas. L
Cour de Vienne a toujours eu la co
tume de ne pas vouloir accéder au
différents traités en même temps q
les autres Couronnes, croyant par-
montrer la ſupériorité de ſa grandeur
de ſa puiſſance, quoique dans le fon
elle ne puiſſe jamais ſoutenir long-tem
ſeule la guerre.

Il n'y eut donc plus de guerre que 1713.
r le Rhin, où le Maréchal de Villars
ommanda à la place du Maréchal d'Har-
ourt, qui avoit eu une attaque d'apo-
lexie. D'abord il fit le siege de Landau,
: puis celui de Fribourg, sans que le
rince Eugene, qui étoit de beaucoup
férieur en nombre, & qui se tenoit
os & couvert derriere les lignes d'Etlin-
uen, donnât le moindre signe de vie.
'armée du Roi étoit de deux cents ba-
illons & de trois cents escadrons. Sur
1 fin de la campagne, les deux Géné-
aux eurent des conférences, & puis
e congrès se tint l'hiver à Rastat, où
1 paix fut signée.

J'avois cédé au mois de Mai mon
égiment d'infanterie à mon fils aîné,
fin qu'il pût servir la campagne avec
lus d'agrément; il en avoit déja
ait deux avec moi.

L'Angleterre & la Hollande avoient
fait un traité particulier pour l'évacuation
de la Catalogne, signé le 14 Mars 1713,

& les Plénipotentiaires de l'Empereur
1713. l'avoient enſuite ſigné. Il y étoit por
que les Alliés retireroient toutes leu
troupes de cette Province, & la reme
troient entre les mains du Roi d'E
pagne, Philippe V. En effet le Com
de Staremberg remit Tarragone & O
talric, & au mois de Décembre 171
s'embarqua à Barcelonne avec toutes ſ
troupes. Les peuples de cette ville, ma
gré les conſeils de Staremberg & d
Cardinal de Sala, leur Evêque, ne vou
lurent jamais ſe ſoumettre à S. M. C
à moins que préalablement on ne leu
promît de leur conſerver tous leurs priv
leges. Ils réſolurent donc de ſe défendre
& ordonnerent au Gouverneur de Ca
donne, qui étoit Catalan, de ne poin
livrer cette place aux Eſpagnols, malgr
l'ordre qu'en avoit donné Staremberg.

Par les termes du traité, Staremberg
étoit non-ſeulement obligé d'évacuer
mais auſſi de livrer à S. M. C. toute
les places de Catalogne, & de ne ſe

erver que Barcelone ou Tarragone
on choix, lesquelles même en s'em- 1713.
quant il devoit aussi livrer. A la
ité le sieur de Grimaldi, Lieutenant-
énéral Espagnol, ayant été envoyé vers
remberg, pour concerter l'exécution
traité, en fit une espece de nou-
au, dans lequel il omit le terme de
rer; ce qui servit de prétexte à Strem-
rg, pour ne pas obliger les Barce-
ois à ouvrir leurs portes, ainsi qu'il
uroit dû selon le traité signé en
ollande.

A mesure que les Impériaux se reti-
ient, le Duc de Popoly s'avança en
atalogne, & fit sommer Barcelone
se soumettre; mais les habitans ne
oulant rien écouter, l'armée de S. M. C.
vança auprès de la ville pour la blo-
uer, en attendant que l'on pût avoir
ttirail nécessaire pour le siege. L'Es-
gne en étoit dépourvue; ainsi le Roi
rdonna qu'on fournît à S. M. C. de
os places & magasins tout ce qu'Elle

demanderoit, & envoya le sieur Ducasse, 1713. Lieutenant Général de Marine, avec deux vaisseaux de ligne pour commander la flotte Espagnole, destinée pour bloquer Barcelone par mer.

Au commencement de cette année 1714. mourut la Reine d'Espagne ; sur quoi le Roi résolut de m'envoyer à Madrid, sous prétexte d'un compliment, mais en effet pour déterminer cette Cour à ne plus différer de signer la paix avec la Hollande. Il s'agissoit d'une Principauté en Flandre, que le Roi d'Espagne vouloit absolument donner à la Princesse des Ursins. Les Anglois & les Hollandois, que cela ne regardoit pas, y avoient consenti ; mais l'Empereur, à qui la souveraineté des Pays-Bas étoit cédée, ne voulut jamais en entendre parler. Toutefois les Hollandois, qui se trouvoient alors maîtres de la Flandre, offroient de la mettre en possession de cette petite Principauté ; mais cela ne satisfit pas le Roi d'Espagne

i vouloit que, par le traité de paix, s'engageaſſent à l'y maintenir; ce que 1714.
Etats Généraux refuſerent : ſur quoi M. C. donna ordre à ſes Plénipotentiaires de ne pas ſigner la paix avec x, qu'à cette condition. Les Hollandois mmerent le Roi de la parole qu'il ir avoit donnée : ſavoir; que le Roi petit fils feroit la paix avec eux aux nditions déjà réglées, dont la garan- de la Principauté pour la Princeſſe s Urſins n'avoit jamais été un article. oilà donc le principal motif de mon yage à Madrid. J'avois de plus ordre, cas que le Roi d'Eſpagne ſignât la ix, de concerter avec lui les moyens réduire Barcelone, & d'offrir une mée Françoiſe, à condition toutefois l'elle ſeroit commandée par un Général Roi.

Avant que de me faire partir, on gea à propos d'envoyer un courier en ſpagne. La ſurpriſe fut grande, quand ar le retour on apprit que S. M. C.

prioit ſon grand-pere de ne me poi
1714. envoyer à Madrid, mais de me fai
aller en droiture à l'armée devant Barc
lone ; cette expédition lui étant pl
néceſſaire qu'un compliment de cond
léance. Les Ambaſſadeurs de Hollanc
firent en même temps de très-viv
plaintes, ſur ce que S. M. C. les jouoi
& inſiſterent toujours ſur les engag
mens que le Roi avoit pris avec eu
ſur quoi, non-ſeulement le Roi m'o
donna de ne point partir, mais écriv
au Roi d'Eſpagne, qu'il ne donneroit,
troupes, ni vaiſſeaux, ni aucuns ſecou
pour le ſiege de Barcelone, juſqu'à
qu'il eût ſigné la paix avec la Holland

Trois mois s'écoulerent ſans répon
de Madrid. Orry qui gouvernoit l'E
pagne ſous la Princeſſe des Urſins, al
au camp devant Barcelone, afin c
voir s'il étoit poſſible de faire ce ſieg
ſans le ſecours de la France, & e
même temps le Cardinal Deljudicé fu
envoyé à Paris, pour veiller à tout c

i ſe paſſeroit, & tâcher d'empêcher
Roi de prendre des meſures con- 1714.
res aux vues de S. M. C. Mais enfin
ry n'ayant point trouvé praticable de
ſſir ſans les ſecours de la France,
Roi d'Eſpagne, au mois de Juin,
ivit par un courier au Roi, pour con-
tir à tout ce qu'il voudroit, & lui
oya les ordres néceſſaires pour les
nipotentiaires Eſpagnols à Utrecht :
preſſa en même temps le Roi de
faire partir au plutôt; ainſi j'eus
re de me rendre à Barcelone, &
fit mettre en marche les troupes
nçoiſes deſtinées pour cette expé-
on,

Je partis donc le 22 Juin, & en
ant à Narbonne, je reçus un courier
S. M. C. avec la patente de Géné-
ſſime, & une inſtruction ſur la ma-
re dont je devois me conduire à
gard des Barcelonois; il y étoit mar-
é, qu'en cas qu'ils demandaſſent à
ituler avant l'ouverture de la tran-

chée, je ne m'engageaſſe qu'à de bo
1714. offices de ma part, auprès de leur Princ
pour avoir la vie ſauve ; mais ſi u
fois j'avois commencé les travaux & l
batteries, il m'étoit abſolument défenc
de les recevoir autrement qu'à diſcrétio
Cet ordre me parut ſi extraordinair
ſi peu chrétien, & ſi contraire même a
intérêts de S. M. C. que je dépêch
ſur le champ au Roi, ſon grand-per
pour ſavoir ſes intentions ; j'en eus po
réponſe, la liberté de faire ce que
jugerois à propos. J'écrivis auſſi à M
drid, pour repréſenter mes raiſons ; m
tout ce que je pus en obtenir, fut
promettre mes bons offices après l'o
verture de la tranchée, & le canon
batterie. Je ne fus nullement ſurpris
ces ſentimens de la Cour de Madric
car depuis l'avénement du Roi Philippe
à la couronne, elle avoit toujours ſui
des maximes de hauteur, & par-là s'étc
ſouvent trouvée à deux doigts du pr
cipice, par les mécontentemens qu
ce

ela cauſoit : jamais les Miniſtres ne
arloient que de la grandeur de ce Mo- 1714.
arque, de la juſtice de ſa cauſe & de
indignité de ceux qui oſoient l'attaquer :
ous ceux qui s'étoient révoltés devoient
re paſſés au fil de l'épée ; tous ceux
ui ne prenoient pas parti contre ſon
ompétiteur, devoient être traités en
nemis, & ceux qui l'aſſiſtoient, n'é-
ient cenſés que d'avoir fait leur devoir,
ns que S. M. C. leur en dût tenir le
oindre compte. Si les Miniſtres & les
énéraux du Roi d'Eſpagne avoient tenu
n langage plus moderé, ainſi qu'il
mbloit que la prudence le demandât,
rcelone auroit capitulé d'abord après
départ des Impériaux ; mais comme
adrid & le Duc de Popoly ne par-
ient publiquement que de ſac & de
rde, les peuples devinrent furieux &
eſeſpérés : à la vérité Popoly avoit
ne haine perſonnelle & bien fondée
ntre les Barcelonois, à cauſe des
ſultes qu'ils avoient faites à ſa femme,

lorſque l'Archiduc prit la ville en 1705.

1714. J'arrivai au camp devant Barcelone le 7 Juillet : le Duc de Popoly me remit le commandement, & partit trois jours après pour s'en retourner à Madrid.

Orry étoit à l'armée, & c'étoit à ma priere que le Roi avoit exigé de S. M. C. qu'il y ſeroit : incertain ſi les états, qu'on m'avoit envoyés des préparatifs immenſes pour le ſiege, étoient conformes à la vérité, je voulois qu'Orry y fût préſent, ſachant bien que le tenant auprès de moi, il n'omettroit rien pour me faire fournir ce dont je pourrois avoir beſoin. Mais après avoir reconnu que nous avions de tout en abondance & qu'il n'y avoit uniquement que l'argent qui pourroit nous manquer, en cas d'un long ſiege, je conſentis au départ d'Orry pour Madrid, d'autant qu'il n'y avoit que lui en Eſpagne qui pût trouver les fonds néceſſaires.

Quelques jours avant de partir, i

n'avoit proposé de rester au service du oi d'Espagne, après la prise de Barelone : il m'assûroit que S. M. C. ıe donneroit le commandement généıl de toutes ses armées ; que je serois e plus son Vicaire-général dans la Couınne d'Arragon, & que j'aurois des ›poinemens & pensions convenables. : rejettai absolument la proposition ; ' parce qu'étant devenu François, & fficier de la Couronne, il ne me conınoit pas d'admettre une telle pensée ; ' je regardois tout établissement en pagne, comme chose fort en l'air, sujet continuellement aux capri:es une Cour de tout temps orageuse. Il laissa pas que de me presser encore, me dit que la proposition en seroit te au Roi par S. M. C. sans me comettre en rien. Je le refusai net, l'assûnt qu'après les obligations que j'avois Roi son grand-pere, je ne le quitrois jamais, à moins qu'il ne me ıassât de son service. 1714.

1714. L'armée étoit composée de cinquante bataillons François & de vingt Espagnols, & de cinquante-un escadrons : nous avions de plus quinze bataillons en Lampourdan ou à Girone, & huit escadrons pour contenir le pays ; environ la valeur de quinze autres bataillons & de trente escadrons, répandus du côté de Tarragone, d'Ygualada & de la plaine de Vic, pour contenir les Miquelets.

La garnison de Barcelone étoit de seize mille hommes partagés en plusieurs régimens, tant d'étrangers que de Miquelets, & de la Députation.

Je trouvai dans notre parc d'artillerie quatre-vingt-sept pieces de gros canon dont vingt de trente-six & trente-trois mortiers : plus de quinze cens milliers de poudre, & tout en profusion de ce que l'on peut imaginer pour un siege ; ainsi il ne fut plus question que de voir par où nous attaquerions la place Le côté du Montjouy auroit été

ès-difficile, par rapport au canon que
s ennemis auroient pu établir à mi- 1714.
ôte, pour enfiler nos tranchées, & les
attre à revers, outre que, par-là, le
lacis de la ville cachoit les baſtions,
: que le foſſé y eſt très-profond.

Le front, qui regardoit les Capucins,
oit non-ſeulement de cinq baſtions,
ais faiſoit encore des angles rentrans;
: nous aurions eu de la peine à avan-
r ſous un ſi gros feu.

Je me déterminai donc au côté de
Marine, qui regarde le Beſos, at-
ndu que le front n'étoit que de trois
ſtions, dont les courtines élevées don-
oient beaucoup de priſe au canon, &
ne le foſſé n'avoit que ſix pieds de
ofondeur. Les approches en étoient
aucoup plus faciles, par rapport à de
tites buttes, derriere leſquelles l'on
ouvoit mettre pluſieurs bataillons à
uvert : de plus, notre parc d'artillerie
trouvoit tout à portée; au lieu que,
r-tout ailleurs, il nous auroit fallu

un temps infini, pour en transporter
1714. tout l'attirail. A la vérité, le terrein étoit fort bas, &, en cas de pluie, il y auroit eu force boue; mais la saison faisoit espérer un temps sec.

Le 12 Juillet, nous fîmes l'ouverture de la tranchée, avec dix bataillons, dix compagnies de Grenadiers d'augmentation, & trois cents chevaux. La nuit étoit si courte, qu'on ne put étendre la parallele aussi loin qu'on avoit résolu, de maniere que la gauche ne put être appuyée à la mer, selon ce qu'on avoit projetté.

Le lendemain, à une heure après midi, les Rebelles firent de ce côté-là une sortie de quatre mille hommes de pied, & de trois cents chevaux. Leur Cavalerie coula le long de la mer, jusqu'en arriere de notre parallele, & tua quelques Travailleurs : leur Infanterie s'avança aussi jusques sur le boyau; mais nos Grenadiers & nos Piquets y étant accourus, les repousserent vivement. Nos

trois cents chevaux s'avancerent en même temps à toutes jambes, chargerent les ennemis, leur tuerent soixante Cavaliers sur la place, prirent un Lieutenant-Colonel, & les poursuivirent jusqu'aux palissades du chemin couvert. Environ six mille Rebelles sortirent en même temps du chemin couvert, & marcherent en bataille à notre parallele; mais nos dix bataillons s'étant ébranlés de derriere le rideau, les obligerent, dans l'instant, de rentrer dans la place, avec très-grosse perte de leur côté. Nous n'eûmes dans cette action, qui fut longue & vive, qu'une cinquantaine de Soldats tués ou blessés. Le mauvais succès de cette sortie rebuta la garnison, qui n'en fit plus de considérable le reste du siege. 1714.

J'avois oublié de dire, que le 8 nous vîmes au large une flotte de cinquante voiles; sur quoi le sieur de Bellefontaine, Lieutenant Général, qui, depuis la maladie du sieur Ducasse, comman-

doit notre armée navale, mit à la voile
1714. pour aller à sa rencontre. La nuit survint avant qu'il pût la joindre; & le lendemain, cette flotte tâcha de percer dans Barcelone. Le sieur de Bellefontaine prit une vingtaine de bâtimens, & une frégate; mais trente bâtimens, & trois frégates entrerent dans le port: ils étoient chargés de vivres, & venoient de Mayorque.

Le 25 Juillet, nos batteries commencerent à faire feu: il y avoit quatre-vingt pieces de canon; elles tirerent sur les bastions de Porteneuve, de Sainte-Claire & du Levant. Le 30, on fit le logement du chemin couvert avec fort peu de perte, attendu que les tranchées n'en étoient qu'à dix toises des angles saillans, & qu'il n'y avoit dedans aucunes traverses. Le lendemain, les ennemis voulurent essayer d'en rechasser nos troupes; mais ils furent repoussés avec perte.

Le Marquis Delpoal, homme de con-

lition, Catalan, qui se trouvoit dans
es montagnes, à la tête des Miquelets, 1714.
résolut de tenter le secours de la place.
Pour cet effet, il assembla, du côté du
Haut-Lauzanes, neuf à dix mille hom-
nes. Je me contentai de renforcer les
ieurs de Bracamonté, de Montemar
& de Gonzales, qui se tenoient dans
a plaine de Vic, avec ordre, dès qu'ils
y trouveroient jour, d'attaquer les Re-
belles.

Le 12 Août, y ayant breche au bas-
tion de Sainte-Claire, & la mine sous
l'angle flanqué du bastion de Porte-
neuve étant prête, je fis attaquer les
deux susdits bastions. Nos gens y en-
trerent d'abord sans résistance, & tra-
vaillerent au logement; mais, au bout
d'une demi-heure, les ennemis y re-
vinrent, & nous en chasserent. Nous
n'y eûmes pourtant qu'environ cent cin-
quante hommes de tués, ou de blessés.

Le 13, à huit heures du soir, je fis
attaquer le bastion de Sainte-Claire;

nos gens y entrerent, & s'y logerent
1714. quoiqu'avec beaucoup de perte & d
peine, à cauſe de la ſupériorité du rem
part intérieur qui en fermoit la gorge
Le lendemain, à midi, après que l
tranchée eut été relevée, les aſſiégés re
ſortirent, & rechaſſerent nos troupe
du baſtion : nous eûmes dans cette affair
près de mille hommes tués ou bleſſés.

La vigoureuſe réſiſtance des ennemi
me détermina à ne plus haſarder d
pareilles attaques ; mais auſſi il étoit dif
ficile de ſavoir comment on pourroi
autrement ſe rendre maître de la place
Nos Ingénieurs, qui ne ſavoient que le
regles ordinaires de l'art, ne voyoien
plus qu'un étang, &, pour toute reſ
ſource, me propoſerent de donner u
aſſaut général à une breche de trent
toiſes, qu'il y avoit à la Courtine, entr
Porteneuve & Sainte-Claire. On voyoi
bien que la tête devoit avoir tourné à
quiconque pouvoit faire une pareille pro
poſition ; car les flancs étoient dans leu

entier, la breche minée, & de plus il y avoit derriere un très-bon retranchement, outre deux coupures sur le rempart, aux deux côtés de la breche. Enfin, après m'être bien promené, & y avoir bien pensé, je me déterminai à ouvrir tellement le front de l'attaque, que l'on put, pour ainsi dire, y entrer en bataille. Ainsi, sans m'exposer à de nouveaux échecs, j'allois sûrement en besogne : j'avançai donc quelques batteries, & m'armai de patience contre tous les discours des Officiers de l'armée, qui s'ennuyoient fort de la longueur du siege. 1714.

Pendant ce temps, j'avois ordonné au sieur de Bracamonté de ravitailler le château de Bergues, qui, faute de vivres, étoit sur le point de tomber entre les mains des Rebelles. Il marcha pour cet effet avec six cents hommes de pied & cinq cents chevaux, & introduisit son convoi. Delpoal avoit résolu de l'attaquer à son retour, & s'étoit posté à un

défilé avec trois mille hommes. Braca-
1714. monté l'attaqua, le battit, & lui en tua trois cents sur la place. Deux autres corps de Rebelles voulurent encore lui boucher le retour ; mais il les défit pareillement, & leur tua aussi beaucoup de monde.

Delpoal ayant, après cela, rassemblé jusqu'à douze mille hommes, descendit des grandes montagnes jusqu'à Olsa, à six lieues de notre camp. Je crus qu'il convenoit de ne pas laisser grossir la pelote davantage, ni de les laisser approcher de nous. Pour cet effet, je détachai le Marquis d'Arpajon, Maréchal de camp, avec quatre bataillons François, & deux cents chevaux, pour aller joindre, près de Martorel, le Marquis de Thouy, Capitaine Général, qui pouvoit avoir environ douze cents hommes. Montemart & Gonsales devoient marcher de leur côté, & attaquer tous en même temps le corps des Rebelles. Ceux-ci, enhardis par leur nombre, des-

endirent plus avant dans la plaine, & intrent à Teraſſa & Sabadelle, puis à 1714.
amanat : nos détachemens s'y porterent. Le Comte de Montemart y arriva le remier avec neuf cents hommes de ied & cinq cents chevaux, attaqua Delpoal, le battit, & le pourſuivit juſu'aux grandes montagnes, où tous les Miquelets & Soumettans ſe jetterent, t enſuite retournerent chez eux. Thouy t Gonſales trouverent auſſi de leur ôté quelques gros de Rebelles, qu'ils éfirent. Nous n'y eûmes pas vingt hommes de tués ou bleſſés : il en coûta ux Rebelles près de mille hommes de ués ou pris.

Le ſieur de Moragas, Maréchal de amp de l'Archiduc, étoit venu en même temps du côté de la plaine de Vic, avec trois mille Miquelets; mais Bracamonté l'obligea de ſe retirer avec précipitation. Le Marquis Delpoal tâcha le raſſembler encore du monde; mais es Soumettans ne voulurent pas s'aven-

turer ; ainſi il ne put avoir qu'enviro
1714. trois mille Miquelets. Le Comte d
Montemart courut ſus avec ſa vivacit
ordinaire, le joignit auprès de Mon
ſerat, l'attaqua dans le plus haut de
montagnes eſcarpées, le mit totale
ment en déroute, lui tua cent cinquant
hommes ſur la place, & en prit ſoixante
que l'on fit pendre ſur le champ. De
poal reparut encore peu de jours après
& entra par ſurpriſe dans la ville d
Mareſſa. Un petit bataillon Eſpagnol
qui y étoit, ſe retira dans le réduit
où il ſe défendit à merveille : toutefo
il auroit été pris, ſi le Comte de Mo
temart n'y fût accouru. Les Rebelles
dont il étoit la terreur, ſe retirere
avec précipitation, abandonnant leu
bleſſés & leurs proviſions.

Comme nos breches avançoient for
& que je comptois qu'elles ſeroient da
peu de jours en état de pouvoir donn
l'aſſaut général, je crus devoir céder a
inſtances de tous les Officiers Généraux

qui me preſſoient de faire ſommer la place. Naturellement une telle démarche ne répugnoit : toutefois, pour n'avoir point à me reprocher l'effuſion de ſang, j'ordonnai, le 5 de Septembre, au Lieutenant Général de tranchée, de faire dire à ceux de la ville, qu'ils euſſent à m'envoyer des Députés. Deux heures après qu'il leur eut ſignifié mon Meſſage, un Officier parut ſur une breche, pour demander ſi les Députés devoient être Militaires, ou des Habitans de la ville : on lui répondit que cela nous étoit égal, pourvu que ce fuſſent gens en qui ils euſſent confiance ; ſur quoi l'Officier dit que M. de Villaroel, qui étoit Général des Barcelonois, n'avoit pas le pouvoir de donner réponſe ſur pareille matiere, & qu'on alloit aſſembler les Conſeils pour délibérer. 1714.

Le 6 Septembre, un Officier ennemi demanda à parler au Général de la tranchée. M. d'Asfeld, Lieutenant Général, s'avança à la tête des Sappes ; alors

cet Officier lut à haute voix un papier
1714. qu'il tenoit à la main, dont le contenu étoit, que les trois Corps souverains de Barcelone, s'étant assemblés en conseil, avoient résolu de ne faire, ni écouter aucune proposition pour rendre la place. Ensuite l'Officier dit à M. d'Asfeld *Vostra Excellentia quiero algo mas* Votre Excellence souhaite-t-elle quelque chose de plus? M. d'Asfeld ne daigna pas répondre, & fit dans l'instant recommencer notre Artillerie.

L'obstination de ces peuples étoit d'autant plus surprenante, qu'il y avoit sept breches au corps de la place; qu'il n'y avoit nulle possibilité de secours, & que même ils n'avoient plus de vivres. Ils voulurent faire sortir les femmes; mais je défendis qu'on les laissât approcher, & j'ordonnai même qu'on tirât dessus.

Le Roi d'Espagne, qui venoit de conclure son mariage avec la Princesse de Parme, me donna ordre de faire part

ıcontinent huit gros vaiſſeaux, pour
ller à Genes chercher la nouvelle Reine. 1714.
e ne jugeai pas à propos de le faire,
'autant que je ſavois qu'il y avoit à
Mayorque quatante bâtimens chargés de
ɔutes ſortes de proviſions, prêts à mettre
la voile, pour tâcher d'entrer dans
arcelone. Ainſi je différai le départ de
ette eſcadre, juſqu'après la priſe de la
lace.

Enfin, toutes les breches étant très-
aticables, & toutes les diſpoſitions
ant été faites pour l'aſſaut général, les
oupes deſtinées pour les différentes at-
ques partirent du camp le 10 Septem-
e, après la nuit fermée, & ſe place-
nt en colonnes aux débouchés qu'on
ur avoit marqués dans la tranchée : celles
ui devoient être pour la réſerve, occu-
erent le terrein qui leur étoit aſſigné à
queue.

M. de Dillon, qui étoit Lieutenant
énéral de tranchée, commandoit la
roite de l'attaque ; & M. de Cilly, qui

1714. le devoit relever le lendemain, fut charg
de la gauche.

Le 11, à la pointe du jour, le sign
fut donné par une décharge de dix pi
ces de canon, & de vingt mortier
toutes les troupes débouchèrent da
l'instant, & monterent à l'assaut : to
fut emporté avec peu de résistance, hc
au bastion du Levant, où les Rebell
tinrent ferme, jusqu'à ce que M.
Cilly les eût fait attaquer par la gorg
Tout ce qui se trouva dans les trois b
tions fut égorgé : les retranchemens, c
tenoient depuis le bastion de Porte-neu
jusqu'à la Courtine, entre le bastion
Midi & celui du Levant, furent en
portés avec la même rapidité ; après qu
l'on s'étendit dans les Eglises, maiso
& places voisines, afin de pouvoir e
suite se porter avec quelque ordre da
le reste de la ville.

Les Chefs des Rebelles ayant, sur
bruit de l'attaque, rassemblé toute
garnison, vinrent pour attaquer not

uche ; mais ils la trouverent ſi bien
oſtée, qu'ils ſe contenterent d'y laiſſer 1714.
uelques troupes, pour ſe maintenir au-
ès du Palais, & ſe porterent avec le
os, du côté du baſtion de Saint-Pierre.
os gens s'en étoient emparés, mais
oient négligé d'occuper le Couvent des
eligieuſes de S. Pierre, qui dominoit
ut le rempart de ce côté-là ; de ma-
ere que les ennemis s'en étant ſaiſis,
; firent de-là un ſi gros feu ſur ceux
ii étoient ſur le rempatt, & à la gorge
i baſtion, qu'il fallut l'abandonner. Les
ebelles s'y avancerent, & tournerent
canon : on remarcha à eux, on les
chaſſa pluſieurs fois ; mais le Couvent
npêchoit que nos gens ne puſſent s'y
aintenir, & il falloit auſſi-tôt en reve-
r. Quoique j'euſſe défendu qu'on n'en-
eprît rien de plus de ce côté-là, je ne
is de long-temps retenir l'ardeur in-
ſcrete de quelques Officiers Généraux.
. la fin, j'y allai moi-même, & me
ſtreignis à garder par ma droite le

1714. baſtion de Porte-neuve, en attendan
que je fiſſe attaquer de nouveau le reſt
de la ville.

Le feu, durant tout ce temps, fu
continuel & terrible, juſqu'à trois heure
après midi que les ennemis rappellerent
Ils m'envoyerent trois Députés pour capi
tuler. Je leur répondis qu'il n'étoit plu
temps ; que nous étions dans la vill
maîtres de tout paſſer au fil de l'épée
& qu'ainſi je n'écouterois point d'autre
propoſitions de leur part que celles de ſ
ſoumettre à la diſcrétion de S. M. C
& d'implorer ſa clémence. Ils voulurer
d'abord parler d'un ton fier ; mais voyan
que cela ne leur réuſſiſſoit pas, ils vou
lurent m'engager à traiter avec eux, e
me propoſant la reddition de l'Iſle d
Majorque, à condition qu'on conſerve
roit aux uns & aux autres leurs privi
léges. Je n'écoutai pas plus cette propo
ſition que les autres ; & enfin les ayan
renvoyés à la ville pour y faire connoîtr
mes intentions, ils revinrent le lende

ain matin, & ſe ſoumirent à tout ce
u'il me plut d'ordonner. Je leur promis 1714.
lors la vie, & même qu'il n'y auroit
ucun pillage; ce que je faiſois pour con-
rver au Roi d'Eſpagne une ville floriſ-
nte & riche, dont il pouvoit, par ce
oyen, tirer de grands ſecours dans la
uite.

Je ne voulus pas ce jour-là faire occu-
r par nos troupes le reſte de la ville,
crainte que la nuit arrivant avant que
uſſe pu tout arranger, le déſordre &
pillage ne s'enſuiviſſent: je jugeai donc
propos de cacher à tout le monde ce
e je venois de conclure avec les Dépu-
, & je feignis de vouloir tout diſpoſer
ur l'attaque générale le lendemain. Je
dire aux Rebelles de bien garder leurs
rricades & retranchemens: toutefois
ſoir je fis prendre poſſeſſion du Mont-
uy. Le 13 au matin les Rebelles ſe reti-
rent de tous leurs poſtes; & nos trou-
s ayant battu la générale, marcherent

au travers des rues aux quartiers qui leu
1714. furent assignés, avec un tel ordre, qu
pas un Soldat ne s'écarta des rangs. Le
habitans étoient dans leurs maisons, leur
boutiques & les rues, à voir passer no
troupes comme dans un temps de paix
chose peut-être incroyable qu'un si gran
calme succédât dans l'instant à un si gran
trouble ; chose encore plus merveilleus
qu'une ville prise d'assaut ne fut pas pil
lée : l'on ne peut l'attribuer qu'à Dieu
car tout le pouvoir des hommes n'auro
jamais pu contenir le Soldat.

Cette action n'auroit pas coûté deu
cents hommes, sans les manœuvres qu
l'on fit mal-à-propos du côté du bastio
de S. Pierre. Nous eûmes près de deu
mille hommes de tués ou de blessés
la perte des Rebelles ne monta pas à plu
de six cents hommes ce jour-là.

Messieurs de Dillon & de Cilly firen
tout ce qu'on peut attendre d'Officie
de courage & de tête ; & il faut rendi

te juſtice à toutes les troupes en géné- 1714.
l, qu'elles s'y comporterent avec beau-
up de valeur.

Nous eûmes durant ce ſiege dix mille
mmes de tués ou de bleſſés : les habi-
ts en eurent environ ſix mille.

Dès que Barcelone fut pris, je fis
rcher le Comte de Montemar à Car-
nne avec quelques bataillons pour
ndre poſſeſſion de cette place, en
tu de l'ordre que j'en fis donner à la
putation : le Gouverneur ouvrit ſes
tes, à condition que ceux qui vou-
ient reſter dans le pays auroient leur
don, & que ceux qui voudroient ſe
rer ailleurs avec leurs effets en au-
ent la permiſſion. Le Marquis Del-
l, & pluſieurs autres, s'y étoient
és exprès, afin de jouir de la capitu-
on. La Cour de Madrid ne fut pas
tente de ce que je venois d'accorder
eux qui étoient dans Cardonne ; mais
rus que, vu la bonté de la place

dans un pays de difficile abord, & vu l
1714. saiſon avancée, il convenoit mieux a
ſervice de S. M. C. de ſoumettre au plu
tôt toute la Catalogne.

Dès que j'eus déſarmé tous les habi
tans de Barcelone, j'abolis par un décre
la Députation & toute l'ancienne form
de Gouvernement; j'en établis un nou
veau ſous le nom d'Adminiſtration &
de Junte, ordonnant que la police
feroit à l'avenir ſelon les Loix de Caſtill
Le Roi d'Eſpagne auroit ſouhaité qu
j'euſſe reſté quelque temps en Cat
logne, afin de remettre toutes choſ
en bon ordre; mais une pareille com
miſſion ne pouvoit me convenir: outr
que ma ſanté étoit très-mauvaiſe, aya
eu ſouvent des accès de fievre, & ava
& pendant le ſiege de Barcelone, j'éto
de plus ſi épuiſé par les fatigues, qu
je n'avois plus la force de rien faire. J
ſuppliai donc le Roi d'Eſpagne de nom
mer un Commandant général de la Pri
cipauté

ipauté, & le choix tomba ſur le Prince
e Tzerclas, qui commandoit alors en 1714.
Arragon.

Je fis publier un ban, ſur peine de
ort, pour que tous les peuples de
Catalogne euſſent à remettre leurs armes,
l'exception des Gentilshommes à qui
: permettois d'en garder un certain
ombre chez eux. Je donnai en même
emps de ſi bons ordres aux Comman-
ans des différens quartiers, que la
ioſe s'exécuta auſſi exactement qu'il
oit poſſible, du moins perſonne n'oſa
1 garder chez ſoi ; & s'ils ne les re-
ettoient pas, ils avoient grand ſoin de
s cacher dans quelques cavernes.

Croyant qu'il étoit néceſſaire de faire
n exemple des principaux boute-feux
es Barcelonois, afin d'intimider ceux
ui oſeroient penſer à exciter de nou-
eaux troubles, j'en envoyai vingt au
hâteau d'Alicante, pour être enfermés
oute leur vie : je fis auſſi embarquer
our Gênes l'Evêque d'Albaraſin, &

deux cents Prêtres ou Religieux, avec
1714. défense à eux, sous peine de la vie, de jamais remettre le pied dans les terres de la domination de S. M. C.

Je renvoyai dans leurs habitations ordinaires tout le gros des Bas-Officiers & Soldats Catalans de la garnison, leur ayant auparavant fait prêter serment de fidélité. A l'égard des Castillans, Arragonois & Valenciens qui se trouvoient parmi eux, j'écrivis à S. M. C. de vouloir bien les renvoyer aussi chez eux, ou les faire passer à Ceuta, pour y servir contre les Maures.

Après avoir réglé les quartiers d'hiver, & fait partir vingt bataillons François pour retourner dans le Royaume, je remis le commandement de l'armée & du pays au Chevalier d'Asfeld, en attendant l'arrivée de Tzerclas : je partis ensuite pour Madrid, passant par le Royaume de Valence, où j'étois bien aise de me faire rendre compte des terres que j'y avois.

J'arrivai à Madrid le 28 Octobre, & e repartis le 4 Novembre pour m'en re- 1714.
ourner en France. Sur mon chemin, à eize lieues de Madrid, le Roi d'Eſpagne n'envoya Orry, pour conférer avec moi ur l'expédition de Majorque, que ce Prince vouloit abſolument entreprendre. e Roi, à qui il en avoit écrit, s'en renettoit entiérement à ma déciſion, tant ur le projet que ſur le temps de l'exéution, & ſur le nombre de troupes néeſſaires. Orry me preſſa d'y aller moiême; mais ne le pouvant, à cauſe de na ſanté, je nommai à ma place le Chevalier d'Asfeld, dont je connoiſſois la capacité. Je réglai donc tout avec Orry, & uis je continuai mon voyage. D'Asfeld onduiſit l'affaire à merveille; & dès u'il eut débarqué dans l'Iſle de Majorque, Palma & tout le pays ſe ſoumit.

Après mon retour d'Eſpagne, je repris a conduite des affaires du Roi Jacques, ont je m'étois mêlé depuis 1708, &

dont le siege de Barcelone m'avoit dé-
1714. tenu pendant six mois ; mais pour les mieux faire comprendre, il est nécessaire de reprendre les choses de plus loin, n'ayant pas voulu jusqu'à présent interrompre la suite de ce qui regardoit les opérations militaires.

A la fin de 1710, l'Abbé (*a*) Gautier, dont la Cour de France se servoit pour traiter en secret de la paix avec l'Angleterre, vint me trouver à Saint-Germain de la part du Comte d'Oxford, nouvellement fait Grand-Trésorier. Le Marquis de Torcy me l'envoya, & me marqua que je pouvois prendre confiance en lui. En effet, il me dit qu'il avoit ordre de me parler sur les affaires du Roi Jacques, & de concerter avec moi les moyens de parvenir à son rétablissement ; mais qu'avant d'entrer en matiere, il avoit ordre d'exiger promesse, 1.° que personne à Saint-Germain n'en

(*a*) J'ai parlé ci-devant de l'Abbé Gautier.

auroit connoissance, pas même la Reine; 2.° que la Reine Anne jouiroit tranquillement de la Couronne sa vie durant, moyennant qu'elle en assurât la possession à son frere après sa mort; 3.° que l'on donneroit les assurances suffisantes pour la conservation de la Religion Anglicane & des Libertés du Royaume. A tout cela il est facile de croire que je consentis volontiers, & je le lui fis confirmer par le Roi Jacques, à qui je le menai pour cet effet. Après ces préliminaires, nous entrâmes dans le détail des moyens de parvenir au but: mais l'Abbé ne put, pour cette premiere fois, entrer dans un grand détail, attendu que le Trésorier ne lui avoit pas encore bien expliqué ses intentions; & que même préalablement à tout il falloit que la paix fût conclue, sans quoi le ministere présent n'oseroit entamer une matiere si délicate à ménager. Quoiqu'il me parût que l'un n'empêchoit pas l'autre, néanmoins pour faire voir que nous ne vou- 1714.

lions rien omettre, pour montrer notre
1714. bonne foi, nous écrivîmes à tous les Jacobites de se joindre à la Cour ; ce qui ne contribua pas peu à rendre le parti de la Reine si supérieur dans la Chambre-Basse, que tout s'y passa selon ses desirs.

Gautier me dit, avant de s'en retourner à Londres, que le Comte d'Oxford lui ordonnoit de m'assurer, que pendant cet été on enverroit le projet, & que, si je n'étois pas à la Cour, on me le feroit tenir à l'armée, attendu que l'on ne vouloit se fier qu'à moi. Pour qu'on pût répondre au projet, sans perte de temps nous convînmes que le Roi Jacques, sous prétexte de faire le tour de la France se trouveroit au commencement d'Août en Dauphiné où je devois commander l'armée, & y demeureroit avec moi le plus qu'il pourroit. En effet, ce Prince y vint ; mais je ne reçus point les papiers en question, & jusqu'à l'hiver je n'en entendis plus parler ; Gautier seulement m'écrivit qu'il arriveroit bientôt avec des instructions satisfaisantes.

Gautier revenu en France, je crus qu'il me parleroit plus clair ; mais il me dit seulement qu'il falloit encore avoir patience jusqu'à ce que l'on pût conclure totalement la paix ; que le moindre vent des bonnes intentions de la Reine Anne pour son frere donneroit matiere aux Whigs de s'écrier hautement contre la Cour, & pourroit non-seulement détruire l'ouvrage nécessaire de la paix, mais encore causer peut-être un bouleversement dans le Ministere & dans l'Etat : que de plus, il falloit s'assûrer de l'armée, ce qui ne se pouvoit, que lorsque, la paix signée, on procéderoit à la réforme, & qu'alors il auroit attention à ne conserver que les Officiers dont il seroit sûr. 1714.

Jusques-là ce raisonnement paroissoit très-sage ; mais la paix conclue & publiée, & la réforme faite, le Trésorier ne parla pas avec plus de clarté, ni avec plus de précision, & différoit de jour à autre de régler l'armée, malgré les sol-

licitations du Duc d'Ormond, avec le-
1714. quel, à l'insçû d'Oxford, j'étois en commerce de lettres.

Les Jacobites, & autres bien intentionnés, pressoient aussi continuellement Oxford, de profiter du moment favorable; ils lui représentoient, que jamais il n'y avoit eu une Chambre Basse plus favorablement disposée, & qu'ainsi il n'y avoit qu'à leur proposer la révocation des actes en faveur d'Hanovre, & qu'indubitablement elle passeroit. Sa réponse étoit, qu'il falloit aller plus doucement en besogne; qu'il travailloit sérieusement à l'affaire, & que l'on ne se mît point en peine.

De cette manière, Oxford nous amusoit, & il étoit difficile d'y remédier: car, de rompre avec lui, ç'auroit été détruire tout, vu qu'il avoit le pouvoir en main, & gouvernoit absolument la Reine Anne. Il fallut donc feindre de se fier à lui; mais nous ne laissions pas de travailler sous main avec le Duc d'Ormond, &

ombre d'autres, afin de venir à bout
e cette affaire par leur moyen, ſi Ox- 1714.
ord nous manquoit.

Gautier étant revenu en 1713, après
paix d'Angleterre, je le preſſai très-
ivement ſur la lenteur, l'irréſolution &
froid du Tréſorier. Enfin, réſolu de le
ettre au pied du mur, après pluſieurs
ropoſitions que je lui fis, je le chargeai
'en faire une qui me paroiſſoit facile, sûre
même l'unique, quoique d'abord elle
emblât être un peu viſionnaire. Je vou-
is que le Roi Jacques ſe rendît ſecré-
ement, & ſeul auprès de la Reine ſa
œur, & qu'alors elle ſe rendît au Par-
ment; qu'elle y expliquât le droit in-
onteſtable de ſon frere, & la réſolution
ù elle étoit de lui faire rendre ce qui lui
ppartenoit par les Loix divines & hu-
naines; mais qu'elle les aſsûrât en même
emps qu'elle avoit pris ſes meſures
vec lui pour empêcher que la Religion
Anglicane ne pût en aucune façon péri-
liter par une telle action : qu'il étoit

réglé entr'eux, qu'elle jouiroit paisibl
1714. ment de la Couronne pendant sa vie,
qu'elle l'éleveroit comme son fils ; qu'el
passeroit tels actes, qui seroient crus néc
saires pour la sûreté de leur Religion
de leur liberté. Ensuite elle devoit, sur
champ, le produire en plein Parlemen
& leur dire : » Messieurs, le voilà q
» vous promet lui-même de tenir invi
» lablement tout ce que j'ai avancé,
» d'en jurer l'observation ; ainsi je vo
» requiers de révoquer dans l'instant l
» actes faits contre lui, & de le reco
» noître dans ce moment pour mon h
» ritier & votre maître futur, afin qu
» vous sache quelque gré d'avoir co
» couru avec moi à ce que votre con
» cience, votre devoir & votre honne
» vous devroient avoir déjà inspiré
Cette démarche imprévue auroit telle
ment étourdi les factieux, & charmé l
bien-intentionnés, qu'il n'y auroit certai
nement pas eu la moindre opposition
il n'y avoit pas lieu de douter que dan

'inſtant tout n'eût été fait ſelon les ordres de la Reine; car il n'y auroit eu perſonne qui n'eût été perſuadé que la Reine avoit pris ſes meſures pour ſe faire obéir; ainſi, d'un côté la crainte du châtiment, & de l'autre, l'eſpérance de profiter d'un nouveau changement, auroient déterminé le Parlement à rétablir dans l'inſtant toutes choſes dans l'ordre naturel, ſelon les Loix fondamentales de l'Etat. Gautier, bien inſtruit de cette propoſition, partit de chez moi en Picardie pour l'Angleterre; mais quoiqu'il m'écrivît régulièrement, jamais je ne pus tirer de lui aucune réponſe ſur cet article. 1714.

Enfin, voyant le temps s'écouler, ſans qu'il parût aucun plan de la part d'Oxford, & d'ailleurs apprenant que la ſanté de la Reine Anne devenoit de jour en jour plus mauvaiſe, je ſoupçonnai plus que jamais que le Tréſorier nous trompoit, d'autant plus que je ſavois qu'il avoit écrit à l'Electeur d'Ha-

novre, & qu'il venoit d'envoyer à cette
1714. Cour ſon couſin Harlay. Je m'ouvris donc de cela à M. de Torci, Miniſtre des Affaires Etrangeres, & par qui paſſoit tout mon commerce avec Gautier & avec Oxford. Il tomba d'accord avec moi, que la conduite du Tréſorier étoit fort extraordinaire; & nous réſolûmes de lui écrire, pour lui repréſenter que la Reine Anne pouvoit manquer à toute heure, & qu'ainſi il étoit néceſſaire qu'il nous fît ſavoir les meſures qu'il avoit priſes en ce cas pour les intérêts du Roi Jacques, auſſi-bien que les démarches que ce Prince devoit faire. Sa réponſe fut, que, ſi la Reine venoit à mourir, les affaires du Roi Jacques & les leurs étoient perdues ſans reſſource. Jamais nous ne pûmes tirer autre choſe de lui, ce qui prouvoit bien clairement ſa fourberie; car s'il avoit eu véritablement les intentions qu'il nous avoit déclarées, auroit-il été ſi long-temps ſans ſonger aux moyens de les effectuer? Auroit-il, pour

amour de lui-même & du parti Tory, égligé de ſe précautionner contre la rage es Whigs, qu'il ſavoit ne vouloir jaais lui pardonner, s'ils avoient une ois le pouvoir en main ? Cette léthare ne pouvoit venir de ſon manque de ns, ou de courage ; perſonne n'en oit plus que lui : ainſi il étoit moralement certain que toutes les avances l'il nous avoit faites juſqu'à préſent, avoient eu pour motif que ſon propre térêt, afin de joindre les Jacobites aux orys, & par-là ſe rendre le plus fort ns le Parlement, & y faire approuver paix. Dès qu'il en fut venu à bout, ne ſongea plus qu'à ſe ménager avec Cour d'Hanovre ; & quant au Roi ques, il l'amuſoit de temps en temps quelque nouvelle propoſition de angement de Religion, ou du moins n faire ſemblant. La Cour de France, ſſi-bien que nous, fut alors bien perſuadée qu'Oxford nous jouoit ; mais mme elle avoit, par ſon moyen, fini

1714.

son affaire principale, elle s'en consoloi
1714. aisément.

Pour moi, je sollicitai fortement l
Duc d'Ormond, & plusieurs autres;
les exhortai à se réveiller de leur asso
pissement, & à se précautionner cont
les malheurs qui leur arriveroient,
la Reine mouroit; je leur fis env
sager que leur intérêt particulier étc
le même que celui du Roi Jacque
qu'il n'y avoit plus à balancer po
eux, qu'il falloit opter, ou d'être pe
dus, eux & leur parti, ou de rétablir
Prince. Convaincus de ce que nous l
mandions continuellement, ils s'évert
rent, & par le moyen de Madame M
ham, ils déterminerent la Reine à r
voyer le Grand Tréforier, n'étant
possible de conduire l'affaire à bien, t
qu'il seroit en place. Elle congédia d
Oxford au commencement d'Août 17
Les autres Ministres ne doutoient p
de pouvoir alors avancer leurs pro
sans obstacle; mais le malheur vo

qu'avant que le nouveau Miniſtere eût ſeulement le temps de ſe reconnoître, tout eſpoir de réuſſir s'évanouît par la mort de la Reine, qui arriva le 12 Août 1714, quatre jours après le déplacement du Comte d'Oxford. L'Electeur d'Hanovre fut dans l'inſtant proclamé Roi, conformément à l'acte fait depuis la révolution, & par ſes ordres tout fut changé. 1714.

J'étois pour lors en Catalogne, trop éloigné pour pouvoir, ni agir, ni même donner des conſeils; & quand j'aurois été à Paris, j'euſſe été fort embarraſſé attendu la conjoncture préſente des affaires. Ce n'étoit point notre faute, ſi nous n'avions concerté aucun arrangement, pour le cas qui venoit d'arriver; & la France, quelque bonne volonté qu'elle eût, n'étoit point en état de riſquer une nouvelle guerre pour ſoutenir les intérêts du jeune Roi. Nulles meſures n'avoient été priſes, & ne pouvoient même l'être de ce côté-ci de l'eau;

1714. c'étoit aux bien-intentionnés en Angleterre à nous prescrire tout ce que nous devions faire, & n'étant point encore les maîtres absolus, ils n'avoient pas eu le temps de s'arranger.

Dès que le Roi Jacques apprit la mort de sa sœur, il partit en poste de Bar en Lorraine, où, depuis la paix d'Utrecht, il faisoit sa résidence, & se rendit *incognito* à Paris, pour y consulter la Reine sa mere & ses autres amis, bien résolu de passer ensuite dans l'Isle de la Grande Bretagne, pour y revendiquer ses droits. La Cour de France, avertie de cette démarche, lui envoya M. de Torci, pour lui persuader de s'en retourner d'où il étoit venu; & si les bonnes raisons ne prévaloient pas, il avoit ordre de lui déclarer qu'on ne pourroit se dispenser de l'y contraindre. Ainsi le Roi Jacques ne recevant aucunes nouvelles consolantes de ses amis d'Angleterre, où tout étoit alors dans la consternation, & ne sachant pas même où il pourroit débarquer

sûreté, se détermina à regagner Bar.
Le Roi George partit d'Hanovre au 1714.
ois de Septembre ou d'Octobre, &
iva à Londres, où il fut reçu avec
ites les démonstrations possibles de joie.
lui auroit été facile, dans ces commen-
nens, de concilier les esprits, ou du
oins d'empêcher que leur animosité
lui fît aucun tort. Pour cela, il n'avoit
à éviter de se déclarer pour aucun parti,
garder tous les Anglois comme étant
lement ses sujets, & ne distinguer que
x qui auroient le plus de naissance,
le plus d'attachement à sa personne;
is, prévenu par les Whigs, il com-
nça d'abord par ôter toutes les charges
Torys, & cassa le Parlement, qui
oit de le reconnoître si unanimement.
-là les Torys prirent occasion de se
ier sur le danger de l'Eglise Angli-
e; les Ministres ne cessoient d'en par-
dans les chaires, & le peuple, animé
ces discours, & sous main par les
obites, commença à s'assembler de

tous côtés, causant mille désordres,
1714. refusant d'obéir aux ordres du Gouv-
nement. De plus, l'on ne cessoit
répandre dans le public des libelles
famatoires contre le Roi George, con
son fils & contre toute sa famille. A
retour d'Espagne, je trouvai que l'oc-
sion paroissoit favorable pour les inté
du Roi Jacques, & à cet effet nous
voyâmes des Emissaires au Duc d'
mond, & aux principaux Seigneurs
rys. L'argent fut répandu parmi les C
ciers réformés, & nous ne négligeâ
rien de notre côté, tant pour re
odieux le Roi George, que pour ga
les cœurs de la Nation. Ormond, M
&c. nous assûroient que jamais
peuples n'avoient été si bien dispo
que de dix, il y en avoit neuf co
George, & par conséquent pour Jacq
& qu'ainsi pour peu qu'on voulût
ger à une entreprise, il y avoit lieu d
assûré de la réussite. Sur cela, je pr
sai qu'on tombât d'accord d'un

arqué pour faire un ſoulevement gé- 1714.
ral par tout le Royaume, & qu'on in-
quât un endroit où le Roi Jacques pût
rendre. Nous étions sûrs des Ecoſſois,
ıi s'étoient déjà pourvus d'armes, &
ıttendoient que le ſignal pour ſe dé-
ırer. Mon projet étoit de profiter de la
njoncture préſente, n'y ayant que fort
u de troupes réglées dans toute l'Iſle,
je ne doutois pas que George, voyant
feu allumé aux quatre coins du
›yaume, ne ſe trouvât dans un ſi fu-
ux embarras, qu'il ne ſauroit que
venir. J'étois de plus perſuadé que
tre deſſein ne pourroit réuſſir que par
e prompte révolution, c'eſt-à-dire,
'en trois ſemaines il falloit chaſſer
eorge, ou que l'affaire ſeroit manquée,
endu que la France, ne voulant don-
r aucun ſecours de troupes, & les ſeuls
ıglois devant finir l'ouvrage, George
trouveroit en état d'écraſer tout le
rti de Jacques, ſi on lui donnoit le
mps de faire venir des troupes de Hol-

lande & d'Allemagne : outre que Geo
1714. étant maître de toutes les places, il
roit sur les Royalistes un avantage c
sidérable, pour peu que l'affaire t
en longueur. J'avois beau presser (
mond & les autres, ils me répondoi
toujours que, malgré toute leur bo
volonté, & la disposition favorable
esprits, ils ne pouvoient, ni ne v
loient prendre les armes, jusqu'à ce
le Roi Jacques eût débarqué avec
corps de trois à quatre mille homm
En vain je leur représentois par lett
& par des personnes envoyées expr
que, quelques raisons que nous eussi
pu dire à la Cour de France, elle dem
roit ferme dans sa résolution de ne fou
aucuns secours publiquement, & qu'
il ne falloit plus parler de troupes; l
réponse étoit toujours la même.

Au commencement de l'année 17
1715. Milord Bolingbroke, contre qui
Chambre-Basse venoit d'intenter pr
pour crime de haute trahison, en mê

ıps que contre le Duc d'Ormond & Comte d'Oxford, jugea à propos de 1715.
pas s'expoſer à l'animoſité du parti, ſe ſauva en France. A ſon arrivée à is, je le vis en ſecret, & il me con-ıa la bonne diſpoſition des affaires Angleterre ; mais ne croyant pas il convînt encore qu'il ſe mêlât pu-ıuement des affaires du jeune Roi, e retira à Lyon, d'où, après quel-s mois, nos amis lui manderent qu'il à revenir à Paris ; ce qu'il fit, & s nous agîmes de concert en toutes ſes. Le Roi Jacques, qu'il avoit vu ar, lui avoit donné les Sceaux de Se-aire d'Etat.

Cependant les déſordres continuoient toutes parts en Angleterre ; & les ples non-ſeulement crioient publi-ment contre le Gouvernement, mais nancipoient auſſi en beaucoup d'en-its à parler en faveur du Prétendant ; qui faiſoit que nombre de perſonnes, t à S. Germain, qu'en Angleterre,

1715. preſſoient continuellement de faire qu
que entrepriſe, & blâmoient l'ind
lence du Roi Jacques. Sur cela, j'écri
un Mémoire, que j'envoyai à Bar
Milord Bolingbroke : il eſt à propos
l'inſérer ici, il fera voir clairement l'é
des affaires.

» Beaucoup de perſonnes blâment
» Roi d'Angleterre de ce qu'il
» veut pas haſarder ſa perſonne dans
» ſituation préſente des affaires, & c
» cluent que, cette conjoncture perd
» il n'en retrouvera jamais une ſi fa
» rable, d'autant que George ne m
» quera pas de ſe procurer une bo
» armée ; moyennant quoi, les To
» feront écraſés, ou forcés de ſe ſo
» mettre.

» Je tombe d'accord que, d'abo
» ce raiſonnement paroît juſte ; ma
» comme il ne convient pas à des g
» ſenſés de dire leur avis, ou de dé
» der, ſans examiner auparavant le fo
» des affaires, je vais les expliq

n peu de mots, & puis je dirai
anchement mon ſentiment. 1715.

, Le Roi n'a point d'ami, ni d'allié,
e qui il puiſſe eſpérer aucune aſſiſ-
ince : ce n'eſt point faute d'avoir fait
s pas néceſſaires à cette fin ; mais
arce que, d'ordinaire, les Princes ne
intéreſſent point en faveur d'un autre,
autant qu'ils y trouvent leur avan-
ge particulier. Depuis vingt-ſix ans,
urope a été engagée dans une guerre
nglante & onéreuſe ; ce qui a épuiſé
s bourſes, ruiné le commerce, &
minué même l'eſpece des hommes ;
maniere que tout le monde, étant
de la guerre, ne tend qu'à vivre
paix ; & il n'y a qu'une néceſſité
ſolue qui puiſſe engager aucun
ince à la rompre. Le Roi Jacques
peut donc compter que ſur le ſe-
urs de ſes Sujets pour le grand ou-
age de ſon rétabliſſement. Voyons
qu'il en peut attendre.

Je commencerai par l'Ecoſſe, qui,

» depuis la révolution, s'eſt toujou
1715. » montrée attachée à la Famille Royal
» & dont un aſſez grand nombre
» principaux Seigneurs ont actuellème
» pris des meſures pour ſe ſoulev
» dès qu'il leur ſera ordonné. Ils s'e
» gagent à mettre en campagne h
» mille montagnards, & dix mille f
» taſſins des autres Provinces; mais
» leur manque des armes pour ces d
» niers : il leur faut auſſi de l'arg
» pour le paiement de ces troupes, ſ
» quoi ils ne pourroient les contenir
» pays ſeroit bientôt au pillage, & l
» mée même ſe diſſiperoit. Ils ne p
» vent au plus lever que mille chev
» ou Dragons, & même d'aſſez mauv
» qualité. Ils ont quelque eſpérance
» pouvoir ſe ſaiſir des châteaux d'Edi
» bourg, de Sterling & de Dunbarto
» mais la réuſſite de ces ſortes de p
» jets eſt toujours fort incertaine.

» Le gros de la Nation Angloiſe
» ſi bien diſpoſé, qu'on peut avan
hardim

hardiment que, de ſix, il y en a cinq pour le Roi Jacques. A la vérité, ce n'eſt point tant à cauſe de ſon droit inconteſtable, qu'en haine de la race Hanovrienne, & pour empêcher la ruine totale de l'Egliſe & des libertés du Royaume; mais, quels qu'en ſoient les motifs, il eſt certain que nombre de Seigneurs, d'Eccléſiaſtiques & de Gentilshommes ont donné des aſſûrances de leurs bonnes intentions. Pluſieurs des plus conſidérables, des plus accrédités & des meilleures têtes ſe ſont aſſemblés, pour concerter les moyens de rétablir le Roi; mais, juſqu'à préſent, ils ont conclu que, ſans le ſecours de quatre mille hommes au moins, de nombre d'armes, & d'une groſſe ſomme d'argent, il ſeroit téméraire & même impoſſible de commencer un ſoulévement en ſa faveur. Ils diſent pour raiſon, que, ne pouvant ramaſſer qu'une populace non armée & non diſciplinée, les troupes réglées, 1715.

1715. » quoique peu en nombre, ſeront pour-
» tant ſuffiſantes pour la diſſiper dans
» l'inſtant qu'elle aura levé le maſque.
» Ajoutez à cela qu'il n'y a dans toute
» l'Angleterre aucunes armes, que dans
» les magaſins des places, dont George
» eſt le maître.

» Le Duc d'Ormond, Milord Bo-
» lingbroke & pluſieurs autres ont ag
» auprès de la Cour de France, pou
» l'engager à donner le ſecours demandé
» on n'a rien omis de ce qui la pouvoi
» perſuader; mais on n'a pu en veni
» à bout; de maniere que le Roi n
» peut préſentement tabler que ſur c
» qu'il a trouvé moyen d'emprunter ſu
» ſon propre crédit: le tout conſiſte e
» dix mille armes, & cent mille écu
» Je demande donc ſi un homme d
» ſens peut conſeiller au Roi d'aventure
» tant ſa perſonne, que les biens
» vies de ſes amis ſur des préparatifs auſ
» minces, contre un Prince qui eſt e
» poſſeſſion, qui a de ſon côté les Loi

préſentes, quoique injuſtes, qui a actuellement une armée remplie de Whigs, & qui, de plus, a des voiſins puiſſans ſes Alliés, dont il peut tirer le nombre qu'il voudra de troupes, outre ce qu'il peut faire venir de ſes propres Etats. 1715.

» Le Roi n'a pas aſſez d'armes pour fournir à l'Ecoſſe, & aux différens endroits de l'Angleterre qui en demandent. Il n'a point de places aſſez fortes, où ſes amis puiſſent s'aſſembler en ſûreté; & quand il auroit le temps de former une armée, il n'a pas de quoi, ni l'armer, ni la payer.

» Je conclus que le Roi doit ſe haſarder, mais non ſe précipiter dans une ruine certaine. S'il avoit une armée de Montagnards, d'Ecoſſois & de populace Angloiſe, il lui faudroit à la fin en venir à une bataille contre une armée de troupes réglées, & je crois qu'alors il courroit un aſſez grand riſque : mais je ne vois pas

» qu'il puiſſe même eſpérer cette chance
1715. » car il n'y a, juſqu'à préſent, aucu
» concert ſur cela en Angleterre, n
» même aucune envie d'agir ſans un ſe
» cours étranger. Eſt-il raiſonnable, mal
» gré cela, que le Roi parte? & peut
» on donner le terme de grandeu
» d'ame, ou d'héroïſme à une démarch
» qui ne peut produire qu'un vain tu
» multe? Les mêmes perſonnes, qui
» maintenant, l'accuſent de timidité
» l'appelleroient téméraire & mal-aviſé
» quand il auroit échoué. En un mot
» je ne puis jamais être d'avis qu'il parte
» juſqu'à ce que les perſonnes les plu
» conſidérables d'Angleterre lui aient pr
» mis de ſe trouver en tel temps, en t
» lieu, pour l'y recevoir avec nombr
» d'amis; car, de croire qu'avec les ſeu
» Ecoſſois, il puiſſe réuſſir dans ſon er
» trepriſe, c'eſt ce que je regarderai to
» jours comme une folie «.

Au mois de Juillet, le Pere Calaghan Dominicain, homme d'ailleurs de bo

ens, alla trouver le Roi Jacques, de
a part du Duc d'Ormond, pour lui dire 1715.
le partir incontinent pour se rendre en
Angleterre. Ce Prince, sans consulter
Milord Bolingbroke, ni la Cour de
France, ni moi, prit aussi-tôt la résolu-
ion de se mettre en chemin, & fixa au
o de ce même mois son arrivée au
Havre-de-Grace, où il envoya sur le
hamp préparer un bâtiment, ayant
andé en même temps à Bolingbroke
e se trouver le jour marqué au rendez-
ous. Celui-ci alla en donner avis à
M. de Torcy, qui, sur le champ, par
rdre du Roi, m'écrivit par un Cou-
er de me rendre en diligence à Marly.
étant arrivé, le Roi me dit que le
oi Jacques avoit pris brusquement une
ésolution qui lui paroissoit hasardée,
à laquelle il ne vouloit point con-
entir, sans en savoir auparavant mon
vis. Je lui représentai alors que je ne
ouvois imaginer que le Duc d'Ormond
ût envoyé un tel Message, attendu qu'il

ne marquoit pas le lieu, où le Roi Ja-
1715. ques devoit débarquer, point totalemet essentiel, & qu'ainsi je croyois qu'il f-loit nécessairement différer son dépar, jusqu'à ce que l'on eût d'autres nouvel s du Duc d'Ormond sur cet article. Ml.. de Torcy & Bolingbroke eurent orc e d'écrire en conformité au Roi Jacqu.. Environ huit jours après, arriva d'A-gleterre un homme de condition e-voyé par Ormond, Marr & plusie s autres, avec un Mémoire en réponse à ceux que nous leur avions envoyés ci-e-vant : il contenoit à peu près les mên s choses qu'ils nous avoient déjà mandé ; savoir, que, sans un secours d'homm , d'armes & d'argent, ils ne croyoi t pas possible d'engager la nation à pr-dre les armes ; que, toutefois, si le I i Jacques le leur ordonnoit positiveme , ils le feroient, mais que cela ne pc-voit être que vers le milieu du mois e Septembre, temps auquel l'on compt t que le Parlement seroit prorogé, & cl-

que membre retourné dans ſa Province.

Peu de temps après, vers les premiers jours d'Août, nous fûmes fort ſurpris d'apprendre que le Duc d'Ormond étoit débarqué en France. Ce Seigneur, ayant été accuſé de haute trahiſon, s'étoit retiré à Richemont, où il vivoit avec grande magnificence, & tenoit table ouverte. Tout le monde y couroit en foule; car il étoit l'idole du parti Tory, & il ſembloit y avoir levé l'étendard contre le Roi George. Il nous avoit aſsûré par ſes lettres, qu'il étoit réſolu d'y demeurer tant qu'il y pourroit être en ſûreté; qu'enſuite il ſe retireroit vers le Nord, ou l'Oueſt de l'Angleterre, & ſe mettroit à la tête de ſes amis, & de nombre d'Officiers réformés, qu'il avoit à cet effet diſperſés dans les Provinces: il avoit même déjà diſpoſé des relais de chevaux, afin de le faire plus diligemment, lorſque le temps ſeroit venu. Il avoit de plus pratiqué des intelligences dans Plimouth, Briſtol & Exeter, dont 1715.

il vouloit se saisir, & en faire ses place
1715. d'armes. Il est certain que, dans c
temps-là, il étoit si généralement aimé
que, s'il se fût déclaré ouvertement con
tre le Roi George, pour l'Eglise & le
libertés de la Nation, de toutes part
on seroit accouru à lui, & il se seroi
trouvé à la tête d'un parti si considéra
ble, que George eût été fort embar
rassé, d'autant que les Ecossois se se
roient en même temps soulevés, & qu
peut-être partie des troupes réglées au
roit passé du côté d'Ormond : mais
pour exécuter un pareil projet, il falloi
un autre génie : de si grands desseins on
besoin d'un Héros, & c'est ce que l
Duc d'Ormond n'étoit pas ; car, quoi
que très-brave de sa personne, & de
puis quelque temps bien intentionné, i
n'avoit que très-peu de qualités néces
saires pour une telle entreprise, & for
peu de connoissance du métier de l
guerre. La grande dépense qu'il faisoit
sa libéralité, son affabilité naturelle &

a naiſſance, lui avoient attiré l'amour & l'eſtime du peuple. Les Torys, qui voyoient que, dans la conjoncture préſente, il leur falloit un Chef apparent, s'étoient tous réunis, pour le ſuivre & le prôner; mais, dans un inſtant, toutes les belles eſpérances qu'on avoit fondées ſur lui, s'évanouirent par ſa retraite précipitée. Etant averti que le Roi George avoit envoyé des Gardes pour inveſtir ſa maiſon, & l'arrêter, il ſe ſauva vers les Côtes, & traverſa la mer dans une chaloupe, ſans laiſſer le moindre ordre pour ceux qui l'attendoient ailleurs. 1715.

Bolingbroke & moi, nous concertâmes avec lui toutes nos affaires, & nous fîmes de nouveau de fortes inſtances auprès de la Cour de France, pour en obtenir un ſecours d'hommes: mais, outre que le Roi T. C., malgré toute ſa bonne volonté, étoit ferme dans ſon premier principe, la retraite d'Ormond l'y confirmoit encore plus, n'étant pas

raisonnable de croire que cet homme
1715. aimé, & dont le crédit faisoit notr
principale espérance, se fût retiré, &
eût abandonné la partie, si la Natio
eût été dans les dispositions que nous lu
avions tant de fois représentées. Nou
récrivîmes donc en Angleterre, pou
les presser de nouveau de ne plus in
sister sur un corps de troupes, mais d
se déterminer à prendre les armes, &
qu'ils nous marquassent le temps & l
lieu où l'on vouloit que le Roi Jacque
& Ormond se rendissent : leur réponse
fut toujours ambiguë.

La répugnance que j'avois trouvée ave
raison dans les Torys, jointe à la cer
titude où j'étois que la France ne se re
lâcheroit point de sa résolution, m'avoi
déterminé, quelques mois auparavant
à m'adresser au Roi de Suede, dont le
intérêts sembloient directement oppos
à ceux du Roi George. Ce Prince ex-
traordinaire, après s'être, par des com-
mencemens brillans, attiré le respect &

l'attention de toute l'Europe, étoit tombé, par la perte de la bataille de Pultawa, dans un enchaînement de malheurs, dont ſes ennemis & ſes voiſins ſurent ſi bien profiter, qu'il ſe trouvoit alors preſque entiérement dépouillé de ſes Etats d'Allemagne. Chacun vouloit avoir part à ſes dépouilles; & ſans avoir égard, ni aux Traités paſſés, ni même aux garanties, on couroit ſur lui de toutes parts. Loin de ſe laiſſer abattre par tant d'adverſités, il ſembloit au contraire en devenir plus fier, & plus obſtiné à rejetter toutes propoſitions de paix, où il fût queſtion de céder quelque Province, ou quelque place, réſolu plutôt de périr, que de ſe ſoumettre honteuſement à la loi du vainqueur. 1715

Le caractere de ce Prince, dont les vues ne tendoient jamais qu'au grand, & ſon intérêt particulier, qu'il trouveroit à culbuter le Roi George, me firent eſpérer qu'il donneroit les mains à l'exécution de nos projets, d'autant plus qu'il

n'y avoit pas d'autre moyen apparent
1715. pour le tirer de la ſituation critique où il étoit. Je lui fis repréſenter les juſtes prétentions du Roi Jacques, la gloire qu'il y auroit à rétablir un Prince opprimé, & les ſuites avantageuſes qui ne pouvoient manquer de lui en revenir, ſans compter la reconnoiſſance éternelle du Roi d'Angleterre pour un ſi grand bienfait. L'affaire me paroiſſoit d'autant plus facile, que l'on ne ſoupçonnoit ſeulement pas que nous en euſſions la penſée, & qu'il y avoit actuellement ſept à huit mille Suédois campés auprès de Gottembourg : joignez à cela qu'il y avoit dans ce port nombre de vaiſſeaux de tranſport, deſtinés à paſſer ces troupes à Stralſund, & que, de Gottembourg, l'on pouvoit, d'un ſeul vent, faire voile en droiture en Ecoſſe, ou en Angleterre, le trajet n'en étant que de deux fois vingt-quatre heures.

Lorſque je propoſai cette idée à la Cour de France, on la regarda d'abord

omme chimérique ; mais, après qu'on
n eut parlé avec le Baron de Spaar, 1715.
Ambaſſadeur de Suede, & qu'on vit
qu'il ne s'éloignoit pas de l'approuver,
on me permit de négocier. M. de Torcy
& moi eûmes pluſieurs conférences ſur
ela avec Spaar ; & pour faciliter l'entre-
riſe, on convint que le Roi T. C.
ayeroit les arrérages de ſubſide dûs au
Roi de Suede, & que le Roi Jacques
eroit donner incontinent cinquante mille
cus pour les frais de l'embarquement.
paar fit partir un Courier avec les dé-
èches pour ſon Maître, & il envoya
1 même temps un Officier en Hol-
nde, avec la remiſe des cinquante mille
cus que je lui avois donnés, afin que,
la réponſe de Suede étoit favorable,
on pût, ſans perte de temps, faire paſ-
er cette ſomme à Gottembourg. Mal-
eureuſement le Roi de Suede ſe trou-
oit alors dans Stralſund, aſſiégé par
erre & par mer ; de maniere que le
Courier fut un temps très-long, avant

1715. que de pouvoir donner ſes lettres. L réponſe de ce Prince fut en termes très honnêtes; mais il diſoit qu'il ne pou voit, dans la ſituation de ſes affaires ſe défaire de ſes troupes, dont il avo tant de beſoin, pour défendre ſes pr pres Etats, outre que le Roi George n s'étoit pas encore déclaré contre lu Toutefois il aſsûroit le Roi Jacques d ſon amitié, dont il lui donneroit d marques dans la ſuite.

Il eſt certain que le Roi de Sue manqua une belle occaſion d'avancer l affaires, ou, pour mieux dire, de tirer d'oppreſſion; car, le Roi Jacqu une fois rétabli, il en auroit tiré d ſecours d'argent, d'hommes & de va ſeaux ſuffiſans pour le remettre en é de reconquérir ce qu'il avoit perdu. P les regles du bon ſens, la révoluti d'Angleterre étoit alors immanquabl moyennant un corps de troupes réglé pour ſoutenir les Bien-intentionnés. L Roi George étoit univerſellement ha

& n'avoit que fort peu de troupes ſur pied dans la Grande-Bretagne ; mais le Roi de Suede, qui ſongeoit alors à ſauver Stralſund, en quoi il ſe flattoit mal-à-propos, n'eut perſonne auprès de lui, pour lui faire voir l'utilité de notre projet, & le faux des ſiens. 1715.

Il a voulu depuis, en 1716, entreprendre une deſcente en Angleterre ; mais les affaires avoient totalement changé de face ; & s'il l'avoit faite, il y a lieu de croire que, vu l'armée conſidérable que le Roi George avoit en Angleterre, & les ſecours que les Hollandois n'auroient pas manqué d'y envoyer, il y auroit échoué.

Vers le 20 du mois d'Août, le Roi de France, Louis XIV, tomba malade, & mourut le premier Septembre 1715. Jamais homme ne montra plus de fermeté, & moins de crainte de la mort ; toujours ſoumis & réſigné aux volontés de Dieu. Il donna tous les ordres qu'il crut néceſſaires, & puis

attendit tranquillement sa derniere heure
1715. Il y avoit long-temps qu'il étoit occup
de ces réflexions sérieuses ; & il avoi
plusieurs fois dit à la Reine d'Angleterre
qu'il n'ignoroit pas, qu'étant vieux, i
devoit bientôt mourir, & qu'ainsi il s'
préparoit tous les jours, afin de n'êtr
pas surpris. On avoit de lui toute une au
tre opinion dans le monde; car on s'ima
ginoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'on lu
parlât de la mort. Je sais pourtant ce qu
je viens de rapporter de la bouche même
de la Reine, Princesse très-véridique.

Il faut avouer que jamais Prince n
été si peu connu que celui-ci. Les Pro
testans le faisoient passer en Europe pou
un homme inaccessible, cruel & sans fo
J'ai eu l'honneur d'en avoir souvent au
dience & de le voir très-familiérement
& je puis assûrer qu'il n'y avoit de fi
en lui que l'apparence. Il étoit né av
un air de majesté, qui en imposoit telle
ment à tout le monde, qu'on ne pou
voit en approcher sans être saisi de crain

de reſpect ; mais dès qu'on vouloit
i parler, ſon viſage ſe radouciſſoit, 1715.
il avoit l'art de vous mettre dans
nſtant en pleine liberté avec lui : il étoit
omme de ſon Royaume le plus poli ;
ſavoit ſa langue en perfection ; & dans
s réponſes il y mettoit tant de choſes
bligeantes, que, s'il accordoit quel-
ue choſe, on croyoit recevoir le double ;
s'il refuſoit, on ne pouvoit s'en plain-
e. Depuis la Monarchie, vous ne trou-
rez pas de Roi plus humain. Parmi les
rands du Royaume, hors le Chevalier
Rohan, il n'y a eu aucun ſang ré-
ndu de ſon régne, & même celui-ci ne
rdit la vie, que parce que perſonne n'eut
l'amitié ou le courage de demander
grace ; car le Roi, en allant & reve-
nt de la Meſſe le matin de l'exécution,
tourna de tous côtés, pour voir ſi les
arens ou les amis ne viendroient pas ſe
tter à ſes pieds.

Je ſais que pour ce qui regarde ſa
onne foi, on m'objectera tout ce qu'il

a fait contre les Traités ; mais j'oſe af-
1715. rer qu'il n'en a jamais violé, qu'on ne
eût perſuadé que ſes ennemis y avoi
premiérement donné atteinte ; & l
approuver ces infractions, quel eſt l
Prince, quelle eſt la Nation qui pu
ſe vanter d'avoir toujours préféré la bo
foi & la juſtice à ſes intérêts ? Il n
queſtion que d'un peu plus ou un
moins ; car l'on peut avancer hardim
qu'il ſemble que la Religion, l'équit
la parenté ne ſont plus préſentement
motifs qui faſſent impreſſion ; & q
pour ſatisfaire ſon ambition, & ſe p
curer quelques avantages, l'on ſe c
tout permis.

Le lendemain de la mort du Roi
Duc d'Orléans ſe rendit au Parlem
avec tous les Princes du Sang & les P
de France. L'on avoit placé aux a
nues du Palais deux mille hommes
régiment des Gardes, afin d'empêc
qu'il n'y eût aucune émeute : de pl
preſque tout ce qu'il y avoit d'Offic

Paris accompagnerent le Duc d'Orans, à qui l'on avoit fait croire qu'il ouveroit des obſtacles à ſe faire déférer Régence : ſon intention étoit de ſe :clarer Régent ſi le Parlement en faiſoit fficulté, attendu qu'il prétendoit que r ſa naiſſance le droit inconteſtable lui étoit acquis. Dès qu'il fut à ſa place ns la Grand'Chambre, il commença r prier MM. les Pairs de ſuſpendre ur le préſent les prétentions qu'ils oient contre les Préſidens à mortier au jet du Bonnet, promettant que dans inze jours il finiroit cette conteſtaon; il avoit auſſi exigé en particulier s Princes du Sang de ne point attaer alors les Princes légitimés, à qui feu Roi avoit non-ſeulement accordé rang, mais auſſi la qualité de Prince u Sang, & l'habilité de ſuccéder à la ouronne au défaut des véritables Princes u Sang. Le Duc d'Orléans vouloit, avec iſon, éviter que rien n'interrompît affaire de la Régence, d'où dépendoit

1715.

1715. le repos & la tranquillité de l'Etat, ainſi bien que ſon intérêt particulier. Les Pairs conſentirent à la demande du Duc d'Orléans, & ſe contenterent de faire lire tout haut par l'Archevêque de Rheims leur proteſtation contre tout ce qui s'étoit fait, ou ſe feroit contre leurs droits.

Le Duc d'Orléans fit enſuite une longue harangue, dans laquelle il repréſentoit que le Roi, préſentement régnant, étant mineur, la Régence lui appartenoit de droit, & qu'ainſi il demandoit que les Gens du Roi parlaſſent, & qu'on paſsât enſuite aux opinions. Il entra auſſi dans un détail de la forme qu'il prétendoit donner au Gouvernement, & finit par aſſûrer qu'il, pour montrer ſes bonnes intentions pour le bien public, & ſon eſtime pour le Parlement, il leur feroit rendre la liberté des repréſentations que le feu Roi leur avoit ôtée depuis long-temps.

Son diſcours achevé, il fut réſolu qu'avant de procéder ſur aucune déclaration, on feroit l'ouverture du teſtament qui

feu Roi avoit dépoſé l'année d'aupara- ═══
nt. Le premier Préſident & les Gens 1715.
Roi l'allerent chercher, & on l'ou-
t devant l'Aſſemblée : la lecture en fut
ſuite faite. Il contenoit en ſubſtance,
'il y auroit un Conſeil de Régence,
mpoſé du Duc d'Orléans, des Princes
Sang qui auroient vingt-quatre ans
:omplis, du Chancelier, de quatre
:rétaires d'Etat, du Chef du Conſeil
; Finances, du Contrôleur Général
; Finances, des Maréchaux de Ville-
, de Villars, d'Uxelles, de Tallard
d'Harcourt. Tout s'y devoit déter-
ner à la pluralité des voix. Le com-
ndement des troupes de la Maiſon du
i étoit donné au Duc du Maine, ſans
:une ſubordination à la Régence : le
aréchal de Villeroi étoit nommé Gou-
rneur du Roi ; MM. de Saumery &
Joffreville Sous-Gouverneurs ; mais le
uc du Maine, & à ſon défaut ſon frere
Comte de Toulouſe, devoit avoir
ıſpection & une autorité ſupérieure

1715. sur tout ce qui regardoit la perſonne l'éducation du Roi. On lut enſuite codicille, par où l'on auroit dû comme cer : il contenoit peu de choſe, hc que le jeune Roi devoit être préſent Parlement lors de l'ouverture du teſt ment ; & qu'en attendant, le Maréch de Villeroi ordonneroit de tout ce q regarderoit la perſonne du jeune Princ & commanderoit aux troupes de Maiſon.

Le premier Préſident eut grand ſc d'avertir à pluſieurs repriſes le ſieur Dreux, Conſeiller au Parlement, de l le teſtament diſtinctement & à hau voix ; car il diſoit : Voici notre Loi. L n'en jugea pourtant pas ainſi. Dès q la lecture en eut été faite, Mgr. le D d'Orléans, ayant ſeulement dit qu'il avoit dans le teſtament pluſieurs choſe auxquelles en honneur il ne pouvoit co ſentir, & qu'il s'en expliqueroit dans ſuite, demanda qu'on procédât à opin ſur la Régence, qu'il réclamoit comi

droit. Il fut auſſi-tôt déclaré Régent
s contradiction. Il ne fut plus queſ- 1715.
n du Teſtament, & l'on procéda à
ler pluſieurs autres choſes, ſelon que
Régent le ſouhaitoit. Le Duc du Maine
le Comte de Toulouſe qui avoient,
ſi bien que tous nous autres, donné
rs voix pour la Régence, voulurent
outer l'article du commandement de
Maiſon du Roi, mais perſonne ne ſe
gnit à eux; ainſi le Duc du Maine,
ant qu'on lui ôtoit tout ce que le feu
i avoit réglé en ſa faveur, demanda
grace qu'au moins on voulût, pour
conſerver ſon honneur, lui accorder
elque titre honorifique. Sur cela les
ns du Roi propoſerent le nom de
intendant de l'éducation du Roi, &
Cour y conſentit, avec la clauſe toute-
: que cela ne lui donneroit aucune
orité ſur les Officiers de la Maiſon du
i, ni ſur les troupes, ayant été ſpé-
é clairement que l'on ne reconnoiſſoit
utorité ſupérieure dans le Royaume

que celle de Mgr. le Duc d'Orléans R
1715. gent.

Le 12 du même mois, le Roi a
au Parlement tenir ſon Lit de Juſtic
où tout ce qui avoit été réglé le 2 f
publié & enregiſtré.

Le Duc d'Orléans commença ſa R
gence par établir des Conſeils, dans le
quels les affaires devoient paſſer, au li
d'en laiſſer la diſpoſition aux ſe
Miniſtres, ce qui a certainement
grands inconvéniens ; mais auſſi il e
craindre que cette grande multitude
Conſeillers ne retardent les expéditio
& ſur-tout dans la partie de la guer
où, pour que les choſes aillent bien,
ſeul homme doit être chargé du dé
après que les points ont été réglés d
le Conſeil : quoi qu'il en ſoit, le Rég
avoit promis d'en paſſer par la plural
des voix dans les Conſeils, ne ſe ré
vant que le pouvoir de faire des gra
par l'entiere diſpoſition des Charge
Emplois & Bénéfices.

Le Duc de Bourbon fut déclaré Chef 1715.
i Conſeil de Régence ; le Comte de
oulouſe Chef du Conſeil de Marine ,
ant ſous lui pour Préſident le Maré-
al d'Eſtrées ; le Maréchal de Villeroi
hef du Conſeil des Finances , & le
uc de Noailles Préſident ; le Maréchal
Uxelles Préſident du Conſeil des Affaires
rangeres ; le Maréchal de Villars Préſi-
nt du Conſeil de la Guerre ; le Duc
Antin Préſident du Conſeil des Affaires
dedans du Royaume , & le Cardinal
Noailles Préſident du Conſeil de
nſcience.

Le Régent me propoſa d'être du Con-
l de Guerre ; mais comme la premiere
ce étoit priſe , je ne crus pas qu'il me
ıvînt , par toutes ſortes de raiſons ,
tre en ſecond ſous mon camarade ,
utant que le reſte du Conſeil étoit
npoſé de Lieutenans Généraux. Si j'a-
ıs voulu agir comme d'autres , qui , dès
ınt la mort du Roi , avoient fait leur
ırché avec Mgr. le Duc d'Orléans ,

1715. j'aurois peut-être été traité auſſi avantgeuſement ; mais Dieu merci je n'ai poi à me reprocher d'avoir jamais voulu e trer en aucune cabale. J'ai toujours pour principe de m'attacher inviolabl ment au Maître & à la Juſtice ; c' pour cela que j'avois toujours evité rien écouter ſur l'avenir : toutefois c que le Roi fut ſans eſpérance, je r déclarai pour le Duc d'Orléans, bon droit & l'intérêt de l'Etat s'y tro vant. Je preſſai le Régent de me noi mer de la Régence ; mais il s'en exc ſur les ménagemens qu'il avoit à gar avec le Roi George, & me dit, qu'en tendant qu'il pût me placer dans ce poſ & marquer l'eſtime qu'il avoit p moi, il me donneroit quelque comma dement conſidérable dans le Royaun J'avoue que ſes raiſons ne me ſatisfir pas, mais il fallut bien prendre tience.

Le Comte de Stairs, Miniſtre d'A gleterre, avoit, devant & après la m

Roi, donné des assûrances à Mgr. le
ic d'Orléans de l'amitié de son Maître, 1715.
que, s'il se trouvoit en France quelque
position à ses justes droits, il l'assiste-
t de toutes ses forces. Le Régent avoit
uté avec plaisir de pareils discours,
avoit aussi fait donner au Roi George
assûrances de l'envie qu'il auroit de
plaire; le tout dans la vue de se pré-
tionner contre la cabale qu'il savoit
ir été formée contre lui. En effet, il
certain que la plupart de ceux qui
rochoient le feu Roi, à force de lui
résenter le danger qu'il y auroit à
indre de la part du Duc d'Orléans, s'il
it la puissance en main, l'avoient con-
ıcu de la nécessité de prendre des me-
es convenables pour l'empêcher. Sur
il avoit fait son testament, dicté par
Chancelier Voisin; & l'on croit que
Duc du Maine, & autres des plus accré-
és, n'avoient cessé de tourmenter le
i, jusqu'à ce qu'il l'eût mis en dépôt
Parlement avec une Déclaration. Je

fais pourtant par la Reine d'Angleter
1715. combien peu le Roi croyoit que cela se
viroit ; car cette Princeſſe étant allée l
faire compliment ſur l'action de pr
dence qu'il venoit de faire, il répond
en ces termes : *On a voulu abſolume
que je la fiſſe, mais dès que je ſerai mor
il n'en ſera ni plus ni moins.*

Stairs ne ceſſa, dès que le Duc d'O
léans fut reconnu Régent, de faire
cour aſſidûment ; & ſachant que le f
de rebellion étoit prêt à s'allumer da
l'Iſle de la Grande-Bretagne, il pre
vivement le Régent d'empêcher que
Prétendant ne paſsât par la France po
s'y rendre. Mais comme le Duc d'C
léans avoit appris que le Roi George
les Whigs ne ceſſoient de publier qu
ne prétendoient pas s'en tenir à la P
d'Utrecht, il voulut profiter de l'occaſi
pour en découvrir la vérité ; ainſi il r
pondit qu'il étoit prêt d'entrer dans
liaiſons les plus étroites, pourvu q
l'Angleterre donnât en même temps c

ſſurances de ſa réſolution à s'en tenir au
ernier Traité de Paix ; & que pour cet 1715.
fet l'on fît une alliance défenſive, où
s Hollandois ſeroient invités d'entrer.
airs répliqua que le meilleur moyen,
our entamer une pareille négociation,
oit de commencer par prendre en-
mble des meſures contre le Prétendant.
e Régent, voyant par cette réponſe,
ie Stairs ne cherchoit qu'à l'amuſer,
i en fit auſſi de très-vagues, & réſolut,
n-ſeulement de ne point s'oppoſer aux
ſſeins du Roi Jacques, mais de l'aider
ême ſous main en tout ce qu'il pour-
it, ſans que cela parût : car connoiſ-
it le mauvais état du Royaume, il
oit dans l'intention d'éviter toute guerre.
outefois Stairs ayant découvert que
us avions au Havre quelques vaiſſeaux
argés d'armes, & en ayant porté ſa
ainte, le Régent ne put ſe diſpenſer
faire arrêter leſdites armes ; ce qui
t d'un grand préjudice aux affaires du
oi Jacques, qui ne pouvoit s'en pro-

curer d'ailleurs pour envoyer où l'on
1715. avoit besoin, tant à cause que l'argent lui manquoit, que par l'impossibilité d'acheter en aucun pays des armes sans la permission du Souverain.

Le Comte de Marr, qui avoit été Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, du temps de la Reine Anne, & qui en avoit été dépossédé par George, reçut au mois de Septembre un ordre secret du Roi Jacques de s'en aller dans l'instant en Ecosse, & d'y prendre les armes. Ni Bolingbroke, ni moi, ne savions rien de ceci, quoique nous fussions ses principaux Ministres, par qui toutes les correspondances d'Angleterre & tous les projets passoient; ce qui ne faisoit rien augurer de bon, parce que sans nous il ne pouvoit y avoir rien de concerté. Quoi qu'il en soit, M. Marr partit par mer de Londres, & mena avec lui M. d'Hamilton, Lieutenant Général, homme qui avoit servi long-temps avec distinction en Hollande & en Flandre. Il débarqua dans le nord d'Ecosse;

eu de jours après, ayant raſſemblé ſes
mis & vaſſaux, il proclama publique- 1715.
nent le Roi Jacques, ſommant tout
on ſujet de ſe joindre à lui, pour ré-
ablir leur Souverain légitime ſur le Trône
le ſes ancêtres, & délivrer la nation de la
yrannie de George, Duc de Brunſwick,
ıſurpateur de la Monarchie. Un grand
ıombre de Montagnards & de Seigneurs
:onſidérables l'ayant joint, il marcha en
ıvant & s'empara de la ville de Perth,
ıu moyen de quoi il ſe trouvoit maître
le toute la partie d'Ecoſſe, qui eſt au
lelà de la riviere de Tay.

Quelques Officiers avoient en même
emps tenté de ſurprendre le Château
l'Edimbourg, ce qui auroit rendu Marr
maître de toute l'Ecoſſe, & auroit obligé
ſes ennemis de quitter le poſte de Ster-
ling; mais ce projet manqua. Dès que
le Roi George apprit la révolte de Marr,
il fit partir de Londres le Duc d'Argyle,
qui, ſans s'arrêter à Edimbourg, s'avança
à Sterling avec ce qu'il put ramaſſer de

troupes, dont le nombre ne monte
1715. qu'à quinze cents hommes : George
en même temps marcher quelques ré-
mens d'Angleterre en Ecoſſe, & don
ordre qu'on y en tranſportât pluſieu
d'Irlande ; il envoya auſſi demander a
Etats Généraux les ſix mille homm
qu'ils étoient tenus de donner par
Traités faits avec la feue Reine en fave
de la ſucceſſion proteſtante.

Cependant Marr s'amuſoit à form
ſon armée & à régler toutes les affaire
comme s'il avoit été sûr d'en avoir
temps néceſſaire. S'il avoit marché
avant dès qu'il eut raſſemblé huit ou
mille hommes, il n'auroit certaineme
trouvé aucune oppoſition, & Arg
auroit été obligé d'abandonner l'Eco
pour ſe retirer à Berwick. Alors il a
roit pu mettre ſon armée en regle, co
voquer un Parlement & marcher ſur l
frontieres, ſoit pour les défendre cont
les troupes de George, ou pour s'ava
cer en Angleterre, & y joindre les an

1715.

i Roi Jacques, en cas qu'ils y for-
aſſent un parti comme on avoit lieu
: l'eſpérer ; mais ſon peu de connoiſ-
nce de la guerre lui fit manquer ſon
up, & il donna le temps aux troupes,
ii marchoient de tous côtés, de joindre
Duc d'Argyle. L'on peut avoir beau-
up d'eſprit, beaucoup de courage per-
nnel, être habile Miniſtre, & toute-
is n'avoir pas les talens requis pour
ie entrepriſe de cette nature. Il eſt cer-
in que Marr ne les avoit pas ; & auſſi
ne faut pas s'étonner s'il ne réuſſit pas.
près avoir tiré l'épée, il ne ſut plus
mment il falloit s'y prendre pour aller
avant, & par-là manqua l'occaſion la
us favorable qui ſe fut préſentée de-
iis la révolution de 1688.

Peu après que Marr ſe fut emparé de
:rth, le ſieur Foreſter, Gentilhomme
crédité dans la Province de Northum-
:rland, les Lords Derwentwater, Wi-
:ington & autres y avoient pris les ar-
es, & proclamé le Roi Jacques : mais

leur principale force ne consistant qu'e
1715. Cavalerie, ils demanderent à Marr u
secours d'Infanterie; sur quoi celui-
détacha le Brigadier Mackentosh, av
dix-huit cents Montagnards, pour l
joindre. Mackentosh passa le Firth a
près d'Edimbourg, malgré quelqu
vaisseaux ennemis qui s'y trouvoient;
au lieu de marcher par le plus cour
pour joindre Foreſter, il s'approcha d'
dimbourg. Le Duc d'Argyle y accour
en diligence de Sterling, & Macke
tosh se retira à un vieux Fort ruin
appellé *Leith*, distant d'un mille de
ville : il n'auroit pu s'y maintenir, fau
de vivres, si le Duc d'Argyle n'eût
obligé de retourner promptement à St
ling, pour faire tête à Marr qui y m
choit. Mackentosh, sorti de ce mauv
pas où il s'étoit embarqué ridiculemer
prit au plutôt la route des frontie
d'Angleterre; & en chemin faisan
il fut joint par les Lords Kenmur
Nithsdale, &c. avec cinq cents cheva

e la partie méridionale d'Ecoſſe ; mais
perdit beaucoup de ſes Montagnards, 1715.
ui regagnerent leur pays. Après qu'ils
furent tous joints à Foreſter, au lieu
e marcher droit en Ecoſſe, pour tom-
er ſur Argyle d'un côté, pendant que
ſarr l'attaqueroit de l'autre, ce qui étoit
nique bon parti à prendre, ils s'avan-
erent dans le Diocèſe de Durham, ayant
uelque eſpérance que la ville de Neu-
ſtle ſe déclareroit pour eux ; mais le
énéral Carpenter les ayant prévenus,
s'y étant poſté avec un bataillon, &
uelques Dragons, ils prirent le che-
in de la Province de Lancaſtre, où
ombre de Catholiques groſſirent leur
mée. Ils s'avancerent juſqu'à Preſton,
omptant que les Provinces voiſines pren-
roient auſſi les armes ; mais le Général
Vills, que le Roi George y avoit en-
oyé, ayant raſſemblé quelque Infante-
ie, & pluſieurs régimens de Cavalerie
de Dragons, marcha droit à eux, &
e trouva devant Preſton, avant qu'ils

en eussent la moindre nouvelle. Ils f
1715. mirent en défense, & même repouſſe
rent vivement les troupes dans les pre
mieres attaques, de maniere que, v
la supériorité de Foreſter, & le peu d
monde qu'avoit Wills, il y a apparen
que celui-ci auroit été, sinon battu, a
moins obligé de se retirer; mais, tou
d'un coup, la tête ayant tourné à Foreſter
& à la plupart des Principaux de leu
parti, ils demanderent à capituler. Le
ennemis furent si bien les ménager
qu'ils se soumirent à la discrétion du Ro
George, en se contentant de l'asſûranc
que leur donna Wills d'employer se
bons offices en leur faveur. Foreſter avoi
environ deux mille hommes avec lui
& Wills n'en avoit que mille au plus.

Cependant Marr, après s'être amuſ
long-temps à Perth, se mit en march
pour aller tenter le paſſage de la rivier
de Tay, au-deſſus de Sterling. Argyle
en étant averti, alla au devant de lui,
& ils se rencontrerent à Auchterader.

l'armée du Roi Jacques pouvoit être de
euf à dix mille hommes, & celle du 1715.
oi George de trois à quatre mille.

D'abord Argyle rompit la gauche de
Iarr, & celui-ci battit à plate-couture
: reſte de l'armée ennemie, dont il fit
n aſſez grand carnage; mais il ne les
ourſuivit pas, & laiſſa Argyle, avec
droite, ſe retirer en bon ordre à
erling. Le lendemain, au lieu de pro-
er de ſon avantage, il remarcha à
erth: il donnoit pour raiſon qu'il man-
oit de vivres, ſes troupes les ayant
ttés, en allant au combat, & que,
plus, les Montagnards ne vouloient
us ſe battre: il auroit pourtant dû
ercher les moyens de les y engager;
r il lui étoit important de pouſſer ſa
inte, & de tout haſarder pour battre
rgyle, avant que les Hollandois l'euſ-
nt joint. Cette bataille ſe donna à-peu-
ès en même temps qu'arriva la triſte
venture de Preſton.

Marr ayant ſu que Milord Suther-

land, malgré l'engagement où il étoit
1715. sur parole d'honneur, de ne plus remue
contre le Roi Jacques, s'étoit de nou
veau soulevé dans le Nord, & s'étoi
même emparé d'Inverneſſ, détacha le
Marquis de Huntley & de Séaforth, ave
leurs vaſſaux, qui faiſoient cinq à ſi
mille, pour aller réduire Sutherland
mais ces Seigneurs, au lieu d'entre
d'abord en action, ſe laiſſerent amuſe
par des négociations; & même Huntley
à qui on offroit ſon pardon, l'accepta
ce qui acheva de ruiner les affaires d
Roi Jacques. Séaforth n'étoit pas aſſe
fort de lui-même, pour attaquer Su
therland; ainſi il ſe contenta de garde
ſon pays, ſans commettre d'hoſtilités.

Le Roi Jacques, ſur la nouvelle qu'
eut du ſoulevement de Marr, partit a
mois d'Octobre de Bar, & ſe rend
incognito à Saint-Malo, où il fut reten
quelques jours par les vents contraires
pendant lequel temps, ayant eu avis qu
les Partiſans de George s'étoient em-

arés de Dimſtafnage, lieu dans les montagnes, deſtiné pour ſa deſcente, 1715.
prit le chemin de Dunkerque, où il s'embarqua, & mit pied à terre à Peterhead, vers la fin de Décembre. Jamais voyage ne fut plus long; car il ſe paſſa deux mois entiers depuis ſon départ de Lorraine juſqu'à ſon arrivée en Ecoſſe: auſſi donna-t-il occaſion à beaucoup de murmures parmi les Ecoſſois, & à beaucoup de mauvais diſcours parmi les autres; outre que le Comte de Stairs, qui en fut à la fin informé, en porta la plainte au Régent, demandant qu'on empêchât ce prince de traverſer la France. Le Régent répondit que, dès qu'on lui diroit où il pouvoit être, il y enverroit, pour le reconduire d'où il venoit; mais qu'il n'étoit pas obligé d'être, ni l'eſpion, ni le Prévôt du Roi George. A quelques jours de-là, Stairs aſſûra le Régent que le Prétendant devoit arriver un tel jour à Châlons en Champagne; ſur quoi Contade, Major des

Gardes Françoiſes fut envoyé de c
1715. côté-là, pour tâcher de le trouver &
le ramener à Bar : mais il n'eut gard
de le rencontrer ; car, outre qu'il y avoi
déjà pluſieurs jours qu'il étoit paſſé,
avoit pris une route détournée. A ſo
retour, Contades fit de beaux compte
à Stairs de tout ce qu'il avoit fait, don
celui-ci fit ſemblant d'être content, quoi
que, dans le fond, il jugeoit bien qu
le Régent n'avoit pas grande envie d'em
pêcher le paſſage du Prétendant, & qu
Contades n'avoit eu aucune envie c
réuſſir dans ſa commiſſion.

Stairs avoit pareillement envoyé d
tous côtés des Emiſſaires, pour tâche
de découvrir la marche du Prétendant
mais ce Prince étoit ſi bien déguiſé, &
marchoit ſi peu accompagné, qu'il n'e
put jamais être informé que trop tard
pour en faire uſage.

L'on a dit auſſi dans le monde qu
Stairs avoit employé des gens pour aſſaſ-
ſiner le Roi Jacques : je dois cett

ıſtice à la vérité, qu'après avoir exa- 1715.
ıiné à fond toutes les raiſons qu'on al-
guoit, pour prouver cette accuſation,
les ai toutes trouvées frivoles; &
ıoique Stairs fût un grand Whig, &
ır conſéquent ennemi juré du parti
ıcobite, je le crois pourtant trop homme
honneur, pour avoir jamais eu une
ıreille penſée. Le Duc de Marr, dont
s intérêts étoient bien oppoſés à ceux
: Stairs, en a toujours parlé de la
ême maniere; & quand il dit du bien
: ſon ennemi, on doit l'en croire.

Le Duc d'Ormond étoit parti de
ris, à peu près en même temps que
Roi Jacques de Bar: il s'étoit embar-
ié en Normandie avec une vingtaine
Officiers, & vingt-cinq Cavaliers du
giment de Nugent, qui ſe trouvoit
ur-lors en quartier de ce côté-là. Une
mpête le força de relâcher; puis étant
: nouveau retourné ſur les côtes d'An-
eterre, il revint, ſans oſer y débar-
ıer, ayant appris que le Roi George,

1715. inſtruit par le Colonel Maclaine
projets formés dans l'Oueſt, y a
envoyé un corps de troupes, & fait
rêter nombre de perſonnes. Ce M
claine étoit l'homme de confiance, d
le Duc d'Ormond s'étoit ſervi pour c
duire toutes ſes pratiques; c'étoit lui
avoit concerté, avec les Seigneurs
plus accrédités du pays, les meſures p
le ſoulévement général, & qui s'é
auſſi accordé avec les Officiers de la
niſon de Plimouth, ſur la maniere c
ils devoient ſe ſaiſir de cette pl
George commença par changer la
niſon de Plimouth, fit entrer dans Br
un régiment d'Infanterie, & fit to
les diſpoſitions convenables pour
pêcher l'exécution des deſſeins d'
mond. Cela ne lui fut pas difficile
étant inſtruit à fond par Maclaine
plus, Milord Landſdowne, & le C
valier Windham, principaux arcbou
de toute cette affaire, ayant été déc
verts & arrêtés, il ne ſe trouva plu

hef capable de remédier à ce contre-
mps, & tous les Gentilshommes du 1715.
ıys, effrayés, firent dire au Duc d'Or-
ıond, qu'ils ne pourroient plus le join-
:e, ſelon qu'ils s'y étoient engagés.

Je ne puis m'empêcher de faire en-
ore une obſervation ſur le ridicule du
:ojet d'Ormond. Quand il quitta Riche-
ıont, que ne s'en alloit-il tout droit
ans l'Oueſt? Ses amis étoient alors en
berté, ils étoient dans les meilleures
iſpoſitions du monde : il y avoit deux
trois cents Officiers réformés qui l'at-
ndoient, & George n'avoit aucunes
oupes, pour s'oppoſer à lui. Croyoit-il
ue, de paſſer par la France, lui don-
eroit un relief, & ne devoit-il pas con-
dérer qu'en fait de ſoulévement, il
e faut pas laiſſer refroidir les eſprits;
ue chaque moment eſt précieux, &
ue celui qu'on perd ne peut plus ſe
etrouver?

Le Roi Jacques, en même temps
ju'il donna ordre au Duc d'Ormond

de partir de Paris pour l'Angleterre,
1715. m'envoya auſſi une commiſſion, & u
ordre en forme pour me rendre en Ecoſſ
& y prendre le commandement de l'a
mée. Comme je m'étois, du conſent
ment de ce Prince, fait naturaliſer Fra
çois; qu'ainſi j'étois devenu Sujet du R
Très-Chrétien; que j'étois de plus Of
cier de la Couronne de France, enga
par pluſieurs ſermens à ne ſortir
Royaume, qu'avec permiſſion par écri
& que, loin de me le permettre
cette occaſion, le feu Roi & le R
gent me l'avoient expreſſément défend
je ne crus pas qu'en honneur, & en co
ſcience, je puſſe déférer à l'ordre q
j'avois reçu.

Milord Bolingbroke devoit reſter
Paris, pour veiller aux intérêts du R
Jacques, & tâcher de lui fournir to
ce dont il avoit beſoin. L'affaire ét
d'autant plus difficile, que le Régen
malgré ſes bonnes intentions, ne vo
loit pas paroître : il avoit chargé de

n M. Le Blanc & le petit Renault.
:s Meſſieurs faiſoient eſpérer à Bo- 1715.
gbroke qu'ils lui donneroient des a-
:s; mais il eut beau les faire ſolliciter
ıs main (car ils n'oſoient le voir eux-
:mes), jamais il n'en tira rien que
belles paroles; &, pour dire la vé-
:, je crois que le Régent, commen-
ıt à avoir mauvaiſe opinion de cette
:repriſe, n'étoit pas trop porté à exé-
:er ce qu'il avoit fait eſpérer : de plus,
:mi nos gens, il y avoit des cabales
i ne contribuoient pas peu à faire
ıouer toutes choſes. Bolingbroke étoit
i des Irlandois, qui ne ceſſoient de
er contre lui. Le Duc d'Ormond,
mme foible, ſe laiſſa aller aux jalou-
s qu'on lui inſpiroit, comme ſi Bo-
gbroke n'avoit pas pour lui aſſez d'é-
rds. La Reine, & ceux en qui elle
oit plus de confiance à Saint-Germain,
ɔient très-mécontens de ce qu'il ne les
nſultoit pas continuellement, & de
qu'il ne leur diſoit pas réguliérement

tout ce qu'il faiſoit. Des femmes même
1715. à Paris, qui vouloient être Miniſtres
& qui avoient trouvé moyen par de
ſouterrains de s'introduire auprès du Du
d'Orléans, s'acharnerent à décrier Bo
lingbroke auprès de ce Prince. En effet
je trouvai, dans pluſieurs converſation
que j'eus avec lui, qu'il étoit mécon
tent de Bolingbroke; &, ce qui pa
roîtra plus extraordinaire, c'eſt que
ſeule raiſon qu'il m'en donna, fut qu'
s'adreſſoit à ces femmes, pour le tou
menter depuis le matin juſqu'au ſoir. J
l'aſſûrai qu'il ne le faiſoit, que parc
qu'il ne ſavoit par où pouvoir d'ailleu
parvenir à S. A. R. Sur cela, il me d
qu'il eût à s'adreſſer au Maréchal d'Uxe
les, & à nul autre; moyennant quoi
il l'écouteroit volontiers. Bolingbroke
dans l'inſtant, rompit toute liaiſon ave
ces femmes; leſquelles, déjà mal-diſ
poſées en ſa faveur, & irritées par l
changement de ſa conduite, ſe déchaî
nerent contre lui. Le Régent même m

dit, & m'ordonna en même temps
ſsûrer Bolingbroke qu'il étoit content 1715.
lui. Cependant rien ne ſe faiſoit pour
Roi Jacques de la part de la France,
out aboutiſſoit à des eſpérances, dont
ne voyoit nul effet.

Le Roi d'Eſpagne en agit avec plus
franchiſe; car, ſur la repréſentation
nous lui fîmes du beſoin que le
Jacques avoit d'une ſomme d'ar-
t, il nous envoya cent mille écus
lingots d'or, que nous fîmes partir
i-tôt avec mon fils, le Chevalier
skin & M. de Bulkeley; mais tout
bloit conſpirer pour ruiner nos pro-
: le vaiſſeau, où ils étoient, fit nau-
e ſur la côte d'Ecoſſe, & ils n'eu-
: que le temps de ſe ſauver la nuit
s la chaloupe, ſans pouvoir emporter
lingots qu'ils avoient cachés dans le
d du bâtiment.

J'ai déjà dit que, ſur la repréſenta-
n de Stairs, l'on avoit arrêté au Ha-
les armes qui y étoient embarquées:

1715. il nous reſtoit outre cela trois mille fuſi
qui, par bonheur, étoient dans un v
ſeau au bas de la Seine : nous vouli
les envoyer en Ecoſſe ; mais le Duc d'(
mond, qui n'avoit en tête que ſon
pédition d'Angleterre, les garda,
dépit que nous en euſſions, de mani
qu'ils n'ont jamais ſervi de rien.

Le Roi Jacques, à ſon arrivée
Ecoſſe, y trouva les affaires dans un
déplorable. Son armée, que le Duc
Marr, par ſes lettres, avoit fait mor
à ſeize mille hommes, ne conſiſtoit p
qu'en quatre ou cinq mille mal arm
mal en ordre, & dépourvus de to
Il ne laiſſa pas de ſe rendre à Per
afin de voir ce que pourroit produ
ſa préſence : il manda aux Marquis
Huntley & de Séasforth de le venir jo
dre ; mais le premier ayant déjà fai
paix, s'excuſa ſur la mauvaiſe faiſc
& ſur ce qu'il ne pourroit, de quelc
temps, raſſembler ſes vaſſaux, qui s
toient retirés chez eux. Le ſecond al
gu

uoit les mêmes raiſons, outre qu'il
e pouvoit laiſſer ſon pays expoſé aux 1715.
ıvaſions de Sutherland. Le Roi Jacques
e pouvant faire venir ces Meſſieurs,
ur envoya des Officiers & de l'ar-
ent, afin de les maintenir dans ſes
ıtérêts.

Cependant Argyle, malgré la rigueur
e la ſaiſon, faiſoit tous les préparatifs 1716.
éceſſaires pour marcher en avant, dès
ue les ſix mille Hollandois l'auroient
)int. Auſſi avoit-il fait venir nombre
e Pionniers, pour lui ouvrir les che-
ins au travers de la prodigieuſe quan-
:é de neige qui étoit tombée; il avoit
ſſemblé tous les charriots du pays,
)ur porter, non-ſeulement ſes muni-
)ns de guerre & de bouche, mais auſſi
ı bois & du charbon pour chauffer
s troupes. Il avoit un très-grand train
artillerie, en un mot, tout ce qu'il
lloit, tant pour ſa ſubſiſtance, que
)ur un gros ſiege. Il ſe mit en marche,
9 Février, d'auprès de Sterling, &

campa le premier jour à Dumblaine,
1716. le lendemain à Aucherader, où s'étoit donné la bataille, & le 11 il arriva à Tullibardine, à huit milles de Perth. Cette derniere ville n'avoit d'autres fortifications qu'une ſimple muraille; & quoique Marr y eût fait travailler, le manque d'outils, de matériaux, d'argent & de gens entendus, joint au mauvais temps, avoit été cauſe que les fortifications étoient très-peu de choſe. A la vérité, il y avoit vis-à-vis un poſte, en ſoi-même très-bon, étant couvert par la riviere, qui eſt très-large & qu'on ne peut paſſer à gué qu'à dix milles au deſſus, dans un pays de montagne de difficile accès. Malheureuſement le froid étoit ſi exceſſif, que toutes les rivieres étoient entiérement gelées; de maniere que les ennemis la traverſerent, comme s'il n'y avoit eu qu'un plaine. Cette raiſon, & le mauvais état de ſa petite armée, inférieure de moitié à celle d'Argyle, détermina le Roi Jac

ues à quitter Perth. Il l'abandonna le
1, & se retira à Dundée, d'où il se 1716.
endit à Montrose avec une partie de ses
oupes, & envoya l'autre à Brékin. Le
hevalier Areskin, qui vint en France
e sa part donner avis de cette démar-
ne, me dit positivement que le Roi
voit dessein de se retirer vers le Nord,
mesure que les ennemis avanceroient,
qu'un peu en deçà d'Aberden il
oit résolu de tenir ferme, y ayant un
oste excellent, que cinq cents hom-
nes défenderoient contre dix mille. La
roite de ce poste étoit appuyée aux
andes montagnes, & la gauche à la
ier : un marais impraticable, que l'on
e pouvoit passer que sur une chaussée,
ouvroit tout le front. Mais, deux jours
près l'arrivée du Chevalier Areskin,
ous apprîmes que, sur l'approche d'Ar-
yle, le Roi Jacques avoit fait marcher
es troupes vers le Nord ; qu'il s'étoit,
e sa personne, embarqué avec Marr
quelques autres, & qu'il étoit arrivé

en France. Il laiſſa le commandement au
1716. Général Gordon, lui ordonnant de tâcher d'obtenir de l'ennemi des conditions pour ceux qui étoient dans ſon parti. Il eſt naturel de croire que, dès que les Montagnards & autres ſurent le départ de leur Roi, il ne fut plus queſtion que de ſe diſperſer, & de ſe cacher.

Ainſi finit, dans un inſtant, cette entrepriſe : tout le pays ſe ſoumit au Duc d'Argyle, qui s'étoit avancé à Aberden & ceux qui ne crurent pas pouvoir obtenir de pardon, ſe retirerent dans les Iſles, d'où enſuite ils paſſerent en France. Mon fils & M. de Bulkeley, que le Roi Jacques n'avoit pas emmené avec lui, ne pouvant ſe réſoudre à ſe cacher dans les montagnes, comme d'autres ſe haſarderent à venir du Nord d'Ecoſſe à Edimbourg. Perſonne ne les découvrit; & après avoir reſté huit jours dans cette Capitale, ils louerent un bâtiment qui les débarqua en Hollande, d'où il

agnerent au plutôt la France. Le Ré- ent, à la ſollicitation du Milord Stairs, ur fit ôter leurs emplois, auſſi bien u'à tous ceux qui avoient été en Ecoſſe. n ôtant le régiment à mon fils, on ne le rendit. 1716.

L'on ſera peut-être curieux de ſavoir ourquoi le Roi Jacques revint ſitôt Ecoſſe, & pourquoi, ſelon ce que nous oit aſſûré le Chevalier Areskin, il ne étoit pas retiré au poſte en deçà d'Aber- en : tout ce que j'en ai pu découvrir, t que Marr lui avoit perſuadé qu'il étoit plus poſſible de ſoutenir l'entre- iſe ; que ce ſeroit ruiner totalement ux de ſon parti, & qu'ainſi il falloit, r ſa retraite, leur donner lieu de faire n accommodement, que ſa préſence ndoit impraticable. Il eſt vrai que cette flexion auroit pu être faite avant le épart d'Areskin ; mais je ſuis convaincu ue s'il y a eu une faute commiſe, elle eſt venue que de la trop grande dé-

férence de ce jeune Prince aux av
1716. d'autrui.

Le Roi vint ſecrétement à Saint-Ge
main, où il demeura quelques jour
de là, il en alla paſſer huit auprès
Neuilly, & fut enſuite à Châlons
Champagne, pour y attendre la répon
du Duc de Lorraine. Ce Prince faiſ
quelques difficultés de lui permettre
revenir en Lorraine, à cauſe des égar
qu'il ſe croyoit obligé d'avoir pour
Roi George : il lui conſeilla donc d'all
aux Deux-Ponts, l'aſſûrant toutefois q
ſi le Roi de Suede ne l'y vouloit p
ſouffrir, il le recevroit dans ſes Etat
au haſard de ce qui lui en pourroit a
river. Le Roi Jacques, très-mécont
de cette réponſe, auſſi bien que de
que le Prince de Vaudemont lui co
ſeilloit la même choſe, s'en alla
Avignon, où les Ducs d'Ormond,
Marr, & nombre d'autres Seigneurs
rendirent auprès de lui.

Pendant le séjour que le Roi Jacques avoit fait auprès de Paris, il avoit congédié Milord Bolingbroke de la maniere du monde la plus offensante. 1716.

Il lui avoit fait, à son retour d'Ecosse, une réception très-gracieuse, & lui avoit témoigné une confiance entiere; enfin après lui avoir donné ses ordres sur plusieurs choses dont il le chargeoit, & lui avoir sur-tout recommandé de se dépêcher de le suivre, il fit semblant de partir de la Malmaison pour Châlons; mais au lieu de cela il s'en alla chez Mademoiselle de la Chausseraye auprès de Neuilly. Au bout de deux jours il envoya le Duc d'Ormond redemander les Sceaux à Milord Bolingbroke, qui fut très-surpris d'un pareil message, & les rendit sur le champ. Ce Prince publia, pour raison de ce qu'il venoit de faire, que Milord Bolingbroke avoit totalement négligé d'envoyer en Ecosse aucun secours d'armes, d'argent, &c. & que cela étoit cause du mauvais succès de ses affaires.

1716. Les brouillons de S. Germain ajoutoient, qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'avoir du Régent toutes sortes de secours, mais qu'il ne l'avoit pas voulu, afin de ruiner le Prétendant qu'il trahissoit sous main; mais la véritable raison de sa disgrace procédoit d'autres motifs; l'on pourroit même croire que le Roi Jacques, qui desiroit de se disculper de tout ce que la malice de ses ennemis pourroit inventer contre lui, n'étoit pas fâché qu'on rejetât tout sur Bolingbroke. D'un autre côté le Duc d'Ormond avoit toujours été jaloux de Bolingbroke, qu'il regardoit comme un génie supérieur, & par conséquent comme devant toujours avoir plus de crédit que lui. Mille petits politiques, qui ne trouvoient point leur compte avec un Ministre aussi éclairé, & qui se croyoient assûrés de tout faire & tout savoir, si Ormond gouvernoit, ne cessoient d'animer ce dernier contre lui, & de rendre ses moindres actions odieuses. Marr avoit aussi son intérêt particulier

1 vue ; il vouloit faire croire au public
ue s'il avoit été secouru par Boling- 1716.
roke, son entreprise auroit réussi : il
ouloit de plus être le seul Ministre &
ut gouverner ; & pour cela il falloit
écessairement éloigner Bolingbroke ;
r connoissant le petit génie du Duc
'Ormond, il ne craignoit pas de le trou-
er dans son chemin. Mademoiselle de la
hausseraye & plusieurs autres femmes,
ue j'ai marqué ci-devant être fâchées
ontre Bolingbroke, à cause qu'il ne les
onsultoit plus, se joignirent au reste des
Saillans ; & il y a apparence que les Mi-
istres de S. Germain, s'ils ne poussèrent
as à la roue, du moins ne s'opposerent
as à ce renvoi. Il faudroit être dépourvu
e tout bon sens, pour ne pas voir la faute
norme que le Roi Jacques faisoit en chas-
ant le seul Anglois capable de manier
es affaires ; car quoi qu'en puissent dire
uelques personnes, plus passionnées que
ensées, de l'aveu de toute l'Angleterre,
Bolingbroke est un des plus habiles Mi-

niſtres qu'il y ait eu. Il eſt né avec des t
1716. lens ſupérieurs, qui l'ont élevé, quoiq
très-jeune, aux plus hauts emplois :
étoit de plus très-accrédité parmi l
Chefs du parti Tory, dont, pour ai
dire, il étoit l'ame. N'étoit-ce pas la pl
grande faute de ſe défaire d'un tel homm
dans le temps où l'on en avoit le pl
de beſoin, & où il ne convenoit pas
ſe faire de nouveaux ennemis ? Qua
même il auroit failli, la prudence vo
loit que l'on trouvât un moyen plus do
pour lui ôter le maniement des affaire
& il auroit été facile de le trouver : il
avoit qu'à lui inſinuer, qu'à cauſe de
froideur, qui étoit entre lui & Ormon
il ne convenoit pas qu'ils fuſſent e
ſemble, que, de plus, ſa préſence à Pa
étoit né eſſaire, pour veiller de plus pr
à tout ce qui ſe paſſeroit. L'on pouv
même lui faire dire avec franchiſe, qu
pour des raiſons particulieres, l'on
croyoit pas devoir ſe ſervir de lui pl
long-temps. Je connois aſſez ſon humeu

& ſon caractere, pour aſſûrer qu'il auroit demandé de lui-même à quitter ; mais 1716.
le lui faire un affront public, & de vouloir noircir ſa réputation dans le monde, c'eſt une action incompréhenſible : auſſi n'a-t-elle ôté au Roi Jacques beaucoup plus d'amis qu'il ne croit.

Comme j'ai été en partie témoin de ce que Bolingbroke a fait pour le Roi Jacques, pendant qu'il s'eſt mêlé de ſes affaires, je lui dois cette juſtice, qu'il n'a rien omis de ce qu'il pouvoit faire : il a remué ciel & terre pour obtenir des ſecours, mais la Cour de France l'a toujours amuſé ; & quoiqu'il le vît, & qu'il s'en plaignît, il n'y avoit pourtant point d'autre Puiſſance à qui il pût s'adreſſer. De plus, les cabales dont j'ai déjà parlé le contrecarroient en tout. Le Roi Jacques lui fit, quelque temps après, demander toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, & il les rendit ſur le champ ſans même en garder de copies. Le Duc de Marr lui joua un aſſez vilain tour ; il lui

dit, qu'étant accablé d'affaires, il n'avoit
1716. point gardé de minutes de ſes Lettres ; qu'ainſi il le prioit de les lui prêter pour en prendre des copies ; Bolingbroke les donna, & il n'a jamais pu les ravoir.

Au mois d'Avril, je fus nommé Commandant en Guyenne, à la place du Maréchal de Montrevel, qui devoit aller en Alſace. La cauſe de ce changement venoit de ce que le Duc d'Orléans étoit bien aiſe d'avoir en ce pays-là une perſonne ſur qui il pût compter, d'autant qu'il n'avoit pas lieu de ſe fier à M. le Duc du Maine, dont le ſecond fils étoit Gouverneur de cette Province. Il avoit même dans cette vue eu intention de me donner auſſi le commandement du Languedoc, & je devois faire ma réſidence à Toulouſe, qui ſe trouve au centre de ces deux Provinces ; mais je repréſentai que cela pourroit m'attirer des envieux, & de plus, donner occaſion à des raiſonnemens qu'il valoit mieux éviter, qu'en cas de beſoin il ſeroit toujours aſſez

temps de m'envoyer la commiſſion.
Le Duc du Maine, fâché de ce que le 1716.
)uc d'Orléans m'avoit deſtiné pour la
;uyenne, ſans lui en avoir parlé aupa-
ivant, fit tout ce qu'il put pour l'em-
ècher; & ne pouvant y réuſſir, il s'a-
ſa, pour me donner une mortification,
: faire inſérer dans mes patentes, *ſous*
utorité de ſon fils le Comte d'Eu. Il
étendoit que c'étoit un privilége appar-
nant aux Princes du Sang. Dès que je le
s, je déclarai, que s'il ne prouvoit cet
âge, je n'accepterois pas l emploi à ces
nditions, ne voulant pas être le prei-
ier à faire une planche ſi contraire à
dignité de Maréchal de France; que
)us ſavions fort bien la différence qu'il
avoit de nous à un Prince du Sang,
ie nous leur rendrions toujours toutes
rtes de reſpects; mais qu'en fait de
mmandement, nous ne pouvions obéir
aucun abſent qu'au Roi & au Régent.
l. de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat, me
nt trouver de la part du Duc d'Orléans,

pour me montrer les exemples sur
1716. prétention du Duc du Maine, & po
me dire que S. A. R. s'attendoit que
n'y ferois aucune difficulté. Je répond
que les exemples qu'il m'alléguoit f
soient pour moi ; & qu'ainsi j'aur
l'honneur d'en parler moi-même à S
Alteſſe Royale. En effet, j'allai au Pa
Royal, & fit voir clairement au Pri
qu'on lui en avoit impoſé : toutef
comme le Régent, en quelque ſort
s'étoit engagé avec le Duc du Maine d
cette affaire, il ne ſavoit plus comm
en ſortir ; il fit agir le Duc de Noaill
& pluſieurs autres, pour me perſuade
céder ; mais je demeurai ferme dans
réſolution, ſi bien que pendant d
mois je fus incertain de mon ſort. A
fin, le Régent voyant que j'étois inéb
lable, & d'ailleurs la plupart des M
chaux de France, mes confreres, pren
hautement mon parti, il fit refaire
Patentes à l'ordinaire, & je partis
mois de Juillet pour Bordeaux. Le

téchal de Montrevel auroit pu, dès le premier jour, finir la diſpute, en montrant ſes Lettres Patentes renouvellées trois mois avant la mort du feu Roi, & par conſéquent depuis que les Légitimés avoient eu le rang & le titre de Princes du Sang : mais pour ne pas ſe brouiller avec le Duc du Maine, il ne le dit qu'après la déciſion. Le Marquis de la Vrilliere, qui avoit expédié les Patentes du Maréchal de Montrevel, auroit auſſi dû le dire au Régent ; mais l'envie de faire la cour au Duc du Maine, lui fit taire la vérité, & le fit paſſer en cette occaſion pardeſſus les devoirs de ſon emploi. 1716.

Fin des Mémoires.

SUITE ABRÉGÉE
DES MÉMOIRES

D'APRÈS les lettres du Maréchal de BERWICK, & principalement ſa correſpondance avec les Miniſtres.

1716. LE Maréchal de Berwick avoit déjà fait, à l'âge de quarante-quatre ans, vingt-ſix campagnes, & rempli une grande carriere. La longue guerre, dont l'Europe ſortoit, l'avoit mis en occaſion de faire connoître, à la tête des armées, ſes talens pour un Art qui demande plus qu'aucun autre pour exceller, l'art des Héros; & cela pendant les onze dernieres campagnes, toutes heureuſes & glorieuſes, où il avoit commandé : choſe bien digne de remarque, principalement dans cette guerre malheureuſe, où la victoire, accoutumée autrefois à ſuivre conſtamment nos

apeaux, ſembloit preſque par-tout leurs les avoir abandonnés. Une autre rriere vint encore s'ouvrir au Maréchal Berwick. 1716.

Il arriva à Bordeaux, au mois de illet 1716, pour prendre le commanment de la Province de Guienne. Le égent, qui connoiſſoit tout ſon mérite, qui s'étoit propoſé de l'employer utinent pour l'Etat, auroit voulu, comme l'a déjà vu, ne pas borner les ſoins Maréchal au commandement de cette le Province. Il avoit, dès 1705, fait r en Languedoc, où il commanda is un temps critique & difficile, qu'il toit pas moins propre au gouvernent civil, qu'au commandement des nées : les hommes de génie le ſont ſqu'à tout. Le Régent lui écrivoit à arrivée à Bordeaux : » Rien n'eſt lifficile entre vos mains, & je vous rie de compter toujours ſur mon amiié ». Elle étoit fondée, cette amitié, l'eſtime & la confiance entiere, dont

1716. ce Prince honoroit le Maréchal, pa
connoiſſance qu'il avoit acquiſe par l
même de ſa probité & de ſes tal
dans la campagne d'Eſpagne, qu
avoient faite enſemble en 1707; oc
ſion qui ſervit à les unir pour toujo
Le Régent n'avoit pas beaucoup de
aux honnêtes gens; mais il diſoit q
s'il y avoit un parfaitement honn
homme dans le monde, c'étoit le M
réchal de Berwick (*a*).

(*a*) L'Abbé Millot avance, à la page
tome IV de ſes Mémoires, que le Maréch
Berwick *déplaiſoit* au Duc d'Orléans, &
ce fut en 1707 la cauſe de ſon rappel
pagne. S'il parle d'après le Duc de Noaille
ne peut imaginer où ce dernier, qui devoi
cependant bien inſtruit, auroit pris cette
anecdote. Rien n'eſt plus oppoſé à la v
Le Maréchal de Berwick avoit coutume de
que l'origine de ſa faveur auprès du Duc
léans étoit cette même campagne de 1
L'Abbé Millot reconnoit lui-même, tom
page 395, en parlant du ſiege de Lérida,
la fin de cette campagne, que » Berwick c

Toutes les parties de l'administration toient, pendant la Régence, régies ar des Conseils, qui donnoient aux 1717.

bua beaucoup à le rendre heureux par son habileté & son courage «. Il eut effectivement plus grande part au succès, par les ressources u'il sut trouver dans l'embarras où l'on fut, & ar les peines infinies qu'il prit (quoiqu'il n'eût as été de l'avis du siege), n'ayant rien de plus cœur que la gloire des armes du Roi, & la opre gloire du Duc d'Orléans. Etoit-ce là lui plaire ? Ce Prince avoit trop de grandeur ame & de mérite personnel, pour être jaloux Maréchal de Berwick, & pour qu'on pût ême l'en soupçonner : tout ce qu'il fit depuis ur lui, prouve bien le contraire. La gravité Maréchal, & la régularité de ses mœurs, ne ccordoient pas toujours avec les goûts & amusemens du Duc d'Orléans ; mais ils oient unis par des liens plus solides, par l'es- ne, par la confiance, on peut dire par l'ami- . Louis XIV rappella d'Espagne le Maréchal Berwick, au grand regret de Philippe V, des Espagnols, parce que les affaires y étoient ors rétablies, que l'on avoit plus pour elles ucune inquiétude ; que d'ailleurs elles étoient

* *Tom.* 2.

1717. Commandans des Provinces une correſpondance fort multipliée. Il ſuffit de lire celle du Maréchal de Berwick, pour être convaincu du cas infini que les différens perſonnages de ces Conſeils faiſoient de ſa perſonne. Pluſieurs étoient liés avec lui par l'amitié; tous lui accordoient la plus grande eſtime.

Quoique ſa réputation de ſévérité eût, avant ſon arrivée en Guienne, diſpoſé la Province, & particuliérement la Ville de Bordeaux, à redouter ſon adminiſtration, & que, dans tout le temps qu'il y commanda, il eût continuellement avec le Parlement des diſcuſſions; cependant il fut bientôt connu, & alo

---

en bonnes mains, dans celles du Duc d'Orléans. Les frontieres du Rhin & du Dauphiné demandoient plus d'attention; on y avoit beſoin d'habiles Généraux. Louis XIV deſtina le Maréchal de Berwick pour le commandement de l'une des deux armées, qu'on y raſſembloit, comme on l'a vu dans ces Mémoires

» il fut aimé de tout le monde (dit le » Préſident de Monteſquieu), & il n'y » avoit point de lieu où ſes grandes » qualités aient été plus admirées «. La Nobleſſe avoit en lui une confiance entiere, & ſouvent les Gentilshommes le prenoient pour le Juge de leurs différends. 1717.

Dans toutes ſes diſcuſſions avec le Parlement, il eut toujours raiſon: mais quoique le Miniſtre décidât en toute occaſion ſuivant ſes vues, parce qu'elles ſe trouvoient toujours évidemment les meilleures, il employoit enſuite, dans l'exécution des ordres du Roi, tant de prudence & de modération, qu'il étoit impoſſible, même aux Officiers du Parlement, de ne pas reconnoître qu'il n'avoit mis dans les affaires aucun amour propre, & que celui de la juſtice, de l'ordre & du bien général l'avoit uniquement guidé. S'il ſe décidoit toujours par lui-même, c'eſt qu'il penſoit que celui qui étoit chargé des affaires, ſe

* *Tom.* 2.

trouvant plus intéreſſé qu'aucun autr
1717. au ſuccès, devoit être, par cette raiſon
plus intéreſſé auſſi à prendre le bo
parti; mais ce n'étoit qu'après avo
écouté ceux qui devoient l'être, & q
étoient capables de l'éclairer, & de l'in
truire ſur ce qu'il falloit ſavoir : au
perſonne ne montroit enſuite plus
fermeté. Comme cette fermeté étoit
fruit de l'examen le plus approfondi,
qu'elle tendoit toujours au bien, jama
il n'y en eut de plus éloignée de l'op
niâtreté.

On n'entrera point dans le dét
d'un grand nombre d'affaires peu int
reſſantes, qui occuperent le Maréch
de Berwick : il ſuffit d'avoir montré
principes, dont il ne s'écartoit jam
dans l'application.

Le Parlement de Bordeaux, au mo
1718. d'Avril 1718, voulut uſer du droit
remontrances, que le Régent avoit f
rendre à tous les Parlemens par la D
claration du 15 Septembre 1715. Il r

uſa d'enregiſtrer les Lettres Patentes ac-
ordées à l'Hôpital général de Saint- 1718.
André. Ses délibérations avoient été très-
ives. On jugea qu'il s'étoit écarté des
egles & des diſpoſitions de la Décla-
ation même, qui l'avoit rétabli dans
es fonctions qu'il exerçoit ; il ne devoit
n uſer par cette Déclaration (*a*), que
ur les objets qui regardoient le bien
ublic du Royaume : celui dont il s'a-
iſſoit, ne concernoit qu'une affaire par-
culiere. Monſieur d'Argenſon, Garde
es Sceaux, manda cependant au Pre-
ier Préſident, & au Procureur Gé-
ral, que Son Alteſſe Royale vouloit
en recevoir les remontrances du Par-
ment, mais à condition qu'elles ſe-
ient faites dans le délai preſcrit par
même Déclaration, & ſans députa-
on. Cependant le Préſident Lebreton
oit été nommé Député, & étoit parti
our la Cour, ſans en demander la per-

(*a*) Lettre de M. d'Argenſon, Garde des Sceaux, Avril 1718.

1718. miſſion. Cette démarche dont il ne pou-
voit ſe diſpenſer, auroit en quelq
ſorte corrigé ſa nomination irréguliere.

Le Maréchal de Berwick ſe cro
obligé de rendre compte à Son Alte
Royale de tout ce qui ſe paſſe. Mo
ſieur de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat
la Province, inſtruit, de ſon côté,
Maréchal, que Monſieur le Régent
déterminé à n'avoir aucun égard aux
préſentations du Parlement, qui lui p
roiſſoient n'en point mériter; qu'il e
voie à Monſieur de Courſon, Inte
dant de la Province, une lettre de
chet pour l'Avocat Général Dudo
par laquelle il eſt relégué à Auch.
Cour le regardoit comme le plus repr
henſible, pour s'être oppoſé aux Lett
Patentes avec plus de vivacité qu'auc
Membre du Parlement, contre le d
voir de ſa Charge d'Avocat pour
Roi (*a*), qui auroit dû plutôt le port

(*a*) Lettre de M. de la Vrilliere, 10 Av
1818.

les soutenir. M. d'Argenson, dans sa
ponse au Maréchal de Berwick sur 1718.
tte affaire, finit par lui dire : » On ne doit pas présumer que cette Compagnie prenne en cette occasion d'autre parti, que celui de se conformer aux intentions de S. A. R. ; & S. A. R. ne doute pas aussi que votre autorité & votre attention suivie, qui savent pourvoir aux moindres incidens, ne préviennent les suites de celui-ci «. M. le égent marque de sa propre main au aréchal de Berwick : » J'ai donné des ordres très-précis pour arrêter l'exécution des délibérations du Parlement à cet égard ; & je pense, comme vous, qu'il est très-important de prévenir, dès le commencement, de pareilles entreprises «.

Le Parlement, dit Pasquier quelque rt, *est une bonne piece dans l'Etat* ; l'on peut ajouter que ses remontrances nt d'un excellent usage ; mais il doit n servir avec prudence & retenue.

1718. L'abus même en eſt dangereux, & l
Miniſtere ne peut trop y ſurveiller
c'eſt de cet abus qu'il faut entendre l
lettre du Régent.

Le Préſident Lebreton, arrivé à
Cour, fut réprimandé par le Garde d
Sceaux, & eut ordre de s'en retourn
à Bordeaux. La Cour prit le parti d'en
voyer des Lettres de Juſſion : le Ma
réchal de Berwick ſe trouva au Parl
ment à leur lecture; il y opina à la ſo
miſſion, mais en montrant en mêm
temps un vif intérêt pour le Parlemen
Le Régent fut obéi ; les Lettres P
tentes, en faveur de l'Hôpital de Sai
André, furent enregiſtrées purement
ſimplement, & l'affaire finit. La let
de cachet de l'Avocat Général Dud
fut révoquée, à la priere du Maréch
de Berwick ; on fit paſſer l'ordre par
mains : toute cette affaire avoit été co
duite par ſes avis. Le Garde des Sce
lui marquoit : » Les ordres de S. A.
» ſont entiérement conformes à vos av

où la prudence & le zèle du ſervice du Roi paroiſſent toujours «. 1718.

La France commençoit à peine à goû-r les douceurs d'une paix dont elle voit encore un extrême beſoin, lorſque ambition du Cardinal Alberoni, pre-ier Miniſtre d'Eſpagne, vint la trou-er par les projets qu'il enfanta. Il vou-it faire rentrer cette Puiſſance dans utes les poſſeſſions qu'elle avoit cédées r le Traité d'Utrecht. Déjà il s'étoit nparé de la Sardaigne : vingt-cinq à ente mille Eſpagnols étoient débarqués Sicile, pour en faire la conquête ; faiſoit armer une flotte à Cadix ; tout oit en mouvement dans les ports du oyaume.

On comprit, dès 1718, que la ance ſeroit forcée d'en venir à une pture ouverte avec l'Eſpagne, & même porter une guerre offenſive, pour mplir les engagemens qu'elle avoit is avec ſes nouveaux Alliés, l'Em-reur, l'Angleterre & la Hollande, &

1718. pour obliger Philippe V à abandonn
des projets, qui n'alloient à rien moi
qu'à troubler l'Europe entiere, &
cauſer de tous côtés des révolutions. I
guerre ne fut pourtant déclarée qu'
mois de Janvier 1719 : toute l'ann
précédente s'étoit paſſée à négocier av
le Cardinal Alberoni, qui amuſoit
France & l'Angleterre, pour éloigner
moment de la rupture avec ces de
Cours, & ſe donner le temps de p
parer tout ce dont il croyoit que dépe
doit la réuſſite de ſes projets. Il o
ſe flatter d'ôter par ſes intrigues, &
des ſoulévemens, la Régence au D
d'Orléans, de la faire donner à P
lippe V, & de l'armer par-là de to
la puiſſance de France : il entroit a
dans ſes vues d'opérer une révolut
en Angleterre, d'y rétablir le Roi Jacq
ſur le Trône de ſes Peres, & de
faire un Allié, en chaſſant ſon Ri
Les autres inſtrumens dont il dev
ſe ſervir, & qu'il comptoit mettre

euvre, étoient d'un côté le Turc, d'un
utre, le Roi de Suede. On voit que 1718.
out l'édifice d'Alberoni n'étoit fondé
ue sur des espérances véritablement
himériques, & sur le concours de plu-
eurs événemens, peu vraisemblables,
u'il n'auroit pas dû se flatter pou-
oir se procurer : il eut cependant l'a-
resse de faire adopter au Roi d'Es-
agne ses vastes projets aussi injustes
ne téméraires, quoique ce Prince,
vec de la singularité, eût naturelle-
ent le cœur droit, & l'esprit juste.

Des lettres interceptées du Prince de
ellamare, Ambassadeur d'Espagne à
Cour de France, & qui étoient écrites
Cardinal Alberoni, découvrirent tout
complot. Le Régent prit sur le champ
parti de renvoyer l'Ambassadeur, &
le faire accompagner jusqu'à la fron-
ere, par un Gentilhomme ordinaire
Roi. On fit imprimer les lettres in-
rceptées; elles étoient trop claires pour

laiſſer le moindre doute ſur les menée
1718. du Prince de Cellamare, & du Cardin
Alberoni. Le Duc du Maine fut arrêté
& envoyé au Château de Dourlens ;
Ducheſſe du Maine, à celui de Dijon
& pluſieurs perſonnes, qui leur étoie
attachées, furent miſes à la Baſtille. I
Prince de Dombes & le Comte d'E
eurent ordre de s'éloigner de la Cou
& le Cardinal de Polignac eut celui
ſe tenir à ſon Abbaye d'Anchin. Il
fut plus queſtion que de s'occuper d
préparatifs pour l'ouverture de la car
pagne.

Le Maréchal de Berwick fut cho
pour commander l'armée, par la co
fiance ſinguliere que le Régent pren
en lui à tous égards : il étoit cependa
un des François les plus affligés de ce
guerre, quelque juſte & forcée qu'e
fût de la part de la France. Outre
raiſons communes à tout François,
s'en trouvoit pour lui de particuliere
il avoit ſauvé deux fois l'Eſpagne ;

ienfaits qu'il avoit reçus de Philippe V, attachoient plus particuliérement à ce rince. Il devoit, d'un autre côté, de la econnoiſſance au Régent, qui étoit attaué perſonnellement dans cette guerre; ais toutes ces conſidérations, dans le Maéchal de Berwick, cédoient toujours au evoir le plus fort : c'en étoit un pour ii indiſpenſable, comme Commandant ors en Guienne, & ſur les froneres d'Eſpagne, d'exécuter les ordres u'il recevoit d'attaquer ce Royaume, ns avoir été au devant de ces ordres. n refus de ſervir eût été contre un evoir actuel, dont il n'étoit point à mps de ſe ſouſtraire, & d'un exemple ngereux, qui eût même pu être reardé, en quelque ſorte, comme criinel, s'il eût entraîné après lui un rand nombre d'imitateurs : il obéit onc, parce qu'il devoit obéir. 1718.

Il avoit été mandé à la Cour, dès mois de Septembre, pour faire les rrangemens de la campagne, & il étoit

de retour depuis quelque temps à Bor
1718. deaux, lorſqu'il envoya ſes plans & ſe projets à S. A. R., pour les arrêter définitivement, & pour recevoir ſes der niers ordres.

Perſonne n'avoit plus de capacité qu
1719. le Maréchal de Berwick, pour embraſſe à la fois tout un objet, quelque vaſt qu'il fût. Il avoit employé ce talent dar les quatre campagnes défenſives qu' avoit faites ſur la frontiere d'Italie dar la guerre de la ſucceſſion; il eut enco occaſion de le montrer cette année.

La frontiere de France & d'Eſpagr préſente une étendue de plus de cer lieues, depuis Bayonne juſqu'à Pe pignan & Collioure. Comme il n'éto pas poſſible d'attaquer à la fois l'E pagne, dans tous les points d'une grande étendue, en attaquant un côté, falloit pourvoir en même temps à la dé fenſe de tous les autres. Cet objet éto d'autant plus eſſentiel, qu'on avoit affai à Alberoni, c'eſt-à-dire, à un ennen

ıardi & entreprenant juſqu'à l'excès. Le
Maréchal calcule donc, il combine les 1719.
orces des ennemis avec les ſiennes, les
ues différentes qu'ils pourroient avoir,
ı les divers mouvemens qu'il leur ſeroit
oſſible de faire; &, ſur toutes ces com-
ınaiſons, il forme ſes plans d'attaque
ı de défenſe. On voit par ſes lettres
ı ſes dépêches aux Miniſtres, qu'il a
out prévu, & tout diſpoſé : il y indique
'avance tout ce qu'il fera dans la cam-
agne, ſuivant les diverſes circonſtances
ù il ſe trouvera ; & les événemens
arurent s'y conformer.

Le Maréchal de Berwick auroit voulu
ouvoir commencer l'offenſive par le
ege de Pampelune : de fortes raiſons
y déterminoient. Quel étoit en effet
objet de la guerre contre l'Eſpagne ?
'étoit de tâcher de la ramener par la
rainte : il falloit pour cela la convaincre
ue la France agiſſoit ſérieuſement con-
t'elle, & ſans nul égard pour la liaiſon
lu ſang ; ce que le Roi d'Eſpagne &

1719. son Miniſtre ne vouloient pas ſe perſuader. Rien n'étoit plus capable de le en convaincre, que la priſe de cette importante place, qui ouvroit à l'armé le chemin de Madrid ; d'ailleurs cett expédition la conduiſoit dans un pay abondant en ſubſiſtances, & où l'o pouvoit la faire vivre pendant la cam pagne, & y prendre enſuite des quar tiers d'hiver, au ſoulagement de no finances. Enfin, comme cette offenſiv s'éloignoit moins du centre de la fron tiere, elle ſe combinoit mieux que tout autre avec la défenſive qu'il falloit fair en même temps des autres côtés. L'en trepriſe ne put pas cependant s'exécuter les préparatifs pour un grand ſiege comme celui de Pampelune, ſont im menſes, & la Cour n'avoit pas donn aſſez à temps les ordres qui dépendoien d'elle. Tout n'auroit pu être prêt qu' la fin de la campagne ; & il y auroi eu de trop grands inconvéniens à crain dre, ſi l'on avoit entrepris le ſiege

ard. On remit donc cette entrepriſe à
a ſeconde campagne (qui heureuſement 1719.
'eut pas lieu, parce que la paix ſe fit
lans l'intervalle); & l'on ſe détermina
ux ſieges de Fontarabie, & de Saint-
ébaſtien.

Pendant ces expéditions, qui devoient
e faire tout-à-fait à notre droite, on
voit à couvrir la Navarre, le Béarn, &
out le reſte de la frontiere. Le Maréchal
voit eu ſoin d'aller, pendant l'hiver,
econnoître par lui-même tous les paſ-
ages. Il chargea M. de Joffreville de
ette défenſe, & lui donna pour cela
uinze bataillons & vingt eſcadrons,
u'il répandit le long des Pyrénées, &
ui étoient à portée de ſe réunir au pre-
nier ordre, & de ſe ſoutenir les uns les
utres. L'objet de ce corps étoit d'arrêter
lans quelque bon poſte l'ennemi, s'il
enoit à paſſer les montagnes avec des
orces ſupérieures, & de donner le temps
au Maréchal de Berwick d'arriver avec des
renforts ſuffiſans pour lui faire rebrouſſer
chemin.

1719. Afin d'assûrer davantage les différentes parties de cette défensive, M. de Bonas, Maréchal de Camp, fut chargé, avec sept bataillons, de s'emparer du Château de Castel-Léon, qui, quoique de la domination d'Espagne, se trouve du côté de la France au pied des Pyrénées. Il fut obligé d'y ouvrir la tranchée le 30 Mai, de mettre son canon en batterie, & de faire brêche. Il ne put s'en rendre maître que le 12 de Juin.

Pendant ce temps-là l'armée s'étoit assemblée, & portée vers le 15 Mai à Iron, d'où elle investit Fontarabie. Le premier soin du Maréchal de Berwick fut d'aller reconnoître la place, pour déterminer le côté par où il falloit l'attaquer, & l'emplacement du parc d'artillerie. Cependant comme le canon qu'on faisoit venir de Bayonne, n'étoit pas suffisant pour le siege, & que celui qu'on tiroit de Bordeaux ne pouvoit arriver de quelques jours, la tranchée ne fut ouverte que le 27 au soir. Elle

e fut très-près de la place, à la faveur
'un fond qui n'étoit éloigné du chemin 1719.
ouvert que de cent cinquante toises ;
attaque fut dirigée contre le polygone
ué préſentoient les baſtions des Inno-
ens & de la Reine : on travailla auſſi-
ôt aux batteries ; mais elles ne com-
ıencerent à tirer que le 5 de Juin :
n avoit voulu attendre qu'elles fuſſent
ı état toutes à la fois, pour n'être dé-
ıaſquées & ne partir qu'enſemble, afin
u'elles puſſent mieux ſe protéger entre
les, & remplir leur plan d'attaque.

Quand les feux de l'artillerie de la
ace furent éteints, on s'occupa de faire
:eche à la face gauche (par rapport aux
ſiégeans) du baſtion de la Reine, à la
ourtine entre les deux baſtions, & à la
ce droite de la demi-lune ; on étendit
: logement ſur le chemin couvert, où
on s'étoit déjà établi ; & la nuit du 15,
:s breches étant belles, la demi-lune
ıt attaquée & emportée ſur le champ
ıns grande réſiſtance : le logement s'y

fit d'une épaule à l'autre, mais il coû
1719. aſſez cher ; environ cent cinquante hom
mes y périrent. On ſe mit tout de ſuit
à travailler à la deſcente du foſſé, &
perfectionner les débouchés pour donn
l'aſſaut au corps de la place. Les enne
mis ne l'attendirent point ; ils battire
la chamade le 17 : le Maréchal de Be
wick n'inſiſta pas pour faire la garniſ
priſonniere de guerre, le retard de
capitulation auroit prolongé le ſiege,
il étoit important, dans la ſituation
l'on ſe trouvoit, de n'être pas contrai
dans ſes mouvemens.

La garniſon ſortit le 18 avec les ho
neurs de la guerre, & fut conduite
Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Po
On fit entrer deux bataillons dans
place ; & dès le lendemain on travai
à raſer les travaux & à combler les tra
chées : les décombres des breches fure
enlevés, les breches bouchées par
faſcinage & miſes en état de défenſe.

Pendant le ſiege, le Roi d'Eſpagn

ccompagné de la Reine, s'étoit mis en
nouvement de Pampelune, où il étoit 1719.
rrivé le 11 de Juin, annonçant qu'il
narchoit, dans l'intention de livrer ba-
ille, & de faire lever le ſiege. Dom
laiſe de Loya le mandoit au Comman-
ant de Fontarabie, dans une Lettre
ui fut interceptée. L'armée Eſpagnole
narcha, en effet, à San-Eſtevan, & le
oi ſe porta en perſonne, le 16, au camp
e Leſſaca, à deux lieues & demie d'Iron.
Mais ayant appris, le 17, que la place
apituloit, il fit reprendre, le 18, à ſes
quipages le chemin de San-Eſtevan,
: s'en retourna à Pampelune. Ce Prince
it mal conſeillé dans cette marche : il
ui étoit peu glorieux d'être venu juſqu'à
: vue de Fontarabie, pour être témoin,
vec ſon armée, de la capitulation, &
e s'en retourner tout de ſuite à Pam-
elune.

Pour ne pas interrompre le récit du
ege, on a différé juſqu'à préſent de
arler d'une action qui, quoique de peu

d'importance en elle-même, mérite ce
1719. pendant d'être rapportée, à cauſe d
la valeur qu'y montrerent nos troupe
M. de Cadrieux avoit été envoyé, ave
un corps en avant, ſur le chemin d
Pampelune, pour éclairer les mouve
mens des ennemis. On apprit que
même Dom Blaiſe de Loya, qui com
mandoit en Guipuſcoa, avoit raſſemb
deux mille hommes de Milice, qu
avoit joints à ſix ou ſept cents homm
de troupes réglées, & avec leſquels
s'étoit porté à Ernani, qui n'étoit qu
deux lieues du poſte de M. de Cadrieu
Le Maréchal de Berwick, ne pouva
ſouffrir ſi près de lui ce petit corps d
ennemis, fit partir M. de Cilly avec u
aſſez gros détachement, pour marche
Dom Blaiſe. Son avant-garde, comma
dée par M. de Verceil, ſuffit ſeule po
attaquer & chaſſer les troupes que Do
Blaiſe avoit miſes dans un poſte avanc
Nos gens les pourſuivirent juſqu'à E
nani, y attaquerent Dom Blaiſe lu

ême, battirent les troupes réglées, 1719.
dissiperent les Milices, de façon que
on n'en entendit plus parler.

Les forces supérieures de l'armée Fran-
ise mettoient le Maréchal de Berwick
ns le cas de ne point craindre celle d'Es-
gne, pour ainsi dire, corps à corps : ce-
ndant la grande étendue de la frontiere,
il falloit nécessairement agir offensive
ent, donnoit toujours quelque sorte de
ainte pour le centre, entiérement dé-
ourvu de places, toutes les fois qu'on
ouloit faire quelque entreprise aux ex-
émités de la droite ou de la gauche,
-à-vis un ennemi tel qu'Alberoni, dont
confiance dans tous ses projets étoit
trême. Il pouvoit se flatter de trou-
r en Guyenne des Mal-intentionnés,
mme il en avoit trouvé en Bretagne,
êts à joindre l'armée d'Espagne, si elle
ouvoit, par quelque endroit, pénétrer
France ; & on est obligé de convenir
'il y avoit des Mécontens dans le
oyaume. Le Cardinal Alberoni étoit

homme à tout haſarder, au riſque d
1719. ce qui pourroit en arriver. On auro
ſans peine fait repaſſer les Pyrenées
l'armée d'Eſpagne ; mais, dès qu'el
auroit paru, pluſieurs Mécontens l'a
roient jointe ; & l'entrée du Roi d'E
pagne en France, à la tête d'une armée
étoit capable d'exciter de la fermenta
tion dans les eſprits par-tout le Royaume
& d'y cauſer un grand éclat ; ce qu
convenoit d'éviter. Il eſt vrai que
Maréchal de Berwick avoit tout prévu
& arrangé en conſéquence ſes march
& contre-marches ; mais encore falloit
des combinaiſons juſtes. Si le ſuccès e
dépendu du ſeul Maréchal de Berwick
on auroit pu être tout-à-fait tranquill
mais un Général ne peut pas être pa
tout : ces grands mouvemens exigeoie
le concours de pluſieurs perſonnes, q
ne pouvoient toutes mériter la mêm
confiance. Ces réflexions porterent
Maréchal de Berwick à demander que
ques bataillons, & quelques eſcadro

plus, qui lui furent accordés. Il disoit
ue, dans les circonstances où l'on se 1719.
ouvoit, il ne falloit rien donner au
lsard; qu'il étoit de la prudence d'as-
rer la besogne. On a vu dans ses cam-
gnes, en Dauphiné & Provence, qu'il
étoit pas homme à demander inuti-
nent une augmentation de troupes,
isqu'il remit alors au Roi Louis XIV,
son propre mouvement, vingt batail-
ns, dont il crut pouvoir se passer pour
défensive qu'il avoit à faire, & qui
rent utilement employés pour ren-
rcer les autres armées. Le Roi d'Es-
gne, de son côté, avoit augmenté son
mée de vingt-six escadrons, de façon
'elle étoit alors composée de soixante-
ux escadrons, & de vingt-un bataillons.

Le Maréchal de Berwick, dans le
ssein de faire le siege de S. Sébastien,
de continuer ses conquêtes, se porta
avant, pour couvrir les convois &
s préparatifs nécessaires pour cette
ntreprise. Ayant appris que le Prince

Pio s'étoit avancé à Tolozette avec u
1719. gros détachement, il fit marcher sur l
M. de Cilly, avec trois régimens c
Dragons, deux cents chevaux, ving
deux compagnies de Grenadiers, & auta
de Piquets. Ce Général trouva sur fo
chemin trois cents Dragons ennemis
qu'il poussa vivement, prit le Con
mandant, deux Capitaines & cinq c
six Dragons, après en avoir tué plusieu
autres. En arrivant à Tolozette, il tom
sur un poste avancé d'Infanterie, qu
fit attaquer : on tua ving-cinq à tren
hommes, & l'on fit soixante priso
niers, entre lesquels se trouvoient tro
Officiers des Gardes Espagnoles & Wa
lones. Le Prince Pio s'étoit retiré
même jour de grand matin, prenant
route de Pampelune, où ses troupes
suivirent.

Le Maréchal vint le 30 Juin camp
devant S. Sébastien, & en faire l'i
vestissement, appuyant sa droite à
mer, & sa gauche à la riviere de G

mea, qui paſſe à Aſtiaraga. L'armée
Eſpagne, qui étoit campée à une lieue 1719.
: Pampelune, ſur le chemin de Tolo-
tte, ne fit aucun mouvement : ainſi
Maréchal de Berwick n'eut plus,
our le moment, qu'à s'occuper du
ge.

Il ſe détermina à faire l'attaque le
ng de la riviere de Gurumea, à cauſe
: la facilité que l'on avoit de faire des
tteries de l'autre côté de la riviere,
environ deux cents toiſes du corps de
place, &, par leur moyen, d'ouvrir
muraille, qui, dans cette partie, étoit
ns flanc, & avoit peu d'épaiſſeur. Il ſe
ouvoit, entre la place & la riviere, un
rrein aſſez conſidérable, par où l'on
ouvoit arriver à la breche, en débou-
ant de la droite de la tranchée, que
on comptoit appuyer à la riviere. Cela
empêchoit pas qu'on ne fût toujours
bligé, par la gauche, d'attaquer de
ont l'ouvrage à corne, qui flanquoit
oute cette partie, mais ſeulement pour

en éteindre les feux, & en détruire l
1719. défenses. Ce plan d'attaque mérite
d'autant plus la préférence sur tout autre
& en particulier sur l'attaque par l'ou
vrage à corne, que cet ouvrage se trou
vant fort enterré, ainsi que le corps d
la place de ce côté-là, l'on ne pouvo
faire de breche en aucun endroit, qu'av
des batteries établies sur le chemin co
vert. Il auroit donc fallu le prendre
avant de pouvoir songer à la constru
tion des batteries, pour battre en breche
& ouvrir les ouvrages attaqués : on e
été assujetti à ce cérémonial pour
corps de la place, comme pour l'o
vrage à corne.

Les grandes pluies avoient retardé
convois d'artillerie pour le siege,
par conséquent l'ouverture de la tra
chée. Le beau temps étant revenu,
ayant facilité l'arrivée des munitions n
cessaires, la tranchée fut ouverte,
nuit du 19 au 20 de Juillet, à de
cents toises du chemin couvert : la pe

ıommes fut peu considérable. On avoit
jà travaillé, de l'autre côté de la ri- 1719.
ere, aux batteries de canon & de mor-
rs; on devoit, dès le lendemain, en
blir d'autres dans les nouvelles paral-
es, pour battre l'ouvrage à corne. Le
ıt fut exécuté, & les batteries com-
ncerent à tirer le 25. On se logea,
nuit du 26 au 27, sur l'angle saillant
chemin couvert de la droite (par
port aux assiégeans): c'étoit le point
ncipal qu'il falloit occuper, pour pou-
r gagner & attaquer la breche que
ı faisoit au corps de la place, par
noyen des batteries dressées de l'autre
é de la riviere. Comme elles tiroient
moins de cent quatre-vingt toises de
tance, la breche fut long-temps à
e: elle ne se trouva praticable que le
r Août. Le Gouverneur alors, crai-
nt d'être emporté d'assaut, fit battre
chamade le même jour. Le Maréchal
Berwick obligea la garnison d'entrer
ute entiere dans le Château, dans la

vue de la mettre plus à l'étroit, d'aug
1719. menter la consommation des subsistan
ces, & d'accélérer par-là la reddition
du Château. On commença d'abord
pour parvenir à s'en rendre maître, p
ouvrir quelques tranchées vis-à-vis
la place; mais quand il fut question
les pousser en avant, on sentit bient
toutes les difficultés de l'attaque. L
Château étoit si élevé au-dessus de
ville, & de tout le terrein qui l'env
ronnoit, qu'il étoit presque impossib
d'arriver par tranchées aux ouvrage
dont, cependant, on n'étoit éloigné q
d'environ trente toises. Outre cela,
ne trouvoit point d'emplacement con
nable pour les batteries de canon:
terrein étoit si bas, qu'elles n'auroi
pu faire aucun effet. On se trouvoit do
réduit aux batteries de bombes, qui
sont pas d'une grande ressource po
détruire les défenses, & qui ne le fo
d'aucune pour faire breche: ce fut pou
tant par elles qu'on se rendit maître
Châte

Château. On fut obligé de faire des blin- 1719.
lages, pour pouvoir ſe maintenir dans
es tranchées, parce que les ennemis y
ecraſoient les aſſiégeans de bombes, de
renades & de pierres, qu'ils ne faiſoient
ue rouler ſur eux.

Pour réduire la place de vive force,
n'y avoit guere d'autres moyens, que
e ſe ſervir du mineur, & de le pouſſer
ſques ſous le Château; mais, pour
eu qu'on vînt à rencontrer le rocher,
eût été une affaire d'une longueur
finie. La ſeule reſſource qui paroiſſoit
ſter, étoit celle du blocus; & c'eſt
ſſi à quoi on fut contraint de ſe borner.

Cependant on continua toujours le
mbardement, pour tâcher de détruire
utes les habitations, & ce que l'on
urroit des magaſins. Ce moyen eut un
ccès, qu'il n'étoit guere permis d'eſ-
rer. Les bombes gâterent les vivres,
déſolerent la garniſon, au point qu'elle
pitula le 19 d'Août. Le Maréchal
e Berwick ne fit point de difficultés

pour lui accorder les honneurs de la
1719. guerre, bien content d'en être débarrassé.

La flotte Angloise, pendant le blocus avoit pris sur son bord sept cent cinquante hommes de notre armée, avec lesquels elle fit voile vers Santona. Elle y débarqua nos troupes, qui s'emparerent de ce petit port, après en avoir chassé sept cents hommes de Milice Espagnole : elles brûlerent ensuite trois gros vaisseaux de guerre que l'on y construisoit, se rembarquerent, & vinrent re joindre l'armée, sans avoir perdu un seul homme.

Il ne restoit plus à faire que le sieges d'Urgel & de Roses, que l'on avoit projetés pour la fin de la campagne. En attendant les derniers ordres de S. A. R., le Maréchal de Berwick fit longer ses troupes du côté de Navarrins & d'Oleron. Le Roi d'Espagne étoit à Tudela avec son armée, & le Prince Pio en avant de Pampelune : mais, sur l'alongement de nos troupes par nos

gauche, Philippe V se détermina à faire un gros détachement de son armée pour la Catalogne, où, d'ailleurs, les peuples paroissoient disposés à la révolte, & il prit ensuite de sa personne le chemin de Madrid. Son armée se replia sur Sanguesa, & ne tarda pas à diriger sa marche sur la Catalogne, où elle voyoit que nous allions opérer. 1719.

Le Maréchal de Berwick ayant reçu les derniers ordres pour les expéditions du Lampurdan & de Cerdagne, détermina la marche des troupes sur Mont-Louis, & se proposa de les devancer, pour être plus à portée de s'occuper de tous les préparatifs nécessaires. Il arriva au Mont-Louis le 11 Septembre : le siege d'Urgel ne put se commencer aussi-tôt qu'on l'auroit souhaité, parce que l'artillerie fut près de quinze jours à y être transportée du Mont-Louis à cause des mauvais chemins : elle n'y arriva que le 2 & le 4 d'Octobre. M. de Bonas étoit en avant, campé à la Pobla,

sur le Noguera-Paillasso, avec dix ba-
1719. taillons, & deux régimens de Dragons: il occupoit les hauteurs, & son poste étoit si bon, qu'il étoit inattaquable, même par toute l'armée d'Espagne, qui se trouvoit à Ager, à cinq ou six lieues de son camp. Les ennemis vinrent cependant attaquer nos Arquebusiers de montagnes, & les chasserent du pont de Montagnane. M. de Bonas ne crut pas devoir souffrir cette insulte: il marcha avec dix compagnies de Grenadiers, attaqua le détachement des ennemis, & le battit; il se rendit maître ensuite de la Conque de Tremp, après avoir attaqué & chassé quatre cents hommes, qu'ils avoient laissés sur la montagne de Mont-Sec.

Le siege du château d'Urgel n'étoit point encore achevé le 10 du mois d'Octobre, lorsque le Maréchal de Berwick, que l'expédition de Roses pressoit, en partit, pour se rendre au Boulou, où l'armée devoit être rassemblée le 17, &

marcher tout de ſuite en Lampurdan & à Roſes. Il avoit laiſſé M. de Coigny avec dix-ſept bataillons, pour ſuivre le ſiege, qui ne dura pas long-temps après ſon départ : il apprit en effet, le 12, au Mont-Louis, par un Officier qui lui avoit été dépêché, que le château d'Urgel s'étoit rendu, & que la garniſon étoit priſonniere de guerre. M. de Coigny ſe mit en marche le 13, avec onze bataillons, pour joindre la grande armée, & laiſſa M. de Bonas, pour garder la nouvelle conquête & le pays, avec neuf bataillons & deux cents Arquebuſiers. 1719.

Le Maréchal de Berwick avoit obtenu pour les Officiers de ſon armée, après les ſieges qu'ils venoient de faire, des récompenſes conſidérables ; mais il crut en même temps, pour l'exemple, devoir faire punir d'une façon éclatante le ſieur Champier. Cet Officier avoit d'abord montré de la volonté & de l'intelligence : après la priſe de Caſtel-Léon, le Maréchal de Berwick penſa qu'il ne pouvoit

pas mieux faire, que de lui en donner
1719. le commandement; mais le sieur Champier ne tarda pas à abuser de son autorité dans ce poste de confiance. Il fit une course dans le pays, leva de l'argent, & y enleva des grains à son profit: il eut l'indiscrétion, ou l'impudence de faire part de ses exploits à M. de Bonas. Le Maréchal ayant la preuve du délit de la propre main du coupable, en instruisit le Duc d'Orléans. Quoique la corruption dans les mœurs fût déjà très-grande, il restoit encore de la pudeur, & l'on n'osoit pas protéger le vice à découvert: un voleur impudent & reconnu ne trouvoit pas de protecteur. Le sieur Champier fut cassé sans retour, mis en prison dans la citadelle du Mont-Louis, & ensuite dans celle de Perpignan.

Toutes les troupes qui devoient composer l'armée destinée au siege de Roses, au nombre de quarante bataillons, & de soixante escadrons, se trouvant ras-

emblées au Boulou, se mirent en marche le 22 d'Octobre, & vinrent, en deux jours, camper à Castillon, & faire par terre l'investissement de Roses; mais on ne pouvoit rien commencer des travaux du siege, à l'exception des fascines, que le convoi d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche ne fût arrivé. C'étoit de la mer qu'on l'attendoit sur les tartanes, qui devoient tout transporter à la plage, sous l'escorte de deux galeres de France, & de six vaisseaux de guerre; deux François, & quatre Anglois. 1719.

Nos vaisseaux de guerre François se montrerent, le 1.er de Novembre, dans le Golfe de Roses; mais le mauvais temps retenoit les tartanes: elles n'osoient se risquer, & attendoient que la mer fût plus praticable. Etant devenue moins forte, une partie des tartanes arriva le 4 Novembre, dans la baie de Roses. Dès le lendemain, quoique la mer fût encore un peu grosse, on com-

mença à débarquer l'artillerie & les
1719. munitions : on ne put, ce jour-là, mettre à terre que peu d'effets. Le lendemain, la mer étoit si agitée, que les chaloupes ne purent manœuvrer, pour continuer le déchargement. Le 6, le vent augmenta à un tel point, que nos tartanes, au nombre de vingt-huit, échouerent : dix furent brisées, les autres submergées. L'on envoya du secours sur le champ, pour tâcher de sauver ce que l'on pourroit des effets. Beaucoup de Matelots périrent ; le reste des tartanes, au nombre de douze ou quinze, relâcha où il put sur la côte.

Ce désastre nous priva de la plus grande partie de ce qui étoit nécessaire pour le siege ; &, après l'examen qui en fut fait, on se trouva forcé de l'abandonner. La saison étoit si avancée, qu'on ne songea plus qu'à séparer l'armée, & à l'envoyer dans ses quartiers : elle décampa le 17 de Castillon, d'où chaque corps prit la route du quartier qui lui

étoit assigné. Le Maréchal de Berwick resta quelques jours à Perpignan, & partit le 27, pour se rendre à la Cour. 1719.

La campagne qu'il venoit de faire, avoit dû démontrer à Philippe V, que la France agissoit franchement, & de concert avec ses Alliés, & sans ménagement pour l'Espagne; que, par conséquent, il lui étoit impossible de continuer une guerre qu'il lui faudroit soutenir seul contre les grandes Puissances qu'il attaquoit. En effet, l'Espagne se trouvoit dépourvue de tous les soutiens sur lesquels elle avoit compté. Le Turc avoit fait sa paix avec l'Empereur; elle perdoit par-là une puissante diversion, & rien n'empêchoit plus l'Empereur de tourner toutes ses forces contre elle. Le Roi de Suede, Charles XII, avoit été tué devant Fredericshals: la perte de ce Prince ôtoit à l'Espagne l'espoir d'un appui qui étoit entré dans le calcul de ses projets. Les intrigues d'Alberoni, pour exciter des troubles & des révolutions

en France & en Angleterre, avoient
1719. totalement échoué. Tous ces événemens ouvrirent enfin les yeux à Philippe V : il vit le précipice, où la témérité de son Ministre alloit le jetter. Pour s'en garantir, il forma des résolutions sages & pacifiques : une seule fut suffisante ; il renvoya son turbulent Ministre, & la paix se fit.

Le Maréchal de Berwick, à qui l'on vouloit donner des marques de confiance & de satisfaction, fut mis au Conseil de Régence ; mais on ne voulut point qu'il quittât le commandement de Guienne. Cet arrangement convenoit autant aux vues du Duc d'Orléans, qui étoit fort aise d'avoir à la tête de cette grande Province une personne sur qui il pût se reposer, qu'à la fortune du Maréchal, qui, n'étant pas riche, avoit besoin des appointemens de Commandant, pour soutenir son état. Il resta à la Cour jusqu'au mois de Juin, qu'il se rendit à Bordeaux, pour y reprendre

:s détails de l'adminiſtration de la 'rovince. 1719.

Le Maréchal de Berwick avoit pour rincipe que, dans tout état, quelle ue fût ſa forme, il falloit une autorité uprême & abſolue, à laquelle chaque itoyen & chaque corps devoit être paſvement ſoumis. Perſonne auſſi ne reſectoit plus cette autorité que lui, &, uand il en étoit chargé, ne la faiſoit ieux reſpecter, parce qu'il ne la comromettoit point, ne l'employant jamais ue ſuivant la juſtice. Sa droiture natuelle, ſon peu d'amour-propre, ſes lunieres, ſon grand diſcernement, l'emêchoient de s'en écarter : avec cela, 'il ſavoit ſoutenir la dignité du comnandement, & la portion d'autorité qui ui étoit confiée, il en connoiſſoit les ornes & ne les paſſoit jamais, étant articuliérement attentif à ne rien emiéter ſur l'adminiſtration de la juſtice; ar il n'ignoroit pas que ſon autorité, & celle du Parlement, toutes deux éma-

nées du même principe, étoient différentes par leurs objets, & indépendantes l'une de l'autre ; mais que, de leur harmonie, dépendoit l'ordre & le bien public. Quand cette harmonie parut s'altérer, ce fut toujours contre la volonté du Maréchal, & malgré les soins qu'il se donnoit pour la maintenir ; aussi le Chancelier d'Aguesseau lui écrivoit-il dans l'affaire, dont nous allons parler : » Je suis bien persuadé, Monsieur, que » quand MM. du Parlement ne vivront » pas bien avec vous, ce sera toujours » leur faute. La justice regle chez vous » l'usage de l'autorité «.

1719.

Au mois de Septembre 1720, les Jurats & les Baillis des Boulangers, mandés par le Parlement de Bordeaux, au sujet des bleds & des farines, déclarent qu'il y en a dans la ville plus de deux mille boisseaux de gâtés. Le Parlement nomme deux Commissaires, pour faire une visite dans Bordeaux : cette visite se fait avec beaucoup d'éclat, même

1720.

dans les magasins du Roi ; c'étoit le lieu où il sembloit que des brouillons, sous prétexte du bien public, vouloient que l'on fît le plus de recherches. A leur instigation, les Commissaires eux-mêmes font jetter une quantité considérable de boisseaux de bled & de farine, sans trop d'examen, & sans se concerter avec le Maréchal de Berwick & l'Intendant, ce qu'ils auroient dû faire pour toutes les choses d'administration, & principalement quand il s'agissoit de la destruction d'effets appartenans au Roi. Le Maréchal, dans les affaires de cette importance, où le service du Roi & le bien public étoient également intéressés, alloit toujours au devant de tout, sans faire attention au manque d'égards qu'on auroit dû avoir pour lui. Il fit donc proposer à MM. du Parlement de faire cacheter de leur sceau les sacs de bled & de farine, qui pouvoient être gâtés, d'en rendre compte à la Cour, & d'attendre les ordres du Roi ; mais ce parti sage 1720.

ne fut ni suivi, ni écouté. La conduite du
1720. Parlement ne pouvoit manquer d'être blâmée par le Régent & par le Conseil : on y désapprouva sur-tout la vivacité & l'imprudence des deux Commissaires dans l'exécution de l'Arrêt, où ils avoient même paru chercher, par des propos indiscrets, (*a*) à émouvoir le peuple. Ils eurent ordre de se rendre à la Cour à la suite du Conseil, pour rendre compte de leur conduite. Le Chancelier d'Aguesseau reproche au Parlement, dans la lettre qu'il écrit au Premier Président de n'avoir pas suivi le sage tempérament proposé par le Maréchal de Berwick. Il fut ordonné, de la part du Roi & du Régent, (*b*) » de laisser entre les » mains des Jurats tout ce qui est de » la police ordinaire, à la charge de » l'appel au Parlement, & que, s'il sur-

(*a*) Lettres du Chancelier d'Aguesseau & de M. de la Vrilliere, 16 Septembre 1720.

(*b*) Lettre du Chancelier d'Aguesseau, 16 Septembre 1720.

» venoit de ces cas extraordinaires, qui » méritaſſent que cette Compagnie y » entrât par droit de police générale, » elle en conférât, avant toutes choſes, » avec le Maréchal de Berwick & l'In- » tendant, même avant de nommer des » Commiſſaires «. Le Parlement parut ſe ſoumettre & ſe conformer aux ordres du Roi, & il ne fut plus queſtion de cette affaire. 1720.

Le Miniſtre avoit ſuivi en tout les conſeils & les avis du Maréchal. M. d'Agueſſeau, dans une lettre du 28 Septembre, lui écrit : » Vous voyez auſſi » avec combien de déférence on entre » ici dans vos vues ; & l'on ne ſauroit » rien faire de mieux pour le bien de la » Province, dont le gouvernement vous » eſt confié «. M. d'Agueſſeau recevoit, en écrivant cette lettre, une nouvelle dépêche du Maréchal de Berwick, par laquelle ce Commandant marque, qu'il change de ſentiment à l'égard des lettres de réprimandes, qu'il avoit demandées

pour quatre Officiers du Parlement
1720. trouvant cette Compagnie revenue dan
de ſi bonnes diſpoſitions, que les lettre
ne lui paroiſſoient plus néceſſaires. M
d'Agueſſeau ajoute de ſa main en P. S
» J'en ai rendu compte ce matin à Mg
» le Régent, qui approuve votre indu
» gence, comme il a approuvé votre ſ
» vérité; il ſe repoſe donc ſur vous c
» ſoin de donner à ſes quatre Officie
» les avis qu'ils méritent. Je ne pu
» mieux faire que de ſuivre ſon exempl
» & je ne vous envoie point mes lettre
» perſuadé qu'on ne peut ſe tromp
» en ſuivant vos inſpirations «. On d
voit croire que le Parlement ſeroit pl
circonſpect à l'avenir, & qu'il mettr
moins de vivacité, & plus de reten
dans ſa conduite; mais les Compagni
les plus reſpectables, quand il eſt que
tion des intérêts du Corps, de ſes pr
tentions & de ſon autorité, ſemble
oublier leur ſageſſe & leur prudence. L'
mour propre de celle-ci parut bleſſé

quelque sorte d'avoir eu le dessous, &, elle en conserva du ressentiment, il ne tarda pas à se manifester. 1720.

Le 24 Janvier 1721, le Maréchal de Berwick se trouva forcé d'instruire M. d'Agueſſeau d'une nouvelle affaire entre les Officiers de la Tournelle du Parlement de Bordeaux, & les Jurats, à occasion de quelques laquais qu'il avoit fait empriſonner pour le trouble qu'ils avoient causé à la Comédie, & pour leur rebellion contre la Garde. 1721.

Cette affaire seroit sans doute peu digne en elle-même d'être rapportée, l'importance qu'on y mit ne la rendoit intéressante pour faire connoître l'esprit & les mœurs du temps, ainsi que la prudence & la modération constante du Maréchal de Berwick. La Tournelle mande les Jurats, & les reprend de ce qu'ils n'ont point procédé contre les auteurs du tumulte : ils répondent qu'il n'étoit point en leur pouvoir d'agir; que les coupables ont été

* *Tom.* 2.

mis en prison par l'autorité du Commar
1721. dant, & qu'ils y restent sous la mêm
autorité. MM. de la Tournelle évoquer
cependant l'affaire, & ordonnent qu'
sera informé. Le Maréchal instruit c
cette procédure, pour éviter toute qu
relle, fait dire aux Jurats qu'ils n'o
qu'à lui redemander les coupables, qu
ordonnera qu'ils leur soient livrés &
la Justice. Les Officiers de la Tournel
n'adoptent point ce tempérament bi
naturel, & conforme aux Ordonnanc
& à la raison; ils refusèrent même
se soumettre au Chancelier, qui,
son côté, leur prescrivoit le même ter
pérament. Dans une lettre du 29 Jui
il marque au Maréchal de Berwicl
» Mais si la Chambre de la Tourne
» ne profite pas mieux qu'elle a fait ju
» qu'ici des égards qu'on a eus pour ell
» il faudra prendre d'autres voies, po
» terminer l'affaire des laquais, &
» passer d'un Parlement qui s'oppo
» même à ce que l'on veut faire en

aveur. Je ne puis, au surplus, que
ouer votre sagesse, & souhaiter qu'elle 1721.
ouve enfin des imitateurs dans le
ays que vous habitez «. Le Chancelier
vit en même temps, dans les mêmes
nes, au Premier Président. La fermeté
ette seconde lettre eut tout son effet,
l'affaire finit conformément au tem-
ament proposé par le Maréchal.

La peste depuis long-temps affligeoit
ellement la ville de Marseille, où
s'étoit d'abord communiquée. On
prenoit à la négligence ou à l'a-
té des Employés du Lazaret. Ils
ent accusés, au moins fortement
pçonnés d'avoir, par la contrebande
ils faisoient, répandu dans la ville
marchandises infectées de ce mal
tagieux, qui avoit ensuite gagné la
vince. Les personnes qui étoient à la
e de l'Administration de quelques
res Provinces voisines, y avoient laissé
nétrer la maladie, soit par indolence,
t par incapacité, soit par la liberté

trop grande qu'ils avoient continué
1721. laiſſer au commerce avec la Provi
infectée, dans la crainte du tort q
apporteroit la gêne, qu'on mettroit p
préſerver le pays de la contagion.

On apprit à la Cour que le mal a
auſſi gagné le Gévaudan; il n'étoit
core que ſuſpecté dans la ville de Men
mais il s'étoit manifeſté avec violen
la Canourgue, & aux villages des
virons, frontieres du Rouergue &
l'Auvergne. Le Miniſtere, juſtem
alarmé, crut qu'il ne pouvoit pas do
trop d'attention à garantir le Roya
d'un fléau auſſi cruel, & qu'il étoit
ceſſaire de prendre les moyens les
prompts & les plus efficaces, pour a
ter le mal & la contagion. Il falloit a
au plus sûr, & en même temps ne n
au commerce, que le moins qu'il ſe
poſſible: cette balance n'étoit pas a
à tenir. Le Régent jetta les yeux ſu
Maréchal de Berwick, comme ſu
perſonne qu'il connoiſſoit la plus cap

ſe bien acquitter d'une commiſſion
i difficile & auſſi importante. La ſanté 1721.
Maréchal n'étoit pas bonne alors ; à
eille de partir pour les eaux de Ba-
, il lui fallut dans ce moment ſe
ifier pour le ſalut commun : il ſe
lit donc tout de ſuite à Montauban,
de s'approcher des Provinces infec-
de la peſte, & d'être plus à portée
elles qu'il avoit à en préſerver. On
t joint aux Provinces de ſon com-
dement de Guienne, celles d'Au-
ne, de Bourbonnois & de Limouſin.
es moyens qu'il propoſa, furent
ord trouvés trop tranchans, quoi-
s fuſſent les ſeuls capables d'arrêter
sûreté la contagion, comme on le
nnut par la ſuite : ils étoient com-
is par ceux qui, ayant laiſſé com-
iquer le mal, pour avoir trop donné
conſidérations du commerce, ou
-être, ſous ce prétexte, pour avoir
écouté des intérêts particuliers,
ent de la peine à avouer qu'ils

1721. s'étoient trompés. Leurs raisonnem
étoient plausibles ; ils persuaderent,
commencement, la plupart des Me
bres du Ministere.

Le Chancelier d'Agueſſeau, que
Régent avoit mis à la tête du Con
de santé, établi pour la peste, ainsi
quelques autres des plus sensés de
Conseil, pensoient de même que
Maréchal de Berwick, dont l'avis ét
de rompre toute communication a
les Provinces pestiférées, comme le p
le plus sûr : c'étoit celui qu'il sui
dans l'étendue de son commandeme
mais le plus grand nombre du Cons
ayant des vues différentes, l'emport
de façon qu'on agissoit sur d'au
principes dans les Provinces qui n'éto
pas du commandement du Maréchal
Berwick.

Tous les Commandans des Provin
attaquées ou menacées de la peste, en
tenoient une correspondance exacte av
Conseil de santé. Ils ne pouvoient

cacher le progrès de la maladie ; le
ger qui croiſſoit chaque jour, augmen- 1721.
t la crainte : cette crainte ramena tous
eſprits du Conſeil à des réflexions
s ſérieuſes ; chacun ſentit alors que
Maréchal de Berwick avoit mieux
l'objet. Le Régent, en étant plus
ıvaincu que perſonne, voulut que
ı ſuivît par-tout ſes arrangemens : ſes
lonnances furent approuvées & adop-
s ; on ſe conforma à leurs diſpoſitions
ıs un Arrêt du Conſeil du Roi, qui
rendu, & envoyé dans les Provinces
ectées & voiſines de la peſte, pour
vir de réglement, & être exacte-
nt obſervé. Le Chancelier d'Agueſ-
u mandoit au Maréchal : » Il y a
ong-temps que j'ai dit qu'il n'y avoit
qu'à vous laiſſer faire, & que nous
ſerions bien gardés «.

Il ne ſuffiſoit pas de faire des régle-
ens ſages ; il falloit encore les faire
écuter. La maladie continuoit toujours
ravages en Languedoc, & s'étendoit

de plus en plus dans les différentes pa
1721. ties de cette Province, tandis que l'A
vergne & le Rouergue, qui avoien
pour ainſi dire, à leur porte le mal co
tagieux, en étoient entiérement préſerv
par la ſageſſe des ordres du Maréch
de Berwick, mais ſur-tout par ſa vi
lance, & l'activité de ſes ſoins.

S. A. R., frappée de cette différenc
& des conſéquences terribles qui en
ſultoient pour le Royaume entier, p
le parti de confier au Maréchal la c
ſervation de toutes les Provinces voiſi
de la peſte. Elle lui fit mander,
M. Leblanc, Secrétaire d'Etat de
Guerre, de faire un plan général
ligne, tel qu'il l'avoit déjà propoſé;
S. A. R. étoit reſolue de le ſuivre,
de lui donner excluſivement toute
confiance pour l'exécution : en con
quence, les ordres néceſſaires lui fur
envoyés. Cependant on lui recomma
d'abord de les tenir ſecrets juſqu'à l
exécution, à cauſe du Duc de Roq
laur,

aure, qui commandoit en Languedoc; 1721.
nais il étoit peu néceſſaire de lui faire
ne pareille inſinuation. L'eſprit de ré-
erve & de juſtice, qu'il mettoit dans
outes les affaires, l'avoit juſqu'alors
mpêché de ſe mêler en rien de la pré-
ervation du Languedoc, par égard pour
: Duc de Roquelaure : auſſi falloit-il,
ans cette occaſion, plutôt exiger ſes
oins, que les retenir. En effet, le
égent reconnoiſſant enſuite que ſes
ropres ménagemens, ainſi que la déli-
teſſe du Maréchal de Berwick, pou-
oient tirer ici à conſéquence, crut de-
oir prendre un parti plus ferme. » Vous
êtes fort au deſſus du ſoupçon (lui
écrit M. le Blanc, de la part de Son
Alteſſe Royale), de vouloir empiéter
ſur le commandement de M. de Ro-
quelaure; & cette crainte ne doit point
être balancée avec le bien public, qui
a toujours fait votre principal objet «.
C'étoit prendre le Maréchal par l'en-
oit le plus ſenſible, & le plus capable

de le réſoudre : il ſentit donc qu'il n
1721. pouvoit, par aucune conſidération, ſ
refuſer aux demandes qu'on lui faiſoit
puiſqu'elles portoient ſur des objets auſ
intéreſſans pour tout le Royaume. E
conſéquence, il ſe détermina à envoy
au Régent le plan qu'il avoit conç
d'une ligne gardée par des troupes, po
ôter toute communication entre les Pr
vinces, qui n'étoient point atteintes
mal, & les pays infectés, ou ſeuleme
ſuſpectés. Il y propoſe, pour ſubve
aux beſoins des Provinces inveſties, q
l'on ait attention d'envoyer de toute p
toutes ſortes de proviſions, qui ſeroi
portées ſur la ligne, pour être enſu
diſtribuées aux perſonnes qui les auroi
demandées, mais ſans communiquer a
elles, de façon que les effets ſeroi
dépoſés, par ceux qui les apporteroie
dans l'intérieur de la ligne, & dans
lieu marqué, & que les perſonnes, p
qui ils ſeroient deſtinés, n'en app
cheroient, pour les prendre, que qu

es autres ſe ſeroient retirés. Cette ligne
'appuyoit par ſa droite à la méditerranée, 1721.
uivoit le canal de Languedoc, juſqu'à
eziers, puis remontoit la riviere d'Orbe,
our gagner le Rouergue (cette étendue
ouvoit avoir dix à douze lieues); elle
ntinuoit enſuite le long des frontieres
u Rouergue, de l'Auvergne & du
orez, & portoit, par le Velay, ſa
auche au Rhône. Le Maréchal propoſe
uſſi de donner les mêmes ordres de
autre côté de cette riviere, pour dé-
ndre tout commerce & toute com-
unication avec le Languedoc & la
rovence, &, quant aux beſoins de
s deux Provinces, d'y pourvoir par
yon & le Dauphiné, au lieu du
ivarais.

Quoique le Régent eût marqué au
aréchal de Berwick tout le deſir qu'il
oit de le voir ſe charger du comman-
ement entier de cette ligne, le Maré-
al propoſa cependant au Duc de Ro-
uelaure de ſe concerter avec lui à Be-

ziers, dans l'idée de lui laiſſer l'honneu
1721. du commandement dans la partie de l
ligne, qui ſe trouveroit en Languedoc
M. le Blanc mandoit au Maréchal : » I
» eſt permis à peu de gens de penſe
» avec autant d'élévation, que vou
» faites en cette occaſion. S. A. R.
» fort loué vos ſentimens ; mais Ell
» vous connoît depuis trop long-temps
» pour en avoir été ſurpriſe «.

Cette affaire devenoit ſi ſérieuſe, qu
le Régent comprit que les moindr
égards ſeroient déplacés, lorſqu'ils pou
roient nuire aux précautions néceſſair
à prendre, pour arrêter le mal : il voul
donc abſolument que le Maréchal
Berwick commandât encore dans le F
rez, & juſqu'au Rhône, dans le Vel
& le Vivarais, qui faiſoient partie
commandement de Languedoc.

Quoique le Maréchal de Berwick f
l'homme du monde le plus ferme da
les principes qu'il avoit une fois adopt
après un mûr examen, il n'étoit ri

noins qu'opiniâtre ; il se relâchoit de
sévérité, quand il croyoit pouvoir le 1721.
ire sans nuire au bien de la chose
ont il étoit chargé. Il en donna une
euve en cette occasion ; il crut qu'on
ouvoit se relâcher sur la défense de
ute communication, qu'il avoit d'a-
ord proposée, & y suppléer, en choi-
sant Beziers pour le lieu seul, où le
mmerce du Bas-Languedoc se pour-
oit faire avec le Haut-Languedoc,
ourvu, toutefois, qu'on y établît une
uarantaine de trente jours. Il fit part
e son idée au Régent ; &, en consé-
uence, le Roi rendit un Arrêt de son
onseil, conforme à ces nouveaux ar-
ngemens.

Au milieu de tous ces soins, il eut
n nouveau démêlé avec le Parlement
e Bordeaux : il avoit établi dans la ville
n Bureau de santé, conformément aux
dres du Roi, pour veiller à tout ce
ui regardoit l'exécution de l'Ordon-
ance qu'il avoit rendue, pour préserver

la Province de la contagion. Le Parle-
1721. ment ſe plaignit au Chancelier de ce qu'aucun de ſes Membres n'avoit été admis à ce Bureau. Le Chancelier en écrivit au Maréchal de Berwick : ſa réponſe eſt remarquable.

» Je n'ai pas cru (répond-il) devoir » y nommer aucun Officier du Parle- » ment, attendu qu'il m'a paru néceſ- » ſaire d'éloigner tout retardement à la » déciſion des affaires de cette nature. » La conduite extraordinaire que ce » MM. ont ſouvent tenue, m'a fait » juger qu'ils étoient peu propres pour » des aſſemblées, où l'union, la con- » corde & l'expédition ſont néceſſaires, » & tant que j'aurai l'honneur de com- » mander dans cette Province, j'éviterai » avec ſoin d'avoir aucun démêlé avec » eux. Au lieu de vouloir entrer dans » les affaires, dont le Roi leur a ôté » la connoiſſance, ils devroient s'appli- » quer à leur devoir principal, &; par » leur abſence, ne point laiſſer langui

» le Palais, où, faute de Juges, les
» Parties se consument «. 1721.

On prendroit une idée bien fausse du Maréchal de Berwick, si on le soupçonnoit d'avoir écrit cette lettre avec humeur, & dans un esprit de critique. Il pensoit qu'il étoit de son devoir d'instruire le Chef de la Justice de ce qui pourroit y avoir à reprendre, & qui intéressoit l'ordre public, dans le Parlement de la Province, dont le gouvernement lui avoit été confié. Telle étoit la pureté de ses intentions, & de ses actions : tous ceux qui l'ont connu, sans aucune exception, n'en ont jamais douté.

Le Chancelier, dans sa réponse à cette lettre, dit : » Il faut convenir qu'il auroit été très-difficile de se concerter » sur ce point (avec MM. du Parlement)..... Au surplus, le succès » que Dieu continue de donner à votre » zèle & à votre vigilance, pour la conservation du pays où vous commandez, » est un bon garant, non-seulement de

1721. » la droiture de vos intentions, mais » de la sageſſe & de la fermeté de votre » conduite : il n'y a donc qu'à vous laiſſer » agir avec votre prudence ordinaire «.

La maladie, contenue dans les pays infectés, s'y éteignit avec le temps ; &, par les arrangemens, & la vigilance du Maréchal, elle ne ſe communiqua plus dans aucune des Provinces voiſines.

Tout le pays étant purifié, & les ſymptômes de la peſte ne ſe montrant plus dans aucun endroit, le Maréchal de Berwick crut pouvoir s'abſenter de ſon commandement, pour aller à Paris & à la Cour vaquer à ſes affaires particulieres, que le ſoin des générales lui avoit fait négliger. Ayant obtenu un congé, il arriva à la Cour dans le mois de Juin 1722 : il continua de commander en Guienne, juſqu'au commencement de 1724.

1723. Le Duc d'Orléans étant mort d'apoplexie, le 2 Décembre 1723, le Duc de Bourbon alla ſur le champ demander

place de premier Miniſtre. Quoiqu'on
it eu le ſoin d'inſpirer au jeune Roi 1725.
:s préventions contre ce Prince, ce-
ndant, dans l'embarras de ſa réponſe,
n'oſa pas la lui refuſer. A peine ſe
t-il mis à la tête des affaires, qu'on
t divers changemens arriver dans les
fférentes portions du Gouvernement.
n ſupprima, entr'autres choſes, tous
s commandemens des Provinces, &
par conſéquent celui de Guienne.

Dans l'éloignement des affaires, &
ns l'eſpece d'oiſiveté où l'on avoit mis 1724.
r-là le Maréchal de Berwick, il paſ- à
it la plus grande partie de ſon temps 1732.
ſa campagne, & partageoit le reſte
tre la Cour & la ville. Il vivoit à
tz-James avec ſa famille, & un petit
)mbre d'amis, s'occupant de ſes jar-
ns : c'étoit lui-même qui les avoit
lantés. Son ame ſembloit s'y être peinte;
)ut y étoit dans le grand, & du meil-
:ur goût. Une perſonne (a), qui en

(a) Le Duc d'Antin, Surintendant des Bâti-
ens.

avoit beaucoup en ce genre, s'y pro
menant un jour, étoit dans l'admiration
Elle ſe demandoit où cet Anglois avoi
pris tant de goût. On pouvoit lui ré
pondre : dans ſa façon d'enviſager tou
jours les objets, & dans la juſteſſe d
ſon eſprit. On ne voyoit chez lui aucu
faſte; il y menoit une vie uniforme &
ſimple. Toutes ſes heures étoient réglée
& remplies : la lecture & la promenad
faiſoient ſes principales occupations.
jouoit peu, préférant la converſation
qu'il avoit douce, aimable & variée :
avoit vu tant de choſes; ſa vie avoit to
jours été occupée par les plus grand
affaires; juſqu'alors, il n'avoit poi
connu le repos. Son ame ſe trouvoit don
pour la premiere fois, livrée, pour air
dire, à elle-même. Le tableau de ſa v
paſſée, où, dans ſes actions, il n'avo
jamais eu d'autre objet que le bien
mettoit dans cette ame juſte tant de ſé
rénité, qu'il étoit impoſſible à ceux q
vivoient avec lui dans l'intimité, de n

pas voir le bonheur. Cette vue invitoit à la vertu, & la faiſoit aimer bien plus ſûrement que ne pourroient faire les diſcours & les écrits des Moraliſtes les plus éloquens & les plus pathétiques.

Ce fut de cette vie paiſible & heureuſe, qu'on vint le tirer en 1733, pour lui donner le commandement de l'armée, qu'on raſſembla ſur le Rhin. Louis XV ne pouvant en envoyer une en Pologne, pour y ſoutenir, contre l'Empereur & la Ruſſie, l'élection légitime de ſon beau-pere, crut qu'il étoit également juſte & glorieux de le venger des inſultes qu'il éprouvoit de la part de ces deux Puiſſances. Il attaqua l'Empereur ſur le Rhin & en Italie, & les Rois d'Eſpagne & de Sardaigne joignirent leurs armes aux ſiennes. L'Empereur réuſſit à la vérité à mettre ſur le Trône de Pologne l'Electeur de Saxe; mais il lui en coûta les Royaumes de Naples & de Sicile, & la France eut, pour récompenſe de ſa généroſité, la

Lorraine, que Louis XIV, dans le temps même de ſes plus grands triomphes, ne put jamais acquérir. Louis XV fit ce que ſon biſayeul n'auroit pu entreprendre, ſans jetter l'alarme dans toute l'Europe, & en ſoulever tous les Princes contre lui. Il attaqua l'Empereur, & le vainquit : les Anglois & les Hollandois, alliés naturels de ce Prince, ne prirent aucune part à la querelle ; ils reſterent neutres, & amis de Louis XV, qui dut cette neutralité & ſes ſuccès à la réputation de Prince juſte & pacifique, qu'il s'étoit acquiſe pendant le Miniſtere du Cardinal de Fleury, & qu'il conſerva, dans le ſein même de la victoire, par la modération avec laquelle il en uſa.

Le Maréchal de Berwick ſe rendit à Strasbourg, au commencement de Septembre : il n'y avoit encore aucun préparatif de fait pour les opérations de la campagne. Le Miniſtre étoit même dans l'incertitude ſur les différentes entrepriſes

uxquelles on pourroit ſe déterminer : Empire ne s'étoit pas encore déclaré our l'Empereur ; on croyoit en devoir ménager les Princes. On balançoit donc on attaqueroit le vieux Briſach, qui ppartenoit à l'Empereur, ou bien Kell Philisbourg, villes Impériales. La Cour voit encore d'autres vues : elle auroit ien deſiré pouvoir entreprendre le ſiege e Luxembourg ; mais la ſaiſon ſe trouoit trop avancée, pour avoir le temps e faire tous les préparatifs qu'exige un ege de cette conſéquence, & pour pérer de s'en rendre maître avant l'hi-r. D'ailleurs, le Maréchal de Berwick éféroit à la priſe de Luxembourg, les nquêtes de Philisbourg & de Kell, qui ous donnoient des paſſages ſur le Rhin, des ouvertures pour attaquer plus nſiblement l'Empereur, & l'Empire, l venoit à ſe déclarer pour ſon Chef, mme il fit, & pour ſe procurer en ême temps, dans un pays abondant, s ſubſiſtances néceſſaires, & y vivre

aux dépens des ennemis. On ſuivit l'av
du Maréchal de Berwick.

Les préparatifs pour l'ouverture de
campagne, & pour un ſiege, tinre
beaucoup plus de temps que l'on r
comptoit. L'armée ne put paſſer le Rhi
que le 13 d'Octobre. Le lendemain
Kell fut inveſti, & la tranchée s'ou
vrit le 20. Cependant le Roi fit déclar
à Ratisbonne, que ſon intention étc
de bien vivre avec tous les Princes
Corps Germanique, qui ne prendroie
point d'engagement contre ſes intérêt
que la néceſſité ſeule le forçoit de s'en
parer du fort de Kell, pour s'aſſûrer
paſſage ſur le Rhin, autant dans la v
d'offrir plus efficacement ſon ſecours
l'Empire, contre l'oppreſſion de ſ
Chef, que d'attaquer l'Empereur ſ
ennemi. Le ſiege de Kell ne fut pas lon
on y employa la méchanique ordinair
& la place capitula le 29. La ſaiſon étc
trop avancée, pour ſonger à d'autres co
quêtes, & le ſiege de Philisbourg f

emis pour l'ouverture de la campagne prochaine.

On avoit préſenté au Maréchal de Berwick deux différens Mémoires, qui contenoient de prétendus projets pour couvrir la Champagne, & empêcher que l'ennemi n'y levât des contributions : mais la défenſe de cette Province, ſuivant les plans propoſés, auroit infiniment plus coûté au Roi & à la Province, & auroit occaſionné plus de vexations aux peuples, que les contributions elles-mêmes. Le Maréchal de Berwick les rejetta par ces raiſons, & par pluſieurs autres : il étoit difficile de n'y pas ſoupçonner, dans ceux qui les propoſoient, des vues particulieres, autres que celles du bien général. Il n'y eut de ce côté-là aucun acte d'hoſtilité de part ni d'autre, & l'on garda, l'année ſuivante, une neutralité réciproque pour le pays de Luxembourg, & pour la Champagne. Le Maréchal inſtruiſit le Roi des arrangemens qu'il avoit faits, pour ſe porter

avec l'armée sur la Meuse, la Moselle & la Saare, dans le cas que les ennemis voudroient nous y attaquer : mais, de toute cette premiere campagne, qui fut très-courte, il ne parut d'ennemi d'aucun côté. Sur la fin d'Octobre, on rétablit le pont du Fort-Louis, & les fortifications de Schelingen : on établit aussi un autre pont sur le Rhin, à Huningue, pour s'y donner, en Haute-Alsace, un passage. L'armée repassa ce fleuve dans les premiers jours de Novembre, & alla prendre ses quartiers.

Le Maréchal de Berwick s'étoit proposé d'ouvrir la campagne, de très bonne heure, par le siege de Philisbourg. Ce nouveau passage assûré sur le Rhin, qu'il vouloit avant tout se donner, étoit la base de ses projets : mais, pour arriver devant cette place il falloit forcer les lignes d'Ettingen, que les ennemis avoient construites, pendant l'hiver, au dessus de Philisbourg & qui, en couvrant cette place, bar

ient le pays, depuis ce fleuve, juſ-
'aux montagnes; ou il falloit les ren-
e inutiles, en paſſant le Rhin au
ſſous. Ce projet ne pouvoit s'exécuter
ns de grandes difficultés, ſi l'on ne
évenoit pas les ennemis, en entrant
campagne, avant qu'ils euſſent raſ-
mblé toutes leurs forces. D'ailleurs,
ſiege demandoit d'être fait au com-
encement du printemps, ou d'être re-
is en automne, à cauſe des inondations
Rhin, que produit ordinairement en
la fonte des neiges, & qui rendent
ſiege de cette place, ſinon imprati-
ble, du moins très-difficile, & dan-
reux dans cette ſaiſon. Le Maréchal
Berwick partit donc à la fin de Mars
'34, pour Strasbourg, où il arriva le
: mais il ne trouva rien de prêt, ſoit
ie la Cour eût trop tardé à donner des
dres, ſoit que leur exécution eût été
gligée. Ce retard, cependant, ſem-
oit n'être pas arrivé ſans deſſein, &
re le fruit de l'intrigue. Les chevaux

pour l'artillerie, & pour les vivres n'étoient point encore rendus à leur deſ tination, ni même achetés pour le plu grand nombre, quoique M. d'Angei villiers, Secrétaire d'Etat de la Guerre eût aſsûré le Maréchal qu'ils ſeroien raſſemblés en Alſace, au commence ment d'Avril, au nombre de dix-hu cents pour l'artillerie, ſans compter l chevaux haut-le-pied, & de cinq mil pour les vivres. Le Maréchal de Be wick n'avoit cependant ceſſé tout l'hiv de preſſer les Miniſtres ſur les prép ratifs de la campagne, leur mettant co tinuellement devant les yeux combi il étoit eſſentiel de ne pas perdre un m ment, ſi l'on vouloit aſsûrer le ſucc du ſiege important de Philisbourg. M le malheur des Cours eſt preſque to jours de ſe laiſſer gouverner par d Intrigans & des Favoris, & de les éco ter de préférence aux gens du mérit même le plus reconnu.

Quatorze années de commandemen

ujours heureuſes & toujours glo-
euſes, ne valurent pas au Maréchal de
ervick une confiance entiere du Mi-
ſtere pour les opérations de cette cam-
gne. Le Comte de Belle-Iſle, de-
is Maréchal de France, avec la fa-
ur, eut le crédit de ſe faire écouter
même de ſéduire par ſon enthou-
ſme & ſon ton d'aſſûrance, le Car-
nal Fleury & les autres Miniſtres,
ns d'Egliſe ou de robe, peu capables
juger ſainement des projets de guerre.
contrarioit ceux du Maréchal de Ber-
ck par les mémoires dont il ne ceſ-
t d'inonder les Cabinets des Miniſ-
s; & où toutefois ſon propre interêt
roiſſoit le plus ſouvent en premiere
ne, parce qu'il ne ſavoit pas le dégui-
, quoiqu'il montrât beaucoup plus
ambition que de vrais talens. Il faut
nvenir qu'il étoit capable des plus
ands détails; mais comme il outroit
ut, il entroit ſi avant dans les plus
tits, qu'il s'y noyoit lui-même : ſon

ambition l'aveugloit dans preſque tou
tes les affaires, parce qu'il les enviſa
geoit avec des vues perſonnelles & in
téreſſées; ſa tête toujours bouillan
l'emportoit au delà du vrai & dans
région ſans bornes des chimeres.
mettoit une telle activité dans la pou
ſuite de ſes projets pour les faire adop
ter, qu'il entraînoit ſouvent les Mini
tres preſque malgré eux; cependant
ne put réuſſir cette fois-ci, comme
auroit voulu. Il avoit, au mois de Jan
vier de cette année (a), propoſé ſérieuſ
ment aux Miniſtres de faire traverſ
toute l'Allemagne à l'armée, de la pc
ter juſqu'en Saxe & en Boheme,
même encore plus loin. Il s'efforçoit e
conſéquence de détruire tous les autr
plans de campagne, & il donna dan
le même temps un mémoire contre l
ſiege de Philisbourg. Le Maréchal d

(a) Lettre de M. d'Angervilliers, du 24 Jan
vier 1724.

erwick désaprouvoit ces projets : il re-
ardoit comme une témérité de vouloir
onduire une armée à plus de cent cin-
uante lieues des frontieres, sur-tout
ns communication assûrée avec la
rance, & il n'eut pas de peine à faire
ntir au Roi toute l'absurdité du pro-
t, en lui en expliquant les raisons. Le
oi les rappelle au Maréchal de Ber-
ick, dans sa lettre du 8 de Mai :
Il est certain, dit ce Prince, que la
conquête de Philisbourg est préférable
à tout autre objet par beaucoup de
raisons, qui vous sont connues aussi
bien qu'à moi «. Le projet (*a*)

(*a*) Il fut plus accueilli en 1741, à la mort
l'Empereur Charles VI; mais le succès ne ré-
ndit point, comme tout le monde sait, aux
ues & aux promesses du Comte de Belle-Isle,
venu Maréchal de France : ce qui prouve
en à quel point le projet étoit déraisonnable
1734, puisqu'on avoit affaire alors à toute
Puissance de la Maison d'Autriche, jointe à
lle de l'Empire, qui se déclara pour l'Empe-

du Comte de Belle-Isle fut donc r
jetté. Il se réduisit alors à propose
siege du château de Traerbach, & ol
tint d'en être chargé. Dès-lors il fall
le faire avant tout, malgré les bonn
raisons du Maréchal de Berwick, q
avoit fait voir qu'on devoit commenc
par celui de Philisbourg. La Cour e
lieu plus d'une fois de se repentir
n'avoir pas suivi en tout les plans pl
réfléchis & plus justes du Maréchal
Berwick, & d'avoir donné quelqu
fois la préférence à l'écolier sur le m
tre. Le Comte de Belle-Isle nouvell
ment fait Lieutenant-Général, n'av

---

reur ; au lieu qu'en 1741, nous n'eûmes d'ab
à combattre, pour l'exécution du projet,
les seules forces de la Reine de Hongrie, ay
avec nous, pour Alliés, les deux plus puiss
Princes de l'Empire, le Roi de Prusse & l'El
teur de Saxe, sans compter l'Empereur, & l'
torité de ce Chef. Les Anglois, les Holland
& le Roi de Sardaigne ne se déclarerent con
nous, qu'en 1743 & 1744.

ière encore servi à la guerre que com-
e Brigadier, sans que rien d'import-
nt eût jamais roulé sur lui.

M. d'Angervilliers, pour lever les
fficultés que le Maréchal objectoit
ntre le projet de remettre à l'été le
ège de Philisbourg, lui mandoit dans
lettre du 5 Avril, qu'il y avoit eu
eu de neige cette année, par consé-
uent qu'il n'y auroit pas d'inondation.
lais la saison & les élémens ne se prê-
rent pas aux desirs & aux volontés
es Ministres. Les chaleurs furent for-
s; elles occasionnerent dans les mon-
gnes noires une fonte de neige extraor-
naire, parce que les sommités en
nt toujours couvertes, sans que la
eige se trouve jamais entiérement épui-
e, quelque grande qu'en soit la fonte.
e Rhin grossit & déborda cette an-
ée plus que de coutume; mais la Cour
n avoit voulu courir les risques. Le
Ministre avoit marqué au Maréchal, que
e Roi desiroit infiniment le siege de

Philisbourg, malgré la saison de l'été & qu'il seroit très-mortifié, si cett entreprise ne pouvoit pas avoir lieu. fallut donc s'y résoudre. De ce mo ment, le Maréchal de Berwick s'o cupa tout entier à surmonter les obstacl que lui-même avoit prévus & annoncé & auxquels on pouvoit s'attendre.

On devoit compter que le Prin Eugene auroit tout le temps de rassem bler les forces de l'Empereur & de l'Em pire, avant la fin du siege, pour ma cher à Philisbourg, & essayer de no y attaquer, ou pour chercher à no attirer loin de la place assiégée, p une diversion sur la Moselle, ou sur Haut-Rhin, afin de pouvoir nous combattre avec toutes ses forces réunie pendant que les nôtres seroient affoibl par les troupes que nous aurions laiss au siege, &, par une victoire, no obliger de le lever. Il falloit aussi pou voir au cas de l'inondation du Rhi Le Maréchal de Berwick n'étoit jam

surp

ſurpris par les événemens, parce que, dans les accidens qui pouvoient les accompagner, ſa prévoyance active avoit toujours pourvu d'avance au remede : il fit part au Roi de ſes plans & de ſes diſpoſitions. Trente-cinq bataillons & vingt eſcadrons étoient deſtinés au ſiege : il formoit, du reſte de ſes forces, une armée d'obſervation de ſoixante-quinze ou quatre-vingt bataillons, & de cent vingt eſcadrons, pour ſe porter par-tout, & faire tête au Prince Eugene, de quelque côté qu'il ſe préſentât, & qu'il voulût. Il comptoit faire tracer des lignes de circonvallation autour de Philisbourg, & les rendre inattaquables : elles devoient être bordées de cent bataillons, avec leſquels il étoit déterminé à recevoir le Prince Eugene, s'il y portoit toutes ſes forces, comme il fit.

Quelques Officiers Généraux ne furent point d'avis d'attendre l'ennemi dans ſes lignes ; ils vouloient en ſortir, &

aller au devant du Prince Eugene ; il
reſterent même dans l'inquiétude, pen
dant tout le temps que dura le ſiege. I
faut pourtant convenir que le ſoldat n'eu
jamais la moindre crainte ; qu'il paroiſ
ſoit même deſirer d'être attaqué, comp
tant ſur ſon courage, & ſe croyant e
pleine sûreté dans une poſition qu'avo
choiſie un Général, en qui il avoit tout
confiance. Le Maréchal de Berwick per
ſoit, ainſi que M. de Luxembourg (a)
que des retranchemens, où l'art n'avo
rien négligé, & que leur peu d'étendu
permettoit de garnir par-tout de deu
lignes d'Infanterie, n'étoient pas ſuſcep
tibles d'être forcés. Il parut dans la ſui
que c'étoit également le ſentiment c
Prince Eugene, puiſqu'il n'oſa jama
attaquer nos lignes ; car, dans la ſitu
tion où ſe trouvoit l'armée de France
& qu'il étoit permis de regarder comm

(a) Voyez les Mémoires ci-deſſus, Tome
page 92.

critique, il n'auroit pas héſité à la combattre dans ſes retranchemens, s'il eût eu la moindre eſpérance de pouvoir les forcer.

Le Maréchal de Berwick étoit ſi aſſûré de ſon opération, que, malgré cette prudence, qui l'empêchoit de jamais rien promettre à la légere, il ne balança pas d'écrire au Roi du ton le plus affirmatif, & comme un homme qui eſt ſans inquiétude ſur le ſuccès du ſiege. » Quand nous ſerons devant la » place, lui marque-t-il, nous cher- » cherons à ſurmonter l'obſtacle des » eaux, ſoit en en diminuant le volume » par les ſaignées, ſoit en conduiſant nos » tranchées, par le moyen de nombre » de faſcines : le pire qui puiſſe arriver, » c'eſt que nous ſoyons obligés de ſuſ- » pendre, pendant quelque temps, nos » travaux, pour les reprendre enſuite » avec plus de force, dès que les eaux » ſeront diminuées. En un mot, Sire, » nous attendrons tranquillement, dans

» notre camp bien retranché, que les » obſtacles ſoient levés, & nous pren- » drons Philisbourg, duſſions-nous y » reſter juſqu'au mois d'Octobre «.

Malgré ces aſsûrances ſi poſitives, la Cour éprouva, bientôt après, les plus vives alarmes : le Maréchal de Berwick, ſur qui elle ſe ſeroit entiérement repoſée, n'exiſtoit plus dans les momens critiques qui arriverent.

Revenons aux opérations du commencement de la campagne, que nous avons interrompues. Le Maréchal de Berwick raſſembla une partie de l'armée, dans le mois d'Avril, & alla camper, le 9, à Spire & à la petite Hollande, d'où il maſquoit le débouché de Philisbourg : il étendit ſes troupes à Franckendal, & à Worms. Par ces mouvemens, il donnoit aux ennemis de la jalouſie ſur le Bas-Rhin, & les tenoit dans l'incertitude ſur le parti que nous prendrions. L'armée arrêtée dans ſes opérations par le ſiege de Trarbach, où le Comte

de Belle-Isle ne put ouvrir la tranchée, que la nuit du 25 au 26 de ce mois, resta dans cette position jusqu'à la fin d'Avril. Alors elle se mit en marche, & remonta le Rhin jusqu'au Fort-Louis, où elle passa cette riviere, & se porta tout de suite aux lignes d'Etelingen. Du moment que les ennemis furent instruits de notre marche, ils ne douterent plus qu'elle ne fût dirigée sur leurs lignes, pour les attaquer, & ils y porterent toutes leurs forces; mais, malgré notre retard, pour agir de ce côté-là, nous les avions encore prévenus. Ils n'avoient pu rassembler à la hâte, qu'environ trente mille hommes, commandés par le Duc de Bevern. Ces lignes étoient faites avec beacoup de soin; elles avoient un bon fossé, des redans de distance en distance, qui se flanquoient les uns les autres, & un excellent parapet. Leur gauche se perdoit dans la montagne où elle étoit appuyée; de-là elles traversoient la plaine, & alloient porter leur

droite au Rhin, auprès de Mulberg. Quoique leur étendue fût au moins de quatre lieues, les Princes des Cercles du Bas-Rhin les regardoient comme une barriere capable de nous arrêter. Cette conſidération avoit même été employée, par les Miniſtres de l'Empereur, pour faire décider contre la France la diete de l'Empire, comme elle avoit fait.

Le Duc de Noailles, Lieutenant Général, & le Comte de Saxe, Maréchal de Camp (depuis Maréchaux de France), furent chargés de tourner les lignes par les montagnes ; ce qu'ils firent. Mais ſur quoi comptoit le plus le Maréchal de Berwick, pour déterminer les ennemis à abandonner leurs lignes, c'étoit ſur un corps de vingt mille hommes, qu'il avoit laiſſé ſous les ordres du Marquis d'Asfeld, auprès de Spire. Ce Général, auſſi-tôt qu'il apprendroit que les ennemis ſe ſeroient portés, avec toutes leurs forces, aux lignes, pour les défendre contre la grande armée, de-

voit marcher à l'Isle de Nekerau, au dessous de Philisbourg, pour y jetter un pont sur le Rhin, & le passer; il en menoit un à sa suite sur des haquets. Par cette manœuvre, combinée avec les mouvemens de la grande armée, le Maréchal de Berwick étoit assûré que, dès l'instant que les ennemis sauroient que M. d'Asfeld auroit passé le Rhin, & qu'il pourroit même être renforcé d'autant de troupes qu'il seroit nécessaire pour agir avec supériorité sur leurs derrieres, ils n'auroient rien de plus pressé que d'abandonner les lignes, & de se retirer. En effet, sur la nouvelle qu'ils eurent du passage du Rhin par M. d'Asfeld, ils firent leur retraite, le même jour 4 Mai, que nous tournâmes leurs lignes, avec une telle diligence, que l'on ne put atteindre leur arriere-garde, au moins l'entamer. Ils se retirerent sur Hailbron; & ce fut pendant ces mouvemens, que le Prince Eugene joignit son armée. Trarbach venoit de se

rendre au C. de Belle-Isle. Notre armée marcha des lignes à Bruxhal, où M. d'Asfeld la rejoignit, le 11, avec le corps qu'il commandoit.

M. d'Asfeld fut détaché, le 13, avec trente bataillons & deux régimens de Dragons, pour faire l'investissement de Philisbourg, où l'armée le suivit. La tranchée s'ouvrit, du 3 au 4 de Juin, & l'attaque fut dirigée le long du Rhin, contre l'ouvrage à corne : on avoit fait attaquer, quelques jours auparavant par les Suisses, l'ouvrage qui couvroit le pont volant de Philisbourg, à la rive gauche de l'autre côté du Rhin. La prise de ce dernier ouvrage procuroit le grand avantage d'établir à cette rive des batteries, avec lesquelles on pouvoit prendre des revers & des enfilades sur les ouvrages de la place, qui appuyoient au Rhin, & les battre à ricochet. Voilà ce qui avoit déterminé en partie le Maréchal de Berwick dans le choix de l'attaque, le long de la riviere. C'étoit par le même côté,

que cette place, assiégée en 1688, par le Dauphin & M. de Vauban, avoit été prise. Des trois attaques que l'on fit alors, celle-ci eut le plus de succès.

Quelques Officiers, à qui la médiocrité de talens, & des idées peu justes, font faire presque toujours de fausses applications des grands modeles, pourroient croire, sur l'exemple de M. de Vauban, que le Maréchal de Berwick auroit dû également se déterminer à trois attaques; mais le Maréchal, connu pour un des Généraux les plus instruits de la partie du génie, étoit trop habile & trop réfléchi, pour s'écarter, sans de bonnes raisons, d'un plan tracé par Vauban. Il lui étoit facile d'envisager que le Prince Eugene, aussi-tôt qu'il auroit rassemblé toutes ses forces, pourroit marcher à Philisbourg, pour chercher à attaquer les lignes; que, dans cette supposition, il étoit important de se borner à une seule attaque, pour n'avoir point trois tranchées à garder,

& n'être pas obligé d'y employer un trop grand nombre de troupes, dont l'armée auroit été affoiblie devant le Prince Eugene, s'il eût pris le parti d'attaquer les lignes. Le Dauphin & Vauban n'avoient pas, en 1688, les mêmes raisons : ils ne craignoient point alors d'ennemi au dehors, qui pût venir troubler le siege : d'ailleurs, c'étoit à la fin du mois d'Octobre qu'il se faisoit ; les troupes n'avoient autre chose à faire, après l'expédition, que d'aller se reposer dans leurs quartiers d'hiver. Les trois attaques, dans ces circonstances, pouvoient être bien vues, pour fatiguer la garnison & la rendre, en divisant ses forces moins vigoureuse à chaque attaque. Il faut pourtant encore convenir que cette méthode n'est pas toujours sans inconvéniens ; elle augmente les travaux & la fatigue des assiégeans, & même beaucoup plus, en proportion, que ceux des assiégés. On pouvoit donc aussi penser qu'il est souvent expédient de mettre un

peu plus de temps à un ſiege, que de l'abréger, en excédant ſes troupes de fatigues, & en y cauſant par-là des maladies qui détruiſent l'armée. On ſait que les travaux d'un ſiege ſont immenſes, & qu'on les multiplie, en multipliant les attaques. Le ſiege de Philiſbourg, en 1734, ſe faiſoit au commencement de la campagne; il falloit conſerver le bon état de l'armée, autant qu'il étoit poſſible, vis-à-vis celle des ennemis, qui étoit toute fraîche, ſortant de ſes quartiers, & contre laquelle on auroit encore à agir après le ſiege, pendant quatre mois de campagne.

Le Maréchal de Berwick ne s'en rapportoit à perſonne de ce qu'il pouvoit voir & faire par lui-même : c'étoit lui, proprement, qui dirigeoit le ſiege. Il ne manquoit point de ſe rendre tous les jours, de grand matin, à la tranchée, où, d'abord, on lui rendoit compte du travail de la nuit : il ſe por-

toit enſuite à la tête de la Sappe, pour connoître, de ſes propres yeux, l'état des choſes; puis il régloit avec l'Ingénieur en chef les travaux de la nuit ſuivante. Le 12 de Juin, il ſe rendit, comme à ſon ordinaire, à la tranchée, alla viſiter les Sappes, & monta ſur la banquette, ſuivant ſon uſage, pour tout obſerver. Une de nos batteries donnoit ſur la crête de la Sappe, où le Maréchal de Berwick s'étoit arrêté : quelques Soldats y avoient été tués par notre propre canon; on y avoit même mis une Sentinelle, pour empêcher que perſonne ne s'arrêtât dans cet endroit, & ſur-tout, ne montât ſur la banquette. Soit que la Sentinelle n'eût oſé rien dire à ſon Général, ſoit que le Maréchal, emporté par ſon intrépidité naturelle, qui lui faiſoit toujours trop mépriſer le danger, n'eût pas fait aſſez d'attention à l'avertiſſement, ce fut ce même endroit qu'il choiſit, pour faire ſes obſervations. Cette poſition le mettoit entre

notre batterie, & celle des ennemis qui lui étoit opposée; elles tirerent toutes es deux à la fois: un boulet emporta la ête du Maréchal, sans que l'on ait jamais bien su de quel côté il étoit parti. a mort, bientôt répandue dans l'armée, mit une consternation générale: parvenue à la Cour, elle y jetta, ainsi que ans Paris, la même consternation; car avoit la confiance de l'armée, du Roi, u Ministere & des François. Les ennemis craignoient en lui un Général, qui voit fait de grandes choses, & que le onheur avoit toujours accompagné. A mort, il laissoit l'armée dans une tuation qui paroissoit critique à bien es gens: elle se trouvoit renfermée dans es lignes, autour d'une forte place, u secours de laquelle le Prince Eugène narchoit, en grande hâte, à la tête 'une armée formidable (*a*). Il empor-

(*a*) On en faisoit monter le fonds à cent dix ille hommes.

toit avec lui le ſecret de ſes projets : on ſavoit ſeulement qu'il en avoit de vaſtes. Malgré ſa retenue ordinaire, il avoit pendant l'expédition de Trarbach, laiſſé échapper ſon impatience du retard que lui cauſoit ce ſiege pour ſes grandes opérations.

Le Marquis d'Asfeld qui, auſſi-tôt après la mort du Maréchal de Berwick prit, comme le plus ancien Lieutenant Général, le commandement de l'armée reſta conſtamment dans ſes lignes vis-à-vis du Prince Eugene. Il continua les opérations du ſiege malgré ce Général & malgré les inondations du Rhin, & ſe rendit maître de Philisbourg le 1 Juillet. La campagne ſe borna à cette conquête.

Quoique Milord Bolingbroke, dans ce qu'il dit du Maréchal de Berwick n'ait prétendu marquer que quelques uns des principaux traits de ſon portrait & que la mort ait empêché le Préſident de Monteſquieu d'achever celui qu'il

voit commencé, nous ne tenterons pas
e le reprendre après ces deux grands
eintres : qu'il nous soit permis seule-
ent d'ajouter ici plusieurs traits qu'ils
nt omis, laissant à une autre main, &
us habile, le soin de les recueillir tous,
our en composer le tableau en entier.

On a vu le Maréchal de Berwick,
ns le long cours d'une vie laborieuse,
ire des exploits mémorables ; mais il
montroit chaque fois tellement supé-
eur à ses propres actions, quelque
andes qu'elles fussent, qu'on le jugeoit
ujours capable de plus grandes choses.
n peut donc dire, avec vérité, qu'il
oit en lui encore plus de grandeur,
'il n'eut occasion d'en faire paroître,
gissant toujours par la voie la plus
mple, & ne cherchant jamais à se faire
aloir.

Le Maréchal de Berwick avoit toutes
s parties d'un homme de guerre ; mais
seroit trop long d'entrer dans leur dé-
il ; ce seroit faire, en quelque sorte,

un Traité de l'art de la guerre. Tou
Militaire qui étudiera ſes campagnes
admirera dans leurs plans la juſteſſe de
vues, l'étendue des combinaiſons, &
par-tout l'empreinte du génie : il n
trouvera pas dans leur exécution la moin
dre faute à relever ; il verra que les me
ſures étoient ſi bien priſes, que le ſucc
étoit preſque toujours aſſûré d'avance
aucun Général n'eut un coup-d'œil plu
perçant & plus sûr, ſoit dans une actio
pour appercevoir d'où dépend l'ava
tage, & faire faire aux troupes les mou
vemens déciſifs qui entraînent la vic
toire, ſoit dans une campagne, pour re
connoître & ſaiſir des poſitions avanta
geuſes qui en font le ſuccès. Il s'entei
doit mieux que perſonne à faire vivr
une armée : on a vu les ſoins & le
peines que ſon activité lui fit prendre
& les reſſources qu'il ſut trouver pou
faire ſubſiſter la ſienne en 1709, où l'o
manquoit de tout ; mais on remarquoi
principalement en lui ſon habileté ſin

liere dans les arrangemens des ſub-
ances & dans le choix judicieux de
urs emplacemens, d'où dépend ſouvent,
t les conſéquences qui en réſultent,
réuſſite des campagnes. Les ſiennes ne
nquent pas de cet éclat qui attire
dmiration des hommes ; mais il faut
e du métier & les examiner de près
ur en ſentir tout le mérite : elles ont
:aractere diſtinctif de tous les ouvrages
grands Maîtres ; plus on s'y arrête,
s on les détaille, & plus auſſi on y
ouvre de perfection : elles ont pour
plupart des choſes propres qui les diſ-
guent de celles des autres Généraux :
ſt difficile de les parcourir ſans trou-
, pour ainſi dire, à chaque pas un
t particulier de génie qui les marque
on coin.

Combien d'exemples frappans, & qui
uvent ce que nous venons d'avancer,
pourrions-nous pas tirer de ces Mé-
ires ? Il ſuffiroit de rappeller les quatre
pagnes qu'il fit en Dauphiné. Il y

porta l'art de la défenſive plus loin qu'au
cun Général ait peut-être jamais fait pou
la défenſe de cette frontiere. Le Maréch
de Catinat avoit été chargé, en 1692
dans le même pays, de la même guer
défenſive ; mais il ne la ſoutint point ave
une gloire égale à celle qu'il s'étoit pr
cédemment acquiſe en Piémont dans
guerre offenſive qu'il y avoit faite cont
le Duc de Savoie. On ne peut mên
s'empêcher de trouver bien de la diff
rence dans la maniere dont il défen
alors cette frontiere, & dans celle do
le Maréchal de Berwick ſut la défenc
pluſieurs années après. Le Maréch
de Catinat étoit cependant ſupérie
en force à ſon ennemi, & le Maréch
de Berwick toujours inférieur. M.
Catinat avoit, ſelon M. de Feuquier
une armée compoſée (*a*) de cent b
taillons & de quarante eſcadrons, répa

(*a*) Mémoires de Feuquieres, Tome II, p
192, *in*-12, 1750.

le long de la frontiere : cependant, gré ce nombre si considérable de trou-, malgré l'habileté si reconnue & la lance de M. de Catinat, le Duc de oie, avec des forces fort inférieures nfanterie, vint à bout de pénétrer France. Il prit Embrun par les der-es de notre armée, & il se fût même du dans le Dauphiné sans la petite le qu'il eut à Embrun, & dont il fut al, que son expédition demeura sus-due. De cet exemple & de plu-rs raisonnemens plausibles, (*a*) M. de quieres conclut dans ses Mémoires, u'il n'est pas possible, de ce côté-là, e soutenir une guerre défensive, xempte de quelques inconvéniens haque année ".

Le Maréchal de Villars ne réussit mieux que le Maréchal de Catinat, ns la défense de cette même frontiere

(*a*) Mémoires de Feuquieres, Tome II, page , *in*-12, 1750.

en 1708, quoiqu'il eût auſſi une
mée ſupérieure en infanterie à celle
Duc de Savoie ; il ne put empêcher
Prince d'aſſiéger & de prendre Exi
& Feneſtrelle, dont il fit même les g
niſons priſonnieres de guerre.

On peut donc regarder comme
plan sûr de défenſive pour nos fr
tieres d'Italie, celui que le Maréc
de Berwick envoya à Louis XIV
1709. Ce fut en effet en ſuivant co
tamment le même plan pendant qu
campagnes de ſuite, qu'il fut co
nir le même Duc de Savoie pen
tout ce temps, & l'empêcher de
nétrer nulle part dans le Royaum
malgré les projets qu'il en avoit form
& cette fois-ci malgré la ſupériorité
ſon armée ſur la nôtre, tant en inf
terie qu'en cavalerie. Auſſi ce Prin
depuis Roi de Sardaigne, bien fait
doute pour apprécier les Généraux
les campagnes de guerre, diſoit, en p
lant de celles que le Maréchal de B

k avoit faites contre lui, » qu'il n'a-oit jamais vu auſſi bien manœuvrer, i faire la guerre ſi ſavamment & ſi oblement «.

)ans le deſſein où l'on eſt de rappor-ce qui peut le mieux faire con-re toute l'étendue des talens du réchal de Berwick pour la guerre, ne doit pas omettre ici deux onſtances. Ce plan de défenſive, lus vaſte peut-être & le plus cile que l'on ſache à imaginer, par ndue & la nature (*a*) du pays qu'il raſſe, & une fois trouvé, le plus sûr e plus facile dans l'exécution, fut uit d'une ſeule promenade que le réchal fit d'un bout à l'autre de la tiere, avant l'ouverture de la pre-re campagne. La ſeconde circonſtance, n'eſt pas moins digne de remarque, que ce plan, qui par l'immenſité

(*a*) Il avoit plus de ſoixante lieues d'étendue ravers des Alpes.

de ſes combinaiſons paroît être un pr
dige de calcul, ſe trouva ſi bien re
pli, dès l'inſtant qu'il l'eut conçu, q
ne fut point obligé d'y changer la mo
dre choſe dans la ſuite; il oſa toujo
aſſûrer Louis XIV de la bonté & de
sûreté de ſon plan de défenſive, d
le ſuccès, répété chaque campagne v
à-vis un Général habile, faiſoit la m
leure preuve que l'on pût en donner. L'
périence qu'il acquit pendant les qu
campagnes dont nous parlons, lui
même connoître, qu'en ſuivant le p
de défenſive qu'il s'étoit fait, une
mée de quarante-cinq bataillons &
vingt eſcadrons, (a) devoit ſuffire p
défendre toute la frontiere, contre
armée de ſoixante à ſoixante-dix ba
lons & de cinquante eſcadrons.

La différence de combinaiſon

(a) *Voy.* les Mémoires inſtructifs du
réchal de Berwick ſur la Provence & le D
phiné : *Dépôt de la guerre.*

on trouve entre le plan de défensive
u Maréchal de Berwick & ceux des au-
es Généraux, dans le nombre de trou-
s que chacun d'eux exige, en raison
celles qu'il suppose aux ennemis pour
ffensive, a droit de surprendre : le
aréchal de Catinat avoit toujours de-
andé un tiers d'infanterie de plus que
avoit l'ennemi ; & le Maréchal de Ber-
ck s'étoit borné à un tiers de moins
a fin des quatre campagnes qu'il fit.
tte grande différence ne peut venir
e de la façon toute neuve & supé-
ure dont le Maréchal de Berwick a
voir & prendre cette défensive qui
oit échapée aux plus grands Généraux.
. de Feuquieres connoissoit bien l'avan-
ge que peut donner une position cen-
le, pour se porter à tous les points
ne circonférence qu'un ennemi peut
aquer & pour l'y prévenir ; mais il
n trouva pas, comme le Maréchal de
rwick, l'application pour la défen-
e de cette frontiere, dans le tracé

d'une ligne telle que ce dernier fut im
giner, & dont la grande étendue étonn
Ses campagnes d'Eſpagne peuvent ég
lement ſervir d'exemple & de mode
aux gens de guerre; il y fut alterna
tivement ſur l'offenſive & ſur la défe
ſive. Il eſt plus qu'inutile de rapport
les manœuvres qu'il fit; il les a mie
rendues dans ſes mémoires qu'on
feroit ici : on obſervera ſeulement qu
y montra qu'il n'étoit jamais plus gra
que dans les malheurs, & lorſqu'
avoit perdu tout eſpoir : auſſi éto
il dans les événemens imprévus & c
riques l'homme, pour ainſi dire,
moment, la reſſource de la Cour
des Généraux même. On le fit pa
d'Eſpagne au milieu de la campagne
1707, pour ſe rendre en Provence a
près du Duc de Bourgogne, qui ma
choit au ſecours de Toulon, aſſiégé p
le Duc de Savoie. Après la bataille
Malplaquet, en 1709, il reçut ordre
ſe rendre de Briançon, où il venoit
fi

finir ſa campagne à l'armée de Flandre, que le Maréchal de Boufflers commandoit depuis la bleſſure du Maréchal de Villars. Louis XIV, à la priere du Maréchal de Villars, voulut que le Maréchal de Berwick allât en Flandre pour le ſecours de Douay. Il ne faiſoit que d'arriver du Dauphiné à la Cour à la fin de 1712, lorſqu'on le fit repartir ſur le champ pour aller en Catalogne, y dégager Gironne, que le Comte de Staremberg tenoit étroitement bloquée, & qui étoit aux abois.

Le Maréchal de Berwick conſervoit dans le mouvement des opérations de guerre les plus difficiles, & même au milieu des actions les plus chaudes, une tranquillité d'ame & un ſang froid que produiſent l'intrépidité naturelle, & cette connoiſſance parfaite de l'art, qui, en nous montrant tout ce qu'il y a à craindre de l'ennemi, nous inſtruit en même temps de ce qu'on peut lui oppoſer. Cette tranquillité d'ame venoit en-

core de la fermeté & du courage d'eſprit, qui met ſi fort le ſage au deſſus des événemens, parce qu'il n'a jamais rien à ſe reprocher. Il eut dans toutes ſes entrepriſes le bonheur qui accompagne preſque toujours le Grand Homme, parce que ſa grande capacité lui fait toujours voir & embraſſer toutes les parties de ſon objet, que rien ne lui échappe, que la juſteſſe de ſon eſprit lui donne des combinaiſons juſtes, & lui fait toujours ſaiſir le meilleur parti; qu'enfin l'activité qu'il met dans l'exécution, & qui eſt le garant du ſuccès eſt encore guidée par la prudence.

Peu de perſonnes avoient autant ſervi que le Maréchal de Berwick; il avoit fait, durant ſa vie, vingt-neuf campagnes de guerre, dans quinze deſquelles il avoit commandé les armées; il ne s'étoit cependant trouvé qu'à ſix batailles, dont il n'y en avoit qu'une celle d'Almanza, où il commandoit. On peut être ſurpris de ne voir qu'un

bataille dans le très-grand nombre de campagnes où il s'eſt trouvé à la tête des armées, ſur-tout avec la hardieſſe qu'il a toujours fait paroître; lui-même en donne la ſolution. Il diſoit qu'il falloit être deux pour ſe battre, & qu'un Général ne devoit livrer de bataille que quand il ne ſavoit pas mieux faire, parce que l'événement en étoit toujours incertain, & qu'il ne falloit pas mettre au hazard le ſuccès d'une campagne, d'une guerre, & même ſouvent le ſort de l'Etat, lorſqu'on pouvoit également par de bonnes diſpoſitions & par des manœuvres habiles remplir ſon objet, ſans riſquer une bataille. Il ne les évitoit pourtant pas au point d'être taxé de timidité, parce que l'honneur des armes exige qu'on ne montre point de peur, qu'il plaçoit l'honneur au deſſus de tout, qu'il ne craignoit point les batailles, (ce qu'il a bien montré dans les champs d'Almanza) & qu'enfin cette apparence de timidité dans le Géné-

ral, auroit ſuffi pour la réaliſer dans le ſoldat. Si donc on ne le vit point courir après les batailles, trop ſouvent recherchées des Héros, & s'il ſe mit au deſſus de l'éclat qu'elles répandent dans la vie des grands Capitaines, ce fut, ſi on oſe le dire, par un heroïſme ſupérieur. Il regardoit comme un devoir de ne pas faire verſer le ſang inutilement, & de préférer toujours, dans la vue du bien général, une beſogne aſſûrée à la gloire particuliere qu'il pouvoit ſe flatter de ſe procurer & de recueillir dans les batailles, où ſon habileté lui auroit donné communément tout l'avantage ſur celui qu'il auroit eu à combattre.

Ce grand principe d'humanité le gouvernoit également dans les ſieges. Il fut toujours très-ſoigneux d'y ménager la vie du ſoldat : il choiſiſſoit de préférence la méthode d'aller pied à pied à la ſappe pour conſerver les hommes, & il préféroit d'alonger la durée d'un ſiege

de plusieurs jours, à des attaques vives & meurtrieres qui l'auroient abrégé au prix d'un sang précieux.

Personne ne mettoit plus de dignité dans le commandement. Quoiqu'il fut taxé de sévérité, ceux qui l'ont bien connu disoient qu'il étoit plutôt exact que sévere, sans nulle pédanterie. Il n'étoit en effet sévere que par devoir, que quand il étoit chargé de le faire remplir aux autres; mais toujours plus sévere pour lui-même que pour ceux qui lui étoient soumis. Cette exactitude tenoit aussi à l'amour de l'ordre & de la discipline qu'il avoit au suprême degré, connoissant toute l'importance & la nécessité de maintenir l'un & l'autre, principalement dans les armées. L'Histoire dira qu'il savoit commander, mais elle pourra dire aussi qu'il savoit obéir; deux qualités assez rares à trouver à la fois dans la même personne. Elevé dans les principes d'une obéissance passive, il n'y eut jamais de sujet plus soumis

à ſon Prince & plus zélé pour ſon ſervice. Cette ſoumiſſion, dont il s'étoit fait un principe invariable, n'étoit pourtant ni baſſe ni aveugle ; on le voyoit même d'une fermeté inébranlable, au point d'être accuſé d'opiniâtreté vis-à-vis les Miniſtres des plus grands Princes, dans les choſes qui regardoient uniquement la guerre, parce qu'il ſuppoſoit que la raiſon devoit être évidemment de ſon côté, ſur des objets qu'il connoiſſoit mieux que ceux qui vouloient alors l'emporter ſur lui.

C'eſt avec la même fermeté que dans certaines opérations de guerre il s'eſt auſſi quelquefois écarté des déciſions des maîtres de l'art, lorſqu'il avoit une conviction forte & éclairée qu'ils s'étoient trompés. Il étoit trop inſtruit de toutes les parties qui appartiennent à la guerre, & trop judicieux pour ſe laiſſer entraîner à cette confiance aveugle qu'inſpirent leurs déciſions au commun des hommes. N'igno-

ant pas que les gens les plus habiles peuvent quelquefois se tromper, il soumettoit tout à l'examen, sa propre opinion comme celle des autres, avec cette impartialité qui mene toujours à prendre le parti le meilleur, quand on y joint la sagacité & l'esprit réfléchi qu'avoit le Maréchal de Berwick. Il ne craignit donc point au siege du château de Nice, dont il fut chargé en 1705, après avoir bien examiné & bien reconnu la place, de s'écarter de l'avis du Maréchal de Vauban, dont Louis XIV l'avoit instruit, & d'attaquer cette forteresse par le côté même que Vauban avoit déclaré inattaquable. Le succès & les connoissances, que l'on acquit par le siege, prouverent que le Maréchal de Berwick avoit mieux vu & mieux choisi le côté de l'attaque; qu'il avoit apperçu ce qui étoit échappé aux gens de l'art, & que son génie le plaçoit quelquefois au dessus des plus grands maîtres. Mais il mettoit tant de simplicité, & si peu d'amour-propre

dans ſes oppoſitions aux ſentimens qu'il combattoit, qu'il étoit difficile de s'en offenſer.

Quoique la vie du Maréchal de Berwick ne doive guere être regardée que comme celle d'un guerrier, cependant il a montré qu'il eût pu être auſſi un habile politique. Il fut chargé pendant pluſieurs années des affaires de Jacques III, connu ſous le nom de Chevalier de Saint-Georges. Son projet pour le rétabliſſement de ce Prince, en 1715, après la mort de la Reine Anne, fait voir qu'il étoit capable de grandes vues dans ce genre, de ſaiſir les circonſtances qui n'avoient point frappé les autres, & d'en profiter. Il démontre dans ſes Mémoires, l'infaillibilité du ſuccès de l'entrepriſe dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit : il ne falloit qu'une parole du Roi de Suede, qui lui eût été auſſi utile à lui-même qu'au Roi Jacques, & la révolution étoit faite en Angleterre.

Le Maréchal de Berwick avoit de

l'ambition ; mais cette paſſion, qui égare plus ou moins preſque tous les hommes qui en ſont atteints, ne l'a jamais écarté de la vertu. Il aimoit la gloire, mais il la cherchoit principalement dans la ligne du devoir : perſonne ne le connoiſſoit mieux que lui, & ne l'a mieux rempli. Bien différent de ceux qui ne s'en acquittent que ſervilement, & qui ſemblent craindre toujours d'en trop faire, il meſuroit l'étendue de ſes devoirs ſur ſes facultés, perſuadé que l'uſage & le compte des talens qu'on peut avoir, ſont dûs à Dieu, de qui on les tient ; à ſon Roi, à la patrie, pour le ſervice deſquels ils ſont donnés ; à ſoi-même, pour le calme de ſa conſcience. On ne connoît point de moderne qui puiſſe mieux que le Maréchal de Berwick rappeller les Grands Hommes de l'antiquité, particuliérement les Grecs. Leur étude principale étoit la Morale, & ils mettoient leur gloire dans l'accompliſſement des

devoirs. Si Ariſtide, ſi Epaminondas, ſi Fabius, ſi Caton euſſent paru dans notre miſérable ſiecle, & qu'ils ſe fuſſent rencontrés dans les mêmes circonſtances où s'eſt trouvé le Maréchal de Berwick, ils euſſent été ce qu'il fut dans toutes ſes parties. Le ſentiment intérieur d'une conſcience éclairée, dont la pratique ſeule de la vertu conſerve la droiture, fut ſon guide dans toutes ſes actions. Héros Chrétien, elles eurent pour terme la fin véritablement grande que la Religion nous préſente, ſeule capable de fixer & de remplir les deſirs de l'homme. Attaché aux vrais & grands principes avec beaucoup d'élévation dans l'ame, ſa conduite étoit ſimple: il n'avoit aucune oſtentation; la modeſtie & la vérité ont toujours fait & marqué ſon caractere. Auſſi réſervé à ne louer que ceux qui le méritoient, qu'attentif à ne dire du mal de perſonne, il ne parloit jamais de lui. Quoiqu'il fût impénétrable lorſqu'il

falloit du secret, sa franchise, & l'assûrance où l'on étoit avec lui de n'être point trompé, lui attiroient cette confiance, avec laquelle les difficultés les plus grandes s'applaniſſent dans les affaires.

Jamais bon Citoyen n'a porté plus loin que lui l'amour du bien public, & n'a eu de volonté plus décidée de bien faire ce dont il étoit chargé : c'étoit-là comme sa passion dominante ; & elle étoit si forte en lui, qu'il employoit de préférence la personne même qui avoit cherché à lui nuire, s'il croyoit pouvoir s'en servir plus utilement que d'aucun autre, pour la réussite des affaires, paroiſſant alors avoir oublié les sujets de mécontentemens personnels qu'il pouvoit avoir, mais dont son ame avoit été peu affectée. C'est par cette conduite généreuse, vraiment noble & patriotique, qu'il se faisoit de véritables amis, de gens qui susceptibles de reconnoissance, &

confus de leurs premiers ſentimens injuſtes à ſon égard, devenoient les plus grands admirateurs de ſes vertus, & lui étoient enſuite ſi attachés, qu'ils ſe ſeroient ſacrifiés pour lui.

Le Maréchal de Berwick ne connoiſſoit pas l'intrigue : les Intriguans même paroiſſoient reſpecter ſa vertu. Il étoit généralement connu pour un homme, qui, dans les grandes affaires, ne ſe ſeroit jamais déterminé par les conſidérations d'un intérêt particulier, encore moins du ſien propre, mais toujours par la vue du bien général. Auſſi les actions, que la néceſſité des circonſtances auroit rendu équivoques dans tout autre que dans lui, étoient toujours regardées du bon côté, & favorablement interprétées du public, tant ſa droiture étoit au deſſus du plus léger ſoupçon.

Le commandement des armées, pendant quinze campagnes, auroit pu enri-

chir le Maréchal de Berwick ; mais il vécut toujours dans le mépris, ou plutôt dans l'oubli des richeſſes. Bon & tendre avec ſes enfans, on trouvera peut-être qu'il étoit trop peu attaché à l'argent pour un pere de famille ; la vraie gloire & la vertu ne laiſſoient point de place dans ſon cœur pour cet attachement. Autant par goût, que par principe, il mettoit de la modeſtie dans ſes dépenſes, principalement dans celles qui regardoient ſa perſonne : il vivoit cependant honorablement, & quelquefois même avec magnificence, quand les occaſions l'exigeoient.

Aux qualités de bon citoyen, de bon ami, de bon pere, le Maréchal de Berwick joignoit encore celle de bon mari : il n'y en eut jamais de meilleur, de plus rendre, de plus complaiſant, même de plus patient, mais toujours ſans foibleſſe. Il perdit ſa premiere femme peu de temps après ſon mariage.

Sa deſtinée ſembloit être d'en avoir une pour la rendre heureuſe. Il ne tarda pas à ſe remarier, & fit le bonheur de ſa ſeconde femme pendant trente-quatre ans qu'il vécut avec elle dans l'union la plus douce & la plus parfaite; mais elle paſſa dans la douleur les dix-ſept années qu'elle lui ſurvécut, n'ayant jamais pu ſe conſoler de ſa perte. La Maréchale de Berwick étoit connue pour une femme forte & courageuſe, & pour une femme d'eſprit; ſon tendre attachement pour ſon mari ne tenoit donc pas à la foibleſſe : l'impreſſion peu commune, que fit ſa perte ſur cette ame forte & ſenſible, & qui fut ſi profonde, que le temps & l'abſence de l'objet ne purent jamais ni l'effacer ni même l'affoiblir, prouve mieux, que l'on ne pourroit faire, les qualités aimables & eſſentielles du Maréchal de Berwick.

Avec une figure noble, ſa taille avan-

tageuſe, ſon air froid & ſérieux lui donnoient encore un air ſévere, qui inſpiroit le reſpect, & même une eſpece de crainte à ceux qui l'abordoient, & que leur rang ou leur emploi mettoit au deſſous de lui. Cet extérieur impoſant couvroit beaucoup d'humanité & de douceur, avec une égalité d'humeur très-remarquable, ſoit en affaires, ſoit dans le commandement des armées ou des Provinces, ſoit dans la ſociété, qui le rendoit toujours maître de lui-même. La régularité qu'il mit de bonne heure dans ſes mœurs, fit voir qu'elle ne nuiſoit point à la gaieté douce qui lui étoit naturelle. On la retrouva même toujours dans ſa vie privée & familiere, quoique cette décence, que recommandent tant les Anciens, l'eût bientôt porté à ſe former un maintien grave, qu'exige la repréſentation, & à s'en faire une habitude dans les grands emplois, dont il fut chargé dès ſa jeuneſſe. Ha-

milton, célebre par ſes jolies Poéſies ; par ſes Contes pleins d'eſprit & de goût, & par quelques autres ouvrages, étoit de la ſociété du Maréchal, & n'en bougeoit : il y trouvoit l'agrément & le plaiſir, qu'il ſavoit ſi bien y porter lui-même. Il entretenoit un commerce de lettres avec le Maréchal dans ſes abſences.

Le Maréchal de Berwick parloit peu à moins qu'on ne l'échauffât ſur quelque matiere qui lui plût : ce qu'il diſoit étoit toujours bien dit, & en peu de mots. Perſonne n'avoit des idées plus claires, & ne les rendoit plus clairement. Il avoit beaucoup de ſens, & de juſteſſe dans l'eſprit, une grande ſagacité pour ſaiſir le vrai ; ce que l'on reconnoît dans toutes ſes actions & ſes entrepriſes, & qu'on a vu dans ſes Mémoires.

Il eſt peu de Héros qui ne s'oublient dans des inſtans, & qui ne laiſſent voir l'homme ; mais le Maréchal de Berwick

ſans avoir beſoin d'art pour ſe cacher (il ne le connoiſſoit pas), ne montra de foibleſſe dans aucun moment de ſa vie à ceux qui l'approchoient de plus près. Il avoit ſans doute des défauts, puiſqu'il étoit homme; cependant on ne lui en donne aucun, parce qu'il n'en avoit aucun de marqué. Tout ce que l'on pourroit dire, c'eſt que ſon tempérament l'auroit porté à la colere; mais il ſut ſi bien le corriger de très-bonne heure, que cette diſpoſition naturelle ne fut peut-être apperçue, que de quelques amis qui l'avoient beaucoup pratiqué.

En finiſſant de rapporter ces différens traits du Maréchal de Berwick, on ne peut s'empêcher d'obſerver qu'il réuniſſoit en lui un aſſemblage aſſez remarquable, & peut-être unique dans la même perſonne. Il avoit commandé les armées de trois des premiers Monarques de l'Europe; de France, d'Eſpagne & d'Angleterre : il étoit revêtu,

comme Pair de France & d'Angleterre, & comme Grand d'Eſpagne, de la premiere Dignité de chacun de ces Royaumes, & chacun de ces Rois l'avoit honoré de ſon Ordre.

Fin du Tome ſecond, & dernier.

NOTES
POUR
LES MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK.

TOME SECOND.

N. I.

EXTRAIT de plusieurs Lettres écrites par Mgr. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, & par M. le Maréchal de Berwick, pendant la campagne de 1708.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Lille, le 15 Juillet 1708. Duplicata de celle du 14.

L'ARMÉE des ennemis vint hier camper à Ilchin, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le

mander. Aujourd'hui elle a passé la Lis à Menin, & auprès, & est allé camper à Outhem; ils ont ce matin forcé les lignes sans grande peine, & ont pris les postes qu'il y avoit dans Comines & Warneton. Il paroît, par cette démarche, qu'ils en voudroient à Ypres; toutefois je ne sais s'ils ont assez d'artillerie dans Menin pour un parei siege. M. de Chevilly m'a mandé, que conformément à ce que je lui avois écrit hier, il a gardé tous les Soldats de votre armée, qui sont au environ de cinq mille hommes.

L'on m'assure que l'armée du Prince Eugen est jointe avec celle de Marlborough; ainsi voil présentement l'autre côté de l'Escaut libre: i s'agit donc de voir le parti qu'il vous plair prendre, afin que je manœuvre en conformité.

Il me semble que vous n'avez que quatr choses à faire: premiérement, de rester derriere le canal, auquel cas il faudra de nécessit que vous envoyiez un gros corps d'infanterie se porter entre Nieuport & Bruges, pour assûrer la marche de vos convois; & alors je croi que vous jugerez à propos de ne pas garder avec vous toute votre cavalerie, vous pourriez m'en envoyer une partie: secondement, de marche aux ennemis, auquel cas il vous faut abandonner Bruges, laisser une grosse garnison dan Gand, si vous voulez le garder, & venir pa l'autre côté de l'Escaut; je m'avancerai à la hau

teur d'Oudenarde à votre rencontre ; enſuite de quoi vous prendrez votre réſolution ſur le chemin qu'il vous faudra tenir pour le ſecours d'Ypres, & pour attaquer les ennemis : le troiſieme parti, c'eſt de vous porter dans le Brabant, pour prendre Bruxelles, Malines, Louvain, & en même temps par vos derrieres faire faire les ſieges d'Huy & de Liege : le quatrieme, ſi les ennemis attaquent Ypres, d'attaquer en même temps Oudenarde.

Quelque réſolution que vous preniez, il n'y a pas un inſtant à perdre pour en faire les diſpoſitions & ordonner les préparatifs. En attendant que vous m'honoriez de vos ordres, j'aſſemblerai toutes mes troupes auprès de Douay ; les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20, &c.

LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.

De Lille, ledit jour 15 Juillet.

Les ennemis ont marché ce matin d'Elchin, ont paſſé la Lis à Menin, & auprès, & ſont actuellement campés avec toute leur armée entre Ypres & Comines : vous croyez bien qu'ils n'ont pas eu grande peine à forcer les lignes, & à ſe rendre

maîtres des postes de Comines & de Warneton ; j'avois pourtant mandé à l'Officier qui commandoit ce dernier, de se retirer; mais il me paroît par les lettres que j'ai reçues de lui, que le postillon aura été pris, ou s'est égaré.

J'ai heureusement fait rester dans Ypres près de cinq mille Soldats de votre armée ; car cette place, en cas de siege, auroit été bien dépourvue de monde, ne pouvant plus présentement y en jetter.

Mes troupes s'assembleront à Douay, mais les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20. J'ai envoyé à Tournai un régiment de Dragons & il en viendra demain ici un autre.

J'écris une grande lettre à Mgr. le Duc de Bourgogne, où je prends la liberté de lui dire les différens partis qu'il me paroît qu'il peut prendre; en voici la copie : je n'ai rien à y ajouter, sinon qu'il n'y a pas un moment à perdre pour se déterminer, &c.

LETTRE.

De M. le Duc de Vendôme à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, 17 Juillet 1708.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec la copie de celle qu'

vous écrivez à Mgr. le Duc de Bougogne, dans laquelle vous marquez les différens partis que nous pouvons prendre. Je vous dirai sur cela, que ce que vous pensez est à merveille : cependant il est certain que l'armée du Prince Eugene étoit encore hier de l'autre côté de la Dendre, & il n'y a nulle apparence que les ennemis puissent faire le siege d'Ypres, ayant tout à tirer de Bruxelles : ainsi, comme c'est le siege de cette place, & la jonction du Prince Eugene, qui sont les deux principes sur lesquels vous fondez votre raisonnement, il me semble qu'il n'est pas encore temps de nous déterminer.

Pour moi, je persiste toujours à croire que les ennemis ne songent qu'à nous déplacer d'ici, afin de reprendre Gand & Bruges, qui leur tiennent fort à cœur : je vous dirai de plus que les conquêtes qu'ils pourroient faire entre la Lis & la Mer leur deviennent inutiles, tant que nous aurons Gand & Bruges, puisqu'il ne tient qu'à nous, pendant l'hiver, de boucher le passage de l'Oudenarde, & de reprendre non-seulement Ypres, mais même de nous rendre maîtres de Menin.

Après cela je vous dirai qu'Ypres est un siege d'une si grosse conséquence, qu'il est impossible de le faire, sans avoir tous les vivres, & son artillerie à Menin. Après cela, si vous voulez de la cavalerie, vous n'aurez qu'à dire com-

bien vous en voulez, nous vous en enver-
rons, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à Mgr. l
Duc de Bourgogne.

A Courtray, le 17 Juillet

LA plupart des avis nous disoient que l'armé
du Prince Eugene avoit joint celle de Marlbo
rough : cela se trouve entiérement faux; ca
il est sûr que l'infanterie de ce Prince étoit l
14 à Louvain. Cela étant, ne pourroit-on pa
empêcher la jonction des ennemis, & rendr
par-là la subsistance de Marlborough très-diff
cile ? Car, si vous pouviez trouver une situa
tion à vous mettre dans l'entre-deux de la Li
& de l'Escaut, Oudenarde derriere nous, Mar
borough n'auroit plus que Menin pour lu
fournir du pain, & vous auriez le vôtre assûr
par Tournai, en faisant des ponts sur l'Escaut
au dessous de votre gauche. Je ne connois pa
assez à fond le pays, pour pouvoir dire, si c
que j'ai l'honneur de vous proposer se peut ex
cuter; mais vous avez plusieurs gens dans vott
armée, qui connoissent parfaitement le terrei
dont il est question, par où vous jugerez
vou

vous pouvez vous mettre la droite à la Lis, & la gauche à l'Escaut, Oudenarde derriere vous. Je ne m'ébranlerai point de Douay, que je ne sache la résolution que vous jugerez à propos de prendre, d'autant plus que mes dernieres troupes n'y arriveront que le 20.

Il n'y a pas de temps à perdre, si vous croyez pouvoir exécuter ce que je propose; la gauche au ruisseau d'Epierres, & la droite au ruisseau de Saint-Eloi. Il vient de Bruxelles un gros convoi qui doit être escorté par les troupes du Prince Eugene, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick à M. de Vendôme.

A Tournai, le 17 Juillet 1708.

L'INFANTERIE du Prince Eugene n'a certainement point joint, elle étoit le 14 à Louvain: ne pourrions-nous pas, de Gand & de Tournai, par une marche de nuit & forcée, nous placer la gauche à l'Escaut, la droite à la Lis, & Oudenarde derriere nous; par-là nous tiendrions Marlborough assiégé dans notre pays: nous empêcherions sa jonction avec l'armée du Prince Eugene; & les grands convois qu'on lui prépare à Bruxelles, & qui doivent être escortés

par les ſuſdites troupes du Prince Eugene, ne pourront les joindre : c'eſt à vous, Monſieur, qui avez une parfaite connoiſſance du pays, à juger ſi la choſe que je vous propoſe ſe peut exécuter, & ſi vous trouvez que cela ſoit bon, c'eſt un de ces projets de guerre que le moindre délai peut faire échouer, &c.

LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 19 Juillet 170

J'AI reçu ce matin la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle j'ai reçu la propoſition que vous me faites ; je crois que vous trouverez comme moi, que le meilleur parti que nous puiſſions prendre, c'eſt de reſter ici le plus long-temps que nous pourrons. Notre poſte eſt excellent, & nous le rendons tous les jours meilleur ; ainſi nous ne pouvons rien faire de mieux, que d'y reſter, & de conſerver par ce moyen Gand & Bruges : à votre égard, vous n'avez qu'à ſonger à la conſervation des places frontieres, quoique je croye que les ennemis ne ſoient pas en état d'en former les ſieges ; ſi cependant ils ſe déterminoient

à quelque chose, nous serons toujours en état de nous joindre, & de nous opposer à leurs entreprises, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du même camp, & du même jour.

J'AI reçu ce matin, Monsieur, votre lettre, & son duplicata; il me paroît, comme à M. de Vendôme, que nous ne sommes pas en état d'exécuter ce que vous proposez, & que nous devons nous contenter de défendre Gand & l'Artois, chacun de notre côté, pour faire perdre aux ennemis le fruit de leur avantage : je ne désespere pas qu'entre ci & la fin de la campagne, il ne se présente quelque occasion d'en reprendre sur eux à notre tour, &c.

LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 17 Juillet 1708.

NOUS sommes, Monsieur, dans la meilleure situation du monde, & nous n'y manquons

absolument de rien. Tous les mouvemens que les ennemis font, n'ont d'autre objet que celui de nous faire abandonner Gand ; mais c'est à quoi ils ne réussiront point : il faut leur laisser prendre une position sûre, après quoi nous prendrons notre parti, &c.

LETTRE

Du même, en réponse de celle de Lille, du 14.

Au même camp, le 18 Juillet.

Vous êtes bon & sage, & j'espere que vous remédierez à tout. Il n'est question que de quelques jours ; car je suis persuadé que la difficulté des vivres obligera dans peu les ennemis à se rapprocher de l'Escaut & de la Dendre, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp sous Douay, le 18 Juillet.

J'ai reçu aujourd'hui à midi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, datée d'avant-hier à onze heures du matin, par laquelle je vois que le Comte de Bergueick espere de

ſuppléer aux vivres qu'on ne pourroit vous fournir de ce pays-ci, vu la ſituation de l'armée des ennemis. Il me paroît auſſi, par ce que m'écrit M. de Vendôme, que vous avez deſſein de reſter où vous êtes, dans l'opinion que les ennemis ne pourront ſubſiſter long-temps dans notre pays : ſi cela eſt, ne trouveriez-vous pas à propos d'envoyer de ces côtés la moitié de votre cavalerie, l'autre moitié étant plus que ſuffiſante derriere le canal ? cela me mettroit en état de me promener dans tout le Brabant, & obligeroit par-là le Duc de Marlborough de repaſſer au plutôt la Lis & l'Eſcaut ; & je crois que, malgré l'armée du Prince Eugene, que M. le Duc de Vendôme dit être campée à Gramont, la cavalerie que vous vouliez m'envoyer, pourroit venir par l'autre côté de l'Eſcaut ; ſi vous en envoyiez la moitié de ce que vous avez, je pourrois même, en avertiſſant, m'avancer pour lui donner la main, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp ſous Douay, le 18 Juillet.

SI vous avez aſſez de vivres où vous êtes, & qu'en y reſtant vous croyez que les ennemis

ſeront obligés de ſortir bientôt de notre pays faute de ſubſiſtance, ne jugeriez-vous pas à propos de m'envoyer la moitié de votre Cavalerie, avec laquelle, & les troupes que j'ai ici, je m'avancerai au milieu du Brabant ? ce qui obligeroit indubitablement le Duc de Marlborough à repaſſer la Lis & l'Eſcaut : en attendant, je compte de marcher d'ici le 21, pour aller me mettre ſur l'Eſcaut, me couvrant toujours de la Scarpe, & puis de me mettre de l'autre côté de l'Eſcaut, ou du moins d'y fourrager. Je ſerai là également à portée de vous donner la main, s'il en eſt beſoin, de couvrir le Cambreſis, & hors de tout péril de l'armée de Marlborough ; car, pour celle du Prince Eugene, nous ne la craignons point, &c.

LETTRE

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 21 Juillet 1708.

Nos retranchemens ſur le bord du canal depuis Gand juſqu'à Bruges, ſont preſque finis ; j'irai demain coucher à Bruges pour les viſiter, & je porterai ma promenade juſqu'à Plaſſendal ; j'eſpere que les ennemis ne nous feront aucun

mal ſolide : ils ont tiré quelques contributions du pays d'Artois, nous pourrions bien dans peu de jours en tirer auſſi de la meilleure partie de la Zélande, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp ſous Douay, le 19 Juillet 1708.

LA difficulté & l'embarras que je trouvois dans votre ſituation, n'étoit que pour votre ſubſiſtance : du moment que vous me faites l'honneur de me mander qu'elle ne vous manquera pas, j'ai l'eſprit en repos ; mais en même temps cela me confirme dans l'opinion que toute votre cavalerie n'étant point néceſſaire derriere le canal, l'on pourroit utilement s'en ſervir de la moitié de ces côtés, ainſi que je vous l'ai propoſé hier : je ne doute pas que, dès l'inſtant je paſſerai l'Eſcaut avec un ſi gros Corps, & que je m'avancerai devers Leuze ou Chievre, que le Duc de Marlborough ne repaſſe auſſitôt la Lis & l'Eſcaut ; du moins l'armée du Prince Eugene n'oſera-t-elle reſter à Gramont, crainte de ſe trouver entre votre armée & moi ; ſi elle le faiſoit, l'on pourroit trouver moyen de lui donner un coup de patte ; je laiſſerois

en ce cas M. de Mortagny à Béthune ; les deux régimens de Dragons, qui ſont à Lille, y demeureroient auſſi, & je mettrois ici quatre cents chevaux, avec quelque infanterie le long de la Scarpe, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.

Au camp ſous Douay, le 19 Juillet

J'AI reçu hier, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 17. Le principal fondement de tous les raiſonnemens que je vous ai faits, étoit la crainte que vous ne puiſſiez avoir de vivres où vous êtes que par le moyen des convois qu'on vous feroit paſſer ; mais du moment que vous me mandez que votre ſubſiſtance eſt aſſûrée, j'ai l'eſprit en repos, ſur-tout puiſque vous ne croyez pas que les ennemis aient dans Menin ni dans Oudenarde de quoi faire un ſiege ; cela étant, je crois que ce que je vous ai propoſé hier au ſujet d'une partie de votre Cavalerie, eſt l'unique parti à prendre préſentement ; car outre que me portant de l'autre côté de l'Eſcaut avec un ſi gros Corps, les ennemis ſeront obligés de venir au ſecours du Brabant, une pareille diminution de cava-

ſerie vous fera ſubſiſter plus long-temps où vous êtes, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Douay, le 22 Juillet.

J'AI eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene eſt décampée hier matin d'auprès de Bruxelles, prenant ſa marche ſur Enghien; il eſt parti, en même temps, un grand convoi, prenant la même route. Cela s'accorde avec les avis que je reçois de toutes parts, que les ennemis font venir de Bruxelles de la groſſe artillerie pour faire un ſiege de ces côtés-ci. Il ſeroit de la derniere importance de tâcher de battre ce convoi; non-ſeulement cela mettroit les ennemis hors d'état de rien entreprendre, mais les obligeroit même de quitter notre pays, & de repaſſer l'Eſcaut.

Si je ſavois à point nommé, ce que vous avez deſſein de m'envoyer de cavalerie, le chemin & le jour de ſa marche, je tâcherois de m'arranger pour attaquer le convoi, quoique l'attention que j'ai pour le pays d'Artois m'en tienne un peu éloigné. Il faut néceſſairement que ce convoi paſſe a Oudenarde; il me ſemble qu'il n'y a guere plus de cinq lieues de Gand

à Oudenarde : étant bien averti ne pourriez-vous pas le faire attaquer de l'autre côté de l'Escaut avant qu'il arrivât à Oudenarde ? Quand même l'armée du Prince Eugene l'escorteroit, vous pourriez envoyer un corps supérieur du double, & l'affaire seroit finie, & vos troupes rentrées à Gand avant que Marlborough en pût être averti & arriver au secours. C'est de cette entreprise que dépend la réussite de cette campagne ; car je vous avoue que je ne puis être de l'avis de ceux qui croyent que la conservation de Gand durant l'été, puisse nous mettre en état de reprendre l'hiver les places que nous perdrions ; ce ne seroit point Gand qui bloqueroit Oudenarde, Menin & les places que nous perdrions ; ce seroient elles qui bloqueroient Gand. L'on ne peut prévenir ce coup qu'en battant le convoi.

Depuis la lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire ce matin, j'ai reçu des lettres de M. de Saillan & de M. de Varo, dont je vous envoie copie ; il n'est point question dans le convoi qu'il y ait aucune grosse artillerie ; mais, quoi qu'il en soit, ce seroit un coup d'état si on pouvoit le battre, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Ventôme.

Au camp sous Douay, le 22 Juillet.

J'Ai reçu cette nuit une lettre de Mons, par laquelle l'on me donne avis du départ hier de Bruxelles d'un grandissime convoi, escorté par l'armée du Prince Eugene ; le tout prend sa marche sur Enghien, pour de-là gagner Oudenarde. Le succès de cette campagne dépend de la réussite de ce convoi ; si l'on peut le battre, les ennemis ne pourront plus faire d'entreprises de ces cotés-ci ; s'il leur arrive, ils feront des conquêtes qui nous dérangeront infiniment ; il me semble que de Gand, par l'autre côté de l'Escaut, on pourroit l'attaquer avant que Marlborough eût pu être averti ou le secourir, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 23 Juillet.

JE viens de recevoir votre lettre d'hier matin, & j'ai envoyé querir sur le champ le Comte de Bergueick : il m'avoit déjà donné avis du départ du convoi, mais il m'assure qu'il n'y a

point de groſſe artillerie, & on dit qu'il faudroit un temps infini aux ennemis pour charger, ſur des charriots, celle qui ſeroit néceſſaire pour faire un ſiege tel que celui de Lille. Notre ſituation, & le chemin que tiennent les ennemis par Renay, ne nous permettent guere de ſonger à les attaquer ſans haſarder de ſéparer l'armée, & que ce qu'on y enverroit fût obligé enſuite de reprendre le chemin de Tournai; mais le Duc de Vendôme, avec qui j'en ai raiſonné, croit que, pour embarraſſer davantage les ennemis, & les inquiéter pour les convois qui viendront dorénavant, vous devriez vous porter ſur la Scarpe près de Mortagne, en donner avis à Cheylades, qui doit être aujourd'hui à Nieuport, & laiſſer du côté de l'Artois tel corps de Cavalerie qu'il vous plairoit : pour moi je crois toujours que les entrepriſes ſur nos places ſeront bien difficiles aux ennemis, &c. que leur idée préſente eſt de nous tirer d'ici pour retomber ſur Gand, &c.

LETTRE.

De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 24 Juillet.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne dépêcha hier ſon Courier ſi bruſquement, que je n'eus

pas le temps de répondre à votre lettre ; je le fais aujourd'hui par celui qui m'en a apporté le duplicata, pour vous dire, conformément à ce que Monſeigneur le Duc de Bourgogne vous a mandé, qu'il me paroît que vous ne ſauriez aſſez tôt vous placer du côté de Condé, comme vous me le marquez ; je crois même qu'il convient de le faire avant que le détachement de Cheyladet vous ai joint ; il a couché la nuit derniere à Nieuport, & il vous joindra à Condé auſſi aiſement qu'où vous êtes préſentement.

Le convoi que les ennemis font paſſer de Bruxelles à leur armée, ne mene qu'une partie de leurs gros bagages & quelques farines, même en petite quantité ; il n'eſt pas compoſé en tout de plus de huit cents charriots, & il n'y a pas une ſeule piece de canon, ni même aucune autre munition de guerre : ce que je vous mande eſt ſûr, je le ſais par une perſonne qui a tout vu, & qui m'en a rendu compte. Si les ennemis vouloient faire paſſer quelque autre convoi conſidérable, & faire venir leur artillerie, nous pourrons nous donner la main lorſque vous ſerez à Condé, & nous y oppoſer. Voilà pourquoi il me paroît que vous ne ſauriez vous y placer trop tôt, il faut pourtant laiſſer toujours un corps de Cavalerie a Bethune, & un autre à Douai, pour s'oppoſer aux partis des ennemis, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

De Lovendeghem, le 24 Juillet.

J'AI reçu hier au soir le duplicata de votre lettre d'avant-hier : nous avons su, depuis celle que je vous écrivis hier, que le convoi, qui vient aux ennemis, n'étoit que de farines ; mais des nouvelles sûres disent qu'ils embarquent du gros canon à Anvers pour l'envoyer par eau à Bruxelles ; si vous vous placez à Mortagne vous serez à portée non-seulement de les inquiéter, mais même de leur nuire quand il sera question de transporter, par terre, tout ce qu'il faudroit pour un siege : pour nous nous sommes bien éloignés ; nous y ferons cependant tout du mieux qu'il nous sera possible ; nous ne devons pas hasarder de séparer le corps d'Infanterie qui est ici, ni même notre Cavalerie, dont nous pourrons avoir besoin s'il falloit en sortir, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp de Douay, le 2 Août.

J'Ai eu avis que le grand convoi ſe préparoit à partir de Bruxelles demain 3 du mois ; permettez-moi ſur cela de vous propoſer les idées que j'ai, vous en ferez tel uſage que vous jugerez à propos, ſoumettant toujours mes lumieres à ceux du maître, & au génie ſupérieur.

Il eſt conſtant que les ennemis ne ſauroient faire d'entrepriſe qu'au moyen de l'artillerie, munitions de guerre, & vivres qu'ils font venir de Bruxelles ; cela étant, il eſt certain que ſi vous pouvez trouver une ſituation, laquelle leur ôte leur communication avec Bruxelles, vous ferez avorter tous les projets de Marlborough ; j'avois pris la liberté de demander ſi entre la Lis & l'Eſcaut il n'y avoit point quelques poſtes que vous puſſiez prendre, mettant Oudenarde derriere vous ; mais apparemment il n'y en a point. Je me ſuis enquis de M. de Chayladet, quelle ſorte de terrein il y avoit de l'autre côté de l'Eſcaut ; il m'a fort aſſûré que la hauteur domine extrêmement &

de près sur Oudenarde : si cela est, ne pourriez-vous pas y venir en une marche, vous y placer, étendant votre gauche jusques devers la Rone ? J'envoyerois en même temps partie de mon infanterie, & une trentaine d'escadrons se joindre à votre gauche pour empêcher que l'armée de Marlborough ne fît des ponts à Poth & Escanaff. Je pourrois même en ce cas y envoyer aussi les bataillons de campagne que j'ai mis dans Lille & Tournai, parce que tant que l'on barreroit le passage du convoi, ces places ne sont point en danger d'être attaquées.

Tant que le corps de M. de Tilly sera à Lens, je ne pourrai me dispenser de garder ici, ou auprès d'Arras, un corps de Cavalerie égal au sien, & quelques bataillons pour la sûreté de Douai & d'Arras ; le Roi m'ayant ordonné préférablement à tout, d'empêcher les courses en Picardie ; mais dès l'instant que M. de Tilly remarchera pour rejoindre Marlborough, j'en ferai de même pour vous joindre, & me placer à Poth, ou à l'endroit que vous m'ordonnerez.

Si une fois vous pouvez, avec une centaine de bataillons & la plupart de votre cavalerie, être placé, & que je vous fasse joindre par une vingtaine de bataillons & une trentaine d'escadrons, en attendant que M. de Tilly prenne son parti, il me paroît qu'il sera difficile à Marlborough de forcer le passage de l'Escaut,

de donner la main à l'armée du Prince Eugene, & par conſéquent d'avoir ſon artillerie ; je ne ſais même comment il pourra faire pour ſubſiſter. Gand & Bruges ne courront aucun riſque ; car je ſuppoſe que vous y laiſſerez le Corps de Monſieur de la Mothe, & le ſurplus des bataillons de votre armée avec quelque peu de cavalerie ; & ſi l'armée de Marlborough ſe portoit de ces côtés-là, vous êtes toujours à même d'y remarcher par votre droite, en me laiſſant ſeulement de quoi être ſupérieur à l'armée du Prince Eugene.

Ce parti me paroîtroit d'autant plus convenable que le Roi n'approuve pas ce que vous aviez d'abord penſé, & qu'ainſi, ſi les ennemis étoient une fois en état de faire un ſiege, il faudroit, pour les faire échouer, les attaquer peut-être bien poſtés, au lieu que de cette maniere l'on met un obſtacle inſurmontable à leur deſſein, & cela ſans coup férir.

Je vous demande mille pardons, Monſeigneur, de la liberté que je prends ; vous m'avez permis de vous dire ce que je penſe, & vous ſavez mieux que perſonne en démêler le bon ou le mauvais, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Au camp de Lovendeghem, le 4 Août.

J'AI reçu hier vos deux lettres, du 1 & du 2 de ce mois. Je vois, dans la premiere, que les ennemis n'ont point réuſſi dans leur entrepriſe ſur la Picardie; & dans la ſeconde, que le Corps de M. de Tilly a remarché du côté de leur grande armée. Nous raiſonnâmes hier au ſoir ſur le parti que vous nous propoſiez; il eſt certain qu'il ſeroit excellent de ſe pouvoir placer de telle maniere qu'ayant des rivieres devant nous, nous ſéparaſſions les ennemis & empêchaſſions le grand convoi de les joindre: mais la difficulté ſeroit de ſe porter aſſez à temps où vous propoſez; vous ne pouvez y aller de Douai qu'en deux marches tout au plus; nous ne ſaurions quaſi y aller qu'en deux non plus, ayant nos troupes très-ſéparées, au lieu que les ennemis n'ont qu'une marche à faire pour ſe porter ſur l'Eſcaut, & que s'ils faiſoient ce mouvement quand nous ferions le nôtre, nous nous trouverions aſſez embarraſſés; d'ailleurs de la hauteur d'Oudenarde juſqu'à la Rône, il y a trois lieues; ajoutez à cela que ſi, quand nous ſerons paſſés l'Eſcaut, les ennemis, for-

çant une marche, alloient droit à Bruges, je ne sais si le Comte de la Mothe les pourroit empêcher de s'en rendre les maîtres, auquel cas Gand ne se pourroit soutenir; mais ce n'est pas là la plus grande difficulté, & celle de faire un mouvement chacun de dix lieues au moins, tandis que les ennemis n'en ont que quatre ou cinq, me paroît plus grande. Nos bons avis ne marquent point encore quand le convoi doit partir de Bruxelles, & au contraire ils disent que tout n'est pas encore déchargé des bateaux. Je ne sais, comme je vous l'ai déjà marqué, s'ils n'en voudroient pas plutôt à Mons qu'à Lille ou à Tournai, par la facilité du pavé qui les y mene de Bruxelles. J'ajouterai encore à ce que je viens de vous dire, qu'il est apparent que la grande armée ennemie fera un mouvement vers l'Escaut dès que le corps du Comte de Tilly l'aura rejointe, & qu'ainsi nous ne serions plus à temps de faire le nôtre. J'ai reçu, pendant qu'on chiffroit cette lettre, votre derniere du 2 au soir; il me paroît que toutes les précautions que vous prenez sont très-nécessaires : vous savez déjà qu'hier au soir le Comte de Tilly avoit rejoint la grande armée qui étoit sur le point de marcher, & vous saurez aussi leur mouvement plutôt que nous; je crois qu'entre ci & peu de jours nous serons éclaircis de leurs desseins.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 11 Août 1708.

COMME il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne faſſent quelque ſiege, il eſt néceſſaire que vous ayez la bonté de me donner une idée générale des mouvemens & des marches que vous avez intention de faire, afin que je puiſſe manœuvrer en conformité, & me tenir le plus à portée qu'il me ſera poſſible, d'exécuter les ordres dont il vous plaira m'honorer : le temps preſſe, car avant qu'il ſoit deux jours je ne doute pas que Lille ou Tournai, ou bien Ypres, ne ſoit inveſti : ſi leur deſſein eſt ſur Lille, mon intention étoit de mettre dans Tournai les détachemens de Mortagny & de Chamfleur, pour barrer la communication des ennemis de Bruxelles à l'Eſcaut, & de me porter auprès de Douai avec toutes mes troupes, tant cavalerie qu'infanterie, pour les reſſerrer de ces côté-là ; & en cas que le Duc de Marlborough demeure ſéparé du ſiege, je verrai ſi je ne pourrois pas attaquer un quartier du Prince Eugene ; mais je ne puis rien penſer, ni imaginer de juſte, que je ne ſache vos in-

tentions, ou que vous ne me donniez vos ordres sur la situation que je prendrai, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château l'Abbaye, le 12 Août 1708.

IL paroît que les ennemis sont déterminés pour le siege de Lille, puisque le convoi, ayant passé l'Escaut, a pris la route de Menin; cela étant, permettez-moi de vous proposer mon idée, vous en ferez l'usage qu'il vous plaira, puisqu'elle ne part que de l'extrême envie que j'ai que les affaires se tournent avantageusement pour le service du Roi & votre gloire.

Les ennemis étant une fois postés devant Lille, je doute qu'il soit possible de leur en faire lever le siege de vive force; car ils se placeront, se retrancheront, & notre infanterie n'est pas la meilleure du monde pour attaquer les retranchemens, ni pour un combat de poste; ainsi je craindrois fort qu'après avoir bien perdu du monde, nous n'eussions un échec considérable qui nous mettroit hors d'état de rien faire ailleurs, & peut-être même de pouvoir garder Gand. Je voudrois donc songer au plutôt à rendre aux ennemis la conquête

de Lille inutile, & les mettre hors d'état de le pouvoir garder; peut-être même, si ce que je propose réussit, auront-ils de la peine à garder Menin & Oudenarde.

Avant de faire mon raisonnement, il est nécessaire de tabler sur les forces de l'une & de l'autre armée. Celle de Marlborough est composée de cent douze bataillons, & à peu-près de cent quatre-vingt escadrons; celle du Prince Eugene, de trente-six bataillons & soixante escadrons; ce qui fait en tout cent quarante-huit bataillons, & deux cent quarante escadrons, sur quoi il faut retrancher huit bataillons qu'ils ont détachés pour aller à Hulst, joindre le Général Fagel; huit qui sont actuellement campés sous Bruxelles avec neuf escadrons; quatre bataillons qu'ils ont mis à Anvers, & de plus un petit corps, dont je ne sai pas le nombre, lequel est en marche d'auprès d'Ath, pour aller à Bruxelles; de maniere qu'on peut hardiment retrancher de l'armée des ennemis vingt-quatre ou vingt-cinq bataillons, & une vingtaine d'escadrons; ainsi il ne leur restera que cent vingt ou cent vingt-cinq bataillons, & deux cent vingt escadrons.

Vous aviez cent trente-quatre bataillons, dix de M. le Comte de la Mothe, trente-quatre que j'ai amenés d'Allemagne; ce qui fait cent soixante-dix-huit bataillons. Vous aviez deux

cent cinq eſcadrons, M. de la Mothe ſept, & moi ſoixante-cinq ; ce qui fait en tout deux cent ſoixante-dix-ſept eſcadrons.

Je voudrois laiſſer M. le Comte de la Mothe à Bruges & à Gand, avec trente des bataillons qui ont le plus ſouffert, & une vingtaine des eſcadrons qui ſont en plus mauvais état. Vous paſſeriez l'Eſcaut à Gand avec cent bataillons & deux cents eſcadrons, pour venir vous poſter, votre droite vis-à-vis d'Oudenarde, & votre gauche devers la Rône, mettant auprès de Poth & Eſcanaff un corps ſuffiſant pour empêcher que les ennemis n'y faſſent des ponts, & pour vous donner le temps de vous y porter. Le Duc de Marlborough ne pourra ſe porter avec des forces ſupérieures, ni même égales aux vôtres, & en même temps continuer le ſiege de Lille.

Il vous reſtera encore quarante-huit bataillons & cinquante-ſept eſcadrons, dont je ſuppoſe qu'il faut laiſſer neuf bataillons dans Ypres, Béthune, Aire, Arras & Douay ; ainſi je pourrois marcher avec trente-neuf bataillons & cinquante-ſept eſcadrons, droit à Bruxelles pour en faire le ſiege. Je ferois venir du gros canon de Namur, & je ne compte pas que ce ſoit une affaire de plus de huit jours. Je me rendrois enſuite maître de Malines, de Lierre & de Louvain ; &, ſi j'en ai le temps, il ne me ſera

pas difficile de prendre auſſi Lewe; M. le Comte de la Mothe occupera en même temps Aloſt, auquel il faudra faire travailler en toute diligence, afin d'y pouvoir mettre quelques bataillons en ſûreté.

Pendant que nous exécuterons ce projet, que peuvent faire les ennemis? Marlborough (comme j'ai déjà dit) ne ſauroit venir à vous avec des forces ſupérieures ni même égales, & continuer en même temps ſon ſiege de Lille : quand même il le feroit, pourra-t-il paſſer l'Eſcaut devant vous? S'il levoit le ſiege & qu'il marchât avec toutes ſes forces, vous ſerez toujours le maître, ou de lui diſputer le paſſage de l'Eſcaut, ou de vous replier ſur Gand, auquel cas vous auriez gagné votre procès, puiſque vous auriez empêché les ennemis de prendre Lille; & quant à moi, j'aurai toujours ma retraite aſſûrée ſur Mons, Charleroi, ou Namur.

Si Marlborough nous laiſſe faire, & qu'il préfere la priſe de Lille à toute autre choſe, je demande comment s'y pourra-t-il maintenir l'hiver, & comment pourra-t-il s'en revenir? Car mon expédition faite, je pourrai vous renvoyer une vingtaine de bataillons & une vingtaine d'eſcadrons, au moyen de quoi vous lui barrerez toujours le paſſage de l'Eſcaut; d'autant que Lille pris, il faudra qu'il y reſte quelque garniſon. Il ne ſera pas non plus en état de faire

faire le ſiege d'Ypres, n'ayant pas de quoi, & la ſaiſon étant trop avancée. S'il prend des quartiers de l'autre côté, & le long de la Lis, vous en pourrez faire de même le long de la Dendre, & dans tout le Brabant, & vous ſerez toujours à portée de vous raſſembler s'il vouloit venir à vous; mais on aura le loiſir de diſcuter plus à fond cette derniere matiere, ſur laquelle je ne puis pas raiſonner bien au juſte, n'ayant pas tout-à-fait la ſituation du pays dans ma tête: mais il me paroît, par ce que j'ai oui dire, qu'en cas que Marlborough ſe raſſemblât, en vous mettant la gauche à la Dendre, & vous étendant ſur le ruiſſeau qui vient du Cocambre & qui entre dans l'Eſcaut au deſſous d'Oudenarde, vous conſerverez toujours votre communication libre d'Aloſt à Gand, & méme de Bruxelles à Aloſt. Peut-être tout ce que je vous propoſe vous obligera à une guerre d'hiver; mais elle devient néceſſaire, & vous la ferez avec bien plus de commodité que les ennemis, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Au camp de Château-l'Abbaye, le 13 Août.

QUOIQUE M. de Marlborough se soit porté à Elchin, il me paroît que cela ne dérange point le projet que j'ai pris la liberté de vous envoyer hier; il n'y aura que cette différence, qu'avant que de marcher sur Bruxelles, il faudra que je m'avance devers Poth & Escanaff, comme pour vous joindre, afin que vous puissiez vous placer; après quoi je pourrai remarcher diligemment par vos derrieres, pour exécuter le projet dont j'ai l'honneur de vous envoyer le duplicata, crainte que celui d'hier ne soit pris.

Je resterai ici avec ma cavalerie & quelque infanterie jusqu'à ce que je reçoive vos ordres, &c,

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du camp de Lovendeghem, le 14 Août.

J'AI lu avec plaisir le projet que vous m'avez envoyé pour se rendre maître de Bruxelles &

du reſte du Brabant, pendant que les ennemis ſeroient occupés à leur ſiege. Si nous avions toutes choſes prêtes, il nous ſeroit peut-être auſſi avantageux que celui de tenter le ſecours de la place; mais avant que nous euſſions raſſemblé à Namur tout ce qui nous faudroit pour cette entrepriſe, celle des ennemis ſeroit avancée; & quand, par les poſtes que nous prendrions, nous leur empêcherions le débouché de l'Eſcaut, ils pourroient envoyer un corps du côté de France, qui, entrant en Picardie, pouſſeroit la contribution, & feroit qu'on vous rappelleroit bientôt pour garder la frontiere: mais quand ils ne le feroient pas, de crainte de ſe ſéparer, & qu'on ne ſe raſſemblât plutôt qu'eux, vous ſavez que les intentions du Roi y ſont préciſes ſur ce qui regarde le ſecours de la place, & je crois qu'il nous y faut conformer, en ſongeant, au plutôt, à raſſembler toutes nos forces aſſez diſperſées, &c.

LETTRE

De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.

Du même camp, le 17 Août.

JE viens de recevoir la lettre que vous m'écrivîtes hier; j'y vois les meſures que vous

prenez conformément à ce que je vous ai écrit pour faire jonction quand il en ſera temps. J'ai appréhendé cependant que le dépôt des ennemis n'étant point fait abſolument devant Lille, il ne fût dangereux de dégarnir Ypres ſitôt : vous verrez, par la lettre que M. de Vendôme écrivit hier à M. de Bernieres, quelques changemens à ce que je vous avois mandé, mais qui ne ſont pas d'une grande conſéquence dans le fond, car le gros de l'affaire eſt toujours le même. Pour ce qui regarde le projet que vous aviez propoſé, le Roi n'en eſt pas d'avis, ainſi que vous le verrez par une lettre qu'il m'écrit, & dont il vous a envoyé la copie. La circonvallation des ennemis autour de Lille eſt telle que le Maréchal de Bouffiers me l'avoit dépeinte. Si les ennemis ne peuvent défendre la Marque, je crois qu'ils ſeront bien embarraſſés dans leurs retranchemens, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

J'AI reçu hier au ſoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date d'hier ; je vais me tenir prêt à exécuter vos ordres, ſoit

pour vous donner la main, ſoit pour obſerver Marlborough, ſoit pour tenter quelque choſe ſur les quartiers du Prince Eugene, en cas qu'il ſe dégarniſſe pour mettre Marlborough en état de marcher à vous : la premiere marche que vous ferez fera prendre un parti aux ennemis, d'après quoi vous prendrez le vôtre.

J'ai reçu copie de la lettre que le Roi vous a écrite en date du 19 ; & comme en même temps j'ai eu ordre de ne point faire ſortir de compagnies des garniſons, je les ai contremandées. Il n'y a rien de nouveau de Lille depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier matin : nul avis encore de l'ouverture de la tranchée, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Du camp de Château-l'Abbaye, le 23 Août 1708.

J'AI différé juſqu'à l'heure qu'il eſt à avoir l'honneur de vous mander la marche de Marlborough vers Forêts, eſpérant de pouvoir vous rendre compte exactement de l'endroit où il ſeroit campé. Mais comme je n'en ai point de poſitives, ni de Tournai, ni de mes partis, j'ai cru qu'il étoit toujours néceſſaire de vous

rendre compte, en diligence, que ſûrement (à ce que me mande M. Dolet) toute l'armée de Marlborough a paſſé l'Eſcaut. Il eſt queſtion de voir ce que vous jugerez à propos que je faſſe, & ſi vous ne jugerez pas convenable, avant que je paſſe l'Eſcaut ou la Hayne, de vous avancer devers Gramont, afin que je puiſſe plus ſûrement vous aller joindre.

Permettez-moi de vous faire quelques petites réflexions, leſquelles ſûrement ne proviennent d'aucun autre motif que de celui du bien du ſervice.

Lille étant aſſiégé, il faut, pour le ſecourir, combattre l'ennemi; cela étant, il eſt plus avantageux de le combattre loin de ſon ſiege, parce qu'il ſera moins en force. Marlborough a préſentement aux environs de ſoixante-dix bataillons, & de cent ſoixante eſcadrons. Si vous marchez à lui, il eſt ſûr qu'il vous attendra: étant dans la néceſſité de combattre, ne le ferez-vous pas avec plus d'avantage de cette maniere qu'en l'attaquant dedans les lignes de circonvallation, joint avec le Prince Eugene, quoique je vous aye auſſi joint? Il eſt ſûr que ſi vous attendez, pour marcher à lui, que je vous aye joint (choſe qui ne ſera peut-être pas facile, du moins que pour l'exécuter il faudra faire un grand circuit), Marlborough alors repaſſera l'Eſcaut, pour tâcher de nous en diſputer ou re-

tarder le paſſage ; & quand vous l'aurez paſſé, il ſe retirera dedans ſes lignes, où il faudra l'attaquer, ſes forces réunies, avec déſavantage & grande incertitude de ſuccès. C'eſt ce qui me feroit penſer qu'il vaudroit peut-être mieux que vous marchaſſiez ſur lui, & vous vous miſſiez ſi près qu'il ne puiſſe plus ſe retirer devant vous, ni paſſer l'Eſcaut ; & alors je vous joindrois en droiture, & vous l'attaqueriez avec toutes vos forces. S'il prenoit le parti de vous attaquer lui-même avant que j'arrivaſſe, ce ſeroit avec un corps d'infanterie bien inférieur au vôtre. S'il attendoit que le Prince Eugene lui renvoyât un renfort, il me donneroit auſſi le temps d'arriver ; & cependant le ſiege n'iroit que lentement : vous auriez encore une autre alternative en cas que le Prince Eugene envoyât un gros renfort à l'armée de Marlborough, ce ſeroit de me faire alors attaquer ce qui reſteroit au ſiege.

Tout cela, Monſeigneur, ſont des penſées dont vous ferez l'uſage que vous jugerez à propos. Je ferai toujours avancer, après demain, mon infanterie juſqu'auprès de Mons, afin d'être en état d'exécuter ce qu'il vous plaira de m'ordonner, &c.

EXTRAIT de plusieurs Lettres du Roi, de M. de Chamillart, & de M. le Maréchal de Berwick.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp de Douay, le 18 Juillet 1708.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 16, par un Courier de M. de Vendôme. Vous avez vu par la copie de la lettre que j'avois écrite à Monseigneur le Duc de Bourgogne, du 16, les différens partis que je lui ai proposés : je joins encore ici copie de celle que je lui écrivis hier. Depuis que je suis venu en ce pays, je n'ai pu encore savoir le plan que l'on s'étoit fait dans la situation présente des affaires ; car naturellement il faudroit que j'en fusse instruit, afin d'agir conformément : j'attends donc la réponse & les ordres de Monseigneur le Duc de Bourgogne ; mais si entre ci & trois jours l'on ne me mande rien de positif, je me porterai, par derriere la Scarpe, auprès de Mortagne, en laissant, de ces côtés-ci, un millier de chevaux, afin d'empêcher les petits partis ennemis (qui

courent déjà l'Artois), de pénétrer plus avant. De Mortagne je pourrois bien paſſer l'Eſcaut pour m'approcher de Tournai, afin de voir de plus près ce qui peut venir de Bruxelles à Ath, & d'Ath à Oudenarde.

Les avis qu'on m'avoit donnés de la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle de Marlborough, ſe ſont trouvés faux ; car l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain : ainſi en paſſant l'Eſcaut, j'aurai à obſerver cette armée. Je n'ai jamais vu une frontiere où les Gouverneurs & Commandans ſoient ſi mal informés : je leur ai écrit lettres ſur lettres, mais il ſemble qu'ils dorment tous, car ils ne me mandent jamais que de vieilles & très-mauvaiſes nouvelles, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, au Roi.

A Douay, le 18 Juillet 1708.

J'AI reçu les deux lettres que Votre Majeſté m'a fait l'honneur de m'écrire, du 14 & du 16, & j'attends la réponſe à pluſieurs que j'ai écrites à Monſeigneur le Duc de Bourgogne, afin de pouvoir me déterminer ſur les mouvemens qu'il me convient de faire dans la ſituation préſente ; car juſqu'à ce que je ſache le ſyſ-

tême & le plan que l'on s'eſt fait, il n'eſt pas poſſible que je manœuvre juſte. Il n'y a point encore de temps perdu, d'autant que mes dernieres troupes ne pourront être ici qu'après demain.

Votre Majeſté a vu, par la copie de la lettre que j'ai écrite à Monſeigneur le Duc de Bourgogne le 16, les différens partis que je lui propoſe; vous verrez auſſi celle que je lui écrivis hier, par la copie que j'en envoye à M. de Chamillart: ſi entre ci & l'entiere arrivée de mes troupes je n'ai point de réponſe, j'étendrai ma droite juſqu'auprès de l'Eſcaut, afin de pouvoir être en état d'inquiéter les convois qui viendront par l'autre côté de Bruxelles à Oudenarde; mais tant que les ennemis ſeront de l'autre côté de la Lis, à Comines, il faudra que je tienne quelque cavalerie ici pour empêcher les courſes, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp ſous Douay, le 22 Juillet 1708.

J'AI eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene décampa hier de Bruxelles, eſcortant un grandiſſime convoi, & dirigeant ſa marche

par Halle & Enghien ; ſur quoi j'ai dépêché dès l'inſtant un Courier à Mgr. le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme. Vous trouverez ci-jointes copies des lettres que je leur écris ; je vous envoie auſſi un article d'une lettre de M. de Vendôme, du 17, afin que vous puiſſiez comprendre ce que je dis dans celle que j'écris à Mgr. le Duc de Bourgogne, au ſujet des conquêtes que les ennemis pourroient faire. J'attends réponſe de Mgr. le Duc de Bourgogne & de M. de Vendôme, afin de prendre mon parti ; car ſi l'on ne veut point tenter d'interrompre le commerce de l'armée de Marlborough avec Bruxelles, je pourrois bien aller camper auprès de Lens, ou même à Béthune, pour mieux couvrir l'Artois, & avoir attention au côté de la mer, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le 25 Juillet 1708.

J'ai reçu votre lettre du 22 de ce mois, par laquelle je vois, avec autant d'inquiétude que vous, que le convoi de groſſe artillerie qui s'étoit aſſemblé à Bruxelles en eſt parti pour venir par Enghien, eſcorté de toute l'armée du

Prince Eugene. J'ai même lieu de croire que le Duc de Marlborough a fait un détachement au moins de douze mille hommes de ſon armée pour venir au devant. Il n'y a pas à douter que ce convoi (à moins qu'il ne ſoit traverſé) n'arrive en quatre jours à Courtrai, & que lorſqu'il y ſera, il ne paſſe aiſément à Menin, ou par-tout ailleurs que les ennemis pourroient en avoir beſoin. Je ne ſaurois croire que Mgr. le Duc de Bourgogne ſoit averti aſſez à temps, ni qu'il puiſſe faire des mouvemens aſſez juſtes pour que, de concert avec ce qu'il feroit marcher de ſon armée, vous puiſſiez l'attaquer. Quand on ne ſauroit traverſer ſon ennemi par la force, il faut ſe ſervir de ruſes. S'il ſe trouvoit quelques gens bien entreprenans qui vouluſſent courir le riſque du danger qu'il y auroit d'haſarder de mettre le feu aux chariots de poudre, bombes, grenades, & de l'artillerie, le Roi conſentiroit volontiers à les récompenſer chérement s'ils étoient aſſez heureux pour y réuſſir. Il faut tenter toutes ſortes de moyens, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le 30 Juillet 1708.

QUOIQUE l'objet du convoi mérite une très-sérieuse attention, Sa Majesté desire néanmoins que par préférence vous vous donniez tout entier à la conservation de l'Artois & de la Picardie, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le même jour 30 Juillet 1708.

J'AI reçu, Monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 24 & 26 de ce mois; je vous envoie copie de celle que j'écris par ordre du Roi, à M. de Bernage, par laquelle vous verrez la résolution que Sa Majesté a prise, de permettre aux Etats d'Artois de traiter de la contribution avec les ennemis à des conditions supportables. S'ils conviennent entre eux, & que vous preniez le parti de vous éloigner, comme il y a bien de l'apparence, pour

vous porter du côté de Mortagne, j'ai peine à croire qu'ils ne faſſent pas avancer un Corps du côté de la Picardie. Ce mouvement jetteroit une grande terreur juſqu'à Paris : il ſera pourtant bien difficile de l'empêcher, tant que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne reſtera derriere le canal de Bruges, ſans en faire aucun. L'intention du Roi eſt que, par préférence à tout, vous donniez de ſi bons ordres pour ſes places de la frontiere, qui pourroient être expoſées aux ſurpriſes, particuliérement pour celles d'Arras, Saint-Omer, Béthune & Aire, qu'il n'arrive aucun inconvénient de votre éloignement, &c.

LETTRE

Du Roi, à M. le Maréchal de Berwick.

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

MON Couſin, j'ai vu par la lettre que vous m'avez écrite le 29 du mois paſſé, juſqu'où les ennemis portent leurs demandes pour la contribution. Je vois bien, en l'état où vous êtes, que vous ne pouvez pas couvrir avec le Corps de troupes qui vous reſte toutes mes frontieres, de maniere à s'aſſûrer de les garantir des courſes de leurs partis, & en même temps vous aſſûrer de pouvoir interrompre abſolument le paſſage

des convois qu'ils tirent de Bruxelles. Je crois vous avoir déjà fait ſavoir que vous devez, par préférence à tout, prendre toutes les meſures qui dépendront de vous pour couvrir, autant que vous le pourrez, les Provinces d'Artois & de Picardie, me remettant à vous, au ſurplus, d'agir de concert avec le Duc de Bourgogne & le Duc de Vendôme, auxquels j'ai écrit amplement ſur le grand convoi que les ennemis doivent faire partir de Bruxelles, pour eſſayer de tomber deſſus & de battre ſon eſcorte, &c.

LETTR

De M. de Chamillart, à M. le Marechal de Berwick.

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

J'AI reçu, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 29 du mois paſſé, & celle qui y étoit jointe pour le Roi; je l'ai remiſe à Sa Majeſté, qui m'a ordonné de vous en adreſſer la réponſe. Il eſt aiſé de voir, l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étant fixée ſur le canal, l'impoſſibilité dans laquelle vous vous trouvez de couvrir l'Artois & la Picardie, d'entreprendre ſur les ennemis, & de traverſer leurs convois: quoique ce dernier article ſoit des plus importans, il eſt néan-

moins certain que, par préférence à tout, vous devez avoir une grande attention aux mouvemens que les ennemis pourroient faire vers la Somme ou Lauthis avec un corps considérable. Ce seroit un moyen sûr pour achever de ruiner la Picardie, répandre l'effroi dans la Normandie, & jusqu'aux portes de Paris. Mais sans vous déplacer entiérement, la bonne volonté & la capacité de M. Dolet pourroient suppléer au manque de forces; & s'il avoit quelque peu d'infanterie avec de la cavalerie, le pays qui est à portée de lui étant rempli de défilés, il pourroit faire un grand dérangement sans commettre les troupes qu'il employeroit à cette expédition. Il n'y a pas un moment à perdre si vous êtes en état de l'aider, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp de Châteuau-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

IL me paroît que rien n'est plus juste que le raisonnement contenu dans lad. lettre (du 19 Août), & qu'il vaut beaucoup mieux que Mgr. le Duc de Bourgogne fasse un grand tour par l'autre côté de la Dendre, pour s'approcher de moi,

que de me faire aller à Gramont, pour enſuite revenir par Leuſe ſur Tournai. Le Duc de Marlborough me voyant ici avec une armée, ne doit pas naturellement s'avancer ſur la Dendre; car en ce cas l'on pourroit peut-être faire des manœuvres qui l'embarraſſeroient, en m'approchant de Tournai de ce côté-ci de l'Eſcaut, & me mettant derriere la riviere d'Ere, d'où je puis aller en pleine bataille ſur la Marque. De plus, l'armée du Duc de Marlborough, n'étant que d'environ ſoixante-dix bataillons, n'eſt pas aſſez nombreuſe pour ſonger à attaquer, ni même à arrêter celle de Mgr. le Duc de Bourgogne, lequel en partant de Gand aura cent deux bataillons. Si Marlborough fait venir des troupes de l'armée du Prince Eugene, pour à-peu-près s'égaliſer à Mgr. le Duc de Bourgogne, alors en raſſemblant mes troupes, je pourrois, ſi le Roi l'approuve, tenter le ſecours de Lille, d'autant que j'ai quatre-vingt-dix-huit eſcadrons, & que je pourrois, en cas de beſoin, raſſembler juſqu'à trente-cinq bataillons. Le Prince Eugene a actuellement dans ſon camp ſoixante-quatre bataillons, & autant d'eſcadrons: s'il envoyoit à Marlborough quinze ou vingt bataillons, je deviendrois auſſi fort que lui, vu qu'il faudra qu'il laiſſe du monde pour la garde de ſes batteries. Le pire qui puiſſe arriver, c'eſt que je ne puiſſe pas forcer

les lignes ; car étant supérieur en cavalerie, je ne puis jamais être battu, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

A Valenciennes, le 25 Août 1708.

J'AI reçu hier au soir votre lettre du 23 de ce mois : je vous avouerai franchement que je ne laisse pas d'être inquiete du mouvement de M. de Marlborough ; car il veut combattre, & cela, s'il est possible, avant ma jonction. Je ne puis passer la Haine, que Mgr. le Duc de Bourgogne ne soit sur la Dendre ; & c'est justement en y venant, que Marlborough attaquera l'armée, si l'on n'y marche avec de grandes précautions, & bien en ordre. Si une fois Mgr. le Duc de Bourgogne se poste, je ne sais comment Marlborough pourra m'empêcher, ou de joindre, ou de secourir Lille : car ayant Mgr. le Duc de Bourgogne devant lui, il ne pourra plus donner la main au siege ; & pour peu que le Prince Eugene envoye de détachement considérable à Marlborough, je serai assez fort pour tenter le secours ; car, en cas de besoin, je rassemblerai une quarantaine de bataillons, y

compris les débris de l'armée, & trois ou quatre des meilleurs bataillons des places. Je ſuis de votre avis ; un combat entre la Dendre & l'Eſcaut ne peut être à deſirer, c'eſt un pays très-fourré, où il ſera bien difficile que notre cavalerie agiſſe, & que l'affaire ſoit déciſive ; ainſi pour ſecourir Lille, il faudroit encore recommencer.

LETTRE

Du Roi, à Mgr. de Duc de Bourgogne.

A Fontainebleau, le 26 Août 1708.

JE vois par la lettre que vous m'avez écrite, du 23, que, ſur les avis qui vous étoient venus, que le Duc de Marlborough avoit paſſé l'Eſcaut, n'en ayant point encore de l'ouverture de la tranchée devant Lille, vous aviez mandé au Maréchal de Berwick de ſurſeoir ſa marche juſqu'à ce qu'il en fût certain, & que les ennemis, attachés tout-à-fait au ſiege, n'euſſent pas aſſez de forces à l'armée du Duc de Marlborough pour s'oppoſer à votre paſſage : vous devez avoir été informé depuis ce temps-là, par la lettre du Maréchal de Boufflers du 23, que la tranchée avoit été ouverte le 22 à dix heures du ſoir, & qu'ils attaquoient la place par les

tenaillons. Il ont continué depuis ce temps-là & par les ſignaux qui ont été faits, le ſiege va ſon train. Les batteries n'avoient point encore tiré hier 25 au matin : il eſt difficile de comprendre comment ils peuvent ſuivre tant de différens objets à la fois, & encore davantage qu'ils y réuſſiſſent. Il y a pourtant bien de l'apparence que le Duc de Marlborough n'a point paſſé l'Eſcaut ſans être déterminé à combattre l'armée que vous commandez, ou celle du Maréchal de Berwick, pendant qu'elles ſeront en marche pour ſe joindre, & cette jonction m'a paru ſi dangereuſe à tenter, qu'après y avoir bien penſé, je la crois abſolument inutile, l'objet de tous les mouvemens qui ſe font de part & d'autre, étant uniquement la conſervation ou la priſe de Lille. On peut ſecourir cette place ſans ſe commettre au ſort d'une bataille, qui ſe donneroit dans un trop grand éloignement pour obliger les ennemis à abandonner cette entrepriſe ; ou du moins s'il arrivoit quelque contretemps qui empêchât votre jonction, ou qui retardât votre marche, les ennemis, pendant ce temps-là, pourroient ſe rendre maîtres de la ville, dont la perte ſeroit irréparable. Pour ne point tomber dans cet inconvénient, je ne vois qu'un ſeul parti à prendre (quoiqu'il ait ſes difficultés), c'eſt celui qui m'a paru le meilleur de tous, & celui

que je deſire que vous vous mettiez en état d'exécuter avec toutes les précautions, le ſecret, & la bonne conduite que demande une affaire de cette importance. Il faut pour cela que tous vos mouvemens ſoient bien concertés avec le Maréchal de Berwick, & qu'au lieu de s'approcher de vous pour vous joindre, il ſe fortifie du plus grand nombre de troupes qu'il pourra raſſembler, & qu'incontinent après qu'elles l'auront joint dans le lieu où il eſt, ou à portée de Valenciennes, il s'avance, en deux marches forcées, ſur les lignes des ennemis; que vous ſoyez informé deux ou trois jours auparavant du mouvement qu'il ſe diſpoſera de faire; que vous le préveniez en vous avançant avec toute l'armée que vous commandez, du côté d'Aloſt; que vous preniez vos meſures pour avoir au moins du pain pour ſix jours. Si le Duc de Marlborough ſe fait joindre par une partie des troupes qui ſont au ſiege pour marcher à vous à deſſein de vous combattre, votre armée étant compoſée de cent un bataillons & de cent quarante eſcadrons, la Dendre entre vous & lui, il aura bien de la peine à paſſer cette riviere devant vous, & rien ne vous empêchera de trouver des poſtes aſſez avantageux pour éviter de donner un combat: mais dans ce cas, il laiſſeroit ſi peu de troupes pour le ſiege & pour la garde des lignes, qu'il ne ſeroit

pas difficile au Maréchal de Berwick, en pre
nant ſes meſures avec le Maréchal de Boufflers
d'entrer dans les lignes, & de faire un tel dé-
rangement dans le camp des ennemis, qu'il
ne ſeroient plus en état de continuer le ſiege
& vous pourriez pour-lors vous retirer à Gan
ſans vous commettre à une action. Si, au
contraire, le Prince Eugene fortifioit ſon ar
mée, & qu'il y eût au moins ſoixante batail
lons & autant d'eſcadrons dans les lignes, quoi
que ce ſoit peu par proportion à ce que l
Maréchal de Berwick ſeroit en état de mene
avec lui, qui pourroit compoſer du moins un
armée de trente-ſix bataillons & de cent eſca
drons, non compris la garniſon qui ſeroit e
état d'agir en même temps; il ſemble que c
que le Duc de Marlborough auroit avec lui n
ſeroit pas ſuffiſant pour vous empêcher de con
tinuer votre marche, & d'arriver à Mons. J'a
même peine à croire qu'il voulût s'y expoſer
& paſſant la Dendre & l'Eſcaut, s'éloigner en
tiérement de l'armée du Prince Eugene. Vou
ſavez que dans les deux armées des ennemis
il ne peut y avoir au plus que cent trente-ſi
bataillons & deux cent trente eſcadrons : celle
que vous commandez & celle du Maréchal de
Berwick, en ont au moins un pareil nombre.
Ils ont la garde des lignes, celle du camp, le
ſervice de la tranchée qui en doit conſommer

une partie. C'eſt ce qui me donne lieu de croire qu'en vous conduiſant, de part & d'autre, avec précaution, on peut conſerver Lille & Gand en même temps. Si par l'événement les ennemis faiſant leur principale affaire de la priſe de Lille, vous trouviez plus de facilités que vous n'avez lieu de l'eſpérer à vous rendre à Mons, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp d'Hérines, le 28 Août.

J'AI reçu ce matin, étant déjà en marche pour venir ici, vos lettres des 25 & 26; ainſi j'ai continué ma marche, de peur de cauſer quelque dérangement à celle de Mgr. le Duc de Bourgogne : je ſuis arrivé ici à ſix heures du ſoir avec la tête de ma cavalerie; la queue & l'infanterie n'arriveront que tard. Les ennemis n'ont point fait de mouvement, ainſi je ne ſuis qu'à deux lieues de Ninove; l'on peut compter notre jonction faite.

J'ai reçu réponſe de Mgr. le Duc de Bourgogne depuis qu'il a reçu le paquet du Roi, & il me mande de continuer toujours ma marche; ce que je ferai à la pointe du jour. Je

vous informerai des réſolutions qu'il prendra pour le ſecours de Lille, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Bruges, le 25 Septembre 1708.

EN arrivant ici j'ai appris de M. le Comte de la Mothe, que les ennemis étoient entrés, par le pont de Leſſingue, dans le Camerlinback, pour charger à Oſtende leurs charrettes, par où nous voyons que l'inondation ordonnée à Nieuport n'a pas eu l'effet que l'on eſpéroit. Il s'agit préſentement de barrer le retour du convoi. Pour cet effet, M. le Comte de la Mothe a deſſein d'aller demain ſe poſter à Odembourg, afin d'occuper l'unique chauſſée qui vient de Leſſingue, moyennant quoi ils ne peuvent plus trouver de chemin que par le Nord du Franc de Bruges; ce qui leur ſera impoſſible, vu qu'il leur faut après paſſer le canal d'Oſtende devant M. le Comte de la Mothe.

Tout ce qu'il y a à craindre, c'eſt que le Duc de Marlborough n'envoie diligemment un aſſez gros corps de troupes pour attaquer M. le Comte de la Mothe : le remede me paroît facile,

facile, ce ſeroit de lui envoyer incontinent une augmentation de quinze ou vingt bataillons, ce qui le rendroit ſupérieur à tout ce que M. de Marlborough pourroit détacher; & il vous reſteroit encore ſuffiſamment de troupes pour maſquer Oudenarde & garder l'Eſcaut. Ce ſeroit même commencer à mettre à exécution l'idée que vous avez eue pour la conſervation de ce pays-ci: vous pourriez auſſi envoyer, à M. le Comte de la Mothe, une augmentation de vingt eſcadrons. Comme les ennemis ont bien moins de chemin à faire pour venir à Oudenbourg de leur grande armée, que les détachemens que vous pourriez faire, & que le ſuccès de cette campagne dépend des empêchemens que vous pourrez apporter au paſſage du convoi; je crois qu'il n'y a pas un inſtant à perdre pour faire paſſer à M. le Comte de la Mothe, le nombre de troupes que vous jugerez à propos: le moyen le plus prompt ſeroit de faire marcher les troupes qui ſont auprès d'Oudenarde, & qu'on remplaceroit incontinent par celles que vous avez étendues le long de l'Eſcaut.

J'irai aujourd'hui me promener, ſi je puis, juſqu'à Plaſſendal; mais je ne ſuis pas ſûr de pouvoir repartir demain, voulant me mettre bien au fait de ce pays, pour avoir l'honneur

de vous en rendre un compte plus exact ; mais sûrement je ſerai de retour vendredi, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

De Bruges, le 26 Septembre 1708.

JE fus hier reconnoître le canal d'Oſtende juſqu'à Plaſſendal ; & en même temps j'ai pris une idée à-peu-près du reſte du pays. Il me paroît que M. le Comte de la Mothe ne peut prendre une meilleure ſituation qu'Oudenbourg, occupant par ſa droite & retranchant la digue, qui vient de Leffingue le long du canal de Nieuport : il pourra même, par le moyen des foſſés & watergans, aſſûrer ſon front contre ce qui pourroit venir de l'armée de Marlborough, pourvu que le nombre n'en ſoit pas trop ſupérieur. Il faudra néceſſairement que par ſa gauche il tienne le canal de Bruges à Oſtende, faiſant même faire des ponts auprès de Plaſſendal, afin de tirer plus commodément ſa ſubſiſtance de Bruges, & pouvoir ſe porter dans le nord du Franc de Bruges, s'il en étoit beſoin. Les troupes que mene M. de Puyguion arriveront ici avant midi : ainſi M. le Comte

de la Mothe pourra ſe mettre en marche vers le ſoir. Si l'on avoit pu cacher l'arrivée de toutes ces troupes, il auroit mieux valu laiſſer déboucher le convoi en deçà de Leſſingue avant que de bouger d'ici, afin de le pouvoir prendre tout entier; mais comme il n'eſt pas poſſible de cacher pendant vingt-quatre heures l'arrivée d'une armée, il faudra ſe contenter de boucher le paſſage au convoi; & pour cet effet ſe porter devers Oudenbourg, & s'y retrancher de tous les côtés.

Les nouvelles qu'on eut hier d'Oſtende portoient qu'on y chargeoit à force ſept cents charriots venus de l'armée de Marlborough; que les troupes étoient campées à Mariquerque, ayant un gros poſte pour la garde du pont de Leſſingue. Ils ont auſſi envoyé un détachement dans le nord du Franc de Bruges, pour en faire venir toutes les charrettes. On a donné ici des ordres très-exprès pour l'empêcher, & les payſans ſe ſauvent avec leurs chevaux, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.

A Bruges, le 27 Septembre 1708.

SUR la nouvelle que nous eûmes hier de l'arrivée du Comte d'Albemarle à Rouſſelaer, avec

un assez gros corps de troupes, M. le Comte de la Mothe devoit ce matin avant jour prendre le chemin de Dixmude, afin de le trouver sur sa marche de Roussélaer à Leffingue, & le combattre, vu que M. de la Mothe a quarante-quatre escadrons & trente-quatre bataillons; & que, selon le rapport de tous les paysans, M. d'Albemarle n'a tout au plus que quatre mille chevaux & huit à dix mille hommes de pied. Cette résolution prise, j'ai reçu cette nuit avis, par un homme parti hier après-dîné de Menin, que le Duc de Marlborough y avoit passé, aussi bien que M. d'Auverquerque & toute l'armée ennemie; que le quartier de Marlborough étoit marqué à Rombecq, & celui d'Auverquerque à Izeguem auprès de Roussélaer. Quoique l'on ne puisse entiérement se fier à cet avis, néanmoins comme l'homme passe pour être sûr, & qu'il dit beaucoup de circonstances, j'ai cru qu'il ne falloit pas faire avancer M. le Comte de la Mothe trop avant, jusqu'à ce qu'on fût informé de la vérité du fait, de peur qu'il ne trouvât partie beaucoup trop forte pour lui: ainsi il a marché devers Saint-André à Vasnart, où il fera halte avec le gros de ses troupes, jusqu'à ce qu'il ait des nouvelles des ennemis par les partis qu'il a envoyés sur Thourout, sur Roussélaer, & sur le chemin de Courtrai. Il a détaché en même

temps la plupart de ſes Grenadiers pour occuper Oudenbourg, afin d'être à portée de voir déboucher de Leffingue le convoi, de l'attaquer, ou de marcher à M. d'Albemarle, ſi l'armée de Marlborough ne le ſuit point. L'on aſſûre que de Leffingue il faut néceſſairement que le convoi ſuive la digue qui vient à Oudenbourg, à cauſe des eaux qui rempliſſent tous les chemins depuis le fort de Nieuvendam juſqu'en deçà de Snaſquerque.

Je demeurerai ici juſqu'à ce que je ſache certainement la vérité de la marche de Marlborough, après quoi je partirai pour me rendre auprès de vous.

L'on charge le convoi à Oſtende, mais nous n'avons pas eu avis qu'il ſoit encore parti, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Du camp du Saulſoy, le 29 Septembre 1708.

Il eſt temps de ſonger aux diſpoſitions à faire pour ſoutenir Gand & Bruges; car il ne faut pas douter que, l'expédition de Lille finie, les ennemis ne faſſent tout leur poſſible pour nous enlever ces deux places, ou du moins la der-

niere, afin de se donner une communication plus prochaine avec Menin & Lille. J'espere que moyennant les bleds que nous avons actuellement dans Gand & Bruges, & ceux qu'on y voiture, les troupes qu'on y mettra auront suffisamment de quoi y subsister jusqu'à la campagne prochaine, &c.

MÉMOIRE.

Du dernier Septembre 1708.

SELON toutes les apparences, l'on doit s'attendre que Lille sera pris; mais qu'il le soit ou ne le soit pas, il est certain que rien n'est plus important que d'empêcher que les ennemis ne se faisant une communication courte & facile avec Courtray & Menin. Pour cet effet, il faut dès à présent commencer à faire la disposition pour la conservation de Gand & Bruges, qui sont les seuls endroits par où les ennemis peuvent établir la susdite communication; il faut aussi & en même temps arranger & disposer les troupes, de maniere à pouvoir couvrir la France de toutes entreprises, ou courses.

L'on propose donc de faire incontinent un partage des troupes de cette armée, d'envoyer cinquante bataillons & soixante escadrons pour

mettre derriere le canal ; ce qui, joint à ce qu'on avoit laiſſé dans Gand & Bruges, ſera ſuffiſant pour la conſervation de ces deux places. Celui qui ſera chargé de cette beſogne, examinera ſur les lieux la ſituation qu'il prendra, ſoit en mettant dans Gand une vingtaine de bataillons, avec douze ou quinze eſcadrons, & ſe retranchant avec le reſte ſous Bruges, ou ſoit en s'accommodant derriere le canal, pour tenir par la gauche & par la droite à ces deux villes. Le reſte de l'armée compoſée de ſoixante-quinze bataillons & cent cinquante eſcadrons, ſe tiendra derriere l'Eſcaut, maſquant Oudenarde juſqu'à ce que Lille ſoit pris ou manqué ; après quoi l'on croit qu'il faudra ſe rapprocher de Mortagne, afin d'être à portée, en ſe mettant derriere la Scarpe, de couvrir Douay, & garantir la France de toutes courſes.

L'on verra enſuite le parti que prendront les ennemis. S'ils viennent paſſer à Oudenarde pour regagner le Brabant, c'eſt ce que l'on peut deſirer de mieux, parce qu'alors la campagne finira à l'ordinaire. S'ils marchent vers Bruges ou vers Gand, l'armée qui eſt reſtée derriere la Scarpe paſſera la Lis, pour ſuivre les ennemis, & empêcher qu'ils ne puiſſent rompre toute communication de Bruges avec la France; car il eſt certain qu'une de nos deux armées près de Bruges, & l'autre près d'Ypres, les ennemis ne ſauroient

barrer le chemin de Bruges à Gand, & celui de Bruges à Ypres ; l'un ou l'autre ſera libre. Si les ennemis marchent vers la Scarpe, l'on croit que les ſoixante-quinze bataillons & les cent cinquante eſcadrons ſeront ſuffiſans pour les arrêter, ſur-tout en y faiſant travailler incontinent : de plus, en ce cas, l'armée qui eſt ſur le canal de Bruges ſe rapprochera auſſi-tôt de la Lis, pour inquiéter les ennemis par leurs derrieres, & ſera toujours à portée de ſe mettre derriere ſon canal, ſi l'ennemi y remarchoit.

Ce que l'on propoſe non-ſeulement eſt néceſſaire pour le ſoutien de Bruges & de Gand, mais auſſi pour tâcher d'empêcher le paſſage des autres convois que les ennemis ont ſûrement deſſein de faire venir d'Oſtende : mais ſur-tout il n'y a pas un inſtant à perdre à prendre ſon parti ; car tout-à-coup Lille ſe prendra, & l'on ſe trouvera embarraſſé de manœuvres à faire, outre que l'on aura perdu le temps de s'accommoder.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart

Au camp du Saulſoy, le premier Octobre 1708.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne écrit au Roi au ſujet des diſpoſitions & meſures à prendre

pour le reſte de cette campagne. Il me paroît qu'il n'y a autre choſe à faire que ce qui eſt porté dans ſa lettre, & il n'y a pas un inſtant à perdre pour ſe préparer, afin de n'être point ſurpris ni embarraſſé dans ces mouvemens.

J'oublois d'ajouter qu'après avoir fait tout ce qui dépendra de nous pour ſauver Lille, ſi pourtant il ſe perd, je ne crois nullement impoſſible de ſonger à le reprendre cet hiver; je dis plus, qu'il eſt abſolument néceſſaire de faire pour cela des efforts : à la vérité ſi les ennemis hivernoient dans le voiſinage de Lille, cela ne ſeroit pas facile; mais ſi le gros de leur armée retourne en Brabant, avec de l'arrangement fait de bonne heure, cela ſe peut, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Verſailles, le 2 Octobre 1708.

RIEN n'eſt plus affligeant que de voir prendre Lille après avoir eu tant de ſujet d'eſpérer de le conſerver. A peine le Roi avoit-il appris l'entrée de M. le Chevalier de Luxembourg dans la place, que Sa Majeſté a été informée par la lettre de M. le Comte de la Mothe à M. de Vendôme,

que le convoi de ſept cents charriots partis d'Oſtende étoit paſſé pour joindre l'armée, ſans y avoir pu mettre aucun obſtacle, quoiqu'il ait attaqué les ennemis, parce que ſon infanterie n'a pu les enfoncer.

Vous verrez par la copie de la lettre de Sa Majeſté à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'Elle ne veut plus attendre à la derniere extrémité, pour prendre des meſures ſur ce qu'il y aura à faire pendant le reſte de la campagne, ſoit pour traverſer à l'avenir les convois, ou pour embarraſſer les ennemis dans leur retraite, en cas qu'ils ſe déterminent à faire retourner une partie des troupes qu'ils ont en Allemagne, ou dans la Flandre & en Hollande. Donnez au projet que Sa Majeſté demande une attention ſérieuſe; Elle compte ſur votre zele & votre affection à ſon ſervice : j'ajouterai de mon chef une choſe qui ſera pour vous ſeul, & dont vous ne ferez aucun uſage public. Rien ne ſeroit plus dangereux, que de donner aux ennemis la même idée que celle que je vous communique dans le dernier ſecret; j'aurois peine à la confier à tout autre qu'à vous. Quoique je ſois perſuadé qu'elle ne peut être d'aucun uſage, je m'en vais vous l'expliquer. Je me ſuis mis dans l'eſprit que les ennemis, pour conſerver Lille, feront des établiſſemens à Armentieres, Warneton, Comines, Warvick, Menin,

Courtray, Oudenarde, Rouſſelaer, Tourout, Oudenbourg, Plaſſendal, afin d'entretenir la communication par Oſtende : l'abondance de ce pays (quoique mangée) leur fournira des ſubſiſtances, & ils peuvent y laiſſer tant de troupes que vous ne ſeriez pas en état de le leur faire abandonner. Dieu veuille que je me trompe, & que vous puiſſiez prendre Courtray & Menin cet hiver; Lille rentreroit de lui-même ſous l'obéiſſance de ſon légitime Souverain, &c.

LETTRE.

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Verſailles, le 3 Octobre 1708.

Je ne ſaurois être de même avis que vous, pour ſonger à reprendre Lille, en ſuppoſant qu'il eſt déjà perdu. Je vous aſſûre qu'il eſt encore plus aiſé de le ſauver, en l'état où il eſt, qu'il ne ſeroit d'en faire le ſiege, s'il étoit entre les mains des ennemis. Permettez-moi de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne aura encore bien des choſes a faire, avant que les ennemis ſe ſéparent, s'il veut employer ſon armée. Ne pourriez-vous point eſſayer d'avoir des intelligences à Oudenarde ? Il y a peu de

garniſon, encore moins de munitions; l'armée ſeroit mieux employée à ſeconder la bonne volonté des habitans, qu'à demeurer dans l'inaction derriere l'Eſcaut. Il n'eſt point naturel qu'étant maître des places & du pays, avec une armée du moins égale à celle des ennemis, ils faſſent paſſer tous leurs convois, & prennent Lille, ſans que Mgr. le Duc de Bourgogne leur forme aucun obſtacle. Le Public, peu charitable, en attribue la cauſe au peu d'union qui eſt entre M. de Vendôme & vous: je voudrois que vous euſſiez déjà trouvé l'occaſion de le déſabuſer, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 5 Octobre 1708.

Je ne puis mieux répondre à vos deux lettres, du 2 & du 3 de ce mois, qu'en vous diſant ce que je penſe ſur les vues & diſpoſitions pour le reſte de la campagne. Il m'a paru, par la premiere, que le Roi attendoit de Mgr. le Duc de Bourgogne un projet: il a prévenu, ſur cela, S. M. par celui qu'il lui a envoyé le 2; & il lui écrit encore préſentement plus au long. Si

les ennemis ſont obligés, par le mauvais temps, ou par manque de munitions, de lever le ſiege de Lille, je crois que nous n'aurions point de meilleur parti à prendre, que de mettre, derriere le canal de Gand à Bruges, un corps de troupes ſuffiſant pour donner la main à ces deux villes, & empêcher le Duc de Marlborough de rien entreprendre ſur elles; puis, lui laiſſant libre le paſſage d'Oudenarde, ſonger, dès que les ennemis ſe mettront en quartier, à occuper Deinſe, Courtray & Dixmude, afin, durant l'hiver, de bloquer Menin, & être en état, au commencement de la campagne, d'en faire le ſiege, en maſquant avec le gros de l'armée le débouché d'Oudenarde, par l'autre côté de l'Eſcaut. Mais ſi les ennemis prennent la ville de Lille, il paroît que le principal objet qu'on doit avoir, c'eſt de conſerver Bruges & Gand, & d'empêcher les ennemis de prendre des quartiers ſur les frontieres de France, ainſi que vous avez vous-même marqué le craindre.

La conſervation de Bruges & de Gand nous eſt néceſſaire, tant par le profit qu'on tirera de deux des plus conſidérables villes des Pays-Bas, que pour rendre difficile aux ennemis leur communication avec Oudenarde, Menin & Lille. L'on ne peut conſerver ces deux places, tant que la campagne durera, qu'au moyen d'un corps de troupes très-conſidérable, ſauf, la

campagne finie, & les ennemis retirés, à renvoyer en France ce qu'on en jugera à propos, occupant pourtant les postes de Dixmude, de Deinse, & même Courtray, si l'on trouve jour à le prendre.

Pour empêcher les ennemis de s'établir l'hiver sur les frontieres de France, il faut deux choses; l'une, leur ôter la libre communication avec leur pays, en conservant Bruges & Gand, au moyen de quoi, ils ne puissent, qu'avec le secours d'une armée, rien voiturer à Menin, ni à Lille; & l'autre, leur donner la liberté de regagner leur pays: car si on leur bouche tous les passages, il faudra de nécessité qu'ils y demeurent; & le parti forcé qu'on leur aura fait prendre, leur fera peut-être trouver des facilités à y subsister; & alors, quand même on leur ouvriroit le chemin du retour, ils n'en voudront plus sortir: ainsi il vaut mieux, Lille pris, ne point barrer le passage de l'Escaut.

Mais, outre qu'il ne seroit pas possible de rester, tout l'hiver, derriere l'Escaut, dès que l'on verroit les corps ennemis se promener en Artois & en Picardie, l'on seroit contraint de revenir au plus vîte, pour sauver le voisinage de Paris d'être mis à contribution, & empêcher l'ennemi de vivre en abondance à nos dépens.

Je crois donc que, Lille pris, ou manqué,

il faudroit se rapprocher de Mortagne, pour être à portée de veiller à la France, & vivre, si l'ennemi passe l'Escaut, dans la Châtellenie d'Ath, en attendant la fin de la campagne.

Mais si, malgré tout ce qu'on a dit ci-dessus, les ennemis, ayant pris la ville de Lille, avec la citadelle, ou sans la citadelle, prenoient le parti de s'établir le long de la Lis, & dans les environs de Lille, il faudra de nécessité se mettre aussi en quartier, en faisant le demi-cercle, depuis Tournay jusqu'à Ypres, en attendant l'occasion de pouvoir tomber sur eux.

Voilà, à peu près, tous les cas; il faut les prévoir tous, & prendre ses mesures dès à présent. Les projets de surprises de places ne sont pas à négliger; mais aussi il ne faut pas y tabler.

Quant à ce que vous me dites, que le Public peu charitable attribue ce qui arrive au peu d'union qui est entre M. le Duc de Vendôme & moi, je ne vous en peux rien répondre, que ce que vous savez aussi bien que moi. Je n'ai rien à me reprocher sur les pas que j'ai faits pour être en amitié avec M. de Vendôme, & je n'ai point vu que depuis votre départ nous ayons eu ni dispute, ni altercation. Si je ne suis pas de son avis sur toutes choses, il faut, pour me faire changer, me donner des raisons, auxquelles je me rendrai; mais, je vous le

répete, depuis votre départ, il n'a pas été queſtion d'être d'avis différens, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.

Au camp du Saülſoy, le 5 Octobre 1708.

J'Ai reçu en meme temps vos deux lettres du 3 & du 4. Je ſuis perſuadé, comme vous, que le deſſein des ennemis (après avoir pris la ville de Lille) eſt de ſe retrancher contre la citadelle, & de tâcher à ſe rendre maîtres de Bruges & de Gand, afin de tirer plus commodément tout ce dont ils ont beſoin, & faire hiverner leur armée le long de la Lis & dans les environs de Lille, ſuivant toujours l'idée qu'ils ont de pénétrer en France, & obliger par-là le Roi à faire la paix aux conditions qu'il leur plaira; c'eſt auſſi ce qui doit nous obliger à mettre tout en œuvre pour traverſer leurs deſſeins, & faire notre capital de la conſervation de Bruges & de Gand. Le mémoire que je vous ai envoyé rouloit principalement ſur cela; & il me paroît que nos ſentimens ne different que dans le nombre de troupes qu'il y faudroit laiſſer: s'il ne tenoit pourtant

qu'à une dixaine de bataillons que nous fussions d'accord, j'opinerois à les lâcher ; en ce cas il y auroit soixante bataillons indépendamment des garnisons, & je crois que cela pourroit suffire, sur-tout considérant que Marlborough n'y sauroit marcher avec toutes ses forces, ne pouvant se dispenser de laisser dans Lille une très-grosse garnison, outre que son armée est considérablement diminuée, & diminuera avant la fin du siege.

Je ne saurois être de l'avis de barrer toujours le passage de l'Escaut, par la raison que notre armée n'y pourroit pas subsister, & que nous exposerions la France à de terribles courses, qui feroient crier tout le pays jusqu'aux portes de Paris.

Lille donc pris (si Lille se prend), je laisserois derriere le canal l'armée destinée pour la conservation de Bruges & de Gand, & avec le reste je me mettrois à portée de Mortagne, afin d'être en état d'aller défendre la France. Vous ne pouvez faire qu'une seule objection à ce que je propose, à savoir qu'en démasquant Oudenarde nous laissons libre le chemin de Bruxelles ; mais à cela je réponds qu'indépendamment des difficultés qui se trouveront dans une saison avancée au travers d'un pays gras, l'ennemi ne sauroit faire passer de Bruxelles aucuns convois, que toute son armée ne vienne

en deçà de l'Escaut pour l'escorter ; & en ce cas peut-être trouverons-nous le moyen de nous placer de l'autre côté d'Oudenarde, pour lui barrer le retour ; mais quand cela ne seroit pas, nous garderons toujours Bruges & Gand, & nous couvrirons notre pays, en attendant que nous voyons jour à faire des entreprises prématurées.

Les ordres que vous avez envoyés pour faire des magasins de fourrages à Bruges & à Gand, nous seront très-utiles, aussi-bien que les armes que vous y voulez faire passer, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Marli, le 8 Octobre 1708.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 5, a pour objet la fin de cette campagne, & les dispositions que vous croyez qu'il faudroit faire, soit que Lille soit pris, ou non. Il me semble qu'il y a un article préalable sur lequel vous ne vous étendez pas assez ; c'est l'état présent, la situation dans laquelle se trouvent les armées, & ce qu'il y auroit à faire pour ôter aux ennemis tous moyens de

tirer des convois de Bruxelles & d'Oſtende. S'il eſt vrai, comme on l'aſſûre, qu'ils n'ont pas de munitions ſuffiſantes pour prendre la ville de Lille, comment pourroient-ils faire pour la garder & pour prendre la citadelle, en demeurant comme vous êtes, & faiſant tout ce qu'il y aura à faire de votre part, & de celle de M. de Vendôme, pour ôter la communication d'Oſtende & de Bruxelles ? Si l'on en croit ceux qui écrivent avec connoiſſance, & qui ſont remplis de bonnes intentions, le ſeul poſte de Leſſingue pouvoit ôter toute inquiétude du côté d'Oſtende. Les ennemis s'y retranchent & le fortifient, ils paſſeront à Slipe comme ils ont fait à Guiſtele; & lorſque leurs convois ſeront préparés, ils feront avancer un corps de troupes ſi conſidérable, que celui qui eſt aux ordres de M. de Vendôme ſera expoſé, ou qu'il ſe trouvera obligé de prendre des partis de ſageſſe, au lieu d'attaquer les ennemis, qui leur donneront des facilités pour paſſer. Si les quarante-trois bataillons & les ſoixante-quatre eſcadrons, qui ſont aux ordres de M. de Vendôme, reſſembloient, pour l'infanterie, au régiment de Piémont, & pour la cavalerie, à la Gendarmerie, je tiendrois les ennemis plus embarraſſés que lui ; car avec un corps auſſi nombreux, ils auroient beſoin de la moitié de leur armée pour ſe rendre ſupérieurs; & dans l'état où eſt

celle du Prince Eugene, ils l'expoſeroient s'ils s'avançoient trop du côté d'Oſtende, dans le temps que Mgr. le Duc de Bourgogne eſt à portée d'eux avec une armée ſuffiſante pour marcher droit à Lille, s'il pouvoit y arriver pendant que M. de Marlborough ne ſeroit occupé que de faire paſſer le convoi.

Le moyen le plus ſûr pour ſuſpendre ces mouvemens, c'eſt de faire des ponts ſur l'Eſcaut, pour donner lieu aux ennemis de craindre que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne ne tombe ſur eux, & qu'il ne paſſe cette riviere d'un moment à l'autre, avec toute ſon armée, pour s'avancer où il croiroit la pouvoir faire agir plus utilement, ou du moins pour ſuſpendre les mouvemens des ennemis, en les obligeant de ſe tenir enſemble à portée de Lille, garantiſſant, par cette voie, M. le Duc de Vendôme de toute inquiétude, & ôtant tous moyens aux ennemis de tirer des convois. Je ne vous dis rien ſur les précautions que vous auriez à prendre pour aſſûrer les ponts de communication, ſi Mgr. le Duc de Bourgogne ſe déterminoit d'en faire faire ſur l'Eſcaut; car je ne doute point qu'il ne fît faire quelques redoutes & des retranchemens pour les couvrir, & que l'on ne prît ſoin de les replier la nuit du côté du Brabant. Il y a même bien de l'apparence qu'il les feroit faire à Potk & Eſca-

naff, & dans une distance assez grande de Tournay pour donner une égale inquiétude aux ennemis du côté de Rousselaer ou de Lille, suivant les mouvemens qu'ils feroient. En un mot, sans vouloir digérer un projet, je vous dirai qu'étant occupé comme je le suis, & comme je le dois être de la douleur de voir Lille tomber entre les mains des ennemis, en faisant tout ce qu'ils veulent devant une armée de cent mille hommes, je crois que Mgr. le Duc de Bourgogne peut employer plus utilement celle qu'il a, qu'à garder l'Escaut; qu'il vaudroit beaucoup mieux songer à conserver Lille avant qu'il soit aux ennemis, qu'à le reprendre quand il sera entre leurs mains, & qu'il leur aura peut-être fourni les moyens d'hiverner dans l'étendue des pays que les armées des deux Couronnes occupent, dont la meilleure partie est de la domination de Sa Majesté. Il sera temps de se déterminer sur le projet de Mgr. le Duc de Bourgogne, lorsque l'on verra plus clair à l'affaire de Lille. Les ennemis n'en sauroient faire usage, quand même ils l'auroient pris, s'ils n'ont des vivres & des munitions pour le soutenir & pour le conserver: faites-y bien vos réflexions; songez que dans l'éloignement où se trouve M. de Vendôme, une partie du bien ou du mal qui arrivera du côté de Mgr. le Duc de Bourgogne, roulera sur vous. Je vous mande

librement & naturellement ce que je penſe ; vous en ſavez plus que moi, mais mon zele m'a forcé de vous écrire cette lettre, dont vous ferez l'uſage que vous jugerez plus convenable au ſervice du Roi, à la gloire de Monſeigneur le Duc de Bourgogne & à la vôtre, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Marli, le 9 Octobre 1708.

POURRIEZ-VOUS demeurer avec quatre-vingt bataillons & cent cinquante eſcadrons derriere l'Eſcaut, dans le temps que les ennemis feroient encore paſſer un convoi de l'Ecluſe & du Sas, par le canal de Bruges à Gand ? Il y va de la gloire de Mgr. le Duc de Bourgogne, & votre honneur eſt un peu intéreſſé à contribuer aux moyens de l'empêcher, ou du moins de faire un mouvement qui vous tire de l'état extrême où vous êtes. N'abandonnez point Lille, ni M. le Maréchal de Boufflers. Il a trop bien rempli ce que l'on pouvoit attendre de ſon zele & de ſon courage, pour le voir ſortir par une capitulation de la plus importante place que le Roi ait. Ne croyez pas pouvoir reprendre

Lille ſi vous le perdez ; j'enviſage des ſuites ſi fâcheuſes ſi nous n'avons que cette derniere reſſource, qu'il ne me reſtera de conſolation que celle de n'avoir rien à me reprocher : agiſſez en homme vertueux comme vous êtes. Ath n'eſt point un objet qui doive trouver ſa place dans une pareille conjoncture ; puiſque vous avez en vos mains les moyens de ſauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile aux ennemis, employez-les promptement & utilement, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 10 Octobre 1708.

DANS les lettres précédentes que je vous ai écrites, en vous propoſant les partis à prendre, Lille pris ou non pris, je n'ai point prétendu qu'il fallût rien négliger, dès-à-préſent, pour embarraſſer les ennemis dans l'exécution de leur entrepriſe. Je dis plus, quoique l'affaire de M. le Comte de la Mothe ne nous donne pas grande confiance dans une partie de notre infanterie, je ne laiſſe pas d'être de ſentiment que dès que l'on pourra trouver l'occaſion favorable de tomber ſur les ennemis,

il ne la faut point laiſſer échapper : mais en faiſant maintenant tout ce qui dépend de nous pour ôter le paſſage des convois, & pour ſe mettre à portée de profiter des conjonctures favorables qui ſe pourroient préſenter, la prudence requiert que l'on faſſe, ſans perte de temps, un plan pour l'avenir, ſelon les différens cas & ſituations des affaires ; car ſi on n'y eſt pas préparé à l'avance, on ſe trouvera bien embarraſſé alors dans l'exécution de ce qu'on jugera à propos de faire. Vous dites que les ennemis ne ſauroient faire d'uſage de Lille ni la ſoutenir, s'ils n'ont des vivres & des munitions de guerre pour y mettre ; j'ai toujours été de ce ſentiment, & tout ce que je me ſuis donné l'honneur de propoſer, n'a tendu qu'à cela ; conſerver Bruges & Gand, qui leur coupent ou rendent très-difficile la communication avec Lille & Menin, & empêcher qu'ils ne puiſſent tirer des ſubſiſtances hors des Provinces de la France. L'exécution de ces deux projets ſera facile, en prenant, dès-à-préſent, les meſures ; attendez plus long-temps, je n'en réponds plus. Dès en arrivant ici, Mgr. le Duc de Bourgogne fit faire des ponts ſur l'Eſcaut, vis-à-vis de la gauche, à Hérines, à Poth & à Eſcanaff, & tous les jours nos partis vont par-là à la guerre : nous avons auſſi des poſtes aux châteaux d'Elchin & de Wareoin par le moyen

moyen des susdits ponts. A l'égard de l'inaction où il paroît qu'est l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne, permettez-moi de vous dire que si les troupes ne demeuroient pas fixes dans les postes qu'elles occupent, comment barreroit-on le passage des convois, ainsi qu'on l'a fait sur l'Escaut? S'il n'en a pas été de même du côté d'Ostende, ce n'est ni à Mgr. le Duc de Bourgogne, ni à M. de Vendôme qu'il s'en faut prendre, puisque, dès notre arrivée à ce camp, Monseigneur avoit donné ses ordres précis pour l'inondation; s'ils eussent été exécutés, il n'y auroit point de convoi qui eût pu passer, & Lille étoit sauvé; de plus, il a envoyé pour arrêter & battre le convoi, le double de troupes que les ennemis : c'est tout ce qu'il peut faire, si on ne les emploie pas utilement, & qu'on ne s'en serve pas; c'est un malheur qui ne peut tomber sur lui.

Vous aurez su que M. de Marlborough a marché il y a trois jours à Roussélaer avec une grande partie de son armée, sur quoi Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit pris le parti (en cas qu'il s'éloignât davantage du siege) de marcher au Prince Eugene pour l'attaquer dans ses lignes : mais ayant appris, hier matin, que Marlborough avoit renvoyé un corps de quatorze mille hommes, & qu'il restoit toujours campé avec le reste à Rous-

ſelaer, ayant des ponts ſur la Lis auprès de Menin, Monſeigneur a jugé à propos de renforcer encore M. de Vendôme de quinze bataillons & de dix eſcadrons, pour mieux empêcher que les ennemis ne puiſſent forcer le canal de Bruges à Gand, & par-là faire venir du Sas-de-Gand ou de l'Ecluſe, les convois qu'ils y ont tout prêts, d'autant que, dans la ſituation où eſt Marlborough, il ſeroit auſſi-tôt de retour à Lille que nous y pourrions arriver, à cauſe que partie de nos troupes ſont occupées à maſquer Oudenarde.

Vous verrez par la lettre de M. de Vendôme à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'il aſsûre qu'il ne paſſera point de convois, & les avis que nous avons eus portent que Marlborough doit revenir à Ronques.

J'eſpere que vous me connoiſſez aſſez pour être perſuadé que, ſans avoir attention au public, ni au qu'en dira-t-on, je donnerai toujours à Mgr. le Duc de Bourgogne les meilleurs avis dont je ſuis capable, agiſſant par des principes de zele & d'attachement pour le Roi, pour ſon Etat & pour la gloire perſonnelle de Monſeigneur. Je ne me donnerai point pour infaillible, mais pour droit & vrai, &c

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 11 Octobre 1708.

AU reſte, je ne crois pas que perſonne ici ait beſoin d'être animé & réveillé pour ſe ſouvenir de ſon devoir & du bien de l'Etat. On prend les partis que l'on croit les meilleurs, & l'on ſeroit très-obligé à ceux qui voudroient propoſer des moyens ſolides pour faire plus.

Je tombe d'accord qu'Ath n'eſt pas un objet bien conſidérable, ni l'équivalent de Lille; mais quand l'entrepriſe ne nous détourne d'aucune autre choſe, je n'y vois point d'inconvénient: & quant à ce que vous me faites l'honneur de me dire, que nous avons en nos mains les moyens de ſauver Lille, ayez la bonté de nous les expliquer; & j'oſe vous aſſûrer par avance, que Mgr. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme ne demandent pas mieux: de mon côté j'y contribuerai autant qu'il dépendra de moi, ſans en demander ni gloire ni honneur, trop content de la ſatisfaction de voir les affaires ſe bien tourner, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Verſailles, le 14 Octobre 1708.

MA réponſe à vos deux lettres du 11 ſera fort courte. Je ſuis bien éloigné de vous rien imputer ; mais je voudrois bien, quand par une expérience tardive on connoît que l'on auroit dû empêcher un premier convoi de paſſer, que l'on punît ceux qui ont mal exécuté les ordres qu'ils ont reçus : c'eſt le moyen de réuſſir. Pour le ſiege de Lille, je le vois réduit à de grandes extrêmités ; & je plains M. le Maréchal de Boufflers de ne pouvoir jouir pleinement du fruit de la plus belle défenſe qui ait jamais été faite.

Je ne croyois pas que ce que je vous ai mandé dans ma lettre du 9, eût beſoin d'explication ; je crois encore que vous avez en vos mains les moyens de ſauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile ; & pour me faire entendre, il me paroît que ſi les ennemis ont des munitions ſuffiſantes pour prendre la ville, s'il ne paſſe plus de convois, ils n'en auront pas aſſez pour la conſerver : voilà ce que j'ai penſé, & j'eſpere que vous ferez en ſorte de me confirmer dans

mon idée. J'appréhende bien l'obſtination du Prince Eugene : quelques jours nous éclairciront ; ils ſont longs à paſſer, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 17 Octobre 1708.

LES ennemis ont trouvé moyen, malgré les inondations, de faire venir des poudres, qui commencerent hier à arriver à leur camp devant Lille ; ainſi nous allons, dans un jour ou deux, avoir la douleur d'apprendre la perte de cette importante place ; mais il ne faut pas, quelque ſenſibles que nous y ſoyons, que cela nous faſſe perdre un inſtant à nous déterminer ſur le parti à prendre. Il eſt ſans difficulté qu'il faut garder Bruges & Gand, ce qui ne ſe peut qu'en y mettant un corps de troupes ſuffiſant pour défendre le paſſage du canal. M. de Vendôme en a déjà un nombre conſidérable ; pour peu qu'on le renforce, le tout ſera en ſûreté de ce côté-là : reſte à ſavoir ſi, pour empêcher que les ennemis ne tirent point de convois de Bruxelles, on veut que l'armée demeure pendant tout l'hiver derriere l'Eſcaut, occupant les

mêmes poſtes, & maſquant Oudenarde. Si l'on prend ce parti, indépendamment de la liberté que vous laiſſez aux ennemis de ſe promener en Picardie, (car nous ne ſaurions garder Bruges & Gand, maſquer l'Eſcaut, & être aſſez en force pour empêcher le Prince Eugene d'envoyer, quand il lui plaira, cent eſcadrons en France); comment notre cavalerie ſubſiſtera-t-elle? elle ſouffre déjà beaucoup par l'éloignement des fourrages qu'il faudra chaque jour aller encore chercher plus loin, outre que les chemins vont ſe gâter: de plus, l'ennemi réuni après la priſe de Lille, percera indubitablement quelque part, l'étendue du pays étant trop grande pour la bien garder: mais quand même il ne le feroit pas, de quoi a-t-il beſoin? Il trouvera dans Lille des grains plus que ſuffiſans; ce ne ſera que de munitions de guerre: il en tirera par Oſtende; ou s'il n'en tiroit pas, pour l'empêcher de conſerver Lille, il faut en venir à l'aſſiéger; car les ennemis, à qui vous bouchez le chemin du retour, ſont dans la néceſſité d'y demeurer; & pour les en chaſſer il faudra que ce ſoit par la force.

Il eſt donc queſtion de ſavoir ſi le Roi veut que Lille pris, nous continuions, pendant l'hiver, à garder l'Eſcaut, ou bien ſi nous rapprochant de la Scarpe, nous nous mettions en état & à portée de barrer & couvrir, tant l'Ar-

tois que la Picardie. Il faut opter, nous ne saurions faire l'un & l'autre : je vous dirai même que beaucoup de gens assûrent que le Prince Eugene a dessein de faire hiverner toute son infanterie autour de Lille, & le long de la Lis, dans Courtrai, Menin, Warvick, Comines, Warneton, Armentieres, Rontain, Lannoi, Turcoin, & peut-être dans la Bassée. Cela pourroit être encore une raison pour se présenter à lui (Lille pris) du côté de l'Artois, de peur qu'il ne pousse ses quartiers plus avant, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Versailles, le 17 Octobre 1708.

DANS aucun cas, il n'a paru à Sa Majesté, qu'il convînt que Mgr. le Duc de Bourgogne se joignît à M. de Vendôme pour aller combattre l'armée du Duc de Marlborough, éloignée du siege de Lille ; il seroit même assez difficile, pour ne pas dire impossible, que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne pût passer la Lis à Deinse comme il se l'étoit proposé, sans aucune opposition de la part du Duc de Marlborough, &c.

LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 19 Octobre 1708.

J'Ai reçu votre lettre du 17, par laquelle je vois que vous croyez qu'indépendamment de M. de Vendôme, Mgr. le Duc de Bourgogne devroit passer l'Escaut pour s'approcher de Lille. J'ai à vous dire sur cela que le Duc de Marlborough étant à Rousselaer, n'a que cinq lieues à faire pour arriver au camp du Prince Eugene, qu'il a même déjà une vingtaine de bataillons d'alongés sur Menin, & qu'il a des ponts sur la Lis auprès dudit Menin; de maniere qu'il ne seroit pas possible qu'ayant à rassembler nos troupes, étendues jusqu'à Oudenarde, nous pussions dérober une marche & arriver sur le Prince Eugene avant Marlborough; mais quand même cela seroit, on n'attaque point des retranchemens sans quelques préparatifs; & surement pendant lesdits préparatifs arrivera le Duc de Marlborough, lequel nous voyant en beau désordre, extrêmement inférieurs en nombre, ne manquera pas de devenir l'aggresseur; car quoique M. de Vendôme marchât en même temps sur Rousselaer, il ne pourroit nous donner la main,

ni, par conſéquent, nous empêcher d'être battus : ainſi, quant à préſent, je ne vois point d'autre parti à prendre que de tâcher d'empêcher (s'il eſt poſſible) les paſſages des convois d'Oſtende, à moins que Marlborough ne s'éloignât du ſiege ; car quant à la propoſition que fait M. de Vendôme, enſuite de l'avoir lui-même réfutée, il ne me paroît pas que cela ſoit faiſable, ni même que cela puiſſe convenir, par la raiſon qu'il n'eſt pas poſſible que nous paſſions l'Eſcaut & la Lis pour arriver à Rouſſelaer, ſans que Marlborough en ſoit averti ; & en ce cas, il ſe mettra derriere la Lis, dont il nous défendra le paſſage, & nous obligera, pour revenir ſur Oudenarde, à faire le tour par Gand ; ſi même pendant ce temps-là Lille venoit à ſe perdre, notre communication avec la France deviendroit difficile par ailleurs que par Ypres, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 22 Octobre 1708.

J'AURAI l'honneur de vous dire que je n'ai point changé de ſentiment au ſujet de cette

derniere propoſition de M. de Vendôme. Quand on a propoſé la marche à Monſeigneur, je ne la trouvai point de mon gré ; néanmoins, comme quelques perſonnes inſiſterent, je fus d'avis de la propoſer à M. de Vendôme pour en ſavoir ſon ſentiment : il ne l'approuva pas, la réfutant par des raiſons qui vous ſemblerent bonnes auſſi bien qu'à moi. Il l'a propoſé depuis, ſans en dire d'autre que celle de ne ſavoir plus comment faire pour ſauver Lille ; mais n'ayant point détruit ni même combattu les bonnes raiſons qu'il avoit données auparavant, j'ai demeuré dans mon opinion : voilà la vérité du fait ; après cela je ne croyois pas avoir donné lieu que l'on me crût capable de varier de ſentiment uniquement par caprice, ou, pour mieux dire, toujours en oppoſition à celui de M. de Vendôme. Je vous ai déjà aſſûré, & je vous le répete, que je n'ai pas la moindre rancune contre lui. Les démarches que j'ai faites à ſon égard en peuvent faire foi : du reſte, l'envie de vivre en paix & union, me pourra faire garder le ſilence, mais ne me fera jamais approuver ce que je crois contraire au bien du ſervice, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 23 Octobre 1708.

L'on vient d'avoir nouvelle que Lille capitule; il n'y a point de temps à perdre pour que le Roi envoie des ordres sur ce que Monseigneur fera. Vous avez vu ce que je pensois dans les différentes lettres & mémoires que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Je crois que la principale attention doit être la conservation de Bruges & de Gand, jusqu'à ce que les ennemis prennent le parti de se séparer. Pour cet effet, je croirois qu'il faudroit renforcer M. de Vendôme, & avec le reste de cette armée se mettre derriere la Scarpe; mais sur tout cela je me remets aux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, où j'ai traité la matiere au long; je ne pourrois que vous redire les mêmes choses, car je n'ai point changé de sentiment, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 23 Octobre 1708.

Nous avons eu encore, cette après-dînée, confirmation de tous côtés que Lille a capitulé hier : Mgr. le Duc de Bourgogne en rend compte au Roi, & demande en même temps ses ordres. Je crois que tout le monde est d'accord de l'importance de conserver Gand & Bruges ; pour cet effet, il faut de nécessité renforcer M. de Vendôme de quelques bataillons ; reste à savoir ce que fera le reste de l'armée. Si nous masquons Oudenarde & gardons l'Escaut, il est sûr que nous ôtons aux ennemis le moyen de tirer de chez eux des munitions de guerre, mais en même temps nous leur laissons la liberté de vivre aux dépens de notre pays, d'y prendre même des cantonnemens. Si nous marchons à eux pour les en empêcher, le masque d'Oudenarde cesse, & ils s'y viennent camper, puis font venir du Brabant tout ce dont ils auront besoin. De plus, si nous nous opiniâtrons à rester sur l'Escaut, notre armée périra, sur-tout notre cavalerie, pendant que les ennemis seront chez nous dans l'abondance ; outre cela je ne doute pas,

ſi les ennemis veulent en forcer le paſſage, qu'ils n'en viennent à bout, vu que l'étendue eſt bien grande depuis Condé juſqu'à Gavre. Mon avis ſeroit donc, ainſi que je vous l'ai mandé il y a long-temps, de nous mettre derriere la Scarpe dès que les breches de Lille ſeront un peu raccommodées.

Quant aux quartiers d'hiver, il n'eſt pas queſtion d'y ſonger, ni d'en prendre, juſqu'à ce que les ennemis nous en donnent l'exemple, &c.

LETTRE

De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.

A Verſailles, le 23 Octobre 1708.

Si les nouvelles que je reçois de différens endroits, ſont fondées, il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne ſongent à un établiſſement fixe, à portée de Lille, pour s'y maintenir pendant tout l'hiver, & ſe donner une communication par mer & par terre avec leur pays. Rien ne leur ſera plus facile, dans l'arrangement que Mgr. le Duc de Bourgogne ſe propoſoit, que d'en venir à bout. S'il ſéparoit dès à préſent ſon armée, & qu'il ne puiſſe pas

faire hiverner une bonne partie de ſes troupes dans toutes les places qui ſont à portée d'eux, lorſque la leur ſera ſéparée, & tenir la ſienne enſemble le plus qu'il pourra juſqu'à ce temps-là, il eſt certain que celui qui obligera ſon ennemi à ſe ſéparer le premier, aura de grands avantages. Vous rendriez un grand ſervice au Roi & à la France, ſi vous pouviez contribuer par vos ſoins, & votre application, à conſerver les chevaux de la cavalerie, & leur faire trouver des moyens pour ſe mettre à l'abri de l'injure du temps, en prenant d'ailleurs des meſures avec M. de Bernieres pour leur ſubſiſtance, propoſant dès à préſent à Mgr. le Duc de Bourgogne de renvoyer en France toutes les bouches inutiles, même tous les Officiers qui s'ennuyeroient d'une ſi longue campagne. C'eſt le moyen de calmer leurs inquiétudes, & d'y faire ceſſer les diſcours que quelques-uns tiennent, qui font grand tort aux affaires, & au ſervice de Sa Majeſté. Ils trouveront ſans doute qu'il vaut mieux aller paſſer les journées à Tournay, que de demeurer dans certains villages, où il n'y a ni portes, ni fenêtres, & ſouvent peu de bois pour ſe chauffer : mais la conjoncture eſt de telle nature, qu'il faut prendre la réſolution de forcer l'impoſſible ; & ſi Mgr. le Duc de Bourgogne ne ſe détermine pas à prendre ce parti-là, il verra les ennemis

s'établir dans la partie du Royaume qui eſt la plus forte, & en état de commencer la guerre, la campagne prochaine, ſur la frontiere de Picardie. Si vous joignez à cela la terreur qu'un pareil établiſſement va répandre dans l'eſprit des peuples, l'inquiétude des gens de finance, qui perdront le peu de confiance qui leur reſte, & qui ſerreront leur argent avec grand ſoin, vous reprendrez ce même eſprit de courage & de force, que je vous ai connu, & qui eſt devenu ſi néceſſaire, que je ſuis obligé de vous dire que c'eſt ſe flatter que de ſe faire une idée de reprendre Lille cet hiver, après avoir donné le temps aux ennemis de s'approviſionner de toutes choſes, de rétablir la place, & de fortifier tous les poſtes qui l'environnent, qu'il faudroit commencer par attaquer & s'en rendre maître, avant que de la pouvoir inveſtir. Il ne tiendra qu'à vous de juger ſi l'on doit ſe promettre un ſuccès prompt & favorable d'une pareille idée, puiſque vous voyez que le poſte de Leſſingue, qui n'eſt rien par lui-même, devient un objet impénétrable pour les troupes de Sa Majeſté. Ceux qui veulent remettre à un temps éloigné le mal qu'ils ſentent, ne ſont occupés que du préſent, & point de l'avenir. Je vous répete encore que ſi Mgr. le Duc de Bourgogne ne forme pas préſentement tous les embarras qu'il pourra aux ennemis, il en arrivera des incon-

véniens, auxquels il ne ſera plus temps de remédier. Je mande à M. de Bernieres d'avoir une conférence ſérieuſe avec vous, ſur la matiere de cette lettre : il peut, par ſa capacité, auſſi bien que par ſa bonne volonté, & par les ſecours qu'il tirera de M. le Blanc, vous aider à faire un arrangement capable de ſoulager Mgr. le Duc de Bourgogne, & parvenir au moyen d'obliger les ennemis à chercher ceux de faire paſſer une partie de leurs troupes dans leur pays, au haſard de ce qui leur en pourroit arriver, en leur rendant impoſſible toute communication pour les ſubſiſtances de leur Cavalerie pendant l'hiver, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulſoy, le 25 Octobre 1708.

Je ne pourrai répondre bien exactement à la lettre que vous m'avez écrite le 23, par la raiſon qu'il y a pluſieurs choſes que je n'ai point bien compriſes : je me contenterai donc de vous répéter ce que je penſe ſur le parti que doit prendre Mgr. le Duc de Bourgogne dans la ſituation préſente des affaires, & puis de vous

demander une explication claire & positive des intentions du Roi, afin que nous puissions nous y conformer exactement, du moins, autant qu'il nous sera possible.

Si je ne me trompe, le principal objet de votre lettre roule sur les moyens d'empêcher l'ennemi de faire un établissement fixe, à portée de Lille : je vous dirai franchement que si le Prince Eugene en a envie, & que les Alliés y consentent, je ne sache pas de moyen pour l'en empêcher, d'autant qu'outre les amas de grains qu'ils ont tirés d'Artois & d'ailleurs, ils en trouveront dans Lille plus que suffisamment pour y faire vivre leur armée : voilà donc de quoi nourrir ses hommes ; il ne s'agit plus que des bêtes. Les environs de Lille, selon toute apparence, sont fort mangés ; ainsi toute leur Cavalerie auroit de la peine à subsister, si on leur barre l'entrée de l'Artois ; car ils ne peuvent voiturer des fourrages par terre de leur pays (ce trajet étant trop long), ni par mer, tant que nous aurons Gand. Pour empêcher donc qu'ils ne tirent des fourrages de l'Artois, il faut s'en mettre à portée avec un corps de troupes suffisant ; ou, pour mieux dire, avec une armée ; car de petits corps peuvent bien incommoder une armée ennemie, mais ne l'empêchent pas d'exécuter ce qu'elle veut.

Je conclus donc que l'unique moyen de tâcher

d'empêcher que l'ennemi n'hiverne dans le voisinage de Lille, c'eſt de lui ôter totalement les commodités qu'il pourroit tirer de l'Artois, par y mettre une partie de l'armée, & de lui laiſſer une porte ouverte, pour s'en retourner chez lui; car ſi l'on s'obſtine à vouloir lui boucher tous les paſſages, vous le réduiſez de néceſſité à reſter dans notre pays, & a chercher les expédiens pour y vivre : je parle de ſa cavalerie; car pour ſon infanterie, elle aura abondamment de quoi y ſubſiſter.

De plus, faites, je vous prie, réflexion que pour barrer entiérement aux ennemis le retour chez eux, ou la communication avec leur pays, il faut que nous nous étendions depuis Bruges juſqu'à Condé, parderriere le canal & l'Eſcaut; & il faut, pour garder cette étendue de pays, toute notre armée : ainſi, il ne reſte plus rien du côté de la France. Je ſais bien que les ennemis n'ont pas de quoi y faire des ſieges, que la ſaiſon même ne le permet pas, & que, par conſéquent, nos places n'ont à craindre que les ſurpriſes. Je ſai auſſi que les ennemis ne voudront pas aventurer leur armée, & pénétrer en France, ſans magaſins & ſans places; mais notre armée, étendue depuis Bruges juſqu'à Condé, ne ſauroit empêcher leur cavalerie de ſe cantonner au beau milieu de l'Artois; leur infanterie demeurera ſur la Lis, pays ſi coupé

que de la cavalerie n'y ſauroit agir. Vous me direz que dès l'inſtant que les ennemis prendront ce parti, nous n'avons qu'à marcher pour troubler ces établiſſemens. Je vous répondrai que ſi nous réuniſſons toutes nos forces, nous laiſſons libre aux ennemis la porte du retour chez eux, ſoit par l'autre côté de la Lis, ſoit de ce côté-ci de l'Eſcaut, notre armée ne pouvant garder l'un & l'autre. Je dirai plus, que ſi nous marchons droit deſſus les ennemis campés leur droite auprès de Lille, leur gauche à la Lis, la Baſſe-Deulle devant eux, ils nous y attendront avec ſeulement leur infanterie, & leur cavalerie ne ſe remuera point de ſes cantonnemens en Artois. Si nous marchons en Artois pour les en chaſſer, c'eſt en revenir à ce que j'ai propoſé ci-devant, & alors les ennemis ſont les maîtres de s'en retourner, & de communiquer avec leur pays par où ils voudront.

Mais ſuppoſé que, malgré toutes ces raiſons, le Roi ſe déterminât de faire reſter ſon armée derriere le canal & l'Eſcaut, pour barrer le retour aux ennemis, ayez la bonté de nous faire ſavoir les moyens de faire ſubſiſter notre cavalerie; car vous pouvez compter qu'à ſix lieues de l'Eſcaut tout eſt mangé; toutefois, pour en défendre le paſſage, il faut que nous ſoyons campés deſſus. MM. de Bernieres & le Blanc

ſont de très-habiles gens, zélés, pleins d'expédiens ; mais ils ne ſauroient faire choſe impoſſible. Il arriveroit donc que notre armée dépériroit entiérement, pendant que les ennemis ſeroient bien plus à leur aiſe. Je vous dirai auſſi que, malgré toutes nos précautions, les ennemis peuvent renvoyer chez eux par le Cambréſis le nombre de cavalerie qu'ils jugeront à propos, ne gardant avec eux que ce qu'ils pourront faire ſubſiſter.

Voilà bien du raiſonnement, & pour l'achever, j'aurai l'honneur de vous répéter que l'unique moyen d'empêcher les ennemis de s'établir ſolidement ſur les frontieres de France, c'eſt de leur laiſſer une porte ouverte pour s'en retourner chez eux : & quant au moyen d'empêcher que l'année prochaine l'ennemi ne porte la guerre ſur la frontiere de Picardie, il me paroît que cela ſe pourra fort aiſément, en prenant de bonne heure les meſures néceſſaires pour remettre l'armée, & remplir les magaſins ; car alors l'on ſera en état de ſe raſſembler tous, & d'arrêter ou de combattre l'ennemi. Il n'y a pas de temps à perdre pour s'y préparer, ſur-tout pour faire les recrues, les remontes, remplir les arſenaux, où vous n'avez plus ſuffiſamment de poudres, racommoder vos places qui ſont en mauvais état, faire mettre

des farines pour la subsistance de votre armée, & que le tout soit prêt d'assez bonne heure pour prévenir les ennemis, & vous mettre en campagne avant eux. Il y a de plus une chose essentielle à faire, c'est de fortifier Gand & Bruges, de maniere à n'être pas obligé d'y laisser une armée pour les garder, &c.

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 26 Octobre 1708.

MONSIEUR de Vendôme vient de mander à Mgr. le Duc de Bourgogne la prise de Leffingue. Ce poste étoit absolument nécessaire pour nous conserver une communication libre de Bruges avec la France. Il faut présentement y faire travailler, & de plus faire des redoutes le long du canal de Nieuport, pour en assûrer la navigation; mais en même temps il faut se tenir en force derriere le canal de Bruges à Gand, de peur que Marlborough n'entreprenne de le forcer; & pour nous, nous n'avons point d'autre parti à prendre, que d'avoir attention à couvrir l'Artois & la Picardie. Je vous en ai donné les raisons plus au long dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, & qui est ci-jointe.

Vous saurez apparemment que M. le Prince de Hesse est à la Bassée, & qu'il y fait travailler : cela mérite attention, & vous montre que, lorsque je vous ai marqué que, Lille pris, il falloit songer à couvrir la France, ce n'étoit pas hors de saison, ni envie de nous mettre en quartier ; car je vous le répete, tant que les ennemis ne finiront point la campagne, il nous faut rester campés, & même après ; mais il faut prendre des situations utiles, & ne point vouloir, en s'imaginant embarrasser son ennemi, nous détruire, nous & nôtre pays.

Depuis cette lettre commencée, Mgr. le Duc de Bourgogne m'a fait voir celle que vous avez écrite d'hier ; vous verrez par la réponse, que si les ennemis grossissent à la Bassée, il sera obligé de prendre son parti, avant votre arrivée, & de se porter vers Douay avec les troupes qui gardent présentement l'Escaut, &c.

LETTRE.

De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.

Au camp du Saulsoy, le 28 Octobre 1708.

Vous savez, sans doute, que le Prince de Hesse est à la Bassée avec treize bataillons &

trente eſcadrons ; Marlborough a envoyé enlever tous les grains qui ſont le long & de l'autre côté de la Lis ; & l'on dit que les ennemis ont deſſein, dans peu de jours, de ſe raſſembler pour forcer le paſſage de l'Eſcaut ou du canal de Bruges à Gand. Je ſuis toujours de même ſentiment, que nous n'avons point d'autre parti à prendre que de laiſſer pour la défenſe du canal de Bruges à Gand, ce qui ſera néceſſaire, & avec le reſte de l'armée nous replier vers l'Artois, pour empêcher que les ennemis ne continuent à tirer de notre pays des ſubſiſtances pour leur hiver. Tant que nous reſterons derriere l'Eſcaut, nous leur laiſſons faire ce qu'ils veulent, & nous dépériſſons ; laiſſons-leur le débouché d'Oudenarde, ils ne pourront faire venir de Bruxelles ce qui leur faut qu'avec beaucoup de temps, de peines & d'eſcortes. De plus, je ne crois pas choſe facile d'empêcher qu'ils ne faſſent un trou quelque part. M. de Vendôme trouve qu'il ſera bien difficile d'empêcher les ennemis de forcer un paſſage ſur le canal de Bruges à Gand, à plus forte raiſon ne le pouvons-nous empêcher ſur l'Eſcaut, puiſqu'il eſt de bien plus grande étendue. A l'égard de ce que M. de Vendôme propoſe, de ſe réunir tous de l'autre côté de la Lis, je ne vois pas à qu'elle fin. Marlborough ſe mettra de ce côté-ci, & non-ſeulement vivra de l'Artois & de la France,

mais s'établira encore une communication avec Bruxelles. De plus, nous mangerons Gand & Bruges, que nous devrions plutôt ſonger à munir de vivres, les habitans même commençant à en manquer. Mais de tout cela, ſi vous venez ici, nous raiſonnerons plus au long, ſuppoſé que les ennemis nous en donnent le temps; car je ne vous réponds pas qu'avant qu'il ſoit deux jours, nous ne leur voyions faire quelques mouvemens. Je ne m'étends pas davantage, ne pouvant que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans pluſieurs de mes lettres précédentes.

J'oubliois de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne envoie à M. de Vendôme les ſix bataillons de plus qu'il lui a demandés; & que, comme il ne nous reſtera que ſoixante-neuf bataillons pour toute la garde de l'Eſcaut, il a ordonné à M. d'Hutiſort, en cas que les ennemis vinſſent pour paſſer à Oudenarde avec toute leur armée, de ſe replier ſur Eſcanaff, n'étant pas poſſible, en voulant tout garder, de n'être pas percés quelque part, & eſclandre nous arriveroit : Monſeigneur a auſſi mandé à M. de Vendôme, d'envoyer dix eſcadrons à Ypres, pour harceler & incommoder les ennemis de ces côtés-là, &c.

LETTRE

LETTRE

De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.

Au camp du Saulſoy, le 29 Octobre 1708.

IL eſt conſtant que ne pouvant barrer l'Artois & la Picardie, maſquer Oudenarde & l'Eſcaut, & en même-temps avoir un corps de troupes ſuffiſant pour conſerver Bruges & Gand, il faut abandonner celui de nos trois objets qui ſera le moins utile aux ennemis. Je tombe d'accord avec vous que le point principal, c'eſt la conſervation de Bruges & de Gand; c'eſt pourquoi j'y veux mettre ſoixante-dix bataillons, & à-peu-près autant d'eſcadrons, & avec le reſte de l'armée je me replierois en Artois, reſſerrant les ennemis. J'avoue que prenant ce parti nos forces ſont ſéparées: mais quel profit en tirera l'ennemi? Il a beau raſſembler les ſiennes, il ne peut pénétrer en France, ni faire d'entrepriſes ſur nos places, puiſque vous dites vous même qu'il n'a pas de munitions de guerre. Il ne peut nous enlever ni Bruges, ni Gand, puiſque nous avons derriere le canal une armée ſuffiſante pour lui en empêcher le paſſage; ce qu'il ne peut tenter avec toutes ſes forc[illegible],

car enfin pendant que nous ſommes en Artois, il ne peut ſe diſpenſer de laiſſer un gros corps dans Lille, & même s'il ne veut point que nous ſecourions la citadelle, il faut qu'il ait une armée pour nous en barrer l'approche, ſans quoi nous trouverions moyen, malgré l'inondation, d'y faire non-ſeulement entrer tout ce que nous voudrions, mais auſſi d'y faire peut-être entrer un ſi gros corps de troupes, que l'on reprendroit la ville par l'eſplanade; quand même cela ne ſeroit pas praticable, nous ſerions en état de nous poſter ſi près de la citadelle, que les ennemis ne nous en pourroient plus chaſſer; & c'eſt en ce cas que je demeurerois volontiers campé tout l'hiver : mais ceci n'eſt qu'une idée, revenons au fait. Gand & Bruges ſont en ſûreté au moyen du corps que j'ai marqué ci-deſſus; & l'ennemi, lorſque nous ſerons en Artois, ne pouvant plus tirer de vivres que de Bruxelles, je vous laiſſe à juger s'il lui ſera poſſible de ſonger à hiverner avec toute ſon armée dans notre pays. S'il eſt obligé de repaſſer l'Eſcaut avec partie de ſon armée pour aller prendre des quartiers ailleurs, c'eſt alors que je conſentirois de nous raſſembler tous ſur l'Eſcaut, afin de faire le ſiege de Lille (objet que nous ne devons point perdre de vue, & auquel nous devrions nous être préparés depuis un mois).

Je n'ai qu'une seule chose à ajouter pour finir mon raisonnement, c'est que je ne saurois croire que nous puissions garder le canal & l'Escaut contre les forces réunies de l'ennemi ; nous serons trop foibles sur l'un ou sur l'autre : cela étant, je ne puis être jamais d'avis de nous replier tous du côté de Gand, car alors non-seulement il tirera des convois de Bruxelles, & ramassera autant de grains qu'il lui plaira en Artois, mais aussi ses parties se promeneront en Picardie, & s'ils veulent même jusqu'aux portes de Paris.

N°. 2.

CETTE anecdote est assûrément bien singuliere ; on ne peut s'empêcher d'être surpris que le Roi & son Conseil se soient laissé conduire dans la réponse que M. de Chamillart fut chargé de dicter au Duc de Berwick, par l'idée que c'étoit la crainte qui faisoit agir le Duc de Marlborough. Si on avoit pu imaginer que la situation des ennemis autour de l'Isle, les mettoit dans l'embarras, & devoit leur donner de l'inquiétude ; on ne pouvoit plus le supposer après la capitulation de la ville, quoique la citadelle ne fût pas encore prise. C'étoit le même homme que l'on voulut acheter six mois après au poids

de l'or, qui se présentoit de lui-même pour négocier la paix avec toutes les apparences de la bonne foi. C'étoit un homme dont le crédit alors étoit monté si haut, qu'il étoit le maître de la guerre & de la paix, & qu'on laissa échapper par une réponse choquante & mal-adroite. On savoit cependant que, si le Maréchal de Berwick avoit rétabli les affaires en Espagne, les malheurs, depuis la bataille d'Hochstet, s'étoient accumulés par-tout ailleurs, à Ramilly, à Turin, &c.; que la Cour avoit été tellement abattue de la premiere défaite, que dès 1705 elle avoit été tentée d'entamer une négociation avec les Etats Généraux. Le Médecin Helvetius, Hollandois, pere de celui qui a été premier Médecin de la feue Reine, & grand-pere de l'Auteur du Livre *de l'Esprit*, & M. le Marquis d'Alegre, depuis Maréchal de France, avoient été employés l'un après l'autre à cet effet. (Voyez le Supplément aux Mémoires de M. de Torcy.) En 1707, M. Helvetius ayant été invité par M. de Wenvoirden de l'illustre Maison de Wassenaar, qui étoit un des principaux Membres du Conseil secret, de passer en Hollande pour le traiter d'une longue maladie, on avoit profité encore de cette occasion pour renouer la négociation, qui étoit demeurée suspendue par les opérations de la guerre. M. Helvetius donna avis que les Etats Généraux étoient plus dis-

posés que jamais à entrer en négociation pour la paix, pourvu qu'elle se fît secrétement, & à l'insu de leurs Alliés, dont ils parurent fort mécontens. Sur cet avis, la Cour de France envoya en Hollande le sieur Menager, pour entamer la négociation du traité particulier, que l'on ne désespéroit pas de conclure avec les Hollandois à l'insu de leurs Alliés; mais le Prince Eugene & le Duc de Marlborough avoient acquis un tel ascendant auprès des Etats Généraux par l'éclat de leurs victoires, & par l'étendue le leurs conquêtes, qu'il étoit difficile que toutes ces négociations secretes & particulieres que l'on faisoit sans eux, pussent avoir aucun succès. Ces deux Généraux s'étoient rendus maîtres des délibérations de la République, & rien ne passoit que par leur avis: le Pensionnaire Heinsius vivoit avec eux dans une parfaite intelligence; les Membres du Conseil secret qui avoient écouté les propositions d'Helvetius, du Marquis d'Alegre & du sieur Menager, craignirent plus d'une fois de s'être trop avancés, & ils ne recommanderent rien tant au sieur Menager, quand il partit de la Haye, que de garder un secret inviolable sur ce qui s'étoit dit dans leurs conférences secretes, & sur-tout de ne point compromettre les Membres du Conseil, en disant leur nom; ce qui faisoit assez voir qu'ils ne se croyoient pas autorisés à

traiter indépendamment du Prince Eugene & du Duc de Marlborough, qui avoient assez de crédit pour les perdre, s'ils avoient su ce qui s'étoit passé entr'eux & les Envoyés secrets de la Cour de France.

Voilà où en étoit l'affaire de la négociation avec les Hollandois, lorsque le Duc de Marlborough fit des offres de service qui parurent sinceres. Seulement six mois après, sans que la France eût reçu d'autre échec que la perte de Gand & de Bruges, que les alliés reprirent à la fin de la campagne, on regarda la paix, que l'on venoit en quelque sorte de rejetter, comme l'unique ressource de l'Etat. Les Ministres de la Cour de Versailles, ayant perdu toute espérance de réussir par une négociation particuliere avec la Hollande, prirent le parti de traiter à découvert; & le Président Rouillé fut envoyé à la Haye avec la qualité de Plénipotentiaire, pour obtenir la paix. Louis XIV, ce Monarque accoutumé jusques-là à vaincre & à prescrire des Loix à toutes les Puissances, offrit inutilement la restitution d'une grande partie de ses conquêtes, celle de la Monarchie d'Espagne, l'abandon de ses alliés, &c.

» La relation des dernieres Conférences de » M. le Président Rouillé avec les Négocia- » teurs Hollandois, lue au Conseil, dissipa » toute espérance de paix, (dit M. de Torcy):

» on en ſentit encore plus la néceſſité de l'ob-
» tenir, quelque prix qu'elle pût couter «. . . .
Le Roi conſentit à de nouveaux ſacrifices, & il accepta l'offre que M. de Torcy, ſon Miniſtre des affaires étrangeres, lui fit, d'aller ſolliciter lui-même le Penſionnaire de Hollande. Je n'ai garde de tranſcrire ce qu'on lit dans les Mémoires de Torcy, tome I, pages 357 & ſuivantes. On ne peut s'empêcher de dire que ceux qui compoſoient le Conſeil du Roi, ne ſe ſont pas montrés aſſez Romains en cette occaſion. La conſternation & la foibleſſe de la Cour de France eurent l'effet qu'elles devoient avoir, celui de rendre un ennemi peu généreux encore plus inſolent : auſſi le bon vieillard Foſcarini diſoit-il aux Négociateurs (Suppl. aux Mém. de M. de Torcy) : » Voudriez-vous abandonner
» la Monarchie d'Eſpagne, quand vous pou-
» vez la conſerver ? Faites la paix ou la guerre ;
» ne demeurez pas indignement dans un lieu ſi
» peu convenable (à Gertruidemberg) ; vous
» avez affaire à des gens groſſiers qui ne con-
» noiſſent pas la généroſité ; cela ne vous ap-
» porte que de la honte ſans profit ; vous perdez
» de toute maniere. Si vous avez ſi grand be-
» ſoin de la paix, que vous preniez la réſo-
» lution d'agir vous-même contre Philippe V,
» faites au moins vos conditions, & vous ob-
» tiendrez certainement Naples & Sicile. Ces

» gens-ci ne ſont orgueilleux, que parce qu'ils » vous voient dans une indigne humiliation ; » ils ne ſe croient forts, que parce que vous » vous montrez foibles ; ils ne s'eſtiment riches, » que parce que vous vous avouez gueux ; & » ſi vous y penſez bien, vous trouverez que » vous n'êtes guere plus mal qu'eux «. Quoi qu'il en ſoit, M. de Torcy nous apprend que le Duc de Marlborough, qui avoit fait offre de ſes ſervices en 1708, fut le grand mobile de 1709 de tout ce qui ſe fit en Hollande, pour traverſer toutes les meſures de la Cour de France. Ses grands ſuccès avoient tellement confirmé ſon autorité en Angleterre, que, quoique la Reine Anne ſe fût déjà dégoûtée de la Ducheſſe de Marlborough, Godolphin le Tréſorier & lui y régnerent en Souverains ; ils donnerent toutes les charges à leurs amis ; ils chaſſerent Harley du Conſeil ; ils formerent une Chambre des Communes à leur dévotion, qui ſans débats accorda tous les ſubſides demandés. Ils obtinrent ſept millions ſterlings pour la campagne, dix mille hommes d'augmentation pour l'armée. Le Général Anglois paſſa en Hollande au printemps, où il anima le Penſionnaire contre la France, & fut la cauſe des réponſes dures que Buys & Vander-Duſſen firent à M. Rouillé. Il retourna en Angleterre à la fin du mois d'Avril, & n'attendit pas que le vent fût

bon pour ſon trajet : c'étoit pour ſe maintenir & ſoutenir ſes amis ; mais ſon animoſité fut ſi publique, que l'opinion commune étoit, que le principal motif de ce voyage ne pouvoit être que le deſſein formé de rompre toute négociation de paix. A ſon retour en Hollande, il dit à M. de Torcy : (1) » Qu'il avoit fait » un voyage pour ſes affaires particulieres, » qu'il ne l'auroit pas entrepris & qu'il ſeroit » demeuré en Hollande, s'il eût ſu que le Mi- » niſtre du Roi dût y arriver : il ſe plaignit » obligeamment de n'en avoir pas été averti, » comme il pouvoit l'être facilement *ſi le Duc* » *de Berwick eût été chargé de l'en inſtruire :* » *outre l'affectation de ſa part de nommer le* » *Duc de Berwick, il marqua beaucoup de* » *tendreſſe pour un neveu, digne de l'eſtime* » *& de l'amitié de ceux qui le connoiſſoient* «. N'étoit-ce pas pour reprocher au Miniſtre le peu d'égards que la Cour de Verſailles avoit eu pour les avances faites par ce neveu, de ſa part, quelques mois auparavant ?

(1) Mémoires de Torcy, Tome II, pag. 145.

N°. 3.

LE Maréchal de Berwick ne s'accorde point avec les relations de plusieurs Ecrivains, dans ce qu'il dit de la bataille de Villaviciosa : écoutons le Roi d'Espagne, qui étoit en personne à cette affaire. Ce Prince avoit trop de grandeur réelle & de véracité, pour déguiser la vérité dans la vue de cacher des circonstances capables de diminuer sa gloire. On va donner ici un extrait de la lettre qu'il écrivit à la Reine d'Espagne ; & l'on verra que ce qu'avance le Maréchal de Berwick, y est entiérement conforme.

EXTRAIT de la Lettre du Roi d'Espagne, écrite au camp de Fuentes, le 11 *Décembre* 1710.

» UN moment après, nos deux lignes s'ébranlerent pour charger les ennemis ; & sur » les trois heures & demie la bataille com- » mença par la droite de la cavalerie, qui » rompit entiérement leur gauche, & la mit » en déroute ; tomba sur quelques-uns de leurs » bataillons qu'elle enfonça & maltraita beau- » coup, & se rendit maîtresse d'une batterie de

» canon qu'ils avoient à leur gauche. La nôtre » chargea un moment après, & après plusieurs » charges & avoir poussé & été repoussée à » diverses reprises, elle gagna les derrieres de » l'infanterie ennemie, & notre cavalerie de » la droite, qui avoit défait les ennemis de » son côté, se joignit à elle par le derriere de » cette infanterie, pendant qu'elle combattoit » avec beaucoup de vigueur avec la nôtre & » la poussoit tout doucement, à la réserve de » mes Gardes Walonnes, qui percerent les » deux lignes & le corps de réserve des enne- » mis, & pousserent ceux qui étoient devant » eux bien au delà du champ de bataille, en » faisant un très-grand carnage. *M. de Ven-* » *dôme, voyant que notre centre plioit & que* » *notre gauche de cavalerie n'entamoit pas la* » *droite, crut qu'il falloit songer à se retirer* » *vers Torija, & donna l'ordre pour cela;* » *mais comme nous y allions avec une bonne* » *partie des troupes*, nous apprimes que le » Marquis de Val-de-Canas & Mahoni avoient » chargé l'infanterie ennemie avec la cava- » lerie (1) qu'ils avoient à leurs ordres, & l'a- » voient fort maltraitée.... *Ce qui nous fit pren-* » *dre sur-le-champ le parti de remarcher avec*

(1) C'étoit une réserve de quinze escadrons.

» *le reſte* (1) *de l'armée, & nous nous avan-*
» *çâmes ſur les hauteurs de Brihuega, où nous*
» *avons attendu le jour pour rentrer dans le*
» *champ de bataille, &c. &c.*

On ne peut s'empêcher d'admirer la modeſtie du Roi d'Eſpagne dans ſon récit de la bataille, au ſuccès de laquelle il eut la plus grande part, puiſque l'aile droite, qu'il commandoit, ſe trouva la ſeule, avec les Gardes Walonnes, qui renverſa l'ennemi. Ce fut certainement à la fermeté de Philippe, à ſon courage héroïque, & même, dans cette occaſion, à ſon activité qu'il dut le rétabliſſement & la formation d'une nouvelle armée, qui le mit en état de ſe relever de la défaite & de la déroute de ſes troupes à la bataille de Saragoſſe.

(1) On voit que le reſte de l'armée eſt l'armée entiere, à l'exception de quinze eſcadrons de Val-de-Canas.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre cher & bien amé couſin le Maréchal de FITZ-JAMES, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public *les Mémoires Militaires de notre bien amé couſin le Maréchal de Berwick*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne ? & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de l'Expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux ar-

ticles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMESNIL ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblio-

theque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies, collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dix-huitieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-dix-huit, & de notre Regne le quatrieme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1299, fol. 524, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à la susdite Chambre huit exemplaires, prescrits par l'Article CVIII du même Réglement. A Paris, ce 18 Avril 1778. GOGUÉ, Adjoint.

ERRATA du Tome ſecond.

PAGE 45, lig. 19, raiſon, *liſ.* raiſons.
Pag. 52, lig. 5, *ajoutez* à la marge, *voy.* la note n. 1.
Pag. 60, lig. 16, culbuter, *liſ.* de culbuter.
Pag. 70, lig. 7, cinq cents, *liſ.* cinquante.
Pag. 96, lig. 9, la ville d'Aoſt, *liſ.* la vallée d'Aoſt.
Pag. 97, lig. 22, d'Argentiere : *liſ.* de l'Argentiere.
Pag. 104, lig. 20, ſur l'Abbaye, *liſ.* ſur l'Ubaye.
Pag. 110, lig. 6, des vivres, *liſ.* de vivres.
Pag. 116, lig. 21, Catholique, *liſ.* Chrétienne.
Pag. 122, lig. 24, qui peut valoir environ de trois, *liſ.* qui peut valoir environ trois, &c.
Pag. 139, lig. 20, planche, *liſ.* Planche.
Pag. 163, lig. 14, ſe retiroient, *liſ.* ſe retirerent.
Pag. 199, lig. 8, de s'écrier, *liſ.* de crier.
Pag. 201, lig. 5, d'Angleterre, *liſ.* de l'Angleterre.
Pag. 266, lig. 2, à Aucherader : *liſ.* à Auchterader.
Pag. 269, lig. 2, du Milord, *liſ.* de Milord.
Pag. 345, lig. 3, ce Prince, *liſ.* cette place.
Pag. 352, lig. 21, Ettingen, *liſ.* Etlingen.
Pag. 355, lig. 19, *après* le déguiſer, au lieu de la virgule, *mettez* un point.
Pag. 355, lig. 20, *après* talens, *mettez* une virgule.
Pag. 415, lig. 18, dès l'inſtant je paſſerai, *liſ.* dès l'inſtant que je paſſerai.
Pag. 420, lig. 15, Cheylades, *liſ.* Cheyladet.
Pag. 450. lig. 9, inquiete, *liſ.* inquiet.